N° 387 — Tome CIV 1er Août 1913

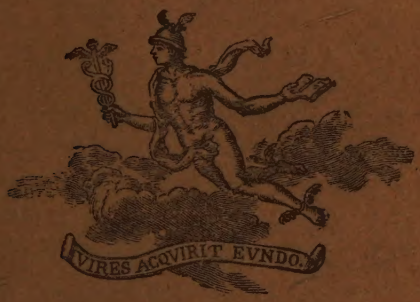
MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-quatrième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, GUILLAUME APOLLINAIRE, EDMOND BARTHÉLEMY
GEORGES BOHN, PIERRE DE BOUCHAUD,
HENRY-D. DAVRAY, GEORGES DUHAMEL, DOCTEUR ERNESTO GALLICO,
ERNEST GAUBERT, EDMOND GOJON, JEAN DE GOURMONT,
CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN, ANNE-MARIE et CHARLES LALO,
AUGUSTE MARGUILLIER, MARCEL MIRTIL, JEAN NOREL,
CAMILLE PITOLLET, RACHILDE, WILLIAM ROMIEUX,
THÉODORE STANTON

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIII

SOMMAIRE

N° 387. — 1er AOUT 1913

Docteur Ernesto Gallico	*L'Œuvre de Jules de Gaultier*	449
Pierre de Bouchaud	*Pour Louis Le Cardonnel*, poème	488
Anne-Marie et Charles Lalo	*La Faillite de la Beauté*	493
Edmond Gojon	*Le Jardin d'essai*	524
Marcel Mirtil	*Tripoli après la Conquête*	528
William Romieux	*Une Élève de Delacroix (Madame Rang-Babut)*	555
Rachilde	*Le Féodal*, nouvelle	574

REVUE DE LA QUINZAINE

Georges Duhamel	*Les Poèmes*	595
Rachilde	*Les Romans*	599
Jean de Gourmont	*Littérature*	603
Edmond Barthélemy	*Histoire*	608
Georges Bohn	*Le Mouvement scientifique*	613
Jean Norel	*Questions militaires et maritimes*	617
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	622
Ernest Gaubert	*Théâtre*	631
Gustave Kahn	*Art*	633
Auguste Marguillier	*Musées et Collections*	637
Henri Albert	*Lettres allemandes*	641
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	646
Théodore Stanton	*Lettres américaines*	651
Camille Pitollet	*Variétés : L'Ancien Régime et les écrivains pensionnés*	655
Guillaume Apollinaire	*La Vie anecdotique*	662
Mercure	*Publications récentes*	665
—	*Échos*	667

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

IBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse, PARIS (VI^e)
et chez tous les Libraires

AROUSSE MENSUEL ILLUSTRÉ

Périodique encyclopédique, publié sous la direction de Claude Augé : tient au courant de tout, forme la mise à jour indéfinie du NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ et de toutes les encyclopédies

Principaux articles du n° d'Août

ustin (ALFRED) [*Biogr.*], par M. JEAN BONCLÈRE.
allades françaises (CHOIX DE) [*Litt.*], par M. GAUTHIER-FERRIÈRES.
hampion (HONORÉ) [*Biogr.*], par M. LOUIS COQUELIN.
hartreuse (ANCIEN COUVENT DE LA **Grande**-) [*Arch.*], par M. JEAN BAYET.
ourier (L'ASSASSINAT DE PAUL-LOUIS) [*Hist. Litt.*], par M. LOUIS COQUELIN.
roits (ERNEST) [*Biogr.*], par M. J.-M. DELISLE.
mploi des femmes et des enfants aux étalages extérieurs (*Dr.*), par M. R. BLAIGNAN.
oville (A. DE) [*Biogr.*], par M. H. TRÉVISE.
usion monarchique (LA) [*Hist.*], par M. P. RAIN.
oyau (M^me GEORGES) [*Biogr.*], par M. P. BASSET.
raf (ARTURO) [*Biogr.*], par M. JEAN BONCLÈRE.
recque (APERÇU D'UNE HISTOIRE DE LA LANGUE) [*Philol.*], par M. MAURICE ENOCH.
anson (PAUL) [*Biogr.*], par M. H. TRÉVISE.
ournal d'une femme de cinquante ans (*Litt.*), par M. JACQUES BOMPARD.
Lemonnier (CAMILLE) [*Biogr.*], par M. P. BASSET.
Maladie contagieuse des métaux (*Chimie*), par M. MARCEL MOLINIÉ.
Motoculture (*Agron.*), par M. PIERRE MONNOT.
Ozanam (*Litt.*), par M. ANDRÉ BAUDRILLART.
Pauneaux-réclames (DR.), par M. RAYMOND BLAIGNAN.
Parc national suisse (*Géogr.*), par M. ALBERT DAUZAT.
Salon de 1913 (COMPTE RENDU D'ŒUVRES D'ART EXPOSÉES AU), par M. TRISTAN LECLÈRE.
Schmidt (ERICH) [*Biogr.*], par M. GASTON MONOD.
Syphilis (NOUVEAU TRAITEMENT) [*Méd.*], par M. le D^r J. LAUMONIER.
Thessalonique (*Hist.* et *Arch.*), par M. L. BRÉHIER.
Tillaye (LOUIS-CHARLES) [*Biogr.*], par M. J. MOZEL.
Unger (JOSEPH) [*Biogr.*], par M. H. TRÉVISE.
Vouloir (*Théâtr.*), par M. GEORGES HAURIGOT.
Yvon (PAUL) [*Biogr.*], par M. E. SANTIARD

Le numéro illustré de 58 gravures et 4 pages hors texte : 75 centimes.

ABONNEMENT D'UN AN

rance..... **8 fr.** | **Étranger** (Union postale)... **9 fr. 50**

(0 fr. 90 en sus si on désire recevoir les numéros sous tube carton).

Le LAROUSSE MENSUEL ILLUSTRÉ paraît le premier samedi de chaque mois

Vient de paraître :

COMMENT ON PRONONCE LE FRANÇAIS

Traité complet de prononciation pratique avec les noms propres et les mots étrangers

Par **Ph. MARTINON**, Docteur ès lettres

Il n'existait guère à l'heure actuelle de traité de prononciation vraiment complet, pratique et moderne. Cet rage comble donc une lacune. Il sera particulièrement précieux pour les étrangers et rendra également les s grands services aux professeurs, aux étudiants, à tous les Français qui hésitent si souvent sur la prononlion de tel ou tel mot, notamment des noms propres auxquels on a fait dans ce livre une large place.

Un volume in-12 de 414 pages, relié toile, 5 francs

LIBRAIRIE FELIX ALCAN, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris (VI^e)

Viennent de paraître :

L'ESTHÉTIQUE DU PAYSAG

Par **Fr. PAULHAN**
Correspondant de l'Institut

1 vol. in-16 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, avec 14 plan ches hors texte..... 2 fr. 5

Pourquoi prend-on plaisir à voir un paysage peint ? Et quelle est la valeur esthétiqu de ce plaisir ? Tout d'abord, ce paysage apparaît comme un portrait de la réalité, et l'au teur recherche les causes diverses et les formes variées de l'amour de la nature. Il mon tre ensuite que le paysage est une occasion, pour l'artiste, de créer un monde nouvea qu'il marque, par son style et par sa technique, de sa propre individualité.

Puis l'auteur analyse l'âme des paysages et tâche de faire voir comment on peut retrou ver dans la nature, et surtout dans la nature interprétée par l'artiste, l'humanité même et quelque chose aussi qui dépasse l'humanité. Le paysage devient vraiment chez que ques artistes une conception du monde. Ainsi, par le sujet, par le sens, par le styl l'art du paysage peut s'élever au niveau le plus élevé de l'art.

Dans la seconde partie du livre, l'auteur a voulu vérifier ses idées par l'examen d faits. Il y étudie des mondes différents créés par divers artistes, par diverses école mondes tragiques ou sereins, hostiles ou caressants, mondes de pensée et d'ordre c simplement de lumière et de couleur, et, par là même, encore significatifs.

L'AFRIQUE DU NORD

Conférences faites à la Société des élèves et anciens élèves de l'Ecole des Sciences politiques

PAR

MM. JONNART et AUGUSTIN BERNARD, le général LYAUTEY et J. LADREIT DE LACHARRIÈRE E. ROUME et CAMILLE GUY, J. CHARLES-ROUX et ANDRÉ TARDIEU, STEPHEN PICHON et RENÉ PINON

1 volume in-16 de la *Bibliothèque d'Histoire contemporaine*, avec cart hors texte..... 3 fr. 5

Les auteurs de ce livre ont examiné successivement l'histoire de la formation de not empire colonial dans l'Afrique du Nord, la politique militaire, indigène, économique financière que nous avons suivie en Algérie et en Tunisie, au Maroc, en Afrique occide tale, et les perspectives que ces pays offrent à nos compatriotes.

Ils y ont joint l'étude des mêmes questions dans les pays de l'Afrique méditerranéenn l'Egypte et la Tripolitaine, où nous avons reconnu la prépondérance d'autres puissance

L'autorité qu'assurent à ces hommes d'État, à ces administrateurs et à ces écrivai leur talent et leur connaissance approfondie des affaires africaines donne à ce liv d'actualité un intérêt de premier ordre.

L'A. B. C. DU LIBRE-ÉCHANG

Par **YVES GUYOT**
Ancien ministre, président de la Société d'Économie politique

1 volume in-16 de la *Bibliothèque de la Ligue du Libre-Échange*, carton à l'anglaise..... 2

BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX, 4, rue de Furstenberg, PARIS (6e)

LES MAITRES DE L'AMOUR

La collection la plus complète des chefs-d'œuvre de la littérature galante de tous les pays

Vient de paraître :

L'ŒUVRE DE CRÉBILLON LE FILS

(IIe partie)

Le Sopha, conte moral. — Le hasard du coin du feu. La nuit et le moment.

Crébillon le fils, " le plus mauvais ouvrage de son père ", comme disait ce dernier, sans doute pour n'être pas cru, est un de ceux qui amusèrent le plus la société du XVIIIe siècle par la peinture peu flattée de ses vices. Sous une des formes les plus plaisantes, et grâce à une fiction ingénieuse qui donnait à son œuvre une origine indienne, Crébillon fils a mis en scène, dans le *Sopha*, les femmes infidèles, inconstantes, qu'il avait pu observer ; les hommes légers, voluptueux au milieu desquels il vécut. Ainsi dans le *Hasard du coin du feu* il nous a présenté, avec une irrésistible fantaisie, quelques scènes vécues des boudoirs, les mœurs perverties de son temps.

1 vol. de 360 pages, orné de 15 illustrations dans le texte et hors texte d'après des dessins de COCHIN, CLAVAREAU, etc..... 7 50

25 exemplaires sur papier d'Arches numérotés..... 15 »

Parus précédemment :

Les Mémoires d'une chanteuse allemande, par Mme S. D..., 1 vol.

Les Liaisons dangereuses, par CHODERBES DE LACLOS (avec illustrations hors texte de l'édition de Londres, 1796), 1 vol.

Louis **SONOLET**

LES ILOTS D'AMOUR

SUIVI DE

L'INITIATION AMOUREUSE

Ces îlots d'amour, ce sont les coins les plus séduisants du Paris amoureux et de la Province galante : Montmartre et la Côte d'Azur ; le Quartier latin et les stations balnéaires ; les boulevards extérieurs et les Ports de grèves, etc. C'est un émoustillant Kaléidoscope où Louis SONOLET, l'excellent humoriste du " Parfum de la Dame Noire ", a su mêler une forme débordante de verve et d'esprit à l'observation la plus fine, la plus aimablement satirique.

Un vol. in-18 de 300 pages, orné de 16 planches hors texte en couleurs et une couverture illustrée de LÉO FONTAN..... 3 50

En vente la 4e édition

Ce que mes jolis yeux ont vu

Par Mlle X, *Comédienne française*

Un vol. in-18..... 3 50

CUMIN & MASSON, Éditeurs, à LYON

POUR FORMER
SA BIBLIOTHÈQUE

" Le Livre charme dans la prospérité " ;
" Le Livre console dans l'infortune ".

DEMANDER NOS CATALOGUES

BEAUX LIVRES

ANCIENS ET MODERNES — LIVRES ILLUSTRÉS — GRANDS CLASSIQUES
ROMANTIQUES — ÉDITIONS ORIGINALES
HISTOIRE — BEAUX-ARTS, etc., etc. — DOCUMENTS
AUTOGRAPHES — DESSINS ORIGINAUX
GRAVURES — RELIURES ANCIENNES ET RELIURES D'ART

En distribution : 3 Catalogues (Envoi gratuit franco poste)

I. Livres Anciens et Modernes — II. Beaux-Arts — III. Dessins, Gravures

FACILITÉS DE PAIEMENT

EN VENTE A NOTRE LIBRAIRIE

VICTOR HUGO

43 volumes in-4°
2.000 gravures en taille-douce par 200 artistes

En vente les *20 derniers exemplaires*
750 fr. au lieu de **1.290 fr.**
Payable 30 fr. par mois
Spécimen illustré gratuitement sur demande

Les ÉVANGILES

3 beaux volumes in-4°
dans de somptueuses reliures
CENT MINIATURES
400 pages d'ornements en couleurs

En vente les *6 derniers exemplaires*
650 fr. au lieu de **1.100 fr.**
Payable 40 fr. par mois
Prospectus détaillé gratuitement sur demande

L'ŒUVRE DE JULES DE GAULTIER

L'OPPOSITION ENTRE INSTINCT VITAL ET INSTINCT DE CONNAISSANCE COMME EXPRESSION DU CONFLIT DES ANTINOMIES

—

Il n'y a plus à exposer les formes de la philosophie de Jules de Gaultier : ses livres d'abord, qui parlent haut et clair, puis nombre d'études et d'articles où il s'est attaché à divulguer les aspects de sa pensée me dispensent de cette tâche. Ce que l'on voudrait faire ici, et que peut-être on n'a pas encore fait, c'est exposer l'interprétation nouvelle des différentes disciplines philosophiques qu'apporte cette philosophie et, en rassemblant dans une vue synthétique ses différentes données, dégager le fait particulier et saisissant qu'elle représente dans les cadres de la culture contemporaine.

Le motif initial qui régit cette œuvre est, on le sait, l'opposition entre l'Instinct vital et l'Instinct de connaissance. Et c'est tout d'abord l'apport d'une sensibilité personnelle : d'une sensibilité qui a vu, dans les motifs métaphysiques qui hallucinent les hommes pour le jeu vital, de pures fictions; d'une sensibilité qui, peut-être sous l'énorme poids d'histoire que porte la conscience contemporaine, a pénétré bien à fond l'essentielle vanité de l'effort des hommes pour atteindre les fins, toujours présentes et toujours lointaines, qui les séduisent en vue de la production de leur activité ; d'une sensibilité qui, ayant reconnu cela, a nié la valeur en soi de l'acte et s'est retirée du champ de l'action dans le champ de la spéculation pure et désintéressée; d'une sensibilité enfin qui s'est formée ou retrouvée au contact de la psychologie schopenhauerienne de la volonté et de l'intelligence aux prises entre elles au cours

d'une lutte universelle, lutte dans laquelle l'une d'abord domine et exploite l'autre, celle-ci, l'intelligence, s'affranchissant peu à peu par la suite jusqu'à nier, dans son plein triomphe final, la volonté même.

Mais devons-nous voir dans cette opposition entre l'Instinct vital et l'Instinct de connaissance sous le jour de laquelle, en *De Kant à Nietzsche*, Gaultier a cru pouvoir dramatiser, sur les tréteaux de l'histoire, le conflit des principaux systèmes philosophiques, devons-nous voir dans cette opposition le simple apport d'une sensibilité personnelle — intéressant d'ailleurs pour l'aristocratique position de culture qu'il signifie, en tant qu'il suppose dépassées dans la discipline intellectuelle les phases premières du besoin et du désir, ou devons-nous voir là quelque chose encore de plus ?

Comme c'est la sensibilité qui crée l'optique intellectuelle, et dans le cas particulier du philosophe, la forme de son intelligence métaphysique, comme précisément c'est surtout dans une réforme de l'intelligence métaphysique que nous verrons la valeur essentielle de l'œuvre de Gaultier et la source de sa nouvelle interprétation des différentes disciplines philosophiques, on ne peut pas oublier, en l'étudiant, les assises de sensibilité personnelle sur lesquelles l'œuvre même fut bâtie : et les écrits de la première période, surtout *l'Introduction à la Vie Intellectuelle*, offrent une perspective très sûre pour voir comment des couches terrestres de la sensibilité s'élève, vers le ciel de l'abstraction, une floraison philosophique.

Mais après cela il faut dire de suite que le point de vue de Gaultier, ce motif initial que j'ai signalé et qui consiste en une opposition fondamentale entre deux instincts, trouve une parfaite correspondance, une profonde justification et une portée de valeur universelle dans le problème des antinomies kantiennes, qui est le problème philosophique par excellence ou, pour mieux dire, celui-là à cause duquel la philosophie serait encore un problème. Les deux attitudes générales que Gaultier a signalées en *De Kant à Nietzsche*, on les rencontre dans les deux termes, thèse et antithèse, de chacune des antinomies. Cette correspondance est si intime et *naturelle* qu'il n'y a qu'à l'indiquer, pour que je sois dispensé du besoin de la démontrer avec minutie. On n'a d'ailleurs qu'à lire, dans la *Critique de la Raison pure*, les pages intitulées : *De l'intérêt de la raison dans*

ce conflit avec elle-même, qui forment la troisième section de *l'antinomie de la raison pure*, ces pages où Kant a fait, pour ainsi dire, la psychologie respective de la thèse et de l'antithèse, et puis à lire ensuite les deux premiers chapitres de *De Kant à Nietzsche*, l'un consacré à l'Instinct vital, l'autre consacré à l'Instinct de connaissance, pour se convaincre que la correspondance entre ces deux instincts et les deux termes de l'antinomie s'impose d'une façon absolue. Et signaler cette correspondance ce n'est pas tout dire : il faut ajouter que l'idée de cette opposition entre l'Instinct vital et l'Instinct de connaissance, que nous pouvons nommer l'antinomie entre existence et connaissance, englobe sous une antinomie unique et synthétique les quatre antinomies particulières signalées par Kant, — que Schopenhauer d'ailleurs, dans sa *Critique de la Philosophie kantienne*, était déjà tenté de réduire à trois, la quatrième ne formant qu'une tautologie avec la troisième. Nous pourrons donc désormais traiter « d'une antinomie fondamentale qui pénètre et explique toutes les autres », comme l'a écrit M. Evellin, p. III de son livre *la Raison pure et les Antinomies* (1). Or, du fait de cette correspondance entre l'antinomie existence et connaissance et les antinomies kantiennes, une conséquence découle nécessairement : c'est que les mêmes développements et la même solution que celles-ci supportent doivent être appliqués à celle-là aussi.

(1) M. Evellin a dédié au problème des antinomies de la raison pure une vaste étude : je regrette de ne pouvoir me rallier qu'à une seulement de ses idées, à savoir la réduction des quatre antinomies particulières signalées par Kant à une seule antinomie générale. Pour tout le reste, je suis obligé de n'accepter aucune de ses idées et même de les nier rigoureusement. M. Evellin pense que « toute thèse, dans l'antinomie, prime, parce qu'elle la justifie, l'antithèse qui lui correspond. S'il en est ainsi, la notion qu'affirme chaque thèse doit être, dans une construction métaphysique, toujours posée la première. Partir de la notion affirmée dans une antithèse quelconque serait se condamner à ne pas avancer d'un pas » (p. 308). Je crois au contraire, et je tâcherai de le démontrer par la suite, que le terme philosophique par excellence est bien l'antithèse. D'ailleurs, pour expliquer la solution différente que je donne du problème des antinomies, j'aurai tout dit, en rappelant la position philosophique à laquelle M. Evellin a cru devoir se tenir pour arriver à concevoir le primat de la thèse, c'est-à-dire « le dualisme du noumène et du phénomène sous une unité qui domine leurs séries parallèles et les explique » (p. IV), et sa réfutation de l'idéalisme dans les termes suivants : « Sans doute, en chaque antinomie, une métaphysique rivale, l'idéalisme, rendrait compte de l'un des termes ainsi accouplés, mais ne réussirait pas à expliquer l'autre : son pouvoir explicatif ne serait que partiel, il lui faudrait laisser en dehors de sa sphère une partie des données que toute métaphysique doit concilier » (p. IV). C'est là une position philosophique à laquelle ne peut aucunement adhérer celui qui s'est complu aux idées de Gaultier.

NÉCESSITÉ D'UNE DISSOCIATION ENTRE LE MORALISME ET LA CONNAISSANCE

Envisageons le problème des antinomies, et considérons-le tout d'abord dans Kant lui-même, qui en a été l'exégète le plus important, sinon le premier. Nous retrouvons dans les développements que Kant lui a consacrés ce conflit entre la logique et le dogme, cette incertitude crépusculaire entre la lumière nette de son intelligence et l'ombre projetée par sa sensibilité, que nous trouvons dans toutes les autres parties de son œuvre. On peut dire en général que les deux premières sections, où il pose les différents termes antinomiques et où il affirme son étrange idée, vrai parti pris dogmatique, que d'un côté chacune des deux propositions antinomiques est en elle-même exempte de contradiction et trouve dans la nature de la raison des conditions qui la rendent nécessaire, et que de l'autre côté l'assertion contraire repose sur des raisons non moins bonnes et non moins nécessaires, on peut dire que ces deux premières sections forment la partie la plus contestable de l'œuvre, tandis que les sections suivantes, au cours desquelles Kant se borne au simple jeu de l'analyse, en forment la partie la meilleure. C'est donc dans celles-ci qu'il faut chercher l'étincelle dont la lueur pourra, en perçant l'obscurité amassée autour du problème, dissiper notre incertitude. Or, Kant écrit, dans la quatrième section, *Des problèmes transcendantaux de la raison pure, en tant qu'ils doivent absolument pouvoir être résolus*, que « toutes ces questions concernent un objet qui ne peut être donné nulle part ailleurs que dans notre pensée » (1), et un peu plus loin il spécifie qu'il faut s'en remettre pour la solution « au point de vue du fondement de la connaissance sur lequel elle (la question) repose (2) ». Puisque les antinomies sont soulevées uniquement par notre pensée, c'est donc bien avec les principes, avec les formes scientifiques et légitimes de notre pensée que nous devons les traiter. Et alors ? Alors c'est sous le jour de *l'Esthétique transcendantale*, la partie toujours vivante et vraiment éternelle de la *Critique*, que nous devons chercher la solution des problèmes

(1) Kant, *Critique de la Raison pure*, traduction par MM. Pacaud et Tremesaygues, éd. Alcan, p. 425.
(2) Kant, *Critique de la Raison pure*, traduction par MM. Pacaud et Tremesaygues, éd. Alcan, p. 423.

transcendantaux. Et dans *l'Esthétique* Kant lui-même nous dira : « Vous demeurez toujours soumis, dans toutes les perceptions possibles, aux *conditions* de l'espace ou du temps, et vous n'arrivez jamais à rien d'inconditionné qui vous permette de décider si cet inconditionné doit être placé dans un absolu commencement de la synthèse ou dans une absolue totalité de la série, sans aucun commencement... Le tout absolu de la quantité (l'univers), de la dérivation, de la division, de la condition de l'existence en général, et toutes les questions de savoir s'il résulte d'une synthèse finie ou d'une synthèse qui s'étend dans l'infini, ne se rapportent en rien à aucune expérience possible (1). » Et lorsque plus loin, en abandonnant le légitime critérium idéaliste, il cherche à infirmer non seulement les données de la thèse mais aussi celles de l'antithèse, en écrivant : « Aucun phénomène simple, pas plus du reste qu'une composition infinie, ne peut jamais se présenter à nous (2) », on voit bien que, pour pouvoir critiquer l'antithèse, il en doit d'abord altérer la véritable nature. En effet, ce n'est pas le concept d'une *composition infinie* que l'antithèse proprement postule, concept qui rangerait l'antithèse même dans la position métaphysique de la thèse, mais le concept d'une *dérivation infinie*, chose bien différente. Je ne peux pas ici m'étendre à étudier le texte de toutes les autres sections. Tenons-nous donc à ce renseignement : que, puisque l'ensemble des questions cosmologiques constitue un problème soulevé uniquement par notre pensée, c'est avec les formes de celle-ci que nous devons l'envisager. Or les thèses, celles qui ont rapport au concept de quantité, comme celles qui ont rapport au concept de causalité, échappent et s'opposent à ce caractère de série où Schopenhauer a bien vu le signe particulier du principe de raison : « L'acception générale du principe de la raison en général revient à ceci, que toujours et partout aucune chose n'est que moyennant une autre (3). » Par conséquent, Schopenhauer n'a pas pu hésiter à reconnaître que, des deux termes de l'antinomie, le terme philosophique par excellence est bien l'antithèse. Voilà ce qu'il écrit à ce propos dans sa *Critique de la philoso-*

(1) Kant, *Critique de la Raison pure*, p. 424.
(2) Kant. *Critique de la Raison pure*, p. 424.
(3) Schopenhauer, *De la Quadruple Racine du Principe de Raison suffisante*, traduction par M. Cantacuzène, éd. Germer-Baillière, p. 243.

phie Kantienne : « Je trouve et je déclare que toute la série des antinomies n'est qu'une feinte, un simulacre de conflit. Seules, les propositions appelées *antithèses* reposent effectivement sur les formes de notre faculté de connaître ; autrement dit — et pour parler au point de vue objectif — elles sont seules à reposer sur les lois de la nature, nécessaires, universelles, *a priori*. Seules, elles tirent leurs démonstrations de raisons objectives. Au contraire, les propositions appelées *thèses*, et leurs démonstrations, n'ont d'autre fondement qu'un fondement subjectif ; elles reposent purement et simplement sur la faiblesse et sur les sophismes de l'individu : l'imagination se fatigue de remonter indéfiniment en arrière et elle met un terme à sa course au moyen d'hypothèses arbitraires qu'elle essaie de pallier du mieux qu'elle peut (1) ; ajoutez à cela que le jugement se trouve dans l'impossibilité de quitter cette mauvaise voie où le retiennent des préjugés invétérés. Aussi, dans chacune des quatre antinomies, la démonstration de la thèse est-elle un sophisme : au contraire, la démonstration de l'antithèse est une conséquence incontestable, déduite par la raison des lois *a priori* du monde de la représentation. Il a fallu à Kant beaucoup de peine et beaucoup d'artifice pour faire tenir debout les *propositions thèses*, pour leur donner une certaine valeur spécieuse en face des antithèses qui, elles, étaient naturellement très fortes (2). » Dans les dix pages suivantes, merveilleuses de finesse critique comme toute la partie de l'œuvre schopenhauerienne qui a trait à la doctrine de la représentation, Schopenhauer a démonstrativement établi les raisons qui s'opposent à légitimer les thèses sous le jour philosophique : je ne peux pas les transcrire toutes : je me bornerai à rappeler particulièrement un point intéressant entre tous, parce qu'il critique un argument avec lequel Kant a cru pouvoir affirmer la thèse de la troisième antinomie sous la donnée

(1) On doit reconnaître que cette observation de Schopenhauer avait été déjà faite par Kant lui-même dans un passage de la *Remarque sur l'antithèse de la troisième antinomie*, où l'intelligence libre des suggestions de sa sensibilité lui a permis de mettre à nu la psychologie des partisans de la thèse : « Qui vous a chargés d'imaginer un état absolument premier du monde, et, par conséquent, un commencement absolu de la série des phénomènes successifs ? et d'imposer des bornes à la nature illimitée afin de procurer un point de repos à votre imagination ? » *Critique de la Raison pure*, pp. 403, 405.

(2) Schopenhauer: *le Monde comme Volonté et comme Représentation*, traduction par M. Burdeau, éd. Alcan, volume II, p. 92.

même du principe de raison. Kant, en effet, écrit dans la preuve de cette thèse : « Si tout arrive suivant les simples lois de la nature, il n'y a toujours qu'un commencement subalterne, mais jamais un premier commencement et par conséquent, en général, aucune intégralité de la série du côté des causes dérivant les unes des autres. Or, la loi de la nature consiste en ce que rien n'arrive sans une cause suffisamment déterminée *à priori*. Donc, cette proposition : que toute causalité n'est possible que suivant les lois de la nature, se contredit elle-même dans sa généralité illimitée, et cette causalité ne peut conséquemment pas être admise comme la seule. D'après cela, il faut admettre une causalité par laquelle quelque chose arrive sans que la cause y soit déterminée en remontant plus haut par une autre cause antérieure suivant les lois nécessaires, c'est-à-dire une *spontanéité absolue* des causes, capable de commencer *par elle-même* une série de phénomènes qui se déroulera suivant les lois de la nature, par conséquent, une liberté transcendantale sans laquelle, même dans le cours de la nature, la série successive des phénomènes n'est jamais complète du côté des causes (1). » Mais Schopenhauer démontre alors que concevoir ainsi le principe de raison, c'est en fausser la nature, les données et ce que l'on en peut légitimement exiger. Il écrit : « Voici quel est au fond l'esprit de cette argumentation : la série des causes en vertu desquelles cet état lui-même est parvenu à la réalité doit être complète : or qui dit complet dit achevé, qui dit achevé dit fini : et de cette manière l'argumentation conclut à une première cause fermant la série, par conséquent inconditionnée. Le tour de passe-passe est manifeste. Si je considère l'état A comme la cause suffisante de l'état B, je suppose que l'état A contient la totalité des conditions nécessaires dont la réunion produit inévitablement l'état B. Voilà tout ce que je puis exiger de l'état A considéré en tant que cause suffisante, et cela n'a aucun rapport direct avec la question de savoir comment l'état A est parvenu à son tour à la réalité : cette dernière question fait partie d'un problème tout différent : dans ce nouveau problème je considère ce même état A non plus comme une cause, mais à son tour comme un effet conditionné par un troisième état : et ce troisième état est à l'état A ce que l'état A était tout à l'heure

(1) Kant, *Critique de la Raison pure*, pp. 400, 402.

à l'état B. Supposer que la série des causes et des effets est une série finie et que par suite elle a un commencement, c'est là une hypothèse qui ne nous apparaît nullement comme nécessaire... Pour appuyer l'affirmation de cette thèse fausse, Kant n'hésite point, dans la remarque qui y est annexée, à dire que, lorsqu'il se lève de sa chaise, c'est là un exemple de commencement inconditionné : comme s'il ne lui était pas aussi impossible de se lever sans motif qu'il est impossible à une bille de rouler sans cause (1) ! »

§

Il faut donc reconnaître que les propositions de la thèse contrariant les données du principe de raison, c'est aux antithèses seulement qu'il faut attribuer une valeur philosophique, parce que celles-ci, au contraire, découlent directement des formes du principe de raison même. Quant à la valeur des thèses, je crois qu'on doit synthétiquement résoudre le problème général de l'antinomie de la façon suivante : les thèses aussi bien que les antithèses sont nécessaires pour sculpter, dans le cadre d'un temps donné, une vision de la réalité, mais au point de vue de l'intelligence discursive, les antithèses seules sont légitimes. Si nous pouvions concevoir un état où le sujet s'arrêtât d'une façon absolue à l'instant immanent, de façon à faire de cet instant l'absolu dans le temps, et à réaliser un état de pure sensibilité, alors dans ce cas les données de l'antithèse n'auraient pas à intervenir et toute action serait réservée aux données de la thèse. Mais, même si nous pouvions réaliser dans la vie cette irréalisable immobilisation dans l'instant comme dans l'absolu, il resterait que sentir n'est pas connaître et que l'on ne doit pas assimiler ces deux modes ou prendre l'un pour l'autre. C'est de cette illégitime assimilation que dérive le mysticisme philosophique contemporain. Or, le mysticisme a une valeur comme forme de culture, mais non comme forme de culture philosophique : et dans le domaine du connaître, qui est en somme le domaine philosophique, seules les données de l'antithèse ont un sens véritable et le droit de cité. A ce point de vue, l'acceptation des thèses brouille, au lieu de l'éclaircir, la parfaite logique du mécanisme

(1) Schopenhauer : *le Monde comme Volonté et comme Représentation*, volume II, p. 97.

de connaissance que soutiennent, à elles seules, les antithèses. Je crois fermement que cette solution, à savoir que les thèses sont nécessaires seulement pour sculpter, dans le cadre d'un temps donné, une vision de la réalité, je crois que cette solution accorde aux thèses tout ce qu'on peut leur accorder sans obscurcir d'une façon inévitable la clarté des antithèses, à supposer que l'on veuille faire collaborer, sous le jour de la connaissance, les thèses et les antithèses. Ce n'est pas là d'ailleurs une solution tout à fait nouvelle. Au contraire, je suis tenté de la voir, sinon clairement exposée, au moins ébauchée, dans un passage de *la Physique* d'Aristote, celui-ci où le Stagirite déclare : Χωριστὸν μὲν οὖν εἶναι τὸ ἄπειρον τῶν αἰσθητῶν, αὐτό τι ὂν ἄπειρον, οὐχ οἷόντε. (Il est impossible que l'infini soit séparé des choses sensibles, et que ce quelque chose soit lui-même infini) (livre III, chap. v, paragraphe 1). A cette distinction et à cette légitimation des deux termes antinomiques dans leurs domaines respectifs, il faut ajouter, et je tiens à fixer désormais cette observation qui aura une valeur précise pour les développements suivants, que si l'antithèse est le seul des deux termes qui réussit à respecter, en vue de la figuration de l'existence, les formes élémentaires de la logique, c'est aussi l'antithèse qui nous dira laquelle des deux positions métaphysiques, réalisme et idéalisme, est la vraie position philosophique : c'est, formulera-t-elle, l'idéalisme — déduction conséquente qui ne peut sembler tautologique qu'en apparence.

En traitant donc de la thèse et de l'antithèse, il ne faut pas dire qu'elles représentent deux procédés de connaissance : l'antithèse représente, oui, un procédé de connaissance, et, en même temps, l'unique procédé de connaissance possible; la thèse ne représente pas un procédé de connaissance, mais un procédé d'une autre nature. Comme donc il s'agit de deux procédés de nature différente, on ne doit pas songer, pour les comprendre mieux, à les concilier ensemble; du point de vue théorétique, on doit au contraire les dissocier. Cela admis, nous pouvons alors commencer à voir quel rapport ont tous ces développements sur l'antinomie avec cette réforme de l'intelligence métaphysique qui, comme je l'ai dit, constitue la valeur essentielle de l'œuvre de Gaultier. Toutefois, avant d'accomplir ce rapprochement, et pour le voir, bientôt, sous

sa pleine lumière, je dois encore m'arrêter sur un dernier point et demander pourquoi les données de la thèse brouillent les données de pure connaissance et de parfaite logique que nous offre l'antithèse, quel est le souci qui incite la thèse à dénaturer l'antithèse. Heureusement, c'est avec Kant lui-même que nous allons répondre à cette question : nous allons reprendre en effet cette troisième section, *De l'intérêt de la raison dans ce conflit avec elle-même*, que j'ai déjà rapprochée des deux premiers chapitres de *De Kant à Nietzsche*. Ici, Kant lui-même a dû reconnaître, malgré lui, que c'est le moralisme qui incite la thèse à gâter les données, en soi inattaquables, de l'antithèse. C'est le moralisme, qui, en sortant de son domaine légitime, le domaine psychologique, pour se recommander d'une justification métaphysique sur la valeur de laquelle, d'ailleurs, seuls les esprits aveuglés par la croyance peuvent se faire illusion, c'est le moralisme qui, dans ce domaine de la connaissance pure que doit être la philosophie, pipe ou cherche à piper les dés. Kant lui-même a donc à ce sujet écrit : « On remarque entre les affirmations de l'antithèse une conformité parfaite dans la manière de penser et une complète unité de maximes, c'est-à-dire un principe *d'empirisme* pur, non seulement dans l'explication des phénomènes, qui sont dans le monde, mais aussi dans la solution des idées transcendantales de l'univers même. Au contraire, les affirmations de la thèse, outre le mode d'explication empirique employé dans le cours de la série des phénomènes, prennent pour fondement d'autres principes intellectuels, et ainsi la maxime n'est plus simple. J'appellerai cette maxime, d'après son caractère essentiel, *le dogmatisme* de la raison pure. Du côté du *dogmatisme* dans la détermination des idées cosmologiques de la raison, ou du côté de la thèse se trouvent donc : *En premier lieu,* un certain *intérêt pratique*, auquel prend parti de grand cœur tout homme sensé qui comprend son véritable intérêt. Que le monde ait un commencement, que mon moi pensant soit de nature simple et par là incorruptible, qu'il soit en même temps libre dans ses actions volontaires et élevé au-dessus de la contrainte de la nature, qu'enfin l'ordre entier des choses qui constituent le monde dépende d'un premier être duquel tout emprunte son unité et son harmonie, ce sont là autant de pierres fondamentales de

la morale et de la religion. L'antithèse nous enlève ou du moins semble nous enlever tous ces appuis... Du côté de *l'empirisme* dans la détermination des idées cosmologiques, ou du côté de l'antithèse, il ne se trouve : *Tout d'abord*, aucun intérêt pratique résultant de principes purs de la raison, comme celui que renferment la morale et la religion. Le simple empirisme semble, au contraire, enlever à toutes les deux toute force et toute influence. S'il n'y a pas un être premier distinct du monde, si le monde est sans commencement, par suite aussi sans créateur, si notre volonté n'est pas libre et si l'âme est aussi divisible et corruptible que la matière, alors les idées *morales* et leurs principes perdent toute valeur et s'écroulent avec les idées transcendantales qui constituent leurs appuis théoriques... Telle est l'opposition entre *l'Epicuréisme* et *le Platonisme*. Chacun d'eux dit plus qu'il ne sait (1). Le *premier* encourage et fait avancer le savoir, mais au préjudice de l'intérêt pratique ; le *second* fournit à l'intérêt pratique des principes excellents, mais par là même, au point de vue de tout ce dont nous ne pouvons avoir qu'un savoir spéculatif, il permet à la raison de s'attacher à des explications idéalistes des phénomènes naturels et de négliger par rapport à eux l'investigation physique (2). » Kant n'a pas même pu se défendre de faire voir avec quelle complaisance la thèse permet au peuple de se donner l'illusion de philosopher — j'entends naturellement par peuple la foule des demi-intellectuels — et, à propos de l'avantage de *la popularité*, dont jouissent les données de la thèse, il écrit : « Bien qu'il soit très difficile pour un philosophe d'admettre, à titre de principe, quelque chose dont il ne peut pas se rendre compte à lui-même et encore moins d'introduire des concepts dont la réalité objective ne peut pas être perçue, rien n'est cependant plus habituel pour le sens commun. Il veut avoir quelque chose d'où il puisse partir en toute sécurité. La difficulté de comprendre une pareille supposition ne le trouble même pas, parce que (comme il ne sait pas ce que c'est que comprendre), elle ne lui vient jamais à l'esprit et qu'ainsi il tient

(1) Après ce que nous avons vu dans les pages précédentes, on n'a pas besoin de démontrer de nouveau que cette affirmation de Kant est légitime seulement pour ce qui a trait à la thèse.

(2) Kant, *Critique de la Raison pure*, pp. 414, 415, 417, 418 *passim*.

pour connu ce qu'un usage fréquent lui a rendu familier. Enfin, tout l'intérêt spéculatif disparaît pour lui devant l'intérêt pratique, et il se figure percevoir et savoir ce que ses craintes ou ses espérances le poussent à admettre et à croire. Aussi l'empirisme de la raison qui idéalise de façon transcendantale est dépourvu de toute popularité, et, quelque préjudiciable qu'il puisse être aux premiers principes pratiques, il n'est, cependant, pas à craindre qu'il franchisse jamais les enceintes des écoles et qu'il obtienne dans le monde quelque autorité et se concilie la faveur de la multitude (1). » Le malheur c'est que philosopher à demi ce n'est pas du tout philosopher : et d'ailleurs on pourrait très bien fonder l'expérience morale, en ce qu'elle a de positif et de réel, sans avoir recours à ces fictions, sans lui donner un travestissement tout à fait étranger à sa vraie nature ; la philosophie à l'usage du peuple ne réussit ni dans l'une ni dans l'autre entreprise ; Platon lui-même, nature originellement aristocratique troublée en suite par le socratisme, a dit quelque part, φιλόσοφον πλῆθος ἀδύνατον εἶναι : « une foule qui philosophe est impossible ». Si l'exercice de la connaissance pure exige donc une culture supérieure de la sensibilité et de l'intelligence que la multitude en général ne peut pas atteindre, il vaudrait mieux ôter au peuple la prétention de philosopher, au peuple qui n'en a pas besoin, et qui risque d'ailleurs de bovaryser dans un sens malchanceux ses instincts non raffinés, en les désagrégeant sous la lumière crue de la connaissance. C'est bien dans toutes choses à la dissociation des domaines respectifs qu'il en faut venir en vue du mieux.

Après les indications de Kant, n'oublions pas Schopenhauer qui, lui aussi, dans les développements consacrés à l'étude des antinomies, a pris souci de signaler qu'on pose en fonction de la moralité la discussion sur la valeur de la thèse et de l'antithèse (2).

§

Pour finir il me reste à esquisser en quelques mots le procédé particulier, en raison duquel l'insinuation du moralisme métaphysique parmi les perspectives ouvertes par les formes et les lois de la connaissance, introduit parmi les données de

(1) Kant, *Critique de la Raison pure*, pp. 418, 419.
(2) Voir dans *le Monde comme Volonté et Représentation* la page 93 du volume II.

l'antithèse les données de la thèse à titre et comme cause de conflit. On ne peut pas concevoir l'activité sentimentale de l'Instinct vital engendrant ces formes supérieures de son développement qui constituent l'attitude morale, sans reconnaître que cette attitude s'exprime et se concrète en un vœu particulier, défini et par conséquent limité, et que l'Instinct vital s'attache lui-même à une forme seulement parmi toutes les formes de l'expérience universelle, pour appuyer sur elle la possible réalisation de ses besoins et de ses désirs. Comme, dans un tel cas, le vœu émane du domaine de la sensation, de la sensation qui est toujours quelque chose de particulier et de limité, il ne peut s'intéresser qu'à une partie de la réalité et non à toute la réalité : sans quoi la sensation elle-même serait obligée de perdre tous les avantages de sa nature de chose active et efficace pour se transmuer en quelque chose d'absolument différent, la compréhension qui, en soi, est de nature, dirai-je, désintéressée et nullement active. La morale, même dans ses formes les plus élevées et les plus raffinées, est toujours une attitude de *combat*, elle représente toujours un vœu qui s'oppose à d'autres vœux, émanés de sensibilités différentes. De cette genèse *individuelle* de la morale, une conséquence découle nécessairement : comme le mécanisme foncier de l'activité morale consiste dans la projection de cette activité vers un but, tellement que l'absence de l'idée de but signifierait l'absence de l'activité même, il arrive que l'activité morale postule un finalisme particulier, et que, lorsque le moralisme s'applique à chercher une justification métaphysique de son propre vœu dans le domaine de la connaissance, il est obligé d'encastrer son finalisme particulier et qui implique exclusion de tous les autres dans la mosaïque illimitée du devenir éternel, qui postule, au contraire, non *un* finalisme particulier, mais *une infinité* de finalismes particuliers sous le finalisme général, universel, qui lui appartient en propre. Le finalisme qui ressort du domaine de la moralité est en contradiction, parce qu'il est de nature différente, avec l'espèce de finalisme que peut supporter le domaine de la connaissance : il introduit un but limité dans l'expérience universelle, qui peut, à la rigueur, avoir son but, et nous verrons quel il est, mais n'a pas *un* but *limité*. C'est justement la même manœuvre que, dans l'antinomie, comme nous l'avons vu, la thèse accomplit à

l'égard de l'antithèse, la thèse qui, précisément, introduit un but particulier, des limites particulières, soit *a parte ante* soit *a parte post*, dans l'infinie dérivation des séries de représentation que postule au contraire l'antithèse, avec la pleine légitimité que lui confèrent les formes du principe de raison.

Pour éviter donc l'antinomie, de même que l'on doit dissocier la thèse et l'antithèse, qui sont deux termes de nature différente, de même aussi doit-on dissocier le moralisme et la connaissance, deux domaines qui ne gagnent nullement à être réunis, qui risquent au contraire, dans ce cas, de ne prospérer ni l'un ni l'autre. Indépendamment du fait que l'exercice de la connaissance pour la constitution d'une pure métaphysique exige cette distinction, je crois vraiment qu'ainsi dissociées la morale et la connaissance ont tout à gagner. A propos de la valeur en général de la dissociation, je veux rappeler la phrase avec laquelle Schopenhauer a presque préfacé sa thèse juvénile sur la *Quadruple Racine du Principe de Raison suffisante* : « C'est en appliquant la loi de spécification que l'on a obtenu les progrès les plus grands et les plus importants (1) » ; et je rappellerai aussi qu'en biologie plus l'individu réussit à dissocier l'accomplissement de ses fonctions vitales et plus il est considéré parfait. On doit donc fonder ces deux domaines hétérogènes de la connaissance et de la morale sur leurs propres assises spécifiques et c'est bien ce que Gaultier a préconisé dans son œuvre. Il a montré que nous devons fonder la métaphysique sur toute autre chose que le moralisme, comme on a fait jusqu'ici, si l'on met à part quelques rares et, d'ailleurs, très hautes exceptions. Il a montré qu'il faut la fonder sur toute autre chose, afin que la métaphysique ne soit plus cette mère de jumeaux en lutte perpétuelle entre eux qu'elle a été jusqu'ici, et c'est ainsi qu'il l'a fondée lui-même. Considérons sur quelles assises, pour voir enfin si je suis justifié lorsque j'affirme que Gaultier a créé une forme nouvelle de l'intelligence métaphysique, et la seule possible et légitime.

§

De ce que nous avons dit il ressort qu'une métaphysique, afin d'être, pour ainsi dire, vraie, doit se fonder sur une donnée universelle, capable d'épuiser l'infinie expérience que pos-

(1) Schopenhauer, *De la Quadruple Racine du Principe de Raison suffisante*, p. 3.

tulent les formes du principe de raison, sur une donnée du point de vue de laquelle on puisse toujours justifier l'existence, dans n'importe laquelle de ses manifestations, faute de quoi, elle tombera dans ce travers que j'ai signalé comme caractéristique de la thèse à l'égard de l'antithèse. De même, dans les quelques développements qui précèdent, on a vu déjà, d'un point de vue de pure théorie, que le vœu moral constitue une donnée particulière; avec cette donnée, on peut bien *construire* des formes nouvelles de l'expérience universelle et, dirai-je, de l'universelle histoire, et de cette façon, de cette seule façon, l'activité morale est justifiée; mais cette donnée particulière ne peut pas fournir le principe avec lequel on pourrait *justifier* et *expliquer* l'expérience universelle. Elle en est un moment seulement : elle est précisément ce moment de son histoire qui est encore à l'état mouvant, qui est encore un entrelace d'éléments divers et flottants, selon la diversité et le mouvement de l'activité sentimentale. Elle ne peut pas se prononcer, avec le mètre qui lui appartient en propre, sur l'autre moment de l'histoire universelle, sur l'autre partie du tout, la partie où des rythmes constants se sont déjà figés dans une forme nettement plastique. Il faut chercher ailleurs le fait général, qui pourra appliquer son mètre à la partie plastique aussi bien qu'à la partie mouvante du Tout, qui pourra donner un sens à cette première et à cette deuxième phase de l'histoire universelle. Lorsque donc l'expérience morale se charge de faire connaître, d'après ses données particulières, quelle serait la volonté métaphysique du Tout, elle s'attribue un pouvoir qu'elle ne possède pas, et elle laissera toujours de côté une partie de ce Tout, sans réussir à l'expliquer, à moins d'en fausser la véritable figure — ce qui d'ailleurs n'est pas une explication.

La justification du monde en fonction de l'idée de justice offre de cette vaine tentative un exemple frappant. Le moraliste qui, généralisant son vœu personnel, celui-ci étant d'ailleurs, en soi et comme tel, entièrement légitime, bien que, pour être entièrement conséquent avec la vérité de la vie et de la réalité qui est sous nos yeux, il ne faudrait pas parler d'un vœu de justice, mais d'un vœu de moindre injustice réclamée par la sensibilité qui a évolué et s'est raffinée, le moraliste, qui, généralisant son vœu personnel, voudrait expliquer le deve-

nir de l'existence dans le sens d'une évolution progressive vers un triomphe final de l'idée de justice, ne pourrait jamais arriver à racheter tout le temps passé dans lequel ce règne de la justice ne s'est pas réalisé. La contradiction et l'antinomie éclatent de tous les côtés : la volonté métaphysique de l'Etre, vue dans l'idée de justice s'acheminant à travers les perspectives du devenir vers un terme de triomphe final de l'idée même, postulerait une injustice flagrante à l'égard de toute la période du devenir pendant laquelle cette idée ne se serait pas réalisée. Gaultier l'a très bien expliqué en plusieurs passages de son œuvre : citons entre ces différents passages une étude parue dans *Cœnobium*. « Celui-là seul qui a ressenti profondément, avec intensité et avec une angoisse poignante toutes les exigences de l'idée de justice, celui-là seul qui ne s'en fait pas, pour se satisfaire à peu de frais, une représentation tronquée, celui-là seul conçoit que l'idée de justice n'est compatible avec aucune forme de la vie, ni même avec aucune conception que l'on s'en puisse former, celui-là seul comprend que le fait d'une injustice s'exerçant à une période quelconque de la durée porte une atteinte irrémédiable à l'idée de justice, et que l'avenir ne rachète pas le passé (1). » A l'idée en soi, englobant l'expérience universelle, qui reste ainsi détruite, on doit donc substituer l'idée d'une forme particulière de la sensibilité, d'une forme particulière entre toutes les formes particulières qui ont composé, composent et composeront ensuite l'histoire changeante de la sensibilité même, laquelle seule, et non le fantôme de l'idée en soi, se montre le foyer et la racine véritable du fait moral. Citons aussi d'un point de vue général de théorie quelques lignes de ce chef-d'œuvre : *les Raisons de l'Idéalisme*.« Si le devenir, c'est-à-dire l'univers tel que nous le connaissons, avait un but, ce but, selon la remarque de Nietzsche, serait atteint de toute éternité, et il n'y aurait plus de place dans la conception de l'être pour l'idée du temps. L'adaptation, supposée parfaite, d'un *état antécédent* à un état *final* exclurait les deux qualificatifs dont on use ici pour caractériser ces états. La tyrannie du but métaphysique ne laisserait point de place aux atermoiements du devenir, et une causalité de tous points parfaite joignant entre elles les

(1) *Cœnobium, le Point de vue spectaculaire et le point de vue moral*, avril 1909, p. 40.

deux extrémités d'un même processus s'abolirait elle-même. Tout l'épisode phénoménal serait écrasé du fait de l'adaptation de tous les éléments de l'univers à un état définitif et final, c'en serait fini de l'aventure de la causalité (1) » ; et : « Il n'est pas possible... d'imaginer une évolution s'acheminant du fini vers l'infini, de l'imparfait vers le parfait, de l'accident vers la loi— et tel est le thème commun à toutes les religions, — sans concevoir que cette évolution n'atteint jamais son but, ou que, ce but atteint, il ne reste plus trace de ces formes d'existence imparfaites et diverses qui aspiraient à l'absolu. Les voici résorbées dans cet absolu qui est pour elle, avec leurs particularités, leurs affections diverses, leurs caractères distincts, proprement le néant (2) ». Rapprochons enfin de la phrase sculpturale de Nietzsche et des développements de Gaultier cette analogue observation de Schopenhauer : « La doctrine souvent remise en avant d'un développement successif de l'humanité dans le sens d'une perfection toujours croissante, ou plus généralement la théorie d'un devenir par le moyen d'un processus du monde, contredit une vérité qui se révèle à nous *à priori*, à savoir qu'à une date donnée quelconque une infinité de temps s'est déjà écoulée, et que, par conséquent, tout ce qui devait venir avec le temps devrait être déjà arrivé (3). »

Avec sa rigueur habituelle, Gaultier a montré que pas même la notion nietzschéenne de la Volonté de Puissance, notion générale qui engloberait toutes les manifestations, inférieures et supérieures, de l'Instinct vital, ne saurait nous fournir cette donnée universelle, du point de vue de laquelle on pourrait toujours et sous toutes ses formes justifier et expliquer l'existence, et sur laquelle donc on pourrait fonder une métaphysique, ou la métaphysique même, comme nous pouvons désormais le dire. Pas même la Volonté de Puissance n'échappe, de n'importe quel point de vue que l'on envisage l'univers, à ce caractère aléatoire, qui porte en soi un principe de condamnation de soi-même, lorsqu'il prétend posséder ce caractère universel, que nous avons vu nécessaire pour les assises de la métaphysique. « Car, si l'existence est un tout donné, il faut

(1) Jules de Gaultier, *les Raisons de l'Idéalisme*, p. 144.
(2) *Id.*, p. 146.
(3) Schopenhauer, *Du Besoin métaphysique de l'humanité*, dans *le Monde comme Volonté et Représentation*, volume II, p. 319.

admettre que tout accroissement de puissance sur un point est compensé par une diminution de puissance sur un autre. Si, au contraire, notre univers est un phénomène composé d'éléments à nombre indéterminable, si de nouveaux courants de forces y peuvent à tout instant pénétrer, les états de puissance créés par des combinaisons antérieures y peuvent être à tout instant bouleversés par d'autres (1). »

LA MÉTAPHYSIQUE DU BOVARYSME ET LE FAIT DE REPRÉSENTATION

Voyons donc maintenant où Gaultier a pu chercher et trouver cette donnée universelle, du point de vue de laquelle l'existence serait justifiée à n'importe quel instant immédiat de son apparition et en même temps dans tout son devenir. Je tiens à ce que l'on remarque le premier aussi bien que le second de ces points. Avant tout, parce que, s'il se peut qu'il y ait une donnée universelle qui justifie l'existence à n'importe quel instant donné de son apparition, on échappe à la contradiction qui pourrait sembler éclater entre ce que nous allons maintenant chercher, le but métaphysique de l'existence, et les constatations critiques que nous avons enregistrées au cours des développements précédents. En effet, nous avons constaté que c'est l'idée de but, appliquée à une existence donnée parmi les perspectives d'un devenir indéfini, qui disqualifiait les tentatives des métaphysiques antérieures conçues en termes de moralisme. Elle les disqualifiait parce que le but y prétendait justifier l'existence dans sa totalité sans réussir à la justifier en même temps à n'importe quel instant immédiat de son apparition, en sorte que le devenir que les formes du principe de raison postulent indéfini y était conçu comme s'acheminant vers un terme. Si, au contraire, la donnée que Gaultier a choisie pour y bâtir les légitimes assises de la métaphysique réussit à justifier le monde à tout moment donné de son devenir, et postule en même temps l'infinité de ce devenir, la contradiction n'a plus lieu de se poser. Je tiens encore à ce que l'on remarque le premier aussi bien que le second de ces points, pour montrer que, si la donnée choisie par Gaultier les épuise tous les deux, nous pourrons la tenir alors vraiment pour la donnée universelle, la donnée métaphysique par excellence, en

(1) *Mercure de France*, *Pragmatisme*, 1er février 1909, p. 425.

ce qu'elle satisferait ainsi non seulement aux exigences de l'antithèse (justifier l'existence dans son devenir éternel), mais aussi aux exigences de la thèse (justifier l'existence à n'importe quel instant immédiat de son apparition), choses également nécessaires parce que, comme nous l'avons vu en donnant la solution du problème des antinomies, la thèse intervient dans une légitime collaboration avec l'antithèse, lorsqu'il s'agit de sculpter, dans le cadre d'un temps donné, une vision de la réalité. Puisque nous avons vu que le but métaphysique assigné à l'existence sous l'angle du moralisme était illégitime, en tant qu'impuissant à la justifier à n'importe quel instant immédiat de son apparition, c'est de ce côté que nous devons commencer à mettre en valeur la donnée signalée par Gaultier comme celle, au contraire, qui est capable de cette justification.

Je ne peux pas ici grouper tous les développements de l'œuvre de Gaultier qui ont trait à ce sujet. Aussi bien, puisque j'ai cité plus haut un passage de son étude *Pragmatisme*, restons dans les limites de cette étude ; or, voici ce que Gaultier écrit à ce propos : « J'ai cherché à distinguer...quel est le phénomène constamment réalisé dans tout processus vital et auquel aboutit, d'une façon constante, inévitable, le mode d'action qui se manifeste dans l'existence sous la forme et par les procédés du devenir, quels qu'en soient les modes, heureux ou malchanceux. Or, le phénomène constamment réalisé, c'est la projection dans le champ de la conscience d'une forme déterminée de l'action, d'un aspect particulier du monde. A supposer même que, par la suite, cet état de conscience lui-même et non, comme je le conçois, le mouvement seul qui en a sculpté les contours, serve à composer et à produire de nouveaux processus de puissance, comme le veut Nietzsche, ces processus n'en aboutissent pas moins eux-mêmes à des états de conscience. L'état de conscience est inséparable de la vie, il éclaire chez chaque individu des diminutions aussi bien que des accroissements de puissance, en sorte que celui qui apprend à se placer au point de vue de la contemplation de ce qui apparaît dans la conscience, celui qui apprend à situer la joie dans le spectacle et non dans la sensation immédiate se crée un motif de joie dont l'existence ne peut jamais le priver, se compose un point de vue duquel il peut toujours jus-

tifier l'existence (1). » La représentation, tel est donc le fait qui accompagne chaque forme de l'apparition phénoménale et qui découle d'ailleurs avec nécessité de cet autre fait : que nous ne pouvons, sans tomber dans une contradiction flagrante, concevoir une existence qui n'aurait pas conscience de soi. Dans le fait même que nous sommes obligés de recourir à ce mot « concevoir » pour penser, à titre de pure hypothèse, une existence qui n'aurait pas conscience de soi, nous trouvons en effet la preuve plus indirecte et, par conséquent, meilleure, que le fait d'existence est lié indissolublement au fait de connaissance, que celui-ci accompagne toujours celui-là dans n'importe laquelle de ses apparitions.

§

Il pourra nous suffire, pour le moment, de poser dans ces termes la relation entre le fait d'existence et le fait de connaissance. Ensuite, lorsque nous aurons résolu l'antinomie entre existence et connaissance de la façon dont nous avons vu que l'on doit résoudre toutes les antinomies, nous pourrons alors dire, en reproduisant la formule cartésienne, que le fait de connaissance justifie le fait d'existence.

Si donc nous rencontrons dans l'expérience, au premier plan de sa production et constamment, ce fait de représentation, et ensuite, sous la dépendance de ce fait universel, les modes du plaisir ou de la douleur, qui, se réfléchissant à travers le prisme particulier de la sensibilité personnelle, engendrent le vœu moral, il ne nous reste maintenant qu'à appliquer ce fait de représentation à la notion même de l'Existence pour voir si, introduit comme levier de son activité, il postule cet autre fait d'ouvrir une série infinie, ce qui est le second point à propos duquel nous devons prouver la légitimité de la donnée choisie. Or ce fait, il le postule rigoureusement : en effet, que l'on imagine la volonté métaphysique de l'Être, s'efforçant de se représenter à sa propre vue, de se posséder entièrement dans la connaissance de soi et cette volonté va se heurter à l'impossibilité de se saisir autrement que dans la division de soi, dans la projection d'un sujet et d'un objet de connaissance, tirés l'un et l'autre de l'identité de sa propre substance. Cette connaissance, foncièrement inadéquate, se

(1) *Mercure de France*, *Pragmatisme*, 1er février 1909, p. 424.

montre donc inégale au désir de l'Etre de se représenter et de se posséder dans une connaissance intégrale, elle ne réussit pas à assouvir ce désir. Le désir persiste et il allume de sa flamme jamais éteinte un devenir éternel où se déroule sans aucune possibilité de terme final la féerie de l'existence. Le fait de représentation justifie donc l'existence et à n'importe quel moment de son apparition et dans l'infinité de son devenir. Le fait de représentation se montre bien la donnée métaphysique par excellence, cette donnée universelle sur laquelle nous pouvons construire sans crainte que l'édifice s'écroule au moindre coup de pioche de la critique.

J'ai dit plus haut que, dans son œuvre, Gaultier, outre la critique qui porte sur la légitimité des différents points de vue métaphysiques, nous a donné lui-même une de ces figurations métaphysiques de l'existence, ou, pour mieux dire, qu'il a fait usage des données de l'esprit, ainsi préalablement mises au point de leur utilisation possible, pour accomplir cette tâche de métaphysicien, qui paraît si facile et si difficile. C'est la partie de son œuvre qui désormais est connue sous le nom de métaphysique du Bovarysme. Et cette métaphysique n'est pas, on peut maintenant en être bien sûr, une de ces recettes pour la conquête de l'absolu qui remplissent les histoires de la philosophie. Elle ne rentre ni dans la catégorie de ces systèmes qui excellent à extraire d'une science particulière une donnée particulière pour philosopher ensuite sur le Tout-scientisme tout à fait parallèle, pour l'universalisation illégitime qu'il implique, au moralisme métaphysique — ; ni dans la catégorie de ces métaphysiques spéculatives du concept, que Fries appelait des romans philosophiques et que Schopenhauer disait faites de légères pellicules d'idées. La figuration métaphysique de l'existence donnée par Gaultier présuppose avant tout une stricte fidélité au point de vue kantien de la philosophie comme science de la connaissance, et sous ce jour la philosophie n'est plus un vague problème à résoudre dans le sens de mille hypothèses possibles, mais elle reste, à la suite de quelques retouches faites par Schopenhauer, définitivement constituée dans tout ce qu'elle peut être, c'est-à-dire une noétique. Que l'on se souvienne ici de l'étude très intéressante consacrée par Gaultier au livre de M. Rageot, *les Savants et la philosophie*, dans le *Mercure de France* du 16 septembre 1908, sous le titre : *Une*

philosophie est-elle encore possible ? La métaphysique de Gaultier est celle, en effet, dans laquelle l'esprit s'attache à se conformer strictement à ses propres lois. Elle est construite avec un minimum d'hypothèses et la plus grande économie de moyens, selon cet excellent critérium scientifique par excellence, qui consiste à faire que la réalité s'explique le plus possible par elle-même et le moins possible par ce que nous y ajoutons. Elle présuppose en effet un seul postulat; l'existence conditionne la connaissance, qui est d'ailleurs le postulat de la philosophie même, celui dans lequel consiste le fait même de philosopher. L'Etre alors, comme nous l'avons déjà vu, se divise, pour se connaître, dans un acte primordial qui est antérieur à toutes les catégories intellectuelles et logiques qu'il engendre par la suite, — d'où le point de vue d'un pragmatisme radical, que bien à tort on a voulu contester au système de Gaultier. Cet acte primordial représente l'expression la plus pure de la pluralité dans l'expression la plus pure de l'identité, et ce sont là les deux aspects fondamentaux de notre vue métaphysique. Il donne en somme la formule première du bovarysme, il soutient toutes les séries successives de division et parmi celles-ci, groupées selon leur figure propre tracée par le déterminisme de la force, les séries logiques et intellectuelles, d'après lesquelles nous pensons et raisonnons. Le système de Gaultier satisfait donc très heureusement à cette double exigence : que le mouvement créateur du Tout dans son principe fondamental soit laissé libre de toutes chaînes, parce que la raison n'a pas le droit d'assigner, d'après elle, des limites au mouvement créateur de cet empirisme métaphysique duquel elle-même dérive — et en même temps que notre activité intellectuelle, s'exerçant sous la dépendance de ces catégories logiques, tire sa certitude objective de ce que, empiriquement mais *en fait*, ces catégories logiques sont, au cours de l'expérience métaphysique, les bases sur lesquelles se sont développées toutes les séries successives du mouvement de division de l'existence avec elle-même, selon les relations fixes et hiérarchiques qu'*en fait* ces séries ont nouées entre elles pour composer l'univers dont nous sommes et sur lequel nous raisonnons.

Le souci de Gaultier de construire une métaphysique avec la plus grande économie de moyens, parce que nous ne pouvons attribuer à l'existence aucune intention qu'elle n'y mani-

feste expressément, est tel qu'il n'a pas hésité à écarter, des moyens logiques strictement nécessaires à la construction de la science, jusqu'au concept de nécessité, pour lui substituer un concept comportant, avec la même efficacité, un degré moindre de pétition. A rester encore dans les limites de l'étude *Pragmatisme*, voici ce qu'il écrit à ce propos : « C'est un fait de dogmatisme entièrement illégitime que d'introduire, avec la notion de cause engendrant des effets déterminés, le principe de nécessité au delà du besoin de l'esprit. J'ai montré, dans *les Raisons de l'Idéalisme*, le caractère mythologique de la notion de cause et que la causalité n'est sans doute que la divinisation, la cristallisation dans l'absolu d'un état de fait, d'un fait de constance entièrement suffisant pour construire la science (1). » Il y aurait aussi à citer le paragraphe troisième de l'étude de Gaultier parue dans la *Revue philosophique* du 1er mai 1912 : *Identité de la liberté et de la fatalité*, qui nous offre des développements nouveaux et très intéressants sur ce sujet.

En attribuant à l'Etre la Volonté de se représenter à sa propre vue, nous sommes déjà sur le terrain de l'idéalisme pur. Il va sans dire que cette figuration métaphysique de l'Existence qui se divise pour se connaître est nécessaire pour fixer un point de départ à la série phénoménale, lorsque nous voulons demeurer encore, quoique sur les derniers confins, dans le cercle de l'horizon réaliste. Mais si nous laissons de côté maintenant le souci des figurations spéculatives et si nous développons l'antinomie entre existence et connaissance, avec laquelle nous sommes arrivés désormais à exclure toutes les pétitions du réalisme et du moralisme, pour n'en garder que la dernière, si nous développons cette antinomie selon la logique extrême que l'on a dû appliquer à la solution des antinomies kantiennes, il faut, pour la délimitation du terrain philosophique, conclure à cet idéalisme radical, qui ne nous permet d'affirmer qu'un pur phénoménisme représentatif. En effet, si l'on doit, au point de vue logique, résoudre les antinomies en donnant le primat au second terme, le terme de l'antithèse, l'antinomie entre existence et connaissance résolue

(1) *Mercure de France*, *Pragmatisme*, 1er février 1909, p. 423.

donne le primat au terme connaissance. Ce terme, alors, légitime pleinement d'une part les séries phénoménales qui seules nous apparaissent, et en même temps il ne laisse plus rien penser et exister au delà d'elles. Il limite à leur production l'activité métaphysique, il ne consacre plus qu'une métaphysique du phénomène, dans laquelle d'ailleurs il serait bon de reconnaître la seule métaphysique possible de notre temps, une métaphysique qui consacre le triomphe d'une culture éminemment scientifique.

Nous nous sommes tenus jusqu'ici, en fait de méthode philosophique, pour expliquer la genèse de l'existence phénoménale, à poser le problème à l'égard de l'esprit humain, et non à l'égard d'un principe extérieur au monde et créateur du monde, parce que, « le monde expliqué par le divin, le divin reste à expliquer. On n'a rien dit (1) ». Comme le seul fait qui nous soit immédiatement donné est la pensée, nous ne pourrions essayer une description de la genèse de l'existence phénoménale que comme création de la pensée. De ce point de vue nous nous sommes demandé en quel fait il est possible de reconnaître le mobile métaphysique qui anime l'activité de l'Etre, et nous avons dû, logiquement, le reconnaître en une volonté de représentation. Du même point de vue il nous reste maintenant à nous demander quelle valeur il convient de réserver aux différents phénomènes dans lesquels en fait la vie se manifeste. Et sous ce jour, on doit, comme Gaultier a écrit à propos du livre de M. Espinasset : *l'Etre et le Connaître*, « dépouiller, à l'égard des objets de la connaissance, le point de vue de l'instinct et de la croyance naturelle et...percevoir le caractère purement utilitaire, le caractère dépendant des nécessités de la représentation, de cette croyance et de cet instinct (2) ». Il n'est pas possible d'échapper à cette conséquence conditionnée par un cercle de déductions strictement logiques : même si l'on oublie que l'attitude véritablement philosophique postule pour son compte déjà cette perspective, du seul fait que l'usage des formes du principe de raison nous conduit, en pure métaphysique, à reconnaître la volonté de se représenter comme mobile de l'activité de l'Etre, « de ce fait à tout instant

(1) Jules de Gaultier, *la Dépendance de la morale et l'indépendance des mœurs*, p. 7.

(2) *Mercure de France, Revue de la Quinzaine*, 16 août 1910, p. 693.

réalisé (le fait de représentation), de ce but à tout instant atteint, tout le reste, tout le mouvement engagé dans la course éperdue de la causalité, tout le reste, y compris les fins éthiques illusoires qui accélèrent, dirigent ce mouvement et le sculptent dans la glaise de la moralité, tout le reste, avec son absence de but et son illusion du but, avec son destin indéfini et son mirage de fins diverses, tout le reste semble n'être que le moyen (1) ». On doit donc achever la critique du point de vue moraliste lorsqu'il se donne comme le point de vue métaphysique, en niant la valeur en soi de l'acte et de tout l'empirisme particulier dans lequel la Volonté de l'Etre s'exprime et tente de se réaliser, en affirmant au contraire la valeur de l'acte et de tout cet empirisme particulier sur un autre plan et sous d'autres perspectives, en tant que cet empirisme en se développant improvise et compose l'objet de la représentation.

§

Ces considérations nous amènent à compléter les données psychologiques sur la sensibilité personnelle de Gaultier, que nous avons esquissées, en partie seulement, au début de ces pages. Celui en effet qui est familier avec l'œuvre et la personnalité de notre philosophe a vu certainement que les données exposées plus haut n'épuisaient pas tout ce qu'on peut dire à ce propos. Nous avons, au début de ces pages, parlé d'une attitude pessimiste à l'égard de l'acte, de négation, à l'instigation de l'attitude intellectuelle, de tout ce qui comporte une expérience sentimentale. Or, si la sensibilité personnelle de Gaultier, surtout dans les œuvres de la première période, se montre au regard du psychologue sous cet aspect, on doit toutefois ajouter qu'elle se montre aussi, surtout dans les œuvres postérieures, sous un aspect fort opposé. Surtout dans les œuvres postérieures, mais ce n'est pas le cas de dire que l'attitude première de Gaultier se soit niée ensuite en faveur d'une attitude contraire, et qu'il y ait divergence et contradiction entre les deux points de vue. D'une façon générale, ils coexistent fondamentalement comme deux aspects d'une même unité : on peut dire que Gaultier envisage les mêmes objets d'une façon pessimiste et négative, ou d'une façon optimiste et affirmative selon l'angle sous lequel ils se proposent à son

(1) *Mercure de France*, *Pragmatisme*, 1er février 1909, p. 426.

regard : il nie la valeur de l'acte et, en général, de toutes formes où s'exprime l'Instinct vital, lorsque ces formes posent leur *en soi* dans le champ des valeurs métaphysiques, lorsque l'Instinct vital croit donner lui-même et pour lui-même un sens à l'expérience universelle, mais il accepte et il affirme pleinement ces mêmes objets, lorsqu'ils se produisent sur un champ dans lequel leur valeur propre se montre subordonnée à une valeur transcendante, à une valeur supérieure, dans le sein de laquelle ils surgissent, s'épanouissent et se résolvent. Le nihilisme sentimental de Gaultier fait entendre ses accents les plus profonds dans *l'Introduction à la vie Intellectuelle*, ainsi qu'en témoignent ces passages: « ...Pour accéder à la région intellectuelle... il faut se désintéresser de sentir (1). » « Il existe un tempérament propre à faire surgir la vie intellectuelle. Cette sorte de tempérament désabusé est, il est vrai, dans la série de la volonté, puisqu'il n'est rien hors le vouloir ; mais il consacre l'entière métamorphose de la volonté agissante en volonté spectatrice. De cette volonté résorbée tout entière dans le regard et qui n'agit plus, aucune buée ne s'élève qui puisse restreindre le cercle de l'horizon, en sorte que cette absence de vapeurs dans le ciel de la connaissance crée l'étendue de la vie intellectuelle (2). » Mais ce nihilisme sentimental apparaît comme une attitude, en un certain sens provisoire et nécessaire aussi pour accomplir une entreprise qui s'imposait avec urgence : refaire à rebours, du point où l'humanité s'épanouit dans la floraison passionnante de sa vie sentimentale et morale, refaire à rebours le chemin parcouru pour retrouver un centre de perspective, duquel il fût possible de situer philosophiquement dans leur vrai domaine respectif et de légitimer les formes qui ont trait à la connaissance et les formes qui ont trait à l'action, pour, après cela seulement, revenir au point où l'humanité s'épanouit dans la floraison passionnante de sa vie sentimentale et morale. Gaultier lui-même est revenu à ce point : il y a dans son étude, *la Loi de constance et l'incalculable*, une page où il s'attache à dévoiler le bluff dialectique selon lequel, dans la lutte entre les vœux différents de sensibilités différentes, les plus avisés déguisent leur parti pris sous le masque d'une vérité idéologique, pour duper l'adversaire

(1) *Revue blanche*, *Introduction à la vie Intellectuelle*, 1er semestre 1896, p. 416.
(2) *Revue blanche*, *Introduction à la vie Intellectuelle*, 1er semestre 1896, p. 417.

et le vaincre à la sourdine sans dépenser trop d'effort. Gaultier dévoile ce bluff et voilà alors en quels accents vibrants il chante sa passion pour la lutte, c'est-à-dire pour la manifestation la plus exaltée de la vie même : « Ne va pas être dupe de cette parade. La dialectique n'a pas cours ici, elle n'est ici qu'un jeu insidieux. Brise ce fleuret, ferme les poings, prends ton bâton ou prends ta hache. Tu ne seras réellement vaincu que si tu crois à l'existence d'une vérité, là où il s'agit de créer une réalité. Tu es ici dans le domaine de l'action, agis. Si ton désir est marqué du sceau de la réalité, il plonge dans la généalogie indéfinie des causes. A l'origine de cette lignée d'ancêtres se tiennent dans les ténèbres des causes ignorées, elles s'épanouissent, elles se montrent dans la nuance unique de ton désir : que toute ta passion s'attache au destin de ce déterminisme hasardeux. Il est la vie. Il est, au cœur de la vie, la palpitation même du devenir (1). » On ne peut plus incriminer de nihilisme sentimental le philosophe-aède de ce frénétique appel.

Ce qu'il faut retenir des développements précédents, c'est que si la sensibilité morale occupe une place importante dans le développement du jeu vital, elle ne peut être prise comme base d'une construction métaphysique. Ainsi que l'a montré Gaultier, le vœu où elle s'exprime, universalisé dans le domaine métaphysique, implique contradiction avec lui-même (2). Il a donné naissance à tous ces systèmes qui jettent le discrédit sur la philosophie et qui ont amené quelques esprits critiques à décréter son impuissance.

Est-il donc un autre mode de sensibilité et qui s'accommode du paysage métaphysique suscité par le principe de raison au lieu de s'y heurter à la façon de la sensibilité morale ? Oui, et ayant développé sa philosophie dans les cadres stricts des lois de l'intelligence, Gaultier a promulgué cette forme nouvelle de la sensibilité : une forme nouvelle, ou qui s'apparente avec la sensibilité de quelques rares esprits dispersés dans les moments plus différents de l'histoire : Spinoza avant tout, peut-être aussi sur quelques points Epicure, que M. Remy de Gourmont,

(1) Jules de Gaultier, *Comment naissent les dogmes*, pp. 338, 339.
(2) Voir, pour cette démonstration, le paragraphe troisième du chapitre VII de s *Raisons de l'Idéalisme.*

dans *Une nuit au Luxembourg*, a si heureusement rapproché de Spinoza.

Quelle est donc cette sensibilité, quels sont ses vœux et ses désirs ? Si nous nous demandons de quelle façon réagit la sensibilité morale à l'encontre de toute expérience, nous devons répondre qu'elle en accepte la partie qui éveille la sensation de plaisir, et en repousse la partie qui éveille la sensation de douleur. S'exerçant dans un domaine où nous sommes encore attachés aux seuls modes de la sensation immédiate, elle affirme de l'expérience un seulement des deux aspects indissociables sous lesquels invariablement l'expérience même se produit et se réfléchit en nous : de façon que la sensibilité morale, étant blessée par la nature des choses, lorsqu'elle généralise son impression et la formule en vœux, est naturellement obligée de contredire à la nature des choses. C'est bien cette attitude qui, se transposant dans le domaine philosophique, engendre alors, entre toutes les différentes illusions éthiques, le point de vue messianique qui postule un au delà où les choses se passeraient d'une façon opposée à celle dont elles se passent dans la réalité. Or, nous l'avons bien vu plus haut, les paradis religieux et laïques ainsi conçus sont incompatibles avec les formes du principe de raison. Nous devons donc nous mettre en quête d'une sensibilité qui réagisse d'une façon tout à fait différente à l'égard de l'expérience, qui en accepte en même temps la partie agréable et la partie douloureuse : cette sensibilité est la sensibilité esthétique. Avec elle, en effet, ce qui nous blesse dans le domaine de la sensation nous passionne et nous charme dans le domaine de la représentation. La sensibilité esthétique s'alimente de l'apport joyeux et de l'apport douloureux de l'existence. Ce n'est pas qu'elle ne s'affirme sur un fait de plaisir, comme la sensibilité morale : elle aussi s'affirme sur un fait de plaisir, seulement ici le plaisir représentatif englobe également les modes de la douleur et du plaisir suscités dans le domaine de la sensation, parce que c'est le propre du phénomène esthétique de témoigner d'une surabondance d'énergie telle qu'elle transmue en joie ce qui dans le domaine sensitif est douleur, parce que c'est le propre du phénomène esthétique que la joie du spectateur y soit plus profonde que la souffrance de l'acteur.

Transposé dans le domaine philosophique, ce point de vue

esthétique, qui, en transmuant la sensation en perception, rachète tout ce que la sensation pure serait portée à nier, y engendre une sorte d'héroïsme intellectuel pour connaître ce que l'existence est proprement et intégralement, pour la photographier sous son aspect véritable. Il oppose une discipline de l'esprit aux masques que la sensibilité morale jette sur la réalité, dans le but de l'accorder avec son mode partiel de réaction à l'encontre de l'expérience, il donne naissance, pour le philosophe, à un nouveau point de vue éthique, *amor fati*, dont Nietzsche a énoncé le programme d'une façon incisive dans *Ecce homo :* « Le degré de vérité que *supporte* un esprit, la dose de vérité qu'un esprit peut oser, c'est ce qui m'a servi de plus en plus à donner la véritable mesure de la valeur. L'erreur (c'est-à-dire la foi en l'idéal) ce n'est pas l'aveuglement; l'erreur c'est la lâcheté... (1) » Et : « Ma formule pour la grandeur de l'homme, c'est *amor fati*. Il ne faut rien demander d'autre, ni dans le passé, ni dans l'avenir, pour toute éternité. Il faut non seulement supporter ce qui est nécessaire, et encore moins le cacher — tout idéalisme c'est le mensonge devant la nécessité — il faut aussi l'aimer... (2) (3). »

Que l'on se rappelle la psychologie schopenhauerienne du phénomène esthétique, donné comme un état dans lequel le désir et la crainte s'évanouissent, pour faire place à une pure contemplation désintéressée. Je crois pour mon compte que cette psychologie est incomplète pour le phénomène esthétique vrai et propre, mais qu'elle correspond parfaitement à ce point de vue représentatif dans lequel s'exprime la sensibilité spectaculaire d'ordre philosophique. Elle explique pourquoi les vœux de cette sensibilité s'accordent avec les données formulées par l'usage logique des formes du principe de raison : d'un tel point de vue on accepte les choses sous leur

(1) Frédéric Nietzsche: *Ecce homo*, traduction par M. Henri Albert, éd. Mercure de France, p. 13.

(2) Frédéric Nietzsche : *Ecce homo*, traduction par M. Henri Albert, éd. Mercure de France, p. 71.

(3) Il va sans dire que l'usage nietzschéen du mot « idéalisme » ne correspond nullement à l'usage du même mot que nous avons fait jusqu'ici : nous avons employé ce mot pour désigner l'attitude philosophique qui explique le monde en termes de pensée et en pose le problème à l'égard des données immédiates de la conscience, à l'égard des formes de l'intelligence de nature aprioristique, même si elles sont d'origine empirique. Quant au passage de Nietzsche, nous dirions la même chose en substituant, pour éviter toute confusion, au mot « idéalisme » le mot « spiritualisme ».

aspect véritable et intégral sans plus céder aux suggestions de la Volonté et de l'Instinct vital qui s'empressent de les faire apparaître sous un aspect différent ou tronqué, et on n'a plus besoin alors de fausser les données de la logique, pour en extraire une métaphysique boiteuse, à l'usage de ces pétitions. Abolis le désir et la crainte d'ordre sensitif qui nous jettent hors du présent, la sensibilité esthétique réussit à se complaire dans la gerbe de fleurs et d'épines que le présent et la réalité lui offrent : et elle n'a plus besoin de sacrifier ce présent et cette réalité à la double illusion du finalisme et de l'au-delà. De façon parallèle, l'esprit de connaissance, greffé sur la sensibilité esthétique, trouvera assez de satisfactions dans les perspectives véritables que lui ouvre la logique, pour n'avoir plus besoin d'aller au delà d'elles : ainsi par exemple l'ancien problème qui présente la forme la plus caractéristique, parmi les formes de l'antinomie entre existence et connaissance, l'ancien problème d'une chose qui *doit être et ne peut pas être pensée*, n'aura plus lieu de se poser, ou encore le but de la connaissance même ne sera plus la recherche d'un absolu qui couperait court au spectacle et au plaisir de le voir. L'impossibilité d'étreindre à jamais l'absolu ne sera plus pour l'esprit une cause de désespoir, mais l'esprit verra, au contraire, dans l'idée d'absolu, jusqu'ici pris comme une entité qui surpasse la capacité de la connaissance humaine, un simple déchet de notre pensée ou tout au plus une hypothèse imaginée par l'esprit pour construire le relatif. Il ne voudra pas connaître pour arriver à n'avoir plus besoin de connaître, mais il voudra connaître pour connaître. Il n'aura plus pour idéal de tout savoir, mais d'avoir toujours à savoir, précisément selon la perspective infinie ouverte par les données logiques. S'il conserve encore une religion, ce sera la religion spinozienne de l'*amor intellectualis dei*, qui est ou devrait être la seule attitude religieuse des vrais philosophes.

II

Nous avons vu avec quelle nécessité s'impose, lorsque l'esprit a le courage de développer jusqu'au bout la fatalité logique qui est en lui, la dissociation de la connaissance et du moralisme, pour arriver à cette parfaite harmonie spéculative, dans laquelle seulement l'angoisse métaphysique peut s'apai-

ser. Nous l'avons vu théoriquement, en traitant le problème général de l'antinomie, et empiriquement, en scrutant le mécanisme psychologique de l'activité morale. Le problème de l'existence, insoluble s'il est posé en termes de finalisme éthique, se montre donc parfaitement soluble en termes de finalisme spectaculaire, selon ce finalisme où s'exprime le vœu pur de la connaissance. Nous avons vu aussi, en rappelant le paragraphe troisième du chapitre VII des *Raisons de l'Idéalisme*, que non seulement une métaphysique construite en termes de finalisme éthique n'a aucune valeur justificative sur le plan logique, mais qu'elle aboutirait à détruire la sensibilité même qui l'a enfantée, de façon que le vœu de cette sensibilité ne supporte point de construction. Est-ce à dire que cette conclusion signifie la déroute de la morale, comme d'un domaine où l'expérience ne soutiendrait aucune possibilité de justification logique? Nullement : la morale n'a rien à craindre de l'impossibilité de lui appliquer le mètre dialectique. Gaultier a montré précisément que, dans l'existence, il y a un domaine incalculable, le domaine de l'aléa, qui échappe au mètre dialectique et ne supporte que le jeu hasardeux des énergies en train de créer les formes nouvelles de la réalité. Il l'a montré d'une façon irréfutable, soit au nom de la notion de causalité comme loi nécessaire de la pensée, soit qu'il ait réduit l'absolu théorique de cette notion au pur empirisme d'un fait de constance, et je veux souligner ici la haute probité logique de ce pur intellectuel, qui, quoiqu'il ait fait de la connaissance sa passion fondamentale, conclut, en affirmant l'existence d'un domaine où la connaissance n'a rien à faire, à la nécessité d'une absolue réserve en faveur de l'action pure. Avec quelle force il soutient ce point de vue, nous l'avons vu déjà, en citant plus haut un extrait de son étude : *la Loi de constance et l'Incalculable*, pages 338, 339 du livre *Comment naissent les dogmes*. D'ailleurs, cette réserve en faveur de l'action pure faite par le philosophe spectaculaire qui a affirmé le connaître pour le connaître, le savoir comme but et non comme moyen, ne constituera pas une chose inattendue pour tous ceux qui sont initiés aux habitudes mentales des vrais champions de l'intelligence. C'est ainsi que, toujours et presque d'une façon instinctive, ma pensée a rapproché de Henri Poincaré qui, pur savant, s'est appliqué à dé-

crire le caractère symbolique de la science, Jules de Gaultier qui, pur philosophe, s'est appliqué à décrire le domaine où la philosophie dans le sens dialectique ne compte pas. C'est à ce domaine qu'il faut restituer l'activité sentimentale, que nous avons dû exclure, comme facteur de déformation, de l'activité logique. C'est dans ce domaine qu'il faut consacrer à nouveau tout le divers, tout le flottant du devenir que nous avons dû rejeter du domaine où le devenu s'est déjà figé dans une forme nettement plastique. Ici la vision ne compte pas, parce qu'il n'y a rien à voir, mais tout à créer, parce que l'activité scientifique ne peut pas anticiper l'activité spontanée de l'existence et la même rigueur que l'on doit apporter à purifier le champ de la spéculation de tout apport de sentimentalité, qui troublerait l'emploi des moyens de connaissance pour l'organisation logique de l'expérience, la même rigueur doit être apportée à purifier le champ de l'action de tout apport idéologique, qui ne ferait qu'appauvrir la spontanéité des énergies en compétition en vue de créer la matière des futures organisations logiques de l'expérience. Toutes les sensibilités ont le droit de prendre part à cette compétition, aucune, en principe, n'en doit être exclue, parce qu'il n'y a pas un *en soi* idéologique antérieur à la réalité, parce que « toutes les manières, les plus folles en apparence, de concevoir les choses sont respectables et collaborent à la création du réel, apportent au jeu de la détermination des valeurs un enjeu véritable (1) ». La conception de l'aléa, de ce domaine incalculable des vœux et des désirs auquel correspond en fait, dans les phases du devenir universel, le dernier moment apparu de l'évolution humaine, cette conception témoigne encore une fois de plus de ce pragmatisme radical que j'ai déjà signalé dans le système de Gaultier, et illustre une fois de plus la singulière et vraiment nouvelle position de ce philosophe : affranchissement suprême de la réalité à côté de la plus rigoureuse application des procédés logiques, position, selon moi, plus importante que celle des pragmatistes Américains et de tous les autres pragmatistes, qui ont satisfait à l'une seulement de ces deux exigences, la première, et ont nié, sans aucun droit, l'autre. Si ma mémoire ne me trompe, c'est William James,

(1) Jules de Gaultier, *Notes sur le Cynisme*, dans *Comment naissent les dogmes*, p. 141.

je crois, qui a défini la *Critique de la Raison pure* la plus merveilleuse collection de bric-à-brac, phrase, à vrai dire, plus spirituelle que juste.

Tout ce que nous venons d'exposer a trait à la définition et délimitation du domaine de l'acte : or, il faut dire que, si la morale rentre dans la catégorie de l'acte, ce que l'on nomme d'habitude valeur morale représente quelque chose d'autre et même de plus que l'acte pur. Gaultier vous dira ici que si vraiment, comme les spiritualistes le soutiennent, il y a dans l'univers une volonté de réaliser une somme toujours plus grande de bien, une perfection toujours croissante de valeurs morales, il ne se refusera pas à la reconnaître : parce qu'alors ce triomphe de la morale sera consacré *a posteriori*, empiriquement et historiquement, et par le fait du déterminisme de la force, comme expression d'une volonté de bien qui l'emporterait sur une volonté de mal. En effet, il a écrit : « Il est... difficile de dissocier l'idée de triomphe de l'idée de force majeure, et si jamais la Raison, ou du moins l'ensemble de postulats que la sensibilité contemporaine place sous cette invocation mystique, venait à imposer sa loi à l'univers, comment y pourrait-elle réussir, si ce n'est par la raison qu'elle serait la plus forte (1) ? »

§

Mais j'ai rappelé ici la doctrine de l'aléa et la critique de tout apport idéologique dans le domaine soumis à l'aléa, pour une autre fin : j'ai rappelé la doctrine de l'aléa, qui a surtout une valeur théorique dans l'ensemble des idées de Gaultier, pour montrer que, si la morale ne supporte aucune possibilité de construction logique, il s'en faut que cela signifie la déroute de la morale même, parce que précisément il y a dans l'existence un domaine qui par sa nature aléatoire est incalculable et n'offre aucune prise à la dialectique, aucun fondement solide aux procédés de systématisation logique, — et j'ai rappelé la critique de tout apport idéologique dans ce domaine de l'existence, pour utiliser ensuite cette critique contre tout dogmatisme introduit dans la substance du fait moral et contre tout *en soi* naturel introduit dans la matière des mœurs, pour déblayer le terrain de toutes idoles étrangères et faire place

(1) *Mercure de France, Revue de la Quinzaine*, 16 août 1910, p. 696 — à propos du livre de M. Prat, *Contes pour les métaphysiciens*.

aux seules entités ici légitimes : la sensibilité qui devient toujours, le héros qui crée les valeurs nouvelles. C'est bien à un point de vue de pur empirisme que Gaultier se situe pour envisager le fait moral. A l'ancien dogmatisme, il oppose une notion toute neuve de la vérité historique, de la valeur du relatif et du réel, suffisamment solide pour y construire les assises de l'expérience morale. C'est de la même critique négative du moralisme métaphysique que Gaultier dégage, comme hors d'une gangue, tous ces éléments positifs, qui gagnent de ce fait une consistance nouvelle et plus profonde, ayant survécu à une véritable épreuve du feu. Même du point de vue théorique, on sert mieux la cause de la morale, lorsqu'on en recherche l'apparition directement dans l'expérience historique et dans la psychologie positive des instincts humains, que lorsqu'on se propose de la dériver de la Raison prise au sens ontologique du mot, sous les auspices d'un impératif catégorique, qui, le plus souvent, n'a qu'une efficacité verbale et fait oublier, sous le masque abstrait de la formule, les moyens empiriques seuls possibles et vraiment féconds pour instituer une culture sérieuse de l'effort moral. D'autre part, il n'y a pas à craindre que ce terrain de construction adopté par Gaultier soit insuffisant : Gaultier a montré, par exemple, que l'on peut donner à l'activité morale sa forme la plus pure, la plus haute et la plus vaste, en identifiant la moralité avec l'intérêt pris à l'universel, cela, sans quitter le milieu vivant des instincts qui composent la réalité de la conscience humaine, des instincts qui, terme aujourd'hui décrié dans le dictionnaire de la morale, n'en soutiennent pas moins toute l'armature positive de la morale jusque dans ses parties les plus hautes.

Il l'a montré dans une étude consacrée au livre de M. Fouillée : *la Morale des Idées-Forces*, parue dans la *Revue des Idées*, juin 1908 (1), étude qui tire un intérêt particulier de ce qu'en partant des développements consacrés par M. Fouillée à l'analyse interpsychologique du moi dans le fait de conscience, elle arrive à l'affirmation du fait moral sans postuler aucune différence de nature entre la conscience pure et simple, soit la conscience psychologique, et la conscience morale. Les autres

(1) Au même livre Gaultier a dédié une autre étude, dans le *Mercure de France* du 16 mars 1908, *Revue de la Quinzaine*. L'étude la plus importante est celle publiée dans la *Revue des Idées*.

textes de Gaultier que l'on doit utiliser pour cette matière ne sont pas aussi nombreux que les textes qui renseignent sur l'autre partie de son œuvre, c'est-à-dire sur la dissociation de la connaissance et du moralisme. C'est surtout à quelques passages des deux livres : — *la Dépendance de la Morale et l'Indépendance des mœurs*, *Comment naissent les dogmes* — qu'il faut se référer, mais ces passages, selon moi, donnent déjà une idée générale, sinon complète, des points de vue de Gaultier en cette matière, et voilà en somme ce qu'ils affirment : le fait moral est simplement l'expression d'une volonté intérieure à l'individu, et l'on doit voir une évolution progressive de la sensibilité, pour des mobiles purement psychologiques, là où les anciens moralistes voient une entité dogmatique (1). C'est donc au héros que l'on doit faire appel pour la création des valeurs morales, et non à l'idéologue, qui, lui, ne peut que classer historiquement dans une science des mœurs les valeurs léguées par l'expérience morale du passé. C'est en outre dans l'effort accompli déjà par les générations antérieures en vue de sculpter dans la matière vierge du désir l'œuvre d'art de la moralité, que nous devons chercher la réalité de la morale en même temps que le critère des valeurs, c'est là, et non dans l'insaisissable fiction idéologique d'un impératif catégorique, qui lui-même dérive sa forme et sa substance d'une évolution historique du désir humain (2). « Que, se formulant dans le point d'honneur, dans la coutume et dans la loi, l'état de mœurs qui s'impose au sein de chaque groupe humain, à chaque génération, soit le legs de toutes les générations antérieures appartenant au même groupe, que ce legs représente une somme considérable d'expériences accumulées, l'effort d'un nombre prodigieux d'individus soucieux, à travers l'infinie complexité des circonstances, des aventures et des

(1) Il y aurait ici à faire un rapprochement intéressant entre ces vues et une curieuse étude de M. Remy de Gourmont dans le volume II des *Promenades littéraires*, sous le titre : « *l'Adoucissement des mœurs* », où le génial érudit, après avoir envisagé le cas particulier de l'évolution des supplices dans l'histoire de la civilisation, conclut lui aussi que « les mœurs ont pour base et racine la sensibilité ».

(2) Voir sur ce point les profondes analyses critiques consacrées par M. Hœffding à l'éthique de Kant, dans son *Histoire de la philosophie moderne*, volume II, dans les pages où il montre que l'éthique de Kant est la formulation d'un idéal historique, qu'elle dérive, dans sa partie la meilleure et la plus substantielle, de l'expérience psychologique, et que, pour affirmer l'impératif catégorique comme forme pure du phénomène moral, Kant a brisé derrière lui l'échelle historique par laquelle, néanmoins, il y était parvenu.

événements de l'histoire, d'établir entre eux les manières d'être les plus conformes à leurs intérêts et aux modes de leur sensibilité, que l'état de mœurs proposé comme règle de conduite à de jeunes hommes soit ce magnifique héritage, n'est-ce pas un titre à la méditation et au respect, et tout cet admirable empirisme n'est-il pas supérieur aux mensonges de la Raison (1)? » Par conséquent, il faut réagir contre l'habitude des anciens moralistes, qui, tenant les yeux obstinément rivés sur le futur, n'estiment pour rien le passé et ses souffrances, il faut dans une science des mœurs sauver tout l'or que recèle l'hérédité historique, mais en même temps on ne doit pas être dupe des formes dans lesquelles s'est exprimé l'obscur travail de la conscience morale s'organisant dans le cours des âges. Il faut sauver la véritable essence de cet héritage, non ses formes surannées et qui ne sont que la simple parure sous laquelle le personnage véritable a joué son rôle sur les tréteaux de l'histoire. Ce n'est pas le dogme qui crée le besoin moral, c'est le besoin moral qui a créé le dogme, et nous pouvons aujourd'hui nous appliquer à dégager des enveloppes inutiles la substance véritablement vivante et utile.

C'est le programme que Gaultier a indiqué, avec un parfait sens critique, surtout dans une étude consacrée aux *Pamphlets du dernier jour*, de Carlyle, parue dans la *Revue des Idées* de juin 1906. Et encore, s'il faut d'une part consacrer à nouveau l'histoire, on ne doit pas d'autre part figer toutes les possibilités nouvelles dont pourrait être riche l'avenir, on doit empêcher l'histoire de cristalliser d'une façon définitive en formes *en soi* le legs de son expérience, pour ne pas tomber dans ce travers que Gaultier a nommé « le romantisme de la sensibilité », dont l'étude sur la *Réalité Amoureuse* (dans le livre *la Dépendance de la morale et l'indépendance des mœurs*) illustre les mauvais effets. Gaultier a montré en cette étude que le rationalisme idéologique et le romantisme sentimental s'identifient sous une même diathèse et que « si la prétendue fixité imposée par la théologie aux sentiments moraux est vaine, il n'existe pas, en matière de mœurs, des manières d'être qui soient consacrées par la nature au lieu de l'être par la divinité » ; il a mis en évidence l'erreur qui consiste à substi-

(1) Jules de Gaultier, *la Morale et l'enseignement de la morale*, dans *Comment naissent les dogmes*, p. 79.

tuer « une conception statique de l'être au fait de mouvement sans fin parmi les perspectives du devenir, qui semble seule conciliable avec la notion d'existence (1) ». Il faut donc sauver l'admirable empirisme de l'histoire, mais en même temps il faut s'attendre à des créations nouvelles de valeurs morales, à des formes nouvelles de l'expérience, il faut laisser ouvert le passé et le présent vers l'inattendu du devenir, parce que c'est par là que nous nous passionnons à l'existence et que la vie nous enchaîne à son jeu magnifique. L'ancienne et unitaire science morale reste ainsi dissociée en deux parties : d'un côté, la science des mœurs, purement descriptive, réservée au savant ; de l'autre côté, la création des valeurs nouvelles, réservée au héros.

§

Mais sur quel mobile pourra-t-on nder aujourd'hui, avec l'état critique où se trouvent les croyances et les fictions qui se proposaient anciennement aux hommes pour l'élaboration de l'expérience morale, sur quel mobile pourra-t-on fonder aujourd'hui la continuation et l'amélioration progressive de cette expérience ? Ici se place l'idée la plus importante de Gaultier, idée nouvelle et pleine d'une ferveur noble et pathétique : si les anciens principes de contrainte se sont aujourd'hui écroulés devant la puissance de notre esprit critique, pourquoi donc les hommes ne voudraient-ils pas continuer cette élaboration de l'expérience morale en la désirant pour elle-même, par le seul fait que, née dans le passé sous le masque des dogmes, mais en vertu des nécessités réelles de la vie, elle se montre aujourd'hui comme une chose qui a une valeur profonde en soi-même, comme le fruit d'un arbre dont les racines plongent dans notre chair ? « Il semble qu'il importe à tous ceux que préoccupe la durée de la civilisation sous ses formes ascendantes de chercher, en dehors de cette source ancienne d'illusion aujourd'hui desséchée, le principe de contrainte propre à remplacer celui qui vient à manquer aujourd'hui, le principe de contrainte propre à donner à la matière ardente des instincts forme de sentiments humains. Là-dessus, quelques sociologues pourront imaginer que les principes du droit de mieux en mieux définis, sanctionnés par des pénalités

(1) Jules de Gaultier, *la Dépendance de la Morale et l'Indépendance des Mœurs*, pp. 26-27.

qu'une organisation sociale plus parfaite rendrait plus inévitables, seront désormais un frein suffisant pour mettre au point les instincts. Il est permis de douter qu'une telle précision se réalise. Il est permis surtout de penser que des sentiments moraux formés par l'entremise de cette seule forme extérieure de la contrainte manqueraient de cette noblesse que confèrent aux modes de la conduite le consentement intérieur et l'adhésion volontaire. Une telle forme de la moralité ou de la sensibilité n'impliquerait-elle pas une déchéance et une régression par comparaison avec les formes obtenues par l'office des illusions anciennes ? Il y a donc ici une œuvre d'art à forger, une œuvre qui incombe peut-être à notre temps. Il s'agit d'inventer, à la place des contraintes anciennes, des contraintes nouvelles poussant leur efficacité en des motifs nouveaux, motifs à faire surgir du cœur humain, à entretenir et à fortifier. Des deux éléments d'inhibition qui, refrénant les impulsions instinctives, engendraient la réalité morale et sentimentale et jusqu'à la réalité passionnelle même, un seul nous reste, la loi ; l'autre, la croyance, est usé. Par quel mobile intérieur remplacer ce mobile intérieur qui vient à faire défaut ? Par le désir, telle est la réponse, en forme d'hypothèse, que l'on ose ici risquer. L'esprit critique a détruit l'idée de vérité qui était l'objet de la croyance, mais il n'a pas détruit l'état de sensibilité inventé par la croyance. Or on peut se demander si le goût pour une réalité ébauchée qui a déjà su plaire aux hommes ne pourra pas leur inspirer des vertus que leur imposa la foi théologique ou métaphysique. Ne sauront-ils servir une réalité dont ils se connaîtront les inventeurs d'un zèle aussi efficace que celui dont s'enflammèrent leurs prédécesseurs à l'égard d'une vérité qui s'offrait sous un déguisement étranger ? Le désir qu'une chose soit, parce qu'on l'aime et qu'on la veut, ne saurait-il remplacer en bienfaisance la croyance qu'une chose est par la volonté divine ou en raison de la nature des choses (1) ? » On le voit, c'est le transport dans le domaine moral de cet idéalisme — idéalisme dans le sens de la conception subjective du réel — dont Gaultier a déjà fait un usage si heureux dans le domaine de la connaissance. Dans le domaine moral cette application est

(1) Jules de Gaultier, *la Dépendance de la Morale et l'Indépendance des Mœurs*, pp. 152-154.

certainement une chose plus neuve : et on devrait la méditer avec une attention particulière, en ce qu'elle montre que, même dans le domaine moral, la parole de Protagoras, que Platon n'a pas comprise: « L'homme est la mesure de toute chose », est la parole la plus profonde et la plus juste qui puisse sortir de la bouche d'un philosophe.

Quelle est donc la signification fondamentale de l'œuvre de Gaultier ? Elle affirme, sur le plan d'une sensibilité nouvelle, la nécessité de dissocier la connaissance du moralisme et le moralisme de l'idéologie : elle se rallie à cette critique du socratisme que Nietzsche a formulée d'une façon incisive dans ces termes : « Chez Socrate l'instinct se révèle critique, et la raison est créatrice — véritable monstruosité *per defectum*(1) ! » Elle est une des plus hautes expressions de cet antisocratisme, dans lequel je vois la partie vivante de la pensée contemporaine.

Dr ERNESTO GALLICO.

(1) Frédéric Nietzsche, *l'Origine de la tragédie*, traduction par MM. Marnold et Morland, éd. Mercure de France, p. 124.

POUR LOUIS LE CARDONNEL

—

Ce qui compte est d'avoir par son âme, exalté
Des âmes.....
Mais il faut, d'un labeur âpre et mâle, payer
D'avance la future ivresse du laurier.
Carmina sacra.

Poète, de très loin, je viens à vous, mon frère.
Vous connûtes Samain, que j'aimai. Votre cœur
Dans vos vers évoqua sa mémoire si chère,
Et je les lus avec une amère douceur...

O mon frère, l'amour de Dieu conduit votre âme.
Vous avez abordé dans le tranquille port.
Et votre Muse, grave et fière, ne s'enflamme
Que pour tout ce qui vit au delà de la mort.

En vous le sang d'Irlande au sang de la Provence
Se mêle comme un fleuve à l'affluent s'unit.
Vos nomades aïeux manièrent la lance :
O serviteur du Christ, la plume vous suffit.

Mais vous la brandissez comme une claire épée
D'archange, toujours prête au service du Beau.
Et vous continuez la mystique épopée
Des ancêtres du Nord sous un azur nouveau.

Ah! si j'admire en vous la fierté d'une race
Qui combattit auprès de Tancrède et Guiscard,
J'aime de tout grand cœur cet attrait plein de grâce,
Ce charme provençal, en vos strophes épars.

Il m'est doux de penser que la pure atmosphère
Du pays sans nuage où naquirent les miens
Vibra de vos naïfs appels à votre mère,
Vous vit grandir, rêver sous ses cieux olympiens...

C'est lui, c'est ce pays, qui fit lever les germes
Qu'Apollon répandit dans votre âme d'enfant ;
Lui qui vous enseigna les poétiques termes,
Et, dès vos premiers pas, vous tendit l'olifant.

C'est lui qui vous donna le désir nostalgique
De formuler en chants cadencés les élans
D'une âme inassouvie et qui, mélancolique,
Cherchait en vain sa voie au fil des jours dolents.

Et peut-être, en songeant à ce ciel de lumière,
A ces flots de clarté plus nets que le cristal,
Cette âme, tout à coup, surgit de sa poussière
Afin d'aller au Christ, comme un soldat féal...

Mais la sublime loi dont vous portiez les chaînes
Vers un autre horizon bientôt vous entraîna :
Des temples ruinés qu'ombrageaient de vieux chênes
Y parlaient de Dieux morts que la Foi détrôna.

Or, plus que les hauts fûts dont la ligne précise
S'enlève sur le ciel qu'ensanglante le soir,
Vous aimâtes les murs où le pauvre d'Assise
Vécut et se nourrit d'un immortel espoir.

Et vos vers, doux oiseaux, en prenant leur volée,
Sur leurs ailes portaient l'humble nom de François,
Et les échos de sa légende immaculée,
Aux poètes de France, enthousiastes ou froids.....

Mon frère, comme vous, dans la belle Italie
J'ai promené partout ma Muse et mes pensers,
J'ai goûté des moments d'intime poésie
Dont les beaux souvenirs ne sont point effacés.

Comme vous j'ai suivi sur les flots roux du Tibre
Le fragile reflet du grand passé romain,
Et tandis que juillet sous les cigales vibre,
Aux champs brûlants et secs j'ai vu battre le grain.

Comme vous des hauteurs du calme Capitole,
J'ai vu, sur le Forum, glorieux et désert,
La ténèbre enrouler sa délicate étole
Aux marbres labourés des brûlures de l'air.

Comme vous, j'ai foulé les vieilles basiliques,
Rafraîchi ma douleur à leur profonde paix,
Et mêlé ma prière aux cloches angéliques
Quand le soleil levant vient rosir les cyprès.

Et comme vous enfin, la coupe de Florence
M'a tendu le cordial de son breuvage ami :
Et, depuis lors, j'enclos l'Italie et la France
Dans un amour égal dont mon cœur est le nid.

Mais plus heureux que moi, mon frère, votre vie
Se poursuit maintenant sous ces beaux cieux dorés.
Vous y mourrez peut-être, et — c'est là mon envie —
Dans son auguste terre à jamais dormirez.

Sur vos restes pieux les palmes bruissantes
Rendront, sans se lasser, un murmure éternel.
Et lorsque le printemps rajeunira les sentes
Votre tertre sera fleuri comme un autel.

★

Mon frère, nous avons souffert, mais la souffrance
Est le creuset sublime où s'épure le cœur.
A l'épreuve toujours succède l'espérance.
Souffrir passe et la paix remplace la rancœur.

Charles Guérin, jadis aussi, de la détresse
Connut, goûta, vécut le désenchantement.
L'amertume à ses vers donna plus de tendresse,
Et son âme en rendit plus de rayonnement.

★

Et maintenant voici pour moi sonner l'automne
Qui vient entrelacer aux rameaux de mes ans
Les derniers pampres verts dont son sein se festonne,
Sur la route où mes pas deviennent plus pesants.

Le temps est loin, hélas ! où l'appel de la Gloire
Exaltait mes ardeurs ; où son philtre divin
Dans mon âme épandait ses parfums de victoire,
Par tout mon corps courait comme un généreux vin.

Mais je n'espère plus aux forces de la vie
En approchant du but marqué par mon destin.
Ce qu'on appelle « honneurs » ne me fait plus envie :
Ils sont si peu de chose et le reste n'est rien.

Lorsque de mon passé me revient la mémoire,
Il m'apparaît si nu, si pauvre et sans couleur,
Si chargé de néant et d'effort illusoire,
Qu'auprès de lui plus riche est la plus humble fleur.

Les travaux de l'esprit, où j'ai passé tant d'heures,
Me deviennent d'oisifs et d'inutiles jeux,
Et les vers qu'inspiraient mes larmes les meilleures
Me semblent de la prose auprès des matins bleus.....

Peut-être, ainsi que moi, mon frère, vous connûtes
Ces instants d'abandon où l'on doute de soi,
Où, comme un tourbillon vous roule en ses volutes,
Le désespoir de vivre ébranle votre foi.

On ne sait plus. On n'est plus rien ! Le grand mystère
Où, tel un puits sans fond, plonge l'homme, ici-bas,
Vous pousse plus avant dans son gouffre. Et la terre
N'est qu'un morne désert que hante le trépas.

Poète, ces moments je les subis sans trêve :
Mais je chéris vos vers qui m'ont réconforté,
Et mon cœur vous bénit de retremper le rêve
Aux feux de l'idéal et de la sainteté.

Et c'est pourquoi, devant qu'à ma verve glacée
Impose le silence un Pluton en courroux,
Pour vous, frère lointain, si près de ma pensée,
J'ai tressé cet hommage ému, fervent et doux.

PIERRE DE BOUCHAUD.

LA FAILLITE DE LA BEAUTÉ

« Les belles personnes portent sur leurs fronts des lettres de recommandation, disait Mme de Lambert à sa fille. Si vous n'avez point ces avances, on vous jugera à la rigueur. » Les romanciers ne tiennent point à ce qu'on juge leurs héroïnes à la rigueur. C'est pourquoi ils leur ont prodigué ces recommandations si favorables, et qui ne leur coûtent guère : le magasin de leurs accessoires en est encombré.

La plupart des écrivains s'empressent donc d'admettre comme un postulat que leurs héroïnes sont aimées à proportion de leur beauté. C'est ce qu'on peut appeler la solution idéaliste du problème de l'érotisme esthétique. Beaucoup de nos écrivains qui se croient les plus réalistes se retrouvent très idéalistes sur ce point (1).

Sensiblement opposée par contre au préjugé populaire, la solution réaliste ou naturaliste apparaît à première vue comme un paradoxe. Elle consiste à montrer qu'il y a beaucoup d'autres facteurs de l'amour que la beauté physique; et que même ce facteur exclusivement plastique ou esthétique peut manquer : l'amour n'en sera pas moindre ; il en sera peut-être au contraire plus exaspéré.

Nous n'ignorons pas qu'en pareille matière il est oiseux d'avoir raison. L'amour n'est-il pas la seule chose au monde (avec l'esthétique, devrons-nous ajouter ici) où tout soit vrai et tout soit faux en même temps, comme dit à peu près Chamfort? en sorte qu'il est presque impossible de ne pas en dire quelque vérité. Toutefois, ce paradoxe apparent exprimera peut-être plus de vérité que le préjugé adverse. C'est la faillite de la beauté romanesque? — Eh bien! il faut en dresser le bilan.

I

L'ÉVOLUTION D'UN SCANDALEUX PARADOXE

Le paradoxe de la beauté n'a pas manqué de théoriciens dans

(1) Voir : *le Préjugé de la Beauté féminine. Mercure de France*, n° 384.

les temps modernes, et même dès le plein âge classique du préjugé érotique. « Si une laide se fait aimer, disait La Bruyère, ce ne peut être qu'éperdûment. » Et il invoque, sans les détailler, « de plus secrets et de plus invincibles charmes que ceux de la beauté ».

Molière, traduisant Lucrèce, note que le véritable amant

Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

Un petit livre anonyme, paru en 1809 et devenu très rare, *le Miroir des Dames*, porte au frontispice une ronde de quatre Grâces vêtues à la grecque, avec ce distique :

Elles plaisent sans la Beauté,
La Beauté ne plaît pas sans elles.

Et l'auteur, s'adresant aux femmes : « Vous savez toujours meilleur gré, dit-il, à celui qui vous trouve agréables qu'à celui qui vous trouve belles. »

Stendhal a dit avec profondeur dans son livre *De l'Amour :* « On parvient à préférer et à aimer la laideur. » Une beauté trop parfaite « est un grand malheur », insiste-t-il même : elle « décourage la cristallisation ». Enfin : « Peut-être que les hommes qui ne sont pas susceptibles d'amour-passion sont ceux qui sentent le plus vivement l'effet de la beauté. »

Balzac, dans *la Recherche de l'absolu*, n'est pas moins affirmatif :

Peut-être faudrait-il graver dans l'Evangile des femmes cette sentence : Bienheureuses les imparfaites, à elles appartient le royaume de l'amour ... Cette apparente bizarrerie doit avoir sa cause... Peut-être le charme tout physique d'une belle femme a-t-il des bornes, tandis que le charme essentiellement moral d'une femme de beauté médiocre est infini ?

Après les écrivains, citons des peintres, excellents juges de la beauté plastique, sans doute. Le *Journal* de Delacroix est fort explicite. Des femmes belles comme la Niobé ou la Vénus antiques, dit-il, « ne nous forcent nullement à les aimer ». Et il pose fortement le problème : « Dira-t-on que le mouvement qui nous porte à aimer une femme qui nous plaît ne participe nullement de celui qui nous fait admirer la beauté dans les arts ? »

Fromentin, dans ses *Maîtres d'autrefois*, regrette l'imper-

sonnelle et uniforme beauté qui dépare presque tous les portraits de femmes du XVIIe siècle, qu'ils soient littéraires ou plastiques. « Il a fallu, dit-il, le plus véridique et le plus grand des portraitistes de son temps, Saint-Simon, pour nous apprendre qu'une femme pouvait être charmante sans être accomplie » ; telles, par exemple, avec de la boiterie, un teint noiraud et une mine turbulente, les duchesses du Maine et de Bourgogne.

Enfin, si, après les artistes, nous nous adressions aux savants et aux philosophes, les évolutionnistes contemporains nous expliqueraient comment Darwin a exagéré jusqu'à l'extravagance le rôle de la beauté proprement dite dans la sélection sexuelle des animaux : ils trouveraient à cette forme, aussi brutale que les autres, de la lutte pour la vie, mille raisons toutes physiologiques et infiniment peu poétiques ; et ils les retrouveraient chez l'homme.

Et Schopenhauer, d'accord par avance avec eux, essayerait de nous convaincre que les « affinités électives » n'ont point pour essentielle justification le sentiment de la beauté plastique ou même morale, mais bien la « méditation du génie de l'espèce ». Elle prépare inconsciemment les unions les plus propres à engendrer, dans la génération suivante, le type moyen, sain ou normal de l'espèce. Et sans doute, ce type futur sera précisément la beauté de cette espèce, ou tendra vers elle. Mais ce qui a fait préférer tel partenaire plutôt que tel autre à chacun des générateurs, ce n'est pas sa beauté, au sens esthétique du terme ; ce sont uniquement les déviations individuelles plus favorables par lesquelles son type se trouve corriger accidentellement les déviations opposées de l'individu en question : la blonde aime les bruns, le grand adore les petites, le nez droit raffole des nez retroussés.

Qu'après coup chacun appelle cette déviation à lui personnellement favorable « la beauté », ce n'est qu'un mot. « Le beau pour le crapaud, c'est sa crapaude », disait Voltaire. Un mot ? Il est vrai qu'à ce compte beaucoup de gens « parlent crapaud »...

Une des conséquences les plus curieuses de cette conception, et qui peut contribuer à la vérifier, c'est ce fait certain : que le jugement des hommes sur la beauté des femmes diffère profondément de celui des femmes sur la beauté des autres

femmes. Conformément à l'hypothèse, celui des hommes est profondément imprégné d'érotisme : puisqu'en elles ils n'ont pas tant à juger d'instinct des formes et des couleurs pour leur valeur plastique directe que des possibilités de reproduction plus ou moins saine et normale. Au contraire, le jugement des femmes sur la beauté des autres femmes est fondé sur de tout autres données. Ecartons pour le moment, et par impossible, toute idée de jalousie et de concurrence sexuelle : en toute sincérité, elles ne trouvent normalement à apprécier dans une autre femme que les qualités plastiques les plus désintéressées : pureté des lignes, harmonie des couleurs, expression de la santé physique et morale de l'espèce et du rang social : elles jugent des autres femmes à peu près par les mêmes critériums qu'elles emploieraient pour un tableau, un bijou, une étoffe ou un animal.

Ces deux sortes de jugements, l'un surtout esthétique, l'autre surtout érotique, ne peuvent que diverger dans la plupart des cas. En vérité, ils ne portent qu'en apparence sur le même objet. S'ils concordent quelquefois, c'est par un reflet indirect, chaque sexe ayant par expérience et par instinct la secrète conscience des jugements que porterait sur lui l'autre sexe. Mais rien n'est plus curieux d'ordinaire que les contresens faits sur une femme par les autres femmes, du moins au jugement des hommes. Il en est de même d'ailleurs pour les jugements des hommes entre eux : presque jamais ils n'arrivent à comprendre complètement les succès des « hommes à femmes ». C'est que si la valeur esthétique pure, la valeur d'art, peut, à part des nuances multiples, être presque commune aux hommes et aux femmes, la valeur érotique est tout à fait différente pour l'un et pour l'autre sexe.

Il est remarquable que cette observation courante ait été si peu souvent, utilisée par les romanciers dans les portraits de leurs héroïnes. C'est toutefois une idée chère à Gautier ; car il l'a soulignée à plusieurs reprises. Zerbine, qui joue le rôle de soubrette dans la troupe de comédiens du *Capitaine Fracasse* « était une de ces femmes *que leurs compagnes trouvent laides*, mais qui sont *irrésistibles pour les hommes* et semblent pétries avec du sel, du piment et des cantharides ».

Cette remarque devient un principe dans *Mademoiselle de Maupin* :

Quelle est donc cette beauté abstraite que nous sentons, et que nous ne pouvons définir? pourquoi, devant une femme souvent charmante, disons-nous quelquefois qu'elle est belle, tandis que nous la trouvons fort laide?

Le travestissement de l'héroïne en homme lui a permis des observations décisives sur ces problèmes.

Ordinairement, *si une femme trouve une autre femme jolie, on peut être sûr que cette dernière est fort laide*, et que pas un homme n'y fera attention. — En revanche, toutes les femmes dont les hommes vantent la beauté et la grâce sont trouvées unanimement abominables et minaudières par tout le troupeau enjuponné; ce sont des cris et des clameurs à n'en plus finir. Si j'étais ce que je parais être, je ne prendrais pas d'autre guide dans mon choix, et la désapprobation des femmes me serait un certificat de beauté suffisant.

Non pas de beauté plastique, sans doute; mais bien de beauté érotique.

Belle pour les hommes, laide pour les femmes; telle est encore, selon Marcel Prévost, la rivale heureuse de la *Princesse d'Erminge*, avec cette complication très parisienne : belle à Paris, laide en province. La province n'a-t-elle pas toujours été, comme le *pagus* des anciens païens, le dernier refuge des superstitions périmées? Le préjugé de la beauté est donc devenu un provincialisme.

Madeleine était de ces femmes qui ne sont jugées belles qu'à Paris, mais qui sont, à Paris, reines de beauté... Même le visage, malgré la courbe disgracieuse du nez et le menton lourd, exerçait un attrait singulier,... par cet air indéfinissable qui troublait les hommes auprès d'elle et irritait les femmes.

Anatole France a relevé lui aussi cette curiosité psychophysiologique. Dans *les Dieux ont soif*, la citoyenne Thévenin « allait de l'un à l'autre, chose légère et charmante ».

Pas de teint, pas de figure, pas de corps, pas de voix, disaient les femmes, et elle emplissait l'espace de mouvement, de couleur et d'harmonie. Fanée, jolie, lasse, infatigable, elle était les délices du voyage.

Il existe donc, par paradoxe, une beauté érotique faite d'éléments étrangers en majeure partie à la beauté plastique.

Laissons les applications, et revenons aux principes. Le paradoxe érotique de la beauté a donc été posé et soutenu par des théoriciens, des savants, des philosophes, des satiriques, des moralistes, des artistes même. Mais il n'apparaît que tardivement dans le roman. Là pourtant serait sa vraie place, dès que le romancier se pique d'observer la vie.

Nous ne parlerons pas ici des parodies, des satires, des romans comiques, ni même des romans picaresques, où, de Jean de Meung, de Sorel et Scarron jusqu'à Le Sage, les vrais ancêtres de notre roman moderne ont présenté souvent, sous le couvert d'une caricature plus ou moins directe des romans « nobles », une image de la vie beaucoup plus proche de la vérité que l'idéalisme des écrivains du « grand art ». Il s'agira seulement ici des romans sérieux, et des grandes amours soulevées par la beauté de leurs héroïnes.

Une héroïne est-elle toujours aimée à proportion de sa beauté ? La réponse de l'école idéaliste se conforme au « préjugé de la beauté », le plus souvent en ne présentant que des héroïnes très belles, ce qui dispense de poser le paradoxe de la beauté ; beaucoup plus rarement en dépeignant le malheur des héroïnes laides, à qui leur disgrâce interdit en principe toute espèce d'amour. Les romanciers qui ont traité au contraire ce problème du point de vue réaliste, et l'ont par conséquent résolu par le paradoxe de la beauté, ont présenté des héroïnes imparfaites, médiocrement belles ou même laides, bien qu'aimées. Le chef-d'œuvre en ce genre est de faire comprendre et sentir au lecteur combien on les aime ; et pour quelles raisons autres qu'esthétiques elles sont même préférées aux plus belles.

Un révolutionnaire sans traditions, « sans préjugés » pouvait seul frayer une voie si neuve. Dans le roman sérieux, c'est Rousseau qui a le premier, croyons-nous, soutenu consciemment et jusqu'au bout ce paradoxe apparent. Dans *l'Emile*, ce « roman de l'éducation », Sophie est la femme idéale, du moins la femme légitime idéale, — à laquelle Jean-Jacques, comme Fénelon dans le *Télémaque*, attribue prudemment des qualités tout autres qu'à la maîtresse, et même des qualités opposées.

Sophie n'est pas belle, nous dit-il, *mais auprès d'elle les*

hommes oublient les belles femmes, et les belles femmes sont mécontentes d'elles-mêmes.

Voilà bien le paradoxe. Mais voici revenir maintes survivances du préjugé.

A peine est-elle jolie au premier aspect, mais plus on la voit et plus elle s'embellit ; elle gagne où tant d'autres perdent, et ce qu'elle gagne elle ne le perd plus. On peut avoir de plus beaux yeux, une plus belle bouche, une figure plus imposante ; mais on ne saurait avoir une taille mieux prise, un plus beau teint, une main plus blanche, un pied plus mignon, un regard plus doux, une physionomie plus touchante. Sans éblouir, elle intéresse : elle charme, et l'on ne saurait dire pourquoi.

La thèse est encore timide : car si Sophie a des défauts, c'est pour ses qualités qu'elle est aimée ; et malgré tout elles surpassent les défauts. Ce ne sont encore que de ces habiles effets d'ombres pour rehausser les lumières, comme « l'isle de pourtraiture » en avait connu, au siècle précédent, même dans ses imageries les plus fades. Toutefois, les grands mots sont prononcés : elle « n'est pas belle », et « à peine jolie » ; et pourtant « idéale » !

Mais, dans la *Nouvelle Héloïse*, voici l'amante : elle est décidément aimée pour ses défauts ; ce qui est toute une révolution, toute une déclaration des droits et des pouvoirs de la femme, d'une bien autre portée que le gauche pastiche politique ébauché peu après, non loin de l'échafaud, par cette pauvre Olympe de Gouge, la première martyre du féminisme.

Saint-Preux appelle constamment son amante « belle Julie ». Mais il détaille cette beauté tout autrement que n'auraient fait les romanciers antérieurs. Il critique son portraitiste :

Qu'a-t-il fait de ces nichées d'amour qui se cachent aux deux coins de sa bouche... ? il n'a pas mis à cette bouche ce tour agréable et sérieux qui change tout à coup à son moindre sourire.

Ces galanteries sont banales. Mais le ton change, et voici qui est nouveau :

Passons au peintre d'avoir omis quelques beautés ; mais *en quoi il n'a pas fait moins de tort à ton visage, c'est d'avoir omis les défauts*. Il n'a point fait cette tache presque imperceptible que tu as sous l'œil droit, ni celle qui est au cou du côté gauche... Il a oublié la petite cicatrice qui t'est restée sous la lèvre. Il t'a fait les cheveux

et les sourcils de la même couleur, ce qui n'est pas : les sourcils sont plus châtains, et les cheveux plus cendrés... Il a fait le bas du visage exactement ovale, il n'a pas remarqué cette légère sinuosité qui, séparant le menton des joues, rend leur contour moins régulier et plus gracieux. Voilà les défauts les plus sensibles. Il en a omis beaucoup d'autres, et je lui en sais fort mauvais gré ; car *ce n'est pas seulement de tes beautés que je suis amoureux*. Si tu ne veux pas que le pinceau te prête rien, moi je ne veux pas qu'il t'ôte rien ; et mon cœur se soucie aussi peu des attraits que tu n'as pas qu'il est jaloux de ce qui tient leur place.

Rousseau a jeté la semence d'où sortit, après le romantisme, le réalisme érotique. Stendhal et Balzac en ont présenté la théorie.

Mais voici un scandale. S'il n'a pas frappé les critiques, c'est sans doute que toute divergence entre la théorie et la pratique le répète, et que cette dualité fâcheuse est presque normale. Stendhal et Balzac se sont contentés de la *théorie*, et ils ne l'ont point mise en *pratique* dans leurs romans.

La théorie du paradoxe érotique est assez convaincante dans l'abstrait. Mais il est beaucoup moins facile de persuader concrètement le lecteur qu'une femme inspire l'amour, en lui faisant une peinture fidèle de tout ce qui peut l'exciter, hors la beauté ! C'est pour ainsi dire une démarche inductive et expérimentale, beaucoup moins claire que la démarche déductive et si simple et si claire des idéalistes : « Amour = Beauté ; or l'Héroïne est Belle : donc elle est Aimée. » C'est propremen. l'équation érotique : A = B ; B = H ; H = A : *c. q. f. d*t Théorème schématique auquel se réduisent, il faut en convenir, les neuf dixièmes de nos romans idéalistes ou sentimentaux.

Il est profondément regrettable que chez Stendhal et Balzac le praticien n'ait pas suivi le théoricien. Toutes belles sont M^me^ de Raynal et Mathilde dans *le Rouge et le Noir*, Clélia Conti et la marquise Gina Pietranera dans *la Chartreuse de Parme* (à ce point que l'une est un Guide et l'autre un Vinci !). Belles à miracle aussi la blonde et la brune des *Mémoires de deux jeunes mariées* et les deux filles du *Père Goriot ;* et M^me^ Birotteau et sa fille Césarine ; et *la Femme de trente ans*, et *la Princesse de Cadignan*, et *Modeste Mignon*, et *le Lys dans la vallée*, et tant d'autres aimées ! Nous verrons seule-

ment chez Balzac quelques exceptions, plus bizarrement que fortement conçues, comme *Béatrix* et surtout *la Vieille fille*.

Quelle peinture prodigieuse pourtant, et si digne de Stendhal et de Balzac, que l'analyse concrète d'une de ces passions paradoxales et si vraies! Pourquoi n'a-t-elle pas tenté davantage Flaubert, si enclin, par sa théorie de l'Art pour l'Art, à considérer comme foncièrement hétérogènes le sentiment esthétique du beau et les sentiments « anesthétiques » de la vie commune, qu'ils soient des haines ou des sympathies, des ambitions ou des amours ? N'y a-t-il pas là un problème analogue à celui qu'ont résolu les peintres hollandais après l'idéalisme italien ? Rendre beaux dans l'art des êtres laids dans la nature, et ne pas se croire obligé d'emprunter ses prestiges à la beauté naturelle pour faire admirer l'art humain, dont les séductions sont *d'un autre ordre;* ne pas peindre toujours de belles femmes, toujours des paysages de printemps, toujours des richesses, et faire aimer cependant ce qu'on a peint, par la manière dont on le peint : voilà le triomphe vraiment esthétique !

Si les grands maîtres ont amassé un capital sans l'utiliser, nous le trouvons en revanche monnayé chez certains disciples. Quelques romanciers de second rang ont présenté la thèse stendhalienne avec une certaine systématisation, qui s'inspire évidemment du livre *De l'Amour*. Ainsi les peu réalistes (mais les bons élèves) Cherbuliez et Rameau.

La théorie devient tout à fait une *thèse* dans quelques romans dont le sujet lui est spécialement adapté, comme *la Vieille maîtresse*, de Barbey d'Aurevilly.

Enfin l'emploi normal d'héroïnes qui ne sont ni belles ni jolies et qui pourtant soulèvent des passions intenses se rencontre dans l'école réaliste proprement dite, et particulièrement chez Zola. Emploi non plus exceptionnel, mais normal, et même excessif, si l'on peut considérer comme une *thèse* aussi le principe général du « trivialisme » de Zola, « la joie de puer », comme dit rudement Nietzsche, et l'invention du « sixième sens » : l'instinct sexuel, qu'il prétendit avoir enfin découvert et introduit dans la littérature, avec son mécanisme plus physiologique qu'esthétique; en sorte que, dans cette école, beauté et sexualité sont deux formes d'énergie apparentées sans doute, mais non pas nécessairement convergentes.

Encore Zola n'a-t-il guère fait école sur ce point. Par exemple Daudet et même Maupassant, dans ses romans sinon dans ses contes, retombent dans le préjugé de la beauté, selon la voie de la moindre résistance au succès! Chez eux les femmes médiocres mais aimées, comme Désirée Delobelle ou Zénaïde Roudic de Jack, ne sont jamais que des silhouettes de second ordre.

Cependant, avec le réalisme moderne, on peut dire qu'en principe la cause du paradoxe érotique est définitivement gagnée, si toutefois, dans l'histoire de l'art, où tout est vie ou évolution, le mot « définitif » conserve un sens.

II. — LES DEGRÉS DE LA LAIDEUR ROMANESQUE : LES « FAUSSES LAIDES »

Il n'y a point de degrés dans la beauté absolue des idéalistes, depuis celle de la Belle Hélène ou de Peau d'Ane jusqu'à celle de l'Astrée et de l'héroïne passe-partout à la Bourget. Mais dès qu'on admet chez une femme aimée quelques défauts, tous les degrés peuvent se présenter, jusqu'à la laideur esthétique, y compris même cette laideur.

Nous trouverons donc d'abord des beautés avec taches, des beautés intermittentes ou temporaires; puis des disgrâces avec charmes, et même d'autres sans charmes; enfin des infirmités jolies, voire des infirmités laides. Il va sans dire qu'il s'agit surtout des héroïnes, des personnages sympathiques et de premier plan, jeunes premières prédestinées par leur rôle aux grands succès d'amour. Car les romanciers les plus idéalistes ont souvent conçu comme personnages de second plan, et ne serait-ce que comme repoussoirs pour leurs étoiles, des femmes sans beauté physique.

Les beautés avec taches ne sont que des exceptions qui confirment la règle : des paradoxes qui vérifient le préjugé. Au fond elles ne sont point laides.

Elles s'en donnent seulement l'air, par coquetterie : ce qui est très rosse, et aussi très femme ; en tous cas très moderne. Fini le type de la « belle femme » vulgaire et majestueuse, trop bien en chair. Dépassée, même, la « jolie femme », toute en finesses. Voici le règne de la « petite femme », le triomphe du « chic » sur la beauté, l'avènement du « laideron » promu

par son génie, selon l'évangile de Colette Willy, au rôle envié de « petite femme épatante ». Complexe et inquiétante dans la pseudo-beauté qui lui suffit: voilà l'idéalisme très spécial de l'héroïne contemporaine, sans préjugés, oh non ! sans *aucun* préjugé, — et même pas plus sur la beauté que sur le reste. Cherbuliez, qui a lu Stendhal en bon élève, en a fait toute une théorie dans *Une gageure :*

Telle laide, dit l'auteur, remplace avec avantage la beauté par un charme voluptueux ou touchant qui promet des surprises à l'amour; et j'ai dit que Mlle Claire Vionnay n'était pas laide... Dès son premier bal elle avait pu se convaincre que, *pour plaire, une femme peut se passer d'être belle.*

Mais, fatigué par ce modeste effort vers le réalisme, Cherbuliez retourne aussitôt à un idéalisme à peine déguisé.—Claire n'est ni jolie, ni laide, mais « quiconque s'occupait d'elle avec quelque attention la trouvait fort agréable ». En effet, d'après ce qu'on nous décrit elle a de beaux cheveux, de beaux yeux, un joli teint, une mignonne bouche, de jolies mains, de jolis pieds. Qu'est-ce donc qui lui manque? Il y a des femmes jolies avec moins que cela ! Elle a, paraît-il, le nez un peu gros, le menton trop court et les joues trop pleines. Cela ne suffit pas à gâter tant de jolies choses ! Quand de tels auteurs déclarent que leur héroïne n'est pas jolie, il se trouve qu'elle a tout ce qu'il faut pour être jolie, avec le charme en plus et la grâce, que souvent n'ont pas les trop belles femmes ! A ce prix, beaucoup de femmes consentiraient à n'être pas belles ! Bien plus, toutes les femmes voudront être de ces « fausses laides », comme elles veulent toutes être de « fausses maigres », ou quasi toutes.

Cherbuliez a récidivé dans cette thèse, qui lui tient à cœur. « Il y a des laideurs épicées et endiablées qui inspirent de folles passions », dit-il d'un personnage secondaire de *Samuel Broh et Cie*. *Méta Holdenis* est traitée de laideron par plusieurs personnes; à d'autres elle plaît beaucoup.

Harris me demanda en ricanant à qui j'en avais de lorgner ainsi un laideron ; je répondis qu'il ne s'y connaissait pas. Ce laideron était une brune... Elle n'était ni belle ni jolie, ayant le nez trop fort, le menton carré, la bouche trop grande, les lèvres trop épaisses. En revanche elle avait le charme, le je ne sais quoi, un teint de

brugnon, des joues pareilles à ces fruits où l'on a envie de mordre...

Et moi, je vous déclare, mon pauvre ami, continue Tony, que vous n'avez pas des yeux d'artiste, que *la beauté est un préjugé*, et que Mlle Méta ne mourra pas sans avoir fait de grandes passions.

Et en effet, ce laideron triomphe à un certain moment d'une femme présentée simplement par l'auteur comme la plus jolie femme de France, et l'une des plus jolies d'Europe! Par bonheur, comme il faut que tout finisse bien, la perfidie de Méta sera dévoilée avant les dernières pages, et tout rentrera dans l'ordre idéaliste : la beauté triomphera finalement, comme il est toujours juste de le « préjuger ».

Tony est peintre. On remarquera que c'est au nom de l'art qu'il déclare que la beauté est un préjugé : paradoxe! Tandis que, dans *Ma figure*, de Ferval, c'est au nom de l'art que le peintre Gérard ne peut pas aimer une femme laide. Voilà où l'on reconnaît ceux qui ont compris Stendhal, et ceux qui ont lu sans comprendre.

Gyp, qui est le véritable inventeur du cinématographe en littérature, décourage la critique par le nombre et le métrage prodigieux de ses films dialogués, et les pirouettes incessantes de ses silhouettes, qui tremblotent à faire mal aux yeux. Beaucoup de ses héroïnes sont très belles ou très jolies. Mais elle affectionne particulièrement les femmes qui, sans être jolies, sont charmantes. « Je sais très bien, dit l'amoureuse de *Une passionnette*, que je suis, non pas jolie, mais gentille,.. que je plais... que je suis... attirante. »

Elle tient aussi le type de la jeune fille moderne, minois excité et amusant, parlant l'argot le plus impur : article bien parisien. *Mademoiselle Loulou* peut servir de modèle.

Loulou, quinze ans. — Maigre, chiffonnée, très drôle. Tein, éblouissant, crinière blond acajou, yeux verts pailletés de jaunet bouche trop grande, dents de petit chien, nez insolent, oreilles toutes petites, roses et bien roulées. Intelligente, bonne, horriblement mal élevée, et insupportable le plus souvent.

C'est du « chic » si l'on veut, mais aussi du « chiqué ». Il y en a vingt comme cela, et davantage. Car Gyp a tenu, pour la gavroche maniérée, la gageure que Bourget osa pour son éternelle héroïne : ayant un bon cliché, ils le tirent jusqu'à complète usure, et au delà.

Un signe particulier : les héroïnes de Gyp se reconnaissent aisément à ce trait bien personnel, qu'elles ne portent pas de corset. Un homme n'aurait pas trouvé cela. Et quelle féminine manière de remplacer la description par la suggestion ! Imaginez que vous vouliez dépeindre la taille de la Vénus de Milo. Décrirez-vous pesamment cette sinueuse « ligne de la beauté », que Hogarth y eût reconnue, ces hanches fécondes, et le gonflement rythmique de ce ventre vivant qui digère, et cette poitrine harmonieuse qu'on croit faite à la fois, synthèse unique, pour l'amour et pour la maternité ? Comme cela parle peu ! Dites seulement : « Voilà une femme qui n'a jamais porté de corset. » Et tout sera dit sur la Vénus.

Après les beautés piquantes, les beautés intermittentes. Pour éclairer les nuits sereines ou orageuses de nos romans, nous avons des femmes à feux fixes, à feux clignotants, des femmes à éclipses. Transposons notre métaphore. George Sand va nous fournir deux femmes à métamorphoses : ce sont des chenilles qui deviennent papillons ; type d'« hyménoptère » assez fréquent dans l'entomologie féminine, et ainsi nommé par les naturalistes parce que c'est l'amour qui lui donne des ailes.

Consuelo à quatorze ans a déjà une voix magnifique; mais elle est laide, hâlée, étique, habillée misérablement : une « noire et maigre sauterelle », déclare le comte Z... Pourtant George Sand nous fait prévoir la transformation prochaine. Si l'on ne voit pas que son pied est petit, c'est qu'elle est mal chaussée; si sa taille est raide et sans rondeur, c'est qu'elle est prise dans des « corps » trop étroits. Consuelo, arrivée à l'âge de dix-huit ans, est complètement transformée. George Sand prétend que les filles laides « se refont » et deviennent jolies : une enfant trop jolie toute jeune perdra au contraire plus tard.

Donc Consuelo « se refait ». Quand son ami d'enfance Anzoletto la revoit à dix-huit ans, il s'aperçoit qu'elle est devenue jolie. « Elle a une belle taille, et quand elle rit, elle vous met tout le cœur en joie », déclare un voisin. « Comme elle est devenue blanche et bien faite ! » dit une comtesse. Elle a les plus beaux yeux du monde; et si sa bouche est toujours grande, elle est garnie de « perles fines ». Quand elle chante, Consuelo atteint la grande beauté : « Un feu divin monta à ses joues;

et la flamme sacrée jaillit de ses grands yeux noirs. » Le comte, en l'entendant chanter dans une église, s'écrie : « Cette femme est belle, c'est sainte Cécile, sainte Thérèse, sainte Consuelo! c'est la poésie, c'est la musique, c'est la foi personnifiées! »

Dans le salon du comte Z..., la sainte chrysalide chante un air d'opéra, et elle redevient « belle de visage plus encore qu'elle ne l'avait été à l'église... Ce n'était plus une sainte, *c'était mieux encore*, c'était une femme dévorée d'amour »! — Sainte George Sand!

— « Ouvrez la bouche toute grande, Mademoiselle, encore plus grande! » Tel est le conseil perpétuel d'un bon maître à chanter. Et la demoiselle est rétive, car elle a chanté pour son miroir et elle soigne sa plastique. C'est un problème difficile à résoudre pour un peintre ou un statuaire, que de faire belle une figure qui chante sans « chiqué », c'est-à-dire bouche grande ouverte. Il faut un Luca Della Robbia pour l'aborder en toute franchise, et le résoudre en un chef-d'œuvre de bas-relief. Tout récemment, Maurice Denis, ayant à styliser un chœur chantant pour le théâtre des Champs-Elysées, n'a osé peindre qu'un chœur à bouches fermées! Mais, chez les romanciers, une femme qui ouvre la bouche autant qu'elle peut en devient toujours plus belle. C'est une loi qui se vérifie rarement sur nos théâtres.

De même que Consuelo, la *Petite Fadette* est très laide à quatorze ans : l'âge ingrat des chrysalides. On l'appelle le « grelet » à cause de son teint noir, et de ses allures de gamin. Maigre, habillée de guenilles, elle n'a pour elle que de très beaux yeux. Mais la petite Fadette devient amoureuse de Landry Barbeau. D'abord il a honte d'elle. Puis il lui explique que si elle est peu sympathique, c'est qu'elle joue des tours aux gens, et qu'elle a plutôt l'air d'un garçon que d'une fille, étant si mal fagotée.

Une semaine après, Landry aperçoit une Fadette métamorphosée.

C'était bien toujours son pauvre dressage, son jupon de droguet, son devanteau rouge et sa coiffe de linge sans dentelle; mais elle avait reblanchi, recoupé et recousu tout cela dans le courant de la semaine. Sa robe était plus longue,... sa coiffe, laquelle avait pris la forme nouvelle, s'attachait gentillement sur ses cheveux noirs bien

lissés; son fichu était neuf et d'une jolie couleur jaune doux qui faisait valoir sa peau brune... Elle avait la taille fine et ployante comme une belle mouche à miel... De plus, je ne sais pas avec quelle mixture de fleurs ou d'herbes elle avait lavé pendant huit jours son visage et ses mains, mais sa figure pâle et ses mains mignonnes avaient l'air aussi net et aussi doux que la blanche épine du printemps... La petite Fadette se retourna tout à fait et le regarda... Cela la fit paraître *quasi belle*, d'autant plus que ses yeux noirs, auxquels jamais personne n'avait pu trouver à redire, laissèrent échapper un feu si clair qu'elle en parut transfigurée. Et Landry pensa encore : Elle est sorcière; elle a voulu devenir belle, de laide qu'elle était, et la voilà belle par miracle.

George Sand est encore naïve quand elle veut bien! car Fadette n'est point unique : toutes les femmes savent être sorcières en cela. Il est vrai que toutes ne réussissent pas à cette magie.

Dans l'ordre de la nature, ce sont les chenilles qui deviennent papillons, et non les papillons qui deviennent chenilles. Mais cette curieuse inversion se présente parfois dans les romans. Balzac a été tenté par ce « numéro » tératologique. Sa *Béatrix* a été belle, mais s'est refusée à l'homme qu'elle aimait. Plus tard, sa beauté perdue, elle s'en fait aimer encore par la vertu du souvenir : son amant la *voit* laide aujourd'hui, mais il la *juge* avec les yeux d'autrefois. Balzac a cependant atténué la thèse en douant Béatrix d'un art exquis de la toilette, qui peut suppléer à bien des choses.

Mais il est trop facile de rendre artificiellement divers et riche un personnage par ces transformations à vue, qui touchent à la clownerie; beaucoup plus difficile de bien camper un de ces êtres moyens, dont les séductions effacées ne sont guère apparentes.

Le type très vrai de la femme qui n'est point belle, mais qui a du charme, et qui lentement s'impose par une suggestion douce, plus prenante et plus sûre que toute autre, c'est Denise, la petite commise du *Bonheur des Dames*. Zola l'a voulue insignifiante d'apparences, mais intelligente, honnête et bonne : elle s'insinue peu à peu dans la pensée du patron, et lui fait abandonner sa maîtresse et toutes ses habitudes de noceur pour l'épouser ; car elle lui résiste. Et pourtant, quand elle s'était présentée comme vendeuse, au premier aspect Bour-

doncle avait dit : « Elle est trop laide. » Elle était en effet « chétive pour ses vingt ans, l'air pauvre... avec son visage long à la bouche trop grande, son teint fatigué déjà sous sa chevelure pâle... Elle paraissait bien chétive et elle avait le visage triste ». — Mais tout le long du roman la cristallisation opère, et fait miracle.

Plus délicate est l'*Antoinette* de Romain Rolland, dont le type psychologique, très supérieur, reste pourtant un peu du même ordre.

Sans être très jolie, elle avait un grand charme, et attirait les regards, quoiqu'elle ne fît rien pour cela. Très simplement vêtue, presque toujours en deuil, pas très grande, fluette, l'air délicat, ne parlant guère, glissant silencieusement au travers de la foule, en fuyant l'attention, elle la retenait malgré elle par l'expression de suavité profonde de ses doux yeux fatigués et de sa petite bouche pure. Elle s'apercevait bien quelquefois qu'elle plaisait ; elle en était confuse, — contente tout de même. — Qui dira ce qui peut entrer, à son insu, de gentiment, de chastement coquet dans une âme tranquille, qui sent le contact sympathique d'autres âmes ? Cela se traduisait par une légère gaucherie dans les gestes, un regard timide, jeté de côté ; et c'était à la fois plaisant et touchant. Ce trouble était un attrait de plus.

Figure discrète, effacée, sans reliefs voyants qui puissent accrocher les lumières, en sorte qu'on a l'impression de la voir partout dans la vie, mais très peu, et très rarement vivante, dans les romans. En littérature comme en photographie, à défaut des grands effets d'ombres et de jours, tout cliché trop neutre vient mal. Et ces traits estompés qui ne prêtent pas au « cliché » sont la terreur des romanciers sans probité, en quête de travaux faciles, et qui payent. Ils sont la joie des autres.

III. — LE DERNIER DEGRÉ : LES LAIDES AIMÉES

Toutes ces héroïnes, si elles ne sont pas toujours belles, le sont par moments ; si elles ne le sont jamais, elles sont piquantes ; si elles ne sont pas piquantes, elles ont du charme. Franchissons un degré décisif : il y a des héroïnes laides, et dont la laideur est désirable. Elles ne sont même pas « hypo-esthétiques », elles sont inesthétiques : l'auteur l'a voulu expressément.

La forme sous laquelle ce paradoxe se fait le plus facilement accepter c'est celle d'une sorte de gageure, d'une thèse rare que l'auteur s'amuse à soutenir, et qu'il pose comme un problème curieux, dont la solution a son mérite par elle-même quand elle est habile, mais dont la réalité dans la vie n'est que secondaire.

Balzac, qui a tout dit, ne pouvait manquer de soutenir une fois au moins ce pari. C'est pour cela sans doute qu'il a dépeint l'amour niais du jeune Athanase Granson pour *la Vieille fille*. Ce sentiment surprenant est d'abord intéressé ; puis il devient sincère.

Bientôt sa propre volonté créa, sans qu'il s'en aperçût, une passion réelle : il se mit à étudier la vieille fille, et par suite du prestige qu'exerce l'habitude, il finit par n'en voir que les beautés et par en oublier les défauts. Chez un jeune homme de vingt-trois ans, les sens sont pour tant de choses dans son amour ! Leur feu produit une espèce de prisme entre ses yeux et la femme. Sous ce rapport, l'étreinte par laquelle Chérubin saisit à la scène Marceline est un trait de génie chez Beaumarchais.

Mais Balzac n'a pas la main légère. Son héroïne est une vieille mégère d'Abel Faivre avant la lettre : l'aimer semble surhumain.

Les pieds de l'héritière étaient larges et plats, sa jambe... ne pouvait être prise pour la jambe d'une femme. C'était une jambe nerveuse à petit mollet saillant et dru, comme celui d'un matelot. Une bonne grosse taille, un embonpoint de nourrice, des bras forts et potelés, des mains rouges, tout en elle s'harmonisait aux formes bombées, à la grasse blancheur des beautés normandes. Des yeux d'une couleur indécise et à fleur de tête donnaient au visage, dont les contours arrondis n'avaient aucune noblesse, un air d'étonnement et de simplicité moutonnière qui seyait d'ailleurs à une vieille fille... Avec les années, l'embonpoint, élaboré par une vie tranquille et sage, s'était insensiblement si mal réparti sur ce corps, qu'il en avait détruit les primitives proportions. En ce moment, aucun corset ne pouvait faire retrouver des hanches à la pauvre fille, qui semblait fondue d'une pièce. La jeune harmonie de son corsage n'existait plus, et son ampleur excessive faisait craindre qu'en se baissant elle ne fût emportée par ses masses supérieures ; mais la nature l'avait douée d'un contre-poids naturel qui rendait inutile la mensongère précaution d'une *tournure*. Chez elle tout était bien vrai. En se triplant le menton avait diminué la longueur du cou et gêné le port de la tête.

Rose n'avait pas de rides, mais des plis... Cette grasse personne offrait à un jeune homme perdu de désirs comme Athanase, la nature d'attraits qui devait le séduire (!). Les jeunes imaginations, essentiellement avides et courageuses, aiment à s'étendre sur ces belles nappes vives.

C'est consternant ! A un certain moment,

Athanase écoutait d'un air stupide celle qu'il *adorait*, en regardant son monstrueux corsage qui gardait ce repos absolu, l'attribut des grandes masses. Ses désirs produisaient en lui comme une ivresse qui changeait la petite voix claire de la vieille fille en un doux murmure, et ses plates idées en motifs pleins d'esprit.

Décidément Balzac a dépassé le but. Tant de psychologie unie à tant de physiologie n'arrivent pas à nous convaincre qu'on puisse aimer un Abel Faivre, aussi dégagé qu'on soit du « préjugé de la beauté ». Car enfin, malgré tout, sa laideur n'est pas une raison suffisante pour nous faire aimer une femme ! Or Balzac ne nous montre guère autre chose. C'est pourquoi, outre les deux sciences précitées, il appelle à son aide la sociologie pour achever de nous convaincre. « Ce qui dans ce genre peut sembler faux partout ailleurs, proclame-t-il en propres termes, se réalise en province. » Que voilà encore une idée « bien parisienne » ! (Car « partout ailleurs », c'est uniquement Paris.) La « Province » est conçue comme un bloc informe et indivisible ; c'est une vague colonie d'exploitation, où tout ce qui se débiterait difficilement dans la capitale s'écoule tant bien que mal. Voilà une sociologie de grands magasins, un peu simpliste pour le « Shakespeare français ». N'importe, la thèse était digne de lui.

Autre thèse outrée sur la laideur aimée, et même en deux volumes : *Une vieille maîtresse* de Barbey d'Aurevilly.

La senora Vellini n'était plus jeune et *n'avait jamais été jolie*... Vellini était petite et maigre. Sa peau, qui manquait ordinairement de transparence, était d'un ton presque aussi foncé que le vin extrait du raisin brûlé du pays. Son front, projeté durement en avant, paraissait d'autant plus bombé que le nez se creusait un peu à la racine ; une bouche trop grande, estompée d'un duvet noir bleu, qui, avec la poitrine extrêmement plate de la senora, lui donnait fort un air de jeune garçon déguisé ; oui, voilà ce qui paraissait, aveuglait d'abord, ce qui choquait au premier coup d'œil, ce qui faisait dire aux yeux épris des lignes de la tête caucasienne qu'elle était *laide*,

la senora Vellini... telle elle apparaissait... mais, disons tout... pour peu qu'une passion ou un caprice la fît sauter debout; pour peu qu'un invisible coup de trompette, un accent réveillé des sentiments engourdis, lançât le frisson dans sa maigreur nerveuse et l'arrachât au sommeil de sa pensée... elle n'était pas belle, non, jamais! mais elle était vivante, et la vie chez elle valait la beauté dans les autres! L'expression — ce Dieu caché au fond de nos âmes — la créait par une foudroyante métamorphose... Ah! dans ces moments-là, quelle revanche la senora prenait sur les femmes toujours belles!

Pour aimer cet être changeant, beau et laid tout ensemble, il fallait être un poète ou un homme corrompu... mais, comme il était corrompu, blasé et vieux de civilisation et de sens, il s'expliquait très bien qu'on pût *s'arranger* de toute cette *laideur*.

Le comte de Mareuil dit à Marigny :

J'étais comme vous; je l'ai trouvée laide; mais vous verrez quels sont *les incroyables prestiges de cette laideur*.

Marigny compare Vellini au génie du jeu :

Elle en avait le buste svelte et sans sexe, le visage ténébreux et ardent, et cette laideur imprécise, audacieuse et sombre, — la seule chose digne de remplacer la beauté perdue sur la face d'un archange tombé.

Je comprenais, dit Marigny, cet homme qui préférait à tout, dans la maîtresse de sa vie, la raie élargie des cheveux tombés, ce pauvre sillon qu'il eût voulu ensemencer de ses baisers et de ses larmes! J'arrivais, comme cet homme, et en combien de temps! à ne plus aimer que ce qu'il y avait de moins beau dans l'être aimé. J'aurais aimé ce qu'il y aurait eu de malade! J'allais savourer le défaut avec délice; j'allais le regarder comme une perfection, et laisser là la tête d'or pour les pieds d'argile.

Que de fois Marigny a rompu pour renouer avec cette femme, que vous avez tort de mépriser parce qu'elle n'est pas jolie comme vous entendez qu'on doive l'être dans vos salons, Mesdames du faubourg Saint-Germain (!), mais qui n'en est que plus redoutable à l'esprit et aux sens.

Ce laideron trouve moyen en effet d'affoler tous les hommes qui l'approchent, entre autres Marigny, qu'elle reprend à sa jeune femme, pourtant « belle à rendre amoureux tous les peintres »!

Sans doute c'est un rude coup pour « ces dames du faubourg Saint-Germain ». Mais ici encore la *thèse* montre trop

le bout de l'oreille à chaque trait, et même dans le titre : car cette « *vieille* maîtresse » a trente-six ans! Passe encore en Orient, ou au Moyen-Age. Mais on vieillit beaucoup moins vite depuis quelques générations. Balzac posait encore le problème de la « femme de trente ans ». Aujourd'hui, les faits divers nous prouvent tous les jours qu'on se tue par amour pour des femmes de soixante ans...

Ainsi chez Balzac, thèse profonde de l'auto-suggestion progressive; chez Barbey, solution plus superficielle et confuse par l'amour de « la vie ».

Quand un romancier ne nous présente pas une laide aimée pour les besoins d'une thèse, cette laide a généralement des charmes cachés, mais puissants, qui compensent aisément cette tare. Telle nous avons vu la Sophie de Rousseau dans l'*Emile*.

On comprendra aisément qu'en pareille matière nous nous nous adressions aux romancières plus souvent que ne l'exigerait peut-être la valeur littéraire de leurs œuvres. Le plus grand nombre partage aveuglément le préjugé idéaliste de la beauté. Si quelques-unes ont permis qu'une laide soit aimée sous leur plume, c'est toujours une laide avec charme.

Dans *le Ruban de Vénus*, Mme Réval montre une laide séduisante, et s'efforce de nous faire éprouver « le charme de cette laideur ». Cécile est passionnément aimée par Jean Chatelain.

Elle passait pour être laide; il trouvait un charme captivant à ses yeux si doux, à sa bouche mobile qui s'ouvrait comme un beau fruit mordu.

Elle est peintre, et regrette « ses mains de plébéienne, ses mains ardentes et heureuses, servantes de son cerveau..., cette paume large et rougie par le plein-air ». Mais elle a « des poignets étroits, si doucement satinés ».

Mêmes nuances dans *les Confessions d'une fille de trente ans*, de Marie-Anne de Bovet. « Laideur dite agréable, ce qui veut dire qu'on ne fait pas peur... Une physionomie vivante et, non pas les yeux, mais ce qu'il y a dedans sont mes gros atouts », dit Régine de Sylveréal. « Rien de dangereux comme de s'attacher à une femme laide... ça ne décolle plus », assure

son père. Nous avions déjà lu quelque chose comme cela dans La Bruyère; mais d'un autre style.

La Puissance des autres, de Marguerite Comert, n'a pas d'autre originalité que de nous présenter une héroïne laide et pourtant aimée deux fois : d'abord par un peintre, ce qui est grave; ensuite par un professeur de philosophie, ce qui tire moins à conséquence. Un jeune poète mallarmiste désigne ainsi cette agrégée démissionnaire : « C'est une jeune recrue, une qui a du génie, paraît-il. Et qui est maigre et laide par-dessus le marché... » La malheureuse le sait. Après s'être donnée à Claude, « rencontrant son regard, elle se souvint qu'elle était laide, et elle rougit en cachant sa figure contre la poitrine de Claude ».

Il fixa sur elle un regard irrité, se plaisant à constater qu'elle n'était point belle, et à détailler cruellement ses trait dépourvus de grâce. Elle avait la bouche triste, aux coins un peu tombants, le nez lourd, et ses cheveux relevés sans art découvraient trop son front large, déjà marqué çà et là par les plis de la méditation. Mais elle sentit qu'il la regardait, et leva vers lui les yeux. Alors il ne vit plus rien que leur lumière intelligente et douce. Et il lui parla de nouveau, pour entendre sa voix, qui avait le même charme enveloppant que son regard.

Ici, deux remarques bien féminines. Claude et Madeleine déjeunent ensemble dans un restaurant; à côté d'eux se trouve un couple d'amoureux; la femme est belle et vulgaire : « Elle avait pour Mériane ce regard d'une compassion toute particulière dont les belles personnes honorent un joli garçon qui a une maîtresse chétive. »

Et cette autre. En somme, Madeleine a beaucoup de charme. A la démonstration de sa laideur il manque pour une femme l'argument décisif, celui auquel un homme n'aurait peut-être pas pensé : elle ne sait pas s'habiller ! Elle s'essaie à l'élégance pour plaire au peintre. Mais « elle lui donnait à ses dépens le spectacle lamentable d'une femme qui s'habille sans savoir s'habiller ». Voilà le vice rédhibitoire, le péché contre l'Esprit, dont il a été dit qu'il ne sera jamais pardonné.

Jusqu'ici l'explication de ces amours inesthétiques a été psychologique plus que physiologique. Balzac, par exemple, comme Delacroix, insistait sur les raisons *morales* qui attachent des hommes à des femmes laides. Ce sont donc des suggestions,

des jeux de sentiments, des transferts de sensations, des associations d'idées qui opèrent surtout le charme. Mais beaucoup de contemporains invoquent de préférence les instincts, et laissent deviner, en l'absence d'un sens psychologique de la beauté, des impulsions physiologiques non définies, plus rebelles à l'analyse mentale.

Telle est *Germinie Lacerteux* chez les Goncourt. Ils ont campé ce personnage érotique avec beaucoup d'énergie.

De cette femme *laide*, s'échappait une âpre et mystérieuse séduction. L'ombre et la lumière, se heurtant et se brisant à son visage plein de creux et de saillies, y mettait ce rayonnement de volupté jeté par un peintre d'amour dans la pochade de sa maîtresse. Tout en elle, sa bouche, ses yeux, *sa laideur même*, avait une provocation et une sollicitation. Un charme aphrodisiaque sortait d'elle, qui s'attaquait et s'attachait à l'autre sexe. Elle dégageait le désir et en donnait la commotion. Une tentation sensuelle s'élevait naturellement et involontairement d'elle, de ses gestes, de sa marche, du moindre de ses remuements, de l'air où son corps avait laissé une de ses ondulations. A côté d'elle, on se sentait près d'une de ces créatures troublantes et inquiétantes, brûlantes du mal d'aimer et l'apportant aux autres, dont la figure revient à l'homme aux heures inassouvies, tourmente ses pensées lourdes de midi, hante ses nuits, viole ses songes.

C'est encore à une sorte d'attraction physique que fait penser perpétuellement *la Bête humaine*, de Zola : les femmes y sont médiocres en beauté, mais désirables.

Séverine n'était point jolie d'abord, la face longue, la bouche forte, éclairée de dents admirables. Mais, à la regarder, elle séduisait par le charme, l'étrangeté de ses larges yeux bleus, sous son épaisse chevelure noire.

L'ayant jugée, au premier coup d'œil, d'une figure médiocre, il commençait à la trouver extrêmement séduisante, avec la soumission complaisante de ses yeux bleus, sous l'énergie noire de sa chevelure... elle était vraiment très charmante, très fine.

Vraiment, Sévérine, si mince, pas belle lorsqu'on la détaillait, était donc d'un charme bien puissant, avec ses cheveux d'encre et ses pâles yeux de pervenche, pour que les sauvages eux-mêmes, les colosses bornés, eussent ainsi la chair prise.

Aucune des femmes qui apparaissent dans ce livre n'est réellement jolie; pourtant toutes ont un charme ou un attrait

sensuel. Philomène avec « son grand corps brûlé de maigre cavale, désirable malgré tout, avec ses beaux yeux de passion ». — Flore « blonde, forte, à la bouche épaisse, aux grands yeux verdâtres... point jolie, elle avait les hanches solides et les bras durs d'un garçon » ; « elle était femme superbe et désirable. »

Avec beaucoup plus de nuances, nous retrouvons ce type affiné, adouci, humanisé, dans *les Dieux ont soif*. La psychologie féminine d'Anatole France n'est pas aussi fouillée que celle de ses personnages masculins. Elle est même quelque peu simpliste. Surtout dans ses derniers romans, il ne connaît guère que l'amour sensuel, à fleur de chair, voluptueux ou capricieux, mais toujours impulsif et physiologique ; et à la différence de ses héros, qui sont toujours métaphysiciens, même en amour, les intentions de ses héroïnes ne vont jamais beaucoup plus loin qu'une coucherie. « Élodie n'était ni très jeune, ni très jolie. On pouvait la trouver laide au premier abord. » Elle séduisait pourtant les hommes. Ce n'était pas seulement par

son visage rond, aux pommettes saillantes, riant, un peu camus, agreste et voluptueux... De petites moustaches donnaient de l'accent à ses lèvres ardentes. Un sein qui semblait gonflé de tendresse soulevait le fichu croisé à la mode de l'année. Sa taille souple, ses jambes agiles, tout son corps robuste se mouvaient avec des grâces sauvages et délicieuses. Son regard, son souffle, les frissons de sa chair, tout en elle demandait le cœur et promettait l'amour.

Ce qui plaisait en elle, c'est ce que son père « appréciait en connaisseur : le tempérament fougueux et les moyens de séduction, bien autrement puissants qu'un joli visage ».

Transposons ce type sérieux dans le genre bouffe. Nous obtenons *la Maîtresse d'Esthètes* de Willy, la goule grotesque et point belle, et qui vide consciencieusement ses multiples amants l'un après l'autre. Car on ne nous laisse pas ignorer qu'il faut, pour lui résister, d'héroïques moyens, qui ne rappellent que de très loin l'aventure biblique d'un ministre des Pharaons chez la femme du grand Eunuque.

« Jeune, il ne semblait pas qu'elle dût devenir particulièrement jolie ; sans doute qu'elle n'avait pas eu de chance, comme père... Décidément, elle serait plutôt laide, et hargneuse avec cela. »

Mais Zélie n'est que la chenille d'où sortira le papillon Isolde par un simple baptême esthétique.

Autre adaptation, Zélie était presque laide, Isolde devint presque belle.

Vous me direz, et je le sais bien, que cela est très « physiologique », qu'il n'est pas rare (heureusement!) de voir telles jeunes mariées s'épanouir plus jolies que s'avéraient les fiancées, et que l'adaptateur fut Buvard [son premier amant].

Il y eut cela : les salières se remplirent, les hanches s'arrondirent, la gorge se gonfla, les cheveux s'animèrent... mais il y eut davantage. Son banal visage de modiste vicieuse, Isolde, par son application, parvint à l'ennoblir. *Elle devint belle parce qu'elle le voulut.*

Voilà une recette simple à retenir! Elle est renouvelée de *la Petite Fadette*, mais sans sorcellerie cette fois. En somme, l'attrait irrésistible de cette femme n'est pas d'ordre esthétique.

Isolde, dit une rivale, si on lui enlevait ses chapeaux et ses robes de perroquet, et tous ses boniments de femme saoule, elle ne serait plus qu'une gigolette comme les autres.

Je la détaillai avec soin. Non. Elle n'était pas jolie, taille carrée, figure plate... Je savais bien qu'elle pouvait le devenir, jolie, *et pire...*

Voilà le grand mot : « pire que jolie ». Telle est la forme moderne du vague « je ne sais quoi » dont se contentaient nos pères. Qu'importe la laideur, pourvu qu'on ait le vice? Depuis Rousseau, deux ou trois générations de romanciers ont excité à l'amour de leurs héroïnes en dépeignant leurs *vertus*. Aujourd'hui pour obtenir le même effet il faut leur prêter du *vice*. Comme les mots changent! Car, au fond, nous n'avons pas cessé de parler de la même chose...

Mais voici dans *les Linottes*, de Courteline, une autre formule heureuse du nouveau « canon » *modern-style* de la beauté contemporaine : « Un chapeau canotier égayait, jusqu'à la rendre délicieuse, sa laideur de vaurienne fûtée. » Et dans une nouvelle, *Margot* « avait gardé son charme étrange, inquiétant sans qu'on sût pourquoi, de femme *jolie avec tout ce qu'il faut pour être laide* ».

La laideur avec charmes ou même avec vices n'est pas en-

core la vraie laideur; et peu importe en cela que ces charmes soient psychologiques ou physiologiques. Le tour de force serait de nous faire comprendre comment on peut aimer une laideur sans charmes; quelque chose comme la laideur intégrale. Très rares sont les romans qui osent pousser jusqu'au bout ce paradoxe du réalisme.

Le voici pourtant dans *la Confession de Claude*. Zola a pris pour héroïne Laurence, vilaine, vieille et souillée, une fille de la rue.

Elle était laide : ses yeux fermés manquaient de cils, ses tempes étaient basses et fuyantes, sa bouche grande et affaissée. Je ne sais quelle vieillesse précoce avait effacé les contours de ses traits et mis sur sa face entière une empreinte de lassitude et d'avidité.

Jacques dit à Claude :

Ta Laurence est une catin! Elle est laide, elle est vieille, elle est infâme.

Claude, après avoir supporté Laurence par pitié, finit par l'aimer passionnément. Il sait qu'elle est disgraciée, sale et impure; elle ne l'aime pas, et le trompe. Mais il l'aime, il ne sait pourquoi; peut-être par le besoin instinctif d'aimer, et très prosaïquement par l'habitude de n'être pas seul dans sa chambre triste et nue.

Psychologie pauvre et simplifiée, mais qui a bien sa vérité. Car il est des êtres très simples. Mais quel génie ne faudrait-il pas pour qu'elle suffise à soutenir jusqu'au bout tout l'intérêt d'un roman! On ne remonte pas impunément le courant de préjugés esthétiques aussi tenaces.

Après la laideur sans charmes, il ne reste plus qu'un degré dans la disgrâce physique d'une femme : c'est l'infirmité. Elle est la laideur rebutante, parfois répugnante. Elle est ce qu'un homme peut le moins aimer. Schopenhauer en a trouvé quelques bonnes raisons dans la « méditation du génie de l'espèce » sur la possibilité d'une reproduction saine et sans tares héréditaires.

Ici encore deux degrés s'imposent : l'infirme jolie, l'infirme laide. Le premier type n'est pas très rare. Nous le trouverions plus abondant dans les romans étrangers qu'en France. Mais Balzac nous offre, dans *la Recherche de l'absolu*, M^me^ Claës; Daudet, dans *Fromont jeune et Risler aîné*, Désirée

Delobelle; Zola, dans *Lourdes*, Marie, la jeune miraculée, et dans *l'Assommoir*, « la banban » Gervaise.

Nous laisserons de côté un certain nombre de romans attendrissants, où les auteurs ont cherché un effet de sensiblerie trop facile en rendant touchante une douce héroïne persécutée par la nature, et qui trouve sa revanche dans l'amour. Et tout finit d'une façon très suave. Dans ces sortes de maladies, l'héroïne guérit toujours. Mais le roman reste bien malade. Surtout quand le guérisseur est en même temps l'heureux fiancé, le prestigieux jeune docteur. Alors, c'est affreux. Laissons ces sujets, car ils sont trop tristes.

C'est pourtant à un familier de ce genre pleurard que nous emprunterons un exemple authentique et rarissime d'héroïne aimée d'amour et pourtant infirme et laide à la fois. Ce record de l'audace a été battu par le timide Jean Rameau : encore un mouton enragé à ses heures, sans doute. *Moune* est bossue et laide. « Elle agite de longs bras et porte, au sommet de son corps, une tête pitoyable qu'on dirait enfoncée entre deux bosses par un coup de maillet. » Est-ce assez peu séduisant? Sa vie n'est qu'une souffrance. La sœur de l'infirme, Mariotte, une jolie fille, aime Justin Lartigues et en est aimée. Cependant elle comprend que Moune aussi aime Justin : elle se sacrifie et se fait religieuse. Le voile est toujours très bien porté dans le public de Jean Rameau. Quant à Justin, il pleurniche un peu, mais enfin il trouve tout naturel d'aimer une sœur après l'autre : cela reste dans la famille ; et cette sorte d'inceste larvé est aussi très morale aux yeux du même public.

Ecoutez comment les regards d'amour que le héros jette au laideron le métamorphosent, c'est très curieux :

> Il y a parfois des incendies de faces humaines, des jets de passion transperçant les figures, et, devant ces foyers comme devant les autres, le spectateur ne distingue plus si c'est un palais ou une masure qui flambe, un visage de femme jolie ou laide qui se transfigure, il ne voit que le rayonnement grandiose d'une âme. Celle de Moune rayonnait, et Justin la trouva belle.

Pompier, va!

Justin aime donc l'infirme masure, et même beaucoup plus qu'il n'a aimé la belle. Il l'épouse, et ils vont avoir beaucoup d'enfants, lorsque, le jour du mariage, Moune croit décou-

vrir dans une vieille lettre de sa sœur qu'elle n'est acceptée que par pitié. Elle se tue devant Justin. Celui-ci comprend la méprise, il lui jure qu'il a oublié Mariotte et lui crie son amour véritable.

Cela s'est fait peu à peu, Monique ! peu à peu en te voyant si bonne, si tendre, si dévouée!... Je t'aime! Et je te trouve belle ! plus belle que Mariotte, plus belle que toute les femmes de la terre.

Cela ferait très bien sur la scène, avec un trémolo à l'orchestre, et une rampe de gaz qui baisserait peu à peu, et de la musique de Jean Nougès.

Voilà comment l'extrême du genre douceâtre rejoint et même dépasse l'excès des conceptions les plus corrosives ! Car si le comble de l'idéalisme n'est pas du réalisme érotique, c'en est du moins la caricature.

La santé et les maladies des héroïnes, ainsi que leurs remèdes, héroïques naturellement comme elles, fourniraient la matière de tout un traité de thérapeutique littéraire.

Il tentera sans doute un jour quelque médecin spécialiste : un docteur ès lettres, si l'on ose dire.

En général, comme l'avait bien vu Schopenhauer, les héroïnes doivent être saines pour être aimées. Surtout leur foie, leur intestin, et en général toutes les parties inférieures, qu'elles ont toujours impeccables. On ne leur cède que sur les organes nobles : cœur, gorge, ou cerveau, à qui seuls l'on permet quelques défaillances psychologiques ou dramatiques.

Il est toutefois des maladies fort littéraires, et beaucoup plus fréquentes que les infirmités proprement dites. Mais elles ont leurs époques assez définies. Les héroïnes ont joui d'une santé florissante jusqu'au début du XIX^e^ siècle : c'était leur beau temps. Mais une consomption généralisée les a envahies sourdement vers 1810. On voit leur état empirer brusquement en 1830, et des poussées de tuberculose localisée ont persisté jusqu'à notre époque. Mais une amélioration constante se manifeste depuis le régime fortifiant du réalisme et la surnutrition littéraire de notre génération. On note pourtant de nos jours la recrudescence fébrile des œuvres belges et mystiques.

Mais les maladies à la mode aujourd'hui sont incontesta-

blement les maladies nerveuses. Elles sont très bien portées, depuis Barbey d'Aurevilly, dont la fille du *Prêtre marié* a besoin d'un lit dans chaque pièce de son appartement en prévision de ses chutes cataleptiques, et qui ravit tous les cœurs par son charme paradisiaque. Aussitôt que Charcot eut découvert l'hystérie,—de mauvaises langues de médecins disent même aujourd'hui qu'il l'a *inventée*, en la suggérant plus que de raison à ses sujets, — elle est devenue, à son ordinaire, extrêmement contagieuse chez les héroïnes, dont la faculté d'imitation réciproque et d'auto-suggestion est proverbiale. Chez tout contemporain qui se respecte, un peu de nervosité hystérique fait partie intégrante de tout amour véritablement romanesque.

Comme il n'y a rien de nouveau sous la linotype, il se trouve que nos ancêtres connaissaient fort bien ce qu'ils appelaient les « vapeurs » ou les « nerfs ». Seulement ils croyaient normal chez leurs héroïnes ce que nous appelons leurs maladies, et ils économisaient les mots grecs. Et cela était encore le plus philosophique.

Nous avons parcouru de haut en bas les principaux degrés de la beauté et de la laideur romanesques. Il est temps de présenter quelques résultats d'ensemble. Pour la brièveté nous les résumerons sous la forme d'une statistique.

RECETTE POUR LA BEAUTÉ SELON LA FORMULE DES ROMANCIERS

Beaux yeux (bleus, 60 °/₀ ; — noirs, 40 °/₀).	100 °/₀
Beau teint (éclatant, 70 °/₀ ; — pâle ou mat, 23 °/₀, — très blanc, mais avec taches de rousseur, 2 °/₀)	95 °/₀
Nez	*très variable*
Lèvres vermeilles ou pourpres	80 °/₀
— pâles (sc. : beauté touchante ; ne se dit en général que des convalescentes)	20 °/₀
Bouche petite	85 °/₀
— trop grande, mais découvrant un écrin de perles	15 °/₀
— grande, mais sans perles	*néant*
Dents laides ou fausses	*néant*
Fards	*traces*
Faux cheveux	*traces*

Système pileux indiscrètement développé (duvets, fumées, ombres, etc.).....	5 %
Taille bien faite.....	90 %
Bossues ou boiteuses.....	0,5 %
Mains fines et soignées, même chez les travailleuses et les paysannes.....	95 %
Pieds petits.....	90 %
— trop petits.....	*néant*
— trop grands (chez les seuls contemporains, ou dans les Chansons de Geste).	10 %
Poitrinaires (de 1830 à 1880 environ) ou prédisposées.....	20 %
Maladies des nerfs et de la moëlle épinière (très moderne; — cf. les « vapeurs » de l'époque préhystérique).....	*En progrès constant.*
Autres maladies.....	*Rares formes larvées.*

Ce tableau schématique ne prétend point à un résultat définitif; il n'a en effet porté que sur quatre ou cinq cents romans à peine. Et l'on peut assurément penser de lui tout le mal qu'on a dit de toutes les statistiques; nous en pensons pis encore! Mais on pourra y trouver deux indications utiles.

D'abord une vérification expérimentale des observations métaphysiques de Schopenhauer sur l'importance comparée de l'épiderme, des extrémités, du regard, de la santé, enfin du squelette d'une femme dans l'amour qu'elle inspire; contre-épreuve qui d'ailleurs ne lui est pas entièrement favorable sur tous les points. Paradoxe! — Ensuite une source de méditations ininterrompues sur l'abîme qui se creuse perpétuellement entre le roman et l'observation, et plus généralement entre l'art et la vie. Le rôle infinitésimal joué notamment dans la beauté romanesque par les fards, les faux cheveux et les fausses dents, nous semble manifestement incompatible avec les exigences et les réalités de la beauté moderne, pour ne pas parler de l'ancienne. Dans le roman français, le réalisme même ignore encore les réalités de la beauté féminine. Préjugé! — Il est des choses qu'il préfère ne pas voir. Il n'y a pire aveugle...

IV. — PARADOXES ET PRÉJUGÉS

C'est le malheur du roman contemporain, quand il traite de

la beauté féminine et de l'amour, — et il en traite toujours, — d'être ballotté perpétuellement entre un préjugé et un paradoxe.

Préjugé idéaliste : la beauté plastique et morale est le seul ou le principal facteur de l'amour. — Paradoxe réaliste : une femme peut être aimée pour de tout autres raisons que sa beauté plastique ou morale ; les défauts ou la laideur même peuvent susciter l'amour, ou du moins sont très compatibles avec lui.

Le préjugé idéaliste est ancien et populaire ; le paradoxe réaliste est moderne et scientifique. Le premier a conduit maints auteurs à des « dépenses d'embellissement » ruineuses, et qui sentent le parvenu littéraire. Le second a mené certains autres à des enlaidissements voulus pour les besoins de la cause, sous lesquels on pressent une thèse à soutenir, qui met en défiance.

Voilà les deux écueils. Le juste milieu a été rarement tenu ; chacun verse dans l'extrémité où il penche. Nous trouvons cependant cette vertu chez Zola, où on ne l'attendrait guère. Zola a su peindre dans le cours de son œuvre à la fois des héroïnes très belles, d'autres à demi belles, des laides charmantes ou enfin des infirmes. La gamme est à peu près complète. Bien qu'il se soit vanté d'avoir introduit en littérature comme un sixième sens l'instinct sexuel, les mobiles d'amour qu'il invoque sont presque aussi souvent d'ordre moral ou même social, que physiologique. Fort mauvais observateur ou constructeur sur d'autres points, par exemple à propos des questions d'argent, Zola a donc usé avec liberté des faits, de tous les faits, dans la question qui nous occupe ; et il faut réhabiliter en cette matière sa psychologie, ailleurs assez pauvre et superficielle.

Or, la supériorité psychologique de ce que nous avons appelé le réalisme érotique est assez apparente. Quand l'idéaliste a esquissé en vingt lignes la beauté absolue de son héroïne, le lecteur n'en demande pas davantage pour comprendre qu'elle soit aimée. Il admettra le coup de foudre sans aucun étonnement, comme le croyant attendait sans impatience, dans le théâtre antique, le coup de tonnerre du *deus ex machina* qui venait foudroyer à point quelque personnage embarrassant. Comme il faut, du moins dans le roman français, une

action ramassée et dramatique, c'est un procédé bien commode, c'est de tout repos.

Au contraire, celui qui veut faire admettre au lecteur, et bien plus lui faire sentir et éprouver par lui-même, qu'une femme est aimée à la passion pour de tout autres motifs que sa beauté, le réaliste se condamne à une longue et pénible analyse de ces motifs ingrats. Car ici le coup de foudre élégant et théâtral n'est plus de mise : c'est la suggestion inconsciente, la cristallisation lente qui agit surtout. Il faut faire voir une évolution, faire vivre un processus compliqué d'idées et de sentiments, d'instincts, d'impulsions inconscientes, faire naître chaque phase nouvelle au cours même de l'action, et la rendre sensible par cette action même, en la faisant revivre par le dedans au lecteur lui-même, au lieu de se contenter de la lui présenter du dehors par un tableau prestement brossé en belle lumière. Plus encore : il faut faire comprendre par la conscience l'inconscient. Ecueil certain pour le romancier médiocre ; étude admirable pour le vrai psychologue.

ANNE-MARIE ET CHARLES LALO.

LE JARDIN D'ESSAI

—

C'est avec une joie profonde que j'ai retrouvé ce jardin. De loin, une cime de cyprès l'annonce, et je reconnus que j'arrivais à cette immense borne de bronze qui marquait pour moi, comme autrefois, un refuge de silence, de solitude, d'éternité.

A la grille, embrassant étroitement la porte poussiéreuse, un bougainvilléa laissait pendre, en une somptueuse retombée, son feuillage trempé de pourpre, ses lianes violettes.

Je tournai, aussitôt, à droite, vers le plus secret, le plus intime du jardin.

C'était toujours l'allée jaune où le pas craque sur les feuilles de caoutchouc. Elles crépitaient dans le silence troublé, parfois, par le cri nasal des paons. Au-dessus de ma tête, le ciel, tout à coup élargi, étendait une nappe molle, d'un bleu laiteux.

Tandis que j'avançais vers la masse obscure des arbres qui semblaient élever, dans l'implacable chaleur, de solides ruines d'airain, un souffle brûlant remuait l'air, agitant les cimes verdâtres et roussies balancées avec lenteur, et je sentis alors tout le jardin assoupi respirer voluptueusement.

Déjà, le sol jaune se tatouait de lentilles livides. Ouverts comme des porches, les figuiers des banians, assurés sur les fortes piles de leurs troncs, montaient, tumultueux, soutenant un plafond taché de soleil.

Ils étaient emplis d'une ombre taciturne, sans fraîcheur.

Dans leurs ténèbres de cathédrale, j'admirai leurs masses trapues, leurs branches retournées au sol pour y prendre à leur tour racine et courber ainsi des voûtes naturelles où se suspendaient des lianes et des chapelets de fleurs.

Je ne pouvais me lasser de m'anéantir, absorbé par tant de puissance; ils semblaient faits d'une matière volcanique. De loin, les branches retombant à terre, verticales, et répandant de tous côtés leurs racines comme des ruisseaux, avaient l'air d'une coulée épaisse, figée comme une lave refroidie. On eût

dit qu'en jaillissant de terre ces arbres avaient soulevé, dans leur croissance, un limon mêlé de feu.

Des chambres d'une verdure noirâtre, où le soleil filtrait avec peine sonnaient à mon pas, et, si je m'arrêtais, j'entendais, comme un bruit continu de gouttes d'eau, la chute sans fin des baies, et leur brutal éclatement.

Parfois, violente sous son vernis, une feuille de caoutchouc tombait, en tournoyant, devant moi.

Plus loin, j'entrevis une eau noire, sous un tissu de mousse déchiré par endroits, et qui était comme le vêtement velu de cette nappe d'eau luisante.

Des cocotiers élevaient des fûts lunaires, poudrés d'une poussière bleue...

Autour d'un palmier, un convolvulus enroulait sa tige, et ses fleurs de soie bleue se défripant autour du tronc se mêlaient aux fruits orangés, sous les palmes.

Un bassin vide, rempli de feuilles brûlées et encerclant un îlot de bambous, apparut à un tournant d'allée tandis que dans le ciel plus vaste montait, d'un jet puissant, un livistona australis.

Le datura, que j'avais respiré tant de fois en me haussant sur la pointe des pieds laissait pendre les calices déchiquetés de ses longues fleurs sans tache. Elles versaient à terre une odeur vireuse. Et, immobile, l'arbre baignait ainsi dans son propre parfum, suspendant autour de son feuillage une nappe de poison.

A gauche, sous une rangée d'aréquiers éclatés très haut dans le ciel, au-dessus des banians, et haussant dans le bleu leurs fruits immaculés comme des cônes de neige, des iris et des glaïeuls immobilisaient leurs petites flammes rouges et jaunes. Posé sur l'une de ces fleurs, un papillon tigré de noir la balançait, mais au seuil de ces ténèbres végétales, où se déplie, sans cesse, comme un voile flottant, une sonore nuée d'insectes, leurs oreillettes enflammées semblaient toutes la proie d'une maladie qui les ronge.

Et parmi elles dont le cramoisi tournait au tabac, le papillon intact posait une tache de fraîcheur.

De l'autre côté de l'allée, sous des palmiers nains, une suite

de bougainvillées propageaient de la pourpre à travers la plate-bande.

Des Arabes tournaient, attelés à une noria. Tandis que j'avançais vers l'allée des bambous, ce bruit de cascade répandait une douce fraîcheur, mais l'eau elle-même, dure et solide, avait, dans l'ombre du sous-bois, l'éclat fatigant de l'acier.

Elle semblait déverser un épais métal en fusion dans la chaleur implacable du jour.

Une sorte d'ivresse me pénétra sous ces feuillages inconnus, sous ces arbres aux noms barbares, dans cette demi-clarté où les aloës, debout, avec les membres repliés de leurs feuilles, semblaient prêts à marcher sur nous comme des pieuvres végétales.

Bientôt, l'allée des banians s'ouvrit autour d'un grand bassin, sur une salle de verdure.

Là, les branches, se rejoignant, formaient au-dessus de nos têtes un dôme immense, naturel, et comme pour en supporter la pesante architecture, du centre du bassin, jaillissait un latanier géant.

Le silence vibrant, au-dessus de cette eau couverte de lentilles et de mousse n'était troublé que par le craquement des feuilles, et il ne m'arrivait dans cette solitude profonde, abandonnée même par les oiseaux, que la respiration de l'air où, seules, bougeaient les cimes des arbres.

Devant le croupissement de cette eau, où se corrompaient les nymphéas et les sagittaires, il me sembla que j'atteignais le pourrissoir même de l'Eté.

A travers les troncs de banians, dans le sous-bois, le sol était couvert d'une épaisse toison de feuilles torréfiées, couleur d'amadou, de tabac, d'éponge. Et ce feutrage aux nuances amorties allait du jaune clair à l'acajou.

Par places, dans les herbes brûlées, des nappes de cendre étalaient des lividités d'un bleu lunaire.

Des palmiers, habillés d'un pelage pourri, perdaient leurs feuilles, d'autres étaient gainés d'une peau velue aux longs poils blanchâtres qui, écorchée, se retournait par endroits, et ils étaient semblables à des bêtes dépecées.

En un entassement aux odeurs violentes, les dattes et les drupes d'or desséchaient sur les mousses noires.

Autour d'une serre, une ligne de bananiers flotta, agitant ses franges. Elles étaient d'un vert reposant, au milieu de ces feuillages que le soleil heurtait comme du bronze sans pouvoir éclairer leur formidable immobilité de métal.

Enfin, je débouchai dans l'allée des dragonniers, et je reconnus aussitôt cette colonnade d'arbres armés de faisceaux, pareils à des porteurs de trophées, et dont les troncs entaillés secrétaient une gomme rouge.

On aurait dit du sang, figé entre les lèvres des encoches dont les bourrelets gonflés rappelaient d'atroces blessures.

Comme ils m'avaient hanté autrefois, ainsi surgis, et, au sortir du sol, se départageant en membres à leur tour multipliés, pour brandir et croiser des lames hérissées de piquants.

Entre chacun de ces arbres, rompant leur voûte venimeuse, un palmier jaillissait pour épanouir son étoile à une immense hauteur.

Maintenant, je voyais la mer luire, épaisse, entre les bambous.

Ce jardin immuable devant cette immensité me jetait dans un anéantissement profond, je subissais au plus vif une impression d'éternité.

Pour ne l'avoir jamais visité que durant l'été, il me semblait, avec ses formidables efflorescences, ses arbres qui m'évoquaient les singes bleus, les papillons mêlant sur eux la nacre argentée des lacs sous la lune à l'indigo des nuits indiennes, les danses silencieuses des vierges sous les constellations immobiles, les îles portées comme des radeaux de parfums et de fleurs sur les fleuves, il me semblait, ce jardin macérant dans sa propre odeur, être à la limite même du monde, éternel, et indifférent aux saisons contre qui devaient le défendre, sans doute, les dragonniers et les yuccas.

Je sortis.

En me retournant vers lui que je quittais, je vis qu'il n'était plus, contre la colline, qu'un moutonnement de palmiers ondulant sous la chaleur.

Devant moi, la Méditerranée vivait comme un argent qui bout, éparpillant de la lumière à l'infini, et, au sortir de cette cathédrale, sa lumineuse nudité m'apparut plus grandiose.

EDMOND GOJON.

Alger, août 1912.

TRIPOLI
APRÈS LA CONQUÊTE

—

Tripoli, pendant le cours du siècle dernier, semble avoir vécu méditative et dédaigneuse, à l'écart des autres ports barbaresques.

Elle menait une existence silencieuse et médiocre à l'abri de ses remparts. Il a fallu tout l'effort d'une puissance latine pour écarter les voiles dont elle se couvrait et faire apparaître en pleine lumière la belle cité musulmane, indocile jusqu'alors aux sollicitations de l'Europe.

Tripoli ! Nom harmonieux, plus harmonieux encore lorsque les Italiens lui prêtent la sonorité cadencée de leur langue ! Nom qui, pendant plus d'un an, a retenti des Alpes en Sicile dans un frémissement de gloire et d'énergie patriotiques, a fait éclore sur les lèvres des poètes mille strophes glorieuses et sur la guitare des artistes mille chansons, nom devenu aussi habituel sur les enseignes des magasins et destiné à l'être sans doute autant sur les plaques indicatrices des rues que ceux de Victor-Emmanuel et de Garibaldi !

Depuis longtemps, l'Italie avait porté ses regards sur ces territoires d'Afrique voisins de la Sicile, et Crispi avait synthétisé dans une phrase répétée souvent les visées péninsulaires sur la province ottomane : « Si même la Tripolitaine était un « désert, une roche stérile, la bannière d'Italie y devrait flot- « ter au soleil, au vent, à la tempête, avec cette devise : De ce « pays l'Italie ne peut se passer ! »

Il y a six ans je débarquai à Tripoli sur un navire français au cours d'une rapide croisière en Méditerranée. J'y débarque aujourd'hui sur un navire italien venu de Syracuse. A part quelques bateaux de guerre attristant les flots de l'obscurité de leur couleur grise, rien ne semble changé.

« Voyez comme la ville est une belle et grande cité italienne », me disait à bord un jeune officier, en me désignant l'assemblage des constructions peintes à la chaux vive et qui sem-

blent sortir de la mer. Me parlant ainsi, il me tendit sa jumelle pour mieux apercevoir les détails de la cité. Je dus alors me rendre à la réalité. Sur un mur dominant le port, je vis, gigantesquement imprimée, une réclame pour un vermouth de Turin bien connu.

Le port de Tripoli est une grande rade naturelle peu sûre et qui ne permet pas de débarquer lorsque la mer est houleuse.

Les canots nous mènent à terre avec rapidité, malgré le nombre considérable des bagages qui les encombrent. Quelle n'est pas ma surprise, lorsque, au débarcadère, parmi la foule, j'aperçois, comme dans les grandes villes d'Europe, le portier d'un hôtel en redingote grise. Voici déjà la civilisation des palaces et des grands hôtels odieuse parfois sur le continent, précieuse en terre africaine lorsqu'elle peut vous assurer un minimum de confort et de propreté, loin des mauvaises odeurs d'huile rance et de friture si particulières aux villes arabes.

Sur la ruelle qui, de plusieurs mètres, domine la mer, on aperçoit le panorama admirable de la rade. D'un côté, le château, l'ancien Palais du Gouverneur, de couleur rouge; de l'autre le fort Hamidieh, à moitié ruiné par les obus italiens; plus loin le fort espagnol. Tout cet ensemble de constructions est limité par une forêt de palmiers s'étendant à perte de vue et striant de ses troncs presque noirs le ciel qui se teint de rayons éclatants au crépuscule. Dans les rues, rien n'est changé depuis la chute de la domination ottomane.

Là, les types les plus divers et les accoutrements les plus différents forment un heureux contraste de tons et de couleurs : des Arabes, des Juifs, des Nègres du Fezzan aux formes robustes, des Bédouins du désert dépenaillés, des Maltais, des Italiens aux gestes vifs, des Siciliens indolents, des Turcs portant le fez et gardant malgré leur défaite l'aspect fier propre aux sujets du Commandeur des croyants passent près de nous. Des soldats, des officiers se promènent, flânant comme ils le feraient sur les Cascines ou sur le Pincio. Ils sont revêtus d'uniformes gris, fort élégants et fort pratiques, possédant un degré de visibilité minime. Des mahométanes, le visage voilé, des Juives aux fausses nattes, au costume gracieux, aux écharpes multicolores, vaquent à leurs affaires. C'est l'habituelle physionomie des rues musulmanes, silencieuses, malgré le nombre des passants. Seules les devan-

tures des boutiques nous montrent que nous sommes en pays conquis. Tous les noms des villes et des provinces d'Italie servent d'enseignes. Voici le bar Roma, le bar Trinacria, l'Epicerie Palermitaine, la Boucherie Florentine. Chaque commerçant péninsulaire proclame ainsi la gloire de sa cité ou de sa région.

Les Italiens certes ont encore peu bâti et n'ont changé en aucune manière la physionomie de la ville. Aussi sont-ils obligés parfois de se contenter d'édifices aux dimensions restreintes et de confortable médiocre pour y loger leurs administrations. J'ai vu à Tripoli plusieurs fontaines ornées du chiffre hamidien qui, en un instant, ont évoqué à mon esprit de lointains souvenirs de Stamboul ou de Brousse. L'une d'elles, située sur une petite place voisinant la rue principale, est de proportions importantes, construite suivant le goût turc d'il y a trente ans, alors que les artistes du Bosphore s'efforçaient d'allier le style islamique aux ornements lourds et contournés de l'époque Louis-Philippe. Elle sert aux besoins de la vie de ce quartier important de la cité. Les femmes arabes et juives, les soldats y vont puiser l'eau bienfaisante, plus précieuse que partout ailleurs dans ces pays brûlés par les ardeurs du soleil. Les Turcs constructeurs de fontaines ont beaucoup de respect pour l'eau, seule boisson permise par la loi prophétique. A Constantinople ils l'entourent de tous les soins possibles. Ils connaissent les sources par leurs noms et propagent leur gloire dans les cantons les plus éloignés de l'Empire.

Après avoir passé devant la tour dite de l'Horloge, on entre dans un quartier plus moderne, dans une grande rue bordée d'un côté par le château du Gouverneur, vaste construction de l'époque espagnole, peinte en rose, et dont les tons harmonieux s'aperçoivent distinctement lorsqu'on arrive par la mer. Des boutiques, de grands magasins bordent la chaussée.

A l'est de la ville, les maisons commencent à devenir plus rares; les palmiers semblent surgir de la poussière des rues et, dans toute sa fraîcheur et sa simplicité de lignes et de couleurs, l'oasis apparaît.

Plus loin de la mer, après les souks et les magasins européens, s'étend la cité indigène aux rues resserrées et fraîches, où le soleil trouve à peine l'espace nécessaire pour promener ses rayons. De temps en temps encore quelques enseignes

italiennes, d'épiciers, de bouchers et de marchands de tabac, mais on sent ici que l'Islam règne en maître. Des mosquées nombreuses aux belles portes de faïence, mais à l'extérieur un peu nu, avec l'habituel minaret. Des maisons dont les murs n'ont point d'ornements et qui s'offrent aux regards du passant dans la simplicité de façades toutes semblables. On y sent une existence intérieure secrète et mystérieuse. Si l'indigène vit souvent dans la rue, dans sa demeure il dérobe au regard de l'infidèle son foyer comme il lui cache les pensées de son esprit. De temps en temps les portes s'ouvrent et se referment lourdement. A peine ai-je le temps de jeter un regard fugitif à l'intérieur des cours, où des formes blanches semblent se reposer.

A côté du quartier arabe s'élève le harah ou ghetto. Il couvre une partie importante de la ville, trop exigu cependant pour les quatorze mille israélites de Tripoli. J'y suis allé un vendredi matin. On se préparait à fêter le Sabbat. De toute part une vie intense, qui nous console du silence arabe. Ses habitants semblent travailler à l'intérieur des maisons. Quelques demeures bien construites, bien tenues, flattent les yeux; mais aussi, par contraste, quelle misère lamentable et quelle pitié ! Dans certaines cours, des familles entières sont parquées, sans souci de l'âge ou du sexe, couchant côte à côte. Les toitures laissent pénétrer l'eau, les portes se disjoignent et les terrasses menacent ruine. Tout le luxe a été conservé pour les maisons de prière, les synagogues, où ces exilés ont, pendant les persécutions, réfugié leurs espoirs aux côtés de l'arche sainte.

Tripoli est le type même de la ville barbaresque à peine modernisée au contact de la civilisation. Le devoir de la nation conquérante était d'y accroître l'hygiène et le confort, de construire de nouveaux établissements et de nouvelles voies sans nuire à l'aspect charmant de la cité indigène.

Ma première visite, au débarquement, a été pour le Consul de France. Je l'ai trouvé dans sa demeure confortable, située dans la ville indigène. L'importance de notre consulat est extrême, car trois ou quatre cents juifs et arabes tunisiens et algériens, protégés et sujets français, vivent à Tripoli ; de là parfois de nombreuses difficultés et de nombreuses interventions de la part de notre agent.

Après quelques minutes d'entretien, le consul fait héler une voiture par un de ses cawas fezzanais. Nous allons rendre visite à son Excellence le général Ragni, gouverneur de la Tripolitaine, dont la résidence est établie dans le château rouge, où demeuraient les valis ottomans. Sans nous faire attendre, le général vient nous trouver dans la grande salle faisant suite à son cabinet.

C'est un homme encore jeune, de taille moyenne, bien prise, l'œil vif derrière les lorgnons et s'exprimant correctement en français. Nous le félicitions pour la belle victoire que viennent de remporter les armées italiennes sur le Baruhni, ancien député du Djebel, qui, à la tête des Arabes, s'oppose à la pénétration des troupes italiennes : « Je suis content, nous « répond-il, en usant de notre langue, cela roule, cela marche. « Par malheur, le Baruhni nous a échappé. Il s'est réfugié « sans doute à Nelut ou du côté de la Tunisie. » Le général est heureux de voir que l'on s'intéresse en France à la Tripolitaine et il souhaite que l'union latine se réalise bientôt dans cette Afrique du Nord où, au temps jadis, les Romains avaient su établir des colonies prospères et riches.

Le général Ragni possède le titre d'Excellence. Ses pouvoirs ne s'étendent que sur une partie de la Lybie. La Cyrénaïque forme une autre province dont la capitale est Benghazi. Malgré sa proximité de l'Italie, la Lybie est considérée comme un territoire colonial. Les fonctionnaires militaires ou civils qui y sont envoyés sont mis à la disposition du ministère des Colonies, nouvellement créé.

Le gouverneur est investi des pouvoirs les plus absolus. Il nomme à tous les emplois civils. Il a le contrôle de la presse, soumise à la surveillance de la censure aimable, mais vigilante, de l'autorité militaire. Un seul journal paraît dans la ville : *la Nuova Italia*, feuille de petit format, mais bien rédigée et suffisamment au courant des affaires d'Europe. Le général a succédé comme gouverneur de la Tripolitaine à son collègue Caneva, aujourd'hui généralissime de l'armée italienne. La méthode des deux chefs dans la conduite des opérations semble différente. Le général Caneva avait adopté le système de la temporisation et de l'avancement sage et lent hors de la ville. Il gagnait le terrain kilomètre par kilomètre sur les Turcs. De là, chez certains de ses compatriotes, un peu

de nervosité, d'impatience qui se traduisaient par des plaintes : « Nous piétinons. Nous sommes arrêtés. Le général n'use « pas comme il le devrait de l'enthousiasme offensif de nos « soldats. » En Europe aussi l'on s'étonnait de voir une armée aussi considérable arrêtée par des bandes arabes unies à quelques réguliers turcs. Il apparaît cependant que la tactique du général Caneva a eu de bons résultats. On ne conquiert pas des pays aussi vastes que la Tripolitaine et la Cyrénaïque, plus grands que la Tunisie et l'Algérie réunies, comme on va à l'assaut d'une ville européenne. Il est nécessaire de s'établir d'abord dans tous les ports côtiers et cela même n'est pas toujours facile, car il faut disperser ses efforts, en diminuer ainsi l'étendue et l'effet utiles. De plus il faut peu à peu habituer les troupes européennes à la pratique de la guerre coloniale, les aguerrir contre le climat, le soleil, parfois aussi contre le manque d'eau.

A l'heure actuelle, les Italiens emploient, pour dominer cet immense territoire le système de la pénétration armée avec des moyens pacifiques.

C'est pour eux le seul moyen de s'emparer de l'ex-vilayet, sans grandes dépenses de vies humaines. Tous les jours, les chefs de territoires lointains, même ceux qui règnent sur les nègres du Fezzan aux extrêmes confins de la colonie, viennent à Tripoli faire leur soumission ou engager des pourparlers avec le gouverneur. Ils retournent ensuite dans leurs tribus, émerveillés de la puissance italienne. Séduits aussi par des présents habilement faits ils deviennent pour les péninsulaires de précieux auxiliaires dans leur expansion.

Les dernières troupes turques ont quitté ce pays qui assurait au Sultan de Constantinople une porte ouverte sur ce mystérieux continent noir où vivent tant d'adorateurs du prophète, depuis la Méditerranée jusqu'aux parages des grands lacs du centre de l'Afrique. Il y a quatre mois à peine que la garnison de Ghat, composée d'un officier et de 75 hommes, est arrivée sur la côte. Après cent vingt jours de marche, ces soldats ont pu contempler la ville de Tripoli, devenue étrangère pour eux et où sans doute quelque temps auparavant ils avaient abordé pour y servir leur maître le Commandeur des croyants. Là-bas dans le désert, à plus de 1000 kilomètres de la côte, ils avaient appris par une lointaine rumeur les événements de la Médi-

terranée et ils avaient continué, dans ce coin perdu de l'Afrique, à maintenir le prestige et les droits du calife. Alors que la paix était conclue, alors que l'Italie avait été reconnue officiellement comme dominatrice de la Tripolitaine, ils étaient toujours restés fidèles à leur consigne militaire.

Un jour, l'ordre leur vint de quitter l'oasis qu'ils habitaient dans l'exil de leurs fonctions éloignées. Ils comprirent la raison de cet ordre. Ce n'était pas un changement de garnison, mais un départ de la terre d'Afrique. Loin de se réjouir à la vue du foyer retrouvé et de la Turquie prochaine, ils sentirent un immense émoi s'emparer d'eux. C'était non seulement en ces lieux l'éclipse de leur nationalité, mais aussi la défaite de leur foi. Leur retour à Tripoli fut un martyrologe sans fin. Mal nourris, mal équipés, bravant les sarcasmes des indigènes surpris de cette retraite et ignorant les nécessités internationales, ils gagnèrent la côte. Ils furent cantonnés près de Zanzour, aux environs de Tripoli. Là, pas de fonctionnaires turcs pour les recevoir. Ils retrouvaient italienne cette contrée qu'ils avaient laissée ottomane. Après un dur voyage, ils ne pouvaient acquérir le repos moral tant mérité. Un jeune Turc, dont le père avait été un haut fonctionnaire du vilayet, vint les trouver, les saluant au nom du vicaire impérial récemment nommé, représentant le sultan dans ses attributions religieuses. Les paroles de bienvenue qui leur furent adressées leur rendirent l'espoir. Rectifiant la position, splendides d'allures, ils adressèrent en signe de respect le salut militaire à l'envoyé de Sa Hautesse. Bientôt ils durent quitter le pays définitivement. Ils traversèrent la ville, la tête haute, en rangs serrés.

Le Gouvernement italien avait pris soin de leurs personnes. Il les fit embarquer sur un navire à destination de la Turquie où ces soldats, vaincus sans combattre, devaient retrouver l'occasion de lutter encore pour la défense du rêve islamique dont la Tripolitaine avait vu le déclin.

J'ai eu l'occasion de m'entretenir avec quelques descendants de ces Turcs importés en Afrique et qui mêlent parfois en eux le sang de la race arabe à celui de lointaines populations de Trébizonde ou de Bagdad. Ils ont gardé dans leur attitude toute la fierté de maîtres qui ont dû céder la place à de nouveaux occupants. Ils accusent à peine le sort, sachant que la volonté humaine est incapable de s'opposer au courant sans

cesse renouvelé des événements de l'histoire. L'effort ottoman reprenant dans le cours du XIXe siècle la terre de Tripolitaine était si peu dans l'habitude d'un peuple qui ne cherche point à rendre la vie aux choses qui se trouvent sur le seuil de la mort qu'il semble avoir usé en terre d'Afrique tous les germes de puissance qu'il avait en lui. Le descendant des vainqueurs, vaincu à son tour, laisse à peine échapper de ses lèvres le nostalgique regret de la domination perdue. Il se contente de regarder avec indifférence les Italiens qui passent à ses côtés. « Il y a trop de figures nouvelles, me disait l'un d'eux. Je quitte ce pays. »

Les Turcs n'ont rien fait pour conserver la Tripolitaine. Les différents valis envoyés de Constantinople ne cherchaient pas à introduire des réformes dans la colonie. Ils eussent d'ailleurs été mal jugés sous le régime hamidien. Lorsqu'un fonctionnaire devenait suspect au Sultan, qu'il avait excité ses craintes, soit par son libéralisme, soit par son indocilité, et qu'il n'était point nécessaire de lui faire perdre la vie, on l'envoyait à Tripoli. C'était pour lui l'exil. Beaucoup de ces administrateurs étaient des hommes honorables, épris d'idées modernes. Beaucoup d'autres étaient des fonctionnaires indélicats que le gouvernement ottoman avait cru nécessaire d'éloigner, parfois sur les plaintes d'ambassadeurs européens.

Aussi était-il difficile à la Tripolitaine gouvernée par des fonctionnaires pleins de rancune contre leur souverain de faire des progrès appréciables et de se mettre sur le même rang de civilisation que les pays de l'Afrique du Nord.

La défense même du territoire n'avait pas été organisée. A quel nombre se montaient les troupes d'occupation en Tripolitaine? Cinq ou six mille hommes, semble-t-il, d'après les données les plus précises, étaient chargés de la surveillance de cet immense pays. Les munitions leur manquaient et les chefs qui les commandaient, braves soldats d'ailleurs, étaient de la plus notoire incapacité! Il y avait là des lieutenants vieillis sous le harnais et de soixante ans d'âge. La solde des officiers et des soldats était payée non sans de grands retards et cette pratique du gouvernement turc augmentait encore le dénuement des troupes. Quant aux moyens de défense, ils étaient inexistants. Les canons étaient de portée minime, les ouvrages et les fortifications incapables de résister à l'attaque

d'une artillerie moderne. Un camp avait été établi non loin de la cité, mais à proximité de la mer, offrant une cible facile à des navires de guerre croisant près de la rive.

Quant aux forces maritimes, elles étaient inexistantes. L'empire avait trop peu de navires pour protéger ses propres côtes. Il ne pouvait donc songer à défendre celles de sa colonie. Au surplus, la pauvre marine turque était de qualité inférieure. Depuis la naissance de la navigation à vapeur et la création des cuirassés, il semble que la grande race des marins ottomans d'autrefois ait disparu.

On raconte à loisir à Constantinople l'histoire suivante qui, véridique ou non, précise bien l'état des connaissances maritimes des Turcs. Sous l'ancien sultan, la reine Victoria devait visiter l'île de Malte. Comme l'Angleterre avait à plusieurs reprises soutenu l'intégrité de l'empire ottoman et que Sa Hautesse désirait rendre hommage à la souveraine, il décida d'envoyer un navire de guerre pour la saluer. Le navire partit. Pendant un mois il négligea de donner de ses nouvelles. On le crut perdu et le gouvernement consterné s'apprêtait à prendre le deuil de ses marins, lorsqu'un jour on le vit réapparaître au large de la Marmara. Il jeta l'ancre dans la Corne d'Or et le capitaine aussitôt débarqué alla rendre visite à son maître. Celui-ci, heureux d'apprendre que le navire était sauvé, s'enquit auprès du marin de son voyage et de la façon dont il avait été reçu par les autorités britanniques. Embarrassé le capitaine répondit par une exclamation à son maître : « Malta ioch ! Malta ioch ! » « Malte n'existe pas. Il n'y a pas de Malte ! » Le malheureux n'avait pu trouver le chemin de Malte.

A Tripoli, seul un petit navire représentait la puissance navale de la Turquie. C'était un stationnaire, capable seulement de stationner et qui n'eût pas risqué un petit voyage sur mer. Dès le début des hostilités, les marins le coulèrent et gagnèrent le rivage. On se souvient cependant de la visite que fit, il y a quelques années, un vaisseau de guerre qui devait se couvrir de gloire dans la guerre balkanique et relever l'honneur de la marine ottomane : le *Hamidieh*. La population fut surprise de constater qu'il y avait des navires ottomans capables de franchir la longue distance qui sépare le Bosphore des côtes de la Lybie. Elle fêta avec enthousiasme

le commandant et les officiers. Ceux-ci répondirent à ces amabilités par un bal donné à bord. Ils étaient tous imbus d'idées maritimes britanniques, élevés dans les écoles d'Angleterre ou dirigés par des instructeurs anglais. Le croiseur avait belle apparence, était propre et bien tenu. L'équipage semblait plein de cœur, habile, et rompu aux pratiques de la navigation. A bord, lorsqu'arriva le vali, la marche nationale turque fut jouée par l'orchestre, ainsi d'ailleurs que le God save the King. Privée de toute défense utile, la Tripolitaine devait tôt ou tard succomber aux attaques d'une grande puissance européenne. L'état d'anarchie dans lequel se débattait le pays ne pouvait durer. Il était illogique qu'au commencement du xx^e^ siècle un pays si rapproché du continent restât si mystérieux, éloigné de toute influence civilisatrice, au point de paraître plus lointain que les pays les plus éloignés de l'Afrique.

Le dernier vali, Ibrahim pacha, avait essayé de réagir contre l'état d'anarchie dont périssait sa province. C'était un homme d'un certain âge, de race albanaise, très énergique, ancien soldat des guerres turco-russes et turco-grecques, apprécié à l'état major de Constantinople. Il étudia beaucoup de projets, émit de belles idées, mais n'eut ni le temps, ni le loisir de les exécuter. L'Italie, depuis quelques années, avait développé son influence dans le vilayet. Son commerce y était supérieur à celui de toutes les autres nations. Or, Ibrahim pacha, bon administrateur, était un diplomate de deuxième ordre. Au lieu de temporiser avec les Italiens, de se montrer favorable à leurs désirs, de les traiter comme méritaient de l'être des voisins influents, il s'appliqua à créer des incidents. Il se conduisit envers eux tantôt avec insouciance, tantôt avec brutalité, négligeant les invitations du consul d'Italie ou agissant à son égard sans observer les règles de courtoisie élémentaire. Certes, à cette époque, si le gouvernement de Rome l'eût voulu, le prétexte du coup d'éventail eût été facilement trouvé. Il aima mieux agir à Constantinople, auprès du grand vizir Hakki pacha, qui, naguère, avait été le titulaire de l'ambassade de Rome. La Turquie rappela Ibrahim pacha et ainsi la Tripolitaine fut privée du meilleur de ses défenseurs. Quelque temps après le départ du gouverneur, l'Italie déclarait la guerre.

Chef suprême de l'administration civile et militaire, le gouverneur de la Tripolitaine a sous ses ordres un préfet assisté d'un Conseil de Préfecture. L'organisation de la colonie est copiée sur celle d'un département italien. Les bureaux de la Préfecture sont situés dans une petite rue voisine de la Banque d'Italie. Là toute l'administration politique et judiciaire de l'ex-vilayet a son séjour. Au milieu de la foule des indigènes et des Européens qui vont et viennent, je pénètre dans une grande cour où, d'un côté, sont les tribunaux, de l'autre les bureaux de la Préfecture. Les magistrats sont un peu à l'étroit dans leurs chambres de justice, mais le préfet est bien logé, si j'en juge par le bureau somptueux où je fus reçu par son aimable chef de cabinet.

Depuis la prise de possession de la Tripolitaine, l'administration civile n'a pas moins travaillé que l'administration militaire. Elle se trouvait dans un pays neuf, mais où les usages locaux avaient force de loi, étant supérieurs même à l'embryon d'organisation tentée par les fonctionnaires ottomans. Les Italiens, nouveaux venus dans la politique coloniale de l'Afrique, devaient agir avec tact et mesure, de manière à ne point froisser les convictions religieuses qui pénètrent tous les actes de la vie civile des indigènes et à établir des lois régulières et des règles de gouvernement précises. En outre, plusieurs populations allaient vivre côte à côte : des Arabes, des Juifs, des Italiens, des sujets étrangers jouissant jusqu'alors d'un régime privilégié puisque habitant un pays ottoman.

Il fallait donc sans tarder instituer des tribunaux capables de donner toute sécurité aux Italiens aussi bien qu'aux étrangers et aux indigènes. On décida que les juges italiens seraient seuls compétents pour juger correctionnellement et civilement presque toutes les affaires intervenant entre qui que ce fût. On créa plusieurs chambres de Tribunal civil et une Cour d'appel. Les Indigènes et les Israélites sujets italiens et non citoyens sont soumis en ce qui concerne leur statut personnel au Tribunal du Cadi et au Tribunal rabbinique. Ainsi les droits religieux des Arabes sont respectés. Il eût été, en effet, injuste qu'un juge italien appliquât la loi issue du code Napoléon à des Mahométans qui ont une conception de la vie si différente de la nôtre. En Italie, par exemple, le divorce n'existe pas et il est fréquent dans les pays d'Islam. Pour les

Juifs, la situation est tout autre. Rien dans leurs mœurs et dans leurs coutumes ne s'oppose à ce qu'ils recourent au juge européen. Ils sont monogames et, n'était l'impossibilité de divorcer, leur loi particulière s'accorderait en tous les points avec la loi italienne.

Etablir des tribunaux pour protéger les propriétés, telle est la première institution nécessaire dans un pays neuf où les contestations naissent facilement à la faveur des changements économiques. Créer de bonnes écoles, c'est satisfaire aussi le besoin impérieux de maintenir l'instruction chez les fils des nouveaux occupants et chercher à répandre la civilisation et les idées du pays conquérant chez les indigènes.

Les nouveaux possesseurs de la Tripolitaine résolurent d'organiser dès leur entrée dans l'ancienne province turque un régime d'organisation de l'instruction publique. En effet, le nombre des Italiens était fort important, puisqu'il dépasse le chiffre de 14.000 âmes dans la ville. Il y avait parmi eux des enfants, fils de commerçants et de fonctionnaires auxquels il était nécessaire de donner une instruction aussi complète et aussi soignée que dans la Métropole. Des fils d'étrangers vivaient en outre à côté d'eux et la grande nation qui venait de s'établir sur le sol d'Afrique avait le devoir de leur permettre de développer leurs connaissances et de leur donner tout au moins les premiers rudiments d'instruction élémentaire. De plus, les Israélites aptes à comprendre avec facilité les notions de la pédagogie européenne devaient trouver dans les écoles italiennes un moyen rapide de s'assimiler les connaissances et la science de leurs nouveaux maîtres.

Les Indigènes, eux aussi, mis en contact journalier avec leurs maîtres européens, devaient apprendre leur langue pour faciliter leurs offres de services et leurs échanges commerciaux. Il est certain que chez la plupart d'entre eux existe une grande animosité pour les roumis conquérants, mais, peu à peu, devant la bienveillance péninsulaire et la large compréhension de leurs mœurs qu'ont les autorités italiennes, cette défiance disparaîtra, faisant place sinon à une affection sincère, qui ne peut naître dans le cœur d'un Arabe envers un Chrétien, tout au moins à une entente résultant d'une vue plus large de leurs intérêts matériels.

L'organisation de l'instruction publique à Tripoli a été

copiée sur celle des grandes cités de la péninsule. On a créé d'abord une école technique et une école commerciale où les élèves peuvent apprendre les notions utiles à l'exercice de leur profession future. La bourgeoisie coloniale aura, elle aussi, ses établissements d'instruction, par la création de plusieurs écoles royales élémentaires pour les garçons et pour les filles.

Des écoles primaires existent aussi qui, prenant les élèves à la classe enfantine, parachèvent leur instruction jusqu'au moment où ils sont capables de passer un examen analogue à notre certificat d'études. L'élément ouvrier n'a pas non plus été oublié et le gouvernement, imitant en cela l'exemple donné par d'autres nations européennes dans leurs colonies, a voulu développer l'habileté professionnelle des artisans et rajeunir la vieille tradition des petites manufactures indigènes par la mise en œuvre d'une technique meilleure. Des maîtres italiens enseignent aux Arabes l'art de faire des tapis et un établissement a été institué à cet effet.

Si, pendant longtemps, l'Italie avait contribué par ses écoles à répandre dans ces pays ignorants les bienfaits d'une instruction nécessaire, à côté d'elle, d'autres organismes avaient vécu et prospéré. Pendant tout le cours du siècle dernier ce fut l'honneur de la France d'avoir fait briller sur ces rives lointaines quelques lumières empruntées à la civilisation occidentale. Liant indissolublement leur foi religieuse à leur foi nationale, les congrégations dans tous les pays d'Islam avaient établi des missions d'enseignement, et le gouvernement français, quelles que fussent les opinions qui le dirigeassent, avait compris que dans ces pays, où la foi religieuse est à la base de la vie et accompagne l'homme dans toute son existence pour répandre un peu de civilisation et de douceur, seuls pouvaient besogner des religieux.

Il y a entre le christianisme et l'islam un fossé trop profond. La foi des Musulmans puisée dès le berceau est trop vive pour permettre à leurs idées de prendre une autre voie à la suite de prêches et d'oraisons. Aussi les pères, tout en n'abandonnant pas le but primitif de leur établissement dans les contrées islamiques, se consacraient-ils plus encore au travail de l'enseignement et de la bienfaisance. Quelle n'a pas été ma surprise lorsque, au cours d'un voyage en Asie-Mineure, j'ai entendu des jeunes Musulmans ignorant même le grec et l'ar-

ménien, langues dont l'usage aurait pu leur être familier, me saluer en français. A Aidin, en Asie-Mineure, à Alep, loin de tout centre chrétien, j'ai entendu des enfants indigènes pousser des exclamations françaises au cours de leurs jeux. A Tripoli, le portefaix débarquant mes bagages s'adressa à moi dans un français fort correct, bien supérieur à celui qu'emploient nos débardeurs des ports.

Nous avions à Tripoli une école de garçons dirigée par les frères marianistes. Elle était très fréquentée et huit frères, jouissant chacun d'une pension infime de six cents francs, enseignaient les jeunes indigènes et travaillaient par leurs efforts à maintenir le prestige de notre langue et de notre drapeau. A côté de l'école était un hôpital où les indigènes, quelle que fût leur confession, recevaient des soins gratuits. Aujourd'hui ces œuvres n'existent plus. Combattus par les capucins italiens et les écoles laïques de même nationalité, les frères ont quitté ces lieux où ils avaient rêvé de servir encore longtemps leur patrie. Ils se sont d'ailleurs inclinés devant l'inévitable nécessité. Nous avons en effet abandonné nos droits sur Tripoli. Nous sommes heureux de voir cette colonie limitrophe de nos provinces africaines appartenir à une grande nation de même race et de mêmes tendances civilisatrices que la nôtre. Nous avons conclu des accords et sommes décidés à les respecter ; or, les Italiens auraient pu prendre ombrage du maintien de la mission catholique française. Elle s'est éloignée et elle a bien fait. Elle pourra là-bas, en Asie-Mineure, dans cette Syrie et dans ce Liban où depuis si longtemps notre influence est prospère, contribuer à la rendre plus forte encore pour le plus grand bien de la culture nationale.

Si les frères marianistes se sont pendant longtemps voués à Tripoli avec courage et persévérance aux œuvres d'enseignement, ils ont été secondés par les sœurs. Elles appartiennent à la congrégation de Saint-Joseph de l'Apparition.

Dans ces pays où la condition de la femme est plus misérable que celle de l'homme, où, claustrée dans le harem des familles bourgeoises, considérée comme une véritable bête de somme dans les familles pauvres, estimée seulement comme instrument de plaisir ou comme prolongatrice de la race, elle ne joue aucun rôle dans la vie sociale, les sœurs qui voulaient instruire les petites filles se heurtaient à des préjugés nombreux.

Les catholiqnes même et les israélites qui, inconsciemment, s'étaient imprégnés du reflet desidées musulmanes, hésitèrent tout d'abord à confier leurs filles à des étrangères et à les tenir éloignées pendant quelques heures du foyer paternel. Il a fallu toute la persévérance des religieuses pour mener leur œuvre à bien. Aujourd'hui encore, elle est particulièrement prospère. Près de deux cents filles y reçoivent sans distinction de religion une instruction profitable. La plupart des classes se font en français. La plupart des religieuses étaient Françaises ; mais les sœurs italiennes et maltaises prennent leur place et dans peu de temps sans doute l'influence péninsulaire sera prépondérante dans leur établissement.

A Tripoli, la population juive, nous l'avons vu, est considérable.

Aussi l'Alliance israélite a-t-elle établi une école de filles et de garçons sous la direction d'un directeur et d'une directrice nés au Maroc et naturalisés Français.

M'étant dirigé vers l'établissement de l'Alliance et m'étant trompé de route, je m'adressai à une bande de petits garçons jouant aux billes près du port : « L'école de l'Alliance», leur demandai-je. Ils me regardèrent étonnés, puis l'un d'eux, ayant réfléchi un instant, me répondit : « Vous voulez sans « sans doute dire l'école française. En ce cas, je vais vous y « mener, un de mes camarades y fait ses études. » Ainsi l'établissement d'instruction israélite n'était pas connu sous son appellation générique. On accolait à son nom un autre nom qui, dès l'abord, me renseignait sur sa renommée dans la ville.

L'aimable directeur, M. Lévy, me fit les honneurs du local situé près du quartier israélite ou harah. Les classes, bien aménagées, reçoivent la lumière comme dans toutes les maisons tripolitaines par des fenêtres et des portes donnant sur une grande cour. Le style et l'arrangement des salles d'études sont les mêmes qu'au Maroc et dans l'Asie ottomane. Des devises au mur, des cartes de géographie et des cartes pédagogiques provenant toutes d'une grande maison d'édition parisienne, des tables et des pupitres comme dans nos écoles. A notre arrivée les écoliers se lèvent, mus comme par un ressort. Le directeur les fait asseoir et se prépare à les interroger. Dès les plus basses classes, je suis étonné de la préci-

sion et de l'intelligence avec lesquelles ils répondent à nos questions. Quel est le plus grand événement de l'histoire de France au XVIIIe siècle ? demande-t-on à un bambin de 12 ans, frisé et l'air mutin. Il réfléchit un instant, puis répond : « C'est la révolution française, ou bien la venue au pouvoir de Bonaparte. » J'admire le discernement de cet enfant qui, ignorant les résultats d'événements dont on lui a beaucoup parlé et dont il n'a pu faire la comparaison, propose à notre choix deux grands faits de notre histoire.

« Quel est le plus grand roi d'Italie au XIXe siècle? » interroge le directeur. « Victor-Emmanuel, Charles-Albert, Humbert », répondent les enfants en chœur ; et l'un d'eux désirant trouver un autre nom murmure avec hésitation, comme s'il n'était pas bien sûr de dire la vérité : « Garibaldi. » Je prie un garçon de 14 ans de me citer le nom d'un grand poète dramatique français. Il s'écrie aussitôt : « Il y en a plusieurs, Racine, Corneille et Victor Hugo. » Non content de m'avoir répondu, il ajoute : « Entre les deux premiers, Monsieur, il y a une différence. Racine peint les hommes tels qu'ils sont, Corneille tels qu'ils devraient être. »

Plus de 150 garçons suivent les cours de l'Alliance. Ce n'est certes pas là le contingent de toute la jeunesse israélite de la ville. Beaucoup parmi les enfants vont aux écoles italiennes. Beaucoup d'autres fréquentent les écoles purement bibliques dites établissements du talmud Torah ; d'autres, enfin, ne vont point du tout à l'école.

L'établissement de l'Alliance donne l'instruction à plus de 250 fillettes et jeunes filles. De petites élèves depuis l'âge de 5 ans jusqu'à la quinzième année étudient dans les classes ou récitent des leçons sous la surveillance de maîtresses et de monitrices. Le tableau est plein de pittoresque. Beaucoup de jeunes filles ont conservé la charmante coiffure et le costume coloré des femmes israélites.

J'ai constaté que chez elles, par un singulier rapprochement, Victor Hugo et Malherbe sont pareillement en honneur et c'est avec le même accent chantant qu'elles déclament quelques strophes des Feuilles d'Automne ou les Stances à du Perrier sur la mort de sa fille.

Le gouvernement italien a déjà satisfait aux besoins primordiaux de la vie administrative et intellectuelle de l'Etat

colonial en créant une justice nouvelle et en établissant des écoles. Il convient d'examiner maintenant les mesures originales qu'il a prises en ce qui concerne l'utilisation des indigènes comme force armée. Il n'est pas douteux que le manque de troupes arabes pendant la campagne a beaucoup nui à l'Italie. Les métropolitains, moins acclimatés, moins endurcis aux fatigues d'une campagne sur un sol parfois désertique, souffrant de la soif, ignorant la tactique de combat des Arabes, devaient au début ne point rendre des services comparables à ceux qu'auraient rendus des troupes africaines bien exercées.

Le gouvernement, dans un espace de temps très court, a créé deux bataillons de soldats indigènes à pied et un escadron de cavalerie. Il semble que ces troupes, peu habituées encore à la discipline européenne, soient un bel embryon d'une organisation plus importante.

« Allez visiter la caserne de nos gendarmes, m'avait-on dit de toutes parts dès le premier jour de mon arrivée, vous verrez des soldats d'élite remarquablement conduits et vous comprendrez quelles ressources pour l'organisation de notre armée coloniale peuvent présenter les indigènes. »

Sur le conseil de quelques fonctionnaires, j'allai rendre visite au major chef des carabiniers, le comte Caprini.

Ce dernier, parmi tous les officiers de la colonie, est un des rares qui depuis longtemps ait une connaissance profonde de l'Islam turc, de ses coutumes et de ses idées. C'est un homme jeune encore, d'une belle allure.

« Nos Zaptiés, me dit-il (nous leur avons conservé leur nom turc), sont de véritables agents de police et vous comprendrez mieux la difficulté qu'il y a eu à organiser ces troupes lorsque vous saurez que les règles qui régissent la gendarmerie italienne ont été copiées sur les vôtres. Les carabiniers du Piémont jouaient presque le même rôle que les gendarmes français, en sorte qu'il n'a pas été facile de donner à des indigènes la notion précise d'attributions si différentes de leurs idées habituelles. » Le major continua en me montrant le grand avantage qu'il y aurait pour la France à posséder à ses côtés un voisin décidé à assurer l'ordre dans des pays naguère encore à la merci d'un sursaut soudain d'anarchie : « Vous verrez, me dit-il, les nuages entre nos

deux nations se dissiperont bientôt et de concert nous pourrons travailler sur ces rives africaines à une œuvre d'expansion civilisatrice. J'ai bien connu en Crète ainsi qu'à Salonique vos officiers, et j'ai vu combien nous étions capables de sympathiser. Parmi toutes les décorations que je possède, celle à laquelle j'attache le plus de prix, c'est votre Légion d'honneur. Elle m'a été donnée avec le cérémonial habituel. J'ai reçu l'accolade d'un des vôtres et j'en suis particulièrement heureux, surtout lorsque je me souviens que cet ordre a été créé par Napoléon. Un soldat peut-il éprouver une plus grande joie que de voir sur sa poitrine briller la décoration que le grand Empereur accordait à ses braves? »

Sur ces mots, nous nous sommes quittés et j'ai compris qu'avec des hommes aussi pleins de bonne volonté que le major Caprini la bonne entente entre les deux nations latines pourrait être facilement rétablie.

La caserne des Zaptiés est située dans un faubourg de Tripoli assez loin du centre.

Sous la conduite du lieutenant et du sous-lieutenant qui viennent d'arriver, nous jetons un coup d'œil d'ensemble sur les chambrées. Elles sont propres et bien tenues, formées par de petits locaux réunis les uns aux autres et séparés par de petites cours. Là, les Zaptiés ont leurs couchettes que la plupart mettent par terre, suivant l'habitude indigène.

Les chambrées sont limitées par de grandes cours, où sont les écuries, et par un grand jardin avec un puits d'un côté et de l'autre une sorte de piscine où l'eau coule belle et pure, sur la pierre. Les Zaptiés, que nous surprenons dans le labeur de leur vie quotidienne, se livrent à des travaux différents. Les uns, dans les écuries bien aménagées, pansent et soignent les chevaux, d'autres, accroupis par terre en plusieurs groupes autour d'un instructeur européen et parfois indigène, apprennent des rudiments d'italien. Le grand jardin compris dans l'intérieur de la caserne est cultivé avec art. Tous les produits d'Europe y poussent : petits pois, haricots, choux, etc... C'est une belle oasis dont les tons nuancés reposent les yeux des couleurs trop crues du sol et du ciel.

Le corps des Zaptiés est recruté avec soin parmi des Arabes jouissant d'une bonne moralité et d'une bonne conduite. Il se compose d'environ 800 hommes. Il est commandé par un capi-

taine assisté d'un lieutenant, d'un sous-lieutenant, et de 14 sous-officiers et est divisé en 4 pelotons de soldats, dont l'âge maximum est de 55 ans, et en 3 pelotons de recrues. A 18 ans l'indigène, réunissant des conditions de santé et de moralité, peut poser sa candidature au poste de Zaptié. C'est pour lui une carrière rêvée, à laquelle auparavant il n'eût jamais songé. En effet, des hommes qui gagnaient péniblement leur vie en effectuant des labeurs parfois durs et qui, bien souvent, avaient de la difficulté à trouver du travail, reçoivent une paye de 2 fr. 50 par jour.

A côté des organisations d'Etat, qui seront chargées d'administrer et de veiller à la sécurité de la province, il ne faut pas négliger l'œuvre importante de l'Administration municipale.

Les services municipaux de Tripoli sont dirigés par une commission nommée par le gouverneur et instituée par un décret du 6 février 1912. Elle est composée de 3 membres, dont un indigène, président. Les deux autres membres sont des fonctionnaires italiens mis par le ministère de l'Intérieur à la disposition du ministère des Colonies. Le maire président est S. E. Hassuna pacha, descendant des princes Karamanli, qui furent les maîtres de Tripoli avant la domination turque.

Son rôle, il faut l'avouer, est assez borné.

C'est un homme d'une grande ignorance, sachant à peine lire et écrire. On comprend donc que son opinion n'ait point une valeur telle qu'on soit obligé de s'incliner devant ses avis. Ses collègues seuls ont la charge de prendre des décisions importantes.

« Nous avons déjà beaucoup travaillé, me dit l'un d'eux. La besogne a été difficile. Il fallait développer tout d'abord l'hygiène de la ville, lui donner de la lumière, apporter à la voirie publique des soins particuliers. C'est ce que nous avons essayé de réaliser avec un budget minime. » Dans ces pays musulmans, où la vie de la cité se continue fort avant dans le soir, il était nécessaire de faire de Tripoli une ville claire. Un éclairage à l'acétylène fut l'un des premiers soucis de la nouvelle commission municipale.

Du temps des Turcs, aussi bien d'ailleurs qu'aux premiers moments de l'occupation italienne, l'hygiène publique laissait à désirer. Le choléra y régnait à l'état endémique.

L'administration italienne a consacré une somme importante de 140.000 lires à la bonne tenue des rues de Tripoli. Elle a organisé un service de balayage automatique semblable à celui des grandes agglomérations européennes.

L'abatage particulier, par le peu de soin qu'y apportaient les indigènes, était aussi une source possible d'épidémies. La commission municipale a consacré une somme de 25.000 lires à la construction d'un abattoir provisoire.

Aux premiers coups de fusils afflua en ville une quantité considérable d'indigènes : arabes, berbères, nègres, population nomade sans feu ni lieu,et que la faim chassait de l'oasis et du désert. Ces misérables, ne trouvant plus de subsistances dans les lieux fréquentés par eux autrefois, devenaient des foyers ambulants d'épidémies. Il était nécessaire, dans l'intérêt de la santé publique,que le gouvernement prît des mesures pour enrayer le fléau. Aussi rassembla-t-il sur un même espace de terrain ces Barbares, formant ainsi une ville de tentes et de baraques ; mais beaucoup parmi ces malheureux,habitués à l'air libre et au repos sous le ciel,s'emparèrent pendant la nuit des instruments de fer ou de bois servant à consolider leurs abris et disparurent. D'autres nomades revinrent et prirent leur place et le gouvernement décida alors d'établir dans l'oasis, non loin des portes de Tripoli, un campement de Bédouins. Sous un soleil de plomb, au milieu de la chaude atmosphère de l'oasis qui nous enveloppe comme un manteau brûlant, des tentes se profilent à perte de vue. Il y a là, nous assure-t-on, près de 8.000 nomades rassemblés.

Quelle pouillerie, quelle misère et quelle déchéance ! Mais l'horizon est si clair,les arbres ont des tons si chauds,la route est si blanche de poussière que toute cette crasse ne semble pas sale et que ce grouillement humain donne une impression d'agitation pittoresque et de gaieté. Au milieu du camp quelques fontaines s'élèvent. Les femmes arabes et les négresses y vont puiser l'eau pour les besoins de leurs tentes conjugales. Là, mieux que partout ailleurs, j'ai vu la femme indigène dans ses attitudes et ses travaux. Contact curieux que nous interdit l'emprisonnement dans les harems ou le passage rapide dans la rue. Les tentes sont rapprochées les unes des autres, se touchant presque. Il faut se baisser jusqu'à terre pour jeter un coup d'œil furtif à l'intérieur. A ce moment on

entend de petits cris et de petits gazouillements. Ce sont les femmes qui, effarouchées à la vue des Européens qui les regardent, se préviennent mutuellement avant de se blottir dans le coin le plus sombre de leur demeure nomade. La tente. C'est là que se passe toute leur vie. Cet abri entend les premiers vagissements de l'enfant qui naît, comme il entend le dernier soupir du mourant. Il brave les intempéries, le vent chaud du désert, la bise du djebel, le sable que l'ouragan porte avec lui et qui se heurte à son obstacle de toile avec un bruit pareil à celui de la grêle dans nos climats. A la longue il a pris des teintes grises et jaunes et de loin se confond avec le désert. Les Arabes ont pour lui un amour semblable à celui du paysan d'Europe pour sa chaumière. Ils dédaignent les murs et les cloisons. Que leur importe d'être bien protégés contre la pluie qui tombe et le vent qui mugit ! Ecartez d'eux la furie des éléments, vous écartez la liberté.

Il semble que toute l'Italie, éprise du charme nouveau de sa politique africaine, ait trouvé dans sa colonie la guérison des maux qui l'accablent encore. Dès le début de la conquête, de toutes parts ce fut un frémissement de gloire et un regain d'énergie. L'Italie prolongeait ses territoires au delà des mers. En plein Islam, l'effort péninsulaire allait porter ses fruits. Tripoli peu connue était pour beaucoup comme un pays de rêve où le travail devait recevoir la juste rémunération de sa valeur. Il n'était plus besoin d'émigrer en Amérique, d'y établir un foyer, d'y constituer des familles qui, souvent, au bout de deux générations, oublieraient leur patrie primitive. Il n'était plus besoin d'envoyer des ouvriers dans tous les pays d'Europe faire des routes, percer des tunnels, extraire du minerai pour des nations étrangères. Le repos forcé sur la terre natale du travailleur sans ouvrage et du cultivateur sans champs allait aussi cesser.

Il y avait à Tripoli un port à établir, quelques établissements industriels et quelques maisons à construire. Beaucoup d'ouvriers s'embarquèrent pour l'Afrique, mais bientôt ils trouvèrent de terribles rivaux dans les indigènes. Ceux-ci s'étaient ralliés promptement dans la ville et dans l'oasis au nouveau régime et ils n'hésitèrent pas à prêter le travail de leurs bras aux ingénieurs et aux architectes. Le prix de la main-d'œuvre était en moyenne de 60 à 80 centimes par jour sous le ré-

gime turc. Il atteignait maintenant la somme de deux francs. L'espoir d'un gain si considérable et si peu habituel avait tari chez les Arabes les sources de l'indolence et fait naître dans leur cœur le désir du travail bien rémunéré. Aussi, les terrassiers, les maçons, les menuisiers italiens, plus exigeants, devaient, par le jeu des lois économiques, céder la place à leurs rivaux autochtones.

La crise commerciale a suivi la crise de la main-d'œuvre. Le commerçant comme l'ouvrier a pensé trouver aussi la fortune dans la nouvelle Afrique. Pendant longtemps les marchandises ont afflué dans le port de Tripoli. C'était toute la journée un mouvement considérable sur « la marine ». On déchargeait les envois d'Italie et les caisses succédaient aux caisses, encombrant les barques de passage. Les « facchini » firent de belles affaires. Les commerçants furent moins heureux. Là encore, beaucoup d'entre eux avaient été imprudents et l'offre dépassait la demande. Il fallut vendre à bas prix et les faillites suivirent.

Tripoli, devenue dans son cadre islamique une ville européenne, offre-t-elle par ses ressources, par celles des environs, par sa situation, des garanties de prospérité évidente? Les auteurs les plus compétents ont traité cette question et abouti à des conclusions différentes. Au point de vue industriel, cette ville, pas plus que toutes les autres cités de l'Afrique du Nord, ne deviendra une grande agglomération industrielle. L'eau et le charbon, ces sources vivifiantes de prospérité, par quoi se meuvent les machines et les métiers, font défaut. Si Tripoli doit prospérer, c'est par le commerce et la culture.

J'ai entendu bien des paroles contradictoires prononcées à ce propos, aussi ne veux-je donner une opinion que sur les pays que j'ai pu visiter. De Tripoli jusqu'au djebel Yffren, du djebel Gariana au plateau de Tarhouna, c'est-à-dire de la côte jusqu'au pied des montagnes du Nord, sur un espace d'un peu plus de cent kilomètres, il est certain que l'aspect du pays est désertique. De grandes oasis, telles que celles de Zenzour et de Tadjourha, sont si verdoyantes, si pleines d'admirables palmeraies et de bosquets qu'elles font ressortir mieux encore le désolant aspect des sables tripolitains qui les environnent.

Il semble cependant que l'on ne puisse pas comparer ces terrains à ceux du Sahara désolé, car nous avons pu consta-

ter, en certains endroits, que cette nudité apparente cachait parfois une fertilité remarquable. En effet, sous le sable, et quelquefois à la surface du sol, se rencontrent des couches d'humus propres à la culture. Avec l'eau que fournissent les puits, il est possible de féconder ce pays, dont les indigènes n'ont jamais su tirer parti. La présence de ruines romaines, villes, fermes fortifiées et châteaux, indique qu'une vie intense régnait dans ces lieux aujourd'hui tristes et solitaires. Autrefois ces pays étaient boisés. De grandes forêts les recouvraient et, mystérieuse attirance des arbres sur l'eau du ciel, il y pleuvait souvent. Les Arabes, dans leur rage destructrice, ont anéanti tous les bocages sylvestres et se sont plu à créer le désert et la tristesse là où si longtemps avaient dominé l'opulence et la joie. Si le nouveau régime reboise le pays, s'il enseigne aux indigènes de nouvelles méthodes de culture, il est possible que dans ces contrées désolées la vie reparaisse. L'humus semble prêt à produire de belles moissons et les professeurs d'agriculture italiens font observer avec raison (pour citer un cas topique) que la plage du golfe de Castellamare, en Sicile, recouverte de sable marin jusqu'à la profondeur d'un mètre et demi, est cependant toute plantée en vignes qui fournissent le vin le plus alcoolisé du monde. Ainsi, il ne faut pas désespérer de voir un jour les environs de Tripoli couverts de jardins et de bosquets et l'oasis s'étendre au milieu du sable comme une immense tache verte fertile et bienfaisante. Mais pour que cette œuvre soit accomplie, il faudra des efforts continus et courageux. Les colons ou les indigènes devront suppléer à l'eau qui manque en créant des puits. Les arbres pousseront de nouveau. Peut-être alors le régime atmosphérique changera-t-il ?

Avec enthousiasme et non sans raison, je crois, des Italiens m'ont montré la situation de la capitale de la Lybie, seule agglomération importante de la côte, séparée par 480 kilomètres seulement de Syracuse. « Tripoli, ajoutèrent-ils, est pour nous la clef du centre africain. Si certains de vos auteurs ont pu dire que la France a comme frontière du nord la Manche et de l'autre le lac Tchad, nous pouvons contempler aussi avec fierté l'étendue de nos territoires. Nous touchons d'un côté aux Alpes et nous atteignons presque sans aucune solution de continuité le mystérieux Soudan. » Il n'est pas douteux que

ces paroles contiennent une grande part de vérité. La Lybie peut devenir une importante voie de trafic avec l'Afrique centrale. Tripoli est, en effet, dans le prolongement direct d'une ligne droite partant du lac Tchad dans les environs du Kanem et aboutissant à la Méditerranée. Nos sujets du Ouadaï, du Borkou, du Tibesti sont rapprochés de la colonie italienne et il est plus court pour eux d'atteindre Tripoli que Gabès. Ils font en prenant le premier itinéraire une économie de près de 500 kilomètres.

« Si vous voulez connaître la physionomie de notre effort militaire et civilisateur à Tripoli, il est indispensable que vous parcouriez les environs de la ville, que vous visitiez les champs de bataille et les oasis qui entourent la capitale d'une couronne touffue de palmiers. » Telles furent les paroles à plusieurs reprises prononcées devant moi. Comme je m'enquérais sur la difficulté qu'il y avait à gagner ces lieux hier encore aux mains des Arabes : « N'ayez crainte, me répondit-on, le chemin de fer vous conduira. » Je crus un moment à une fantaisie de mes interlocuteurs, mais bientôt je dus me rendre à l'évidence. A l'est de Tripoli, au seuil de l'oasis, une petite gare est établie. Le sifflet des locomotives ébranle de ses sonorités aiguës l'air calme et chaud d'un matin d'Afrique. La paix a été conclue il y a six mois à peine et déjà des voies ferrées sont établies, portant les voyageurs à plus de 50 kilomètres de la cité.

Les chemins de fer de Lybie ont encore un réseau peu développé, mais qui mène les voyageurs jusqu'aux limites des terres occupées par les Italiens depuis quatre mois. La voie ferrée accompagne la conquête. Quatre lignes unissent la capitale à l'oasis de Tadjourah à l'est de Tripoli, à l'oasis de Zanzour à l'ouest, au sud à Aïn Zara et à Azizié l'ancien quartier général des Turcs, qui se trouve à plus de 50 kilomètres de la ville. L'autorité militaire a la haute direction des chemins de fer de Lybie. C'est elle qui donne les billets et les passe-ports nécessaires à la visite des oasis.

C'est le matin, de 6 heures 1/2 à 7 heures 1/4, qu'ont lieu les départs. L'oasis repose encore au milieu des dernières fraîcheurs que lui porta la nuit. De tous côtés on voit des groupes silencieux d'Arabes en bournous passer comme des spectres blancs dans la lumière naissante.

Les locomotives halètent. Les caporaux vérifient les billets. Des officiers, des fonctionnaires, des soldats montent dans les wagons, analogues à nos voitures de troisième classe, mais plus largement aérés. Le train s'ébranle et bientôt, après avoir dépassé le chaos vert de l'oasis peuplée de tentes, le désert apparaît de couleur jaune avec parfois une maigre végétation. Les rails du train y tracent comme un double sillage noir nettement perceptible jusqu'à une distance éloignée. La voie suit la côte et non loin de nous apparaît la mer plate et lisse comme un cristal bleu sombre insensible aux vagues de poussière. Partout du sable et du sel, désolantes perspectives pour le travailleur agricole ! Sur la piste, à notre côté, passe une compagnie de bersagliers. Ils marchent gaiement, presque en ordre, malgré le soleil accablant. Leur but est Gargarech, lieu illustré par un combat sanglant. Là un fort s'élève en ras du sol. C'est une redoute construite en pierres et protégée par des crochets de fer. Les officiers, les soldats souhaitent le bonjour à leurs camarades qui voyagent. Ils demandent des nouvelles de la ville et viennent recevoir des lettres ou des paquets.

Après quelques arrêts, nous arrivons à Zanzour. La gare est éloignée de l'oasis et aux côtés du camp militaire. Là, sous le commandement d'un major, plusieurs compagnies tiennent garnison. Certains officiers ont pris séjour ici depuis quelques mois déjà et un capitaine y a créé un jardin expérimental. Les cultures les plus diverses apparaissent. J'ai vu pousser dans un petit espace de terrain des carottes, des tomates, des choux, des pois, des radis, des salades, des épinards, du tabac, du blé. Le jardin est protégé par des haies de palmes contre le vent de la mer. « Vous voyez bien, me dit l'aimable officier, que l'humus de Tripoli est fécond et que de beaux fruits, des légumes, des arbres et plantes pourront naître sur ce sol considéré jusqu'ici comme un désert. » Certes, avec du travail il semble que l'on puisse fertiliser cette terre abandonnée par les Arabes, mais l'humidité manque. Il faut creuser des puits et souvent l'eau n'apparaît point. Alors il est nécessaire de remplacer les puits et les rivières par des bonbonnes venant de l'oasis et contenant le liquide désiré. On pense quels frais et quels efforts réclame une culture entreprise dans de pareilles conditions. Il apparaît que si le pays n'est pas complètement un désert, il importe de ne pas se laisser aller à la fan-

taisie de certains géologues qui le considèrent comme le paradis rêvé des agriculteurs italiens.

Vers Azizié, la route est aussi monotone. Aux stations, malgré la chaleur accablante, c'est une ruée joyeuse de soldats et d'Arabes égayant par leurs cris le silence du désert.

C'est l'eau que l'on attend avec impatience et que l'on salue avec joie, l'eau que le train, messager ambulant des puits de l'oasis, porte au désert altéré. A Azizié, la voie ferrée se termine. Au pied d'une colline dominée par un fort apparaissent des tentes, plus loin, autour de la casbah, aujourd'hui la demeure du résident italien, se pressent quelques maisons. Ce sont les premières qu'il nous est donné de voir depuis notre départ de Tripoli.

Un restaurant et un marchand de tabac sont les seuls magasins ouverts dans le village.

Je suis revenu d'Azizié vers Tripoli sur un camion militaire. On ne saurait croire quels services peut rendre ce mode de communication utilisant les pistes plates qui s'étendent pendant plus de 100 kilomètres autour de la ville. Le résident d'Azizié avait pris place près du chauffeur. J'étais dans la voiture à côté du Kaïmakan arabe ou sous-préfet, auquel les Italiens ont conservé son titre et ses fonctions.

Pendant deux heures l'automobile fit son service sans incident, mais vers le milieu de l'après-midi ses roues, embarrassées dans le sable, refusèrent d'avancer. Nous essayâmes de changer de piste, mais la nature du sol était partout la même, aussi dûmes-nous pousser le camion pendant près d'une centaine de mètres. Vers le soir, marchant à une allure moins vive qu'au début, nous vîmes les palmiers voisins de Tripoli. L'auto ralentit encore sa vitesse et au milieu d'un tourbillon de poussière nous entrâmes dans l'oasis.

Je ne sais si partout aux environs de Tripoli la terre sablonneuse répondra par la fertilité au travail des agriculteurs, mais je pense que le commerce, grâce une sécurité inconnue jusqu'ici, prospérera dans ces lieux où régnaient naguère la désolation et la crainte. Les trafiquants soudanais retrouveront, dans le territoire de l'ancien vilayet, la route la plus courte vers la Méditerranée. Les Italiens ne sont certes pas encore les maîtres de l'immense territoire que leur a cédé la Turquie, mais avec méthode ils agrandiront tous les jours leurs zones

d'occupation. La France, malgré des dissentiments passagers, considère avec joie la besogne de pacification accomplie par sa voisine d'outre-mont.

Bientôt sans doute, du Maroc occidental aux frontières de l'Egypte, les deux nations latines pourront réaliser cette paix romaine qui a réuni autrefois les pays de l'Afrique septentrionale dans un même essor de prospérité et de civilisation.

MARCEL MIRTIL.

UNE ÉLÈVE DE DELACROIX

Mme RANG-BABUT

I

LES ANNÉES DE JEUNESSE A BREST

C'est dans un assez piètre équipage et sans enthousiasme que M. Cassen débarquait à Brest, un beau matin de 1807. En même temps que sa petite Louise, une fillette de deux ans, dont il ne semblait pas peu embarrassé, il amenait de Saint-Malo tout un bagage de mauvais souvenirs : la mort récente de sa femme et l'échec d'un éphémère théâtre qu'il avait monté à grands frais dans cette ville.

Mais aussi quelle malencontreuse prétention d'avoir voulu imposer Glück et Mozart à ces sombres Malouins, rigides et murés comme leur citadelle! Est-ce que tout ne suait pas l'ennui dans ces ruelles noyées d'embruns, tortueuses, qui n'étaient pas sorties de leur torpeur séculaire depuis les beaux jours de la Compagnie des Indes et les glorieux retours des corsaires. Et dans les familles, que de deuils, que de sujets d'inquiétude : les enfants aux armées, arpentant les routes de Gênes à la Vistule, quand ils n'avaient pas déjà payé le tribut de leur sang ; le commerce agonisant des conséquences du Blocus Continental. Voilà qui n'était guère fait pour remplir le théâtre de M. Cassen !

Mais ici, à Brest, quel changement de décor! Les quartiers neufs, déjà à l'étroit dans l'enceinte de Vauban, les avenues bien percées, ornées par Coysevox, la rade d'émeraude, ceinturée de granit, l'alignement majestueux des arsenaux, des entrepôts de la marine, les brillants uniformes, tout disait la belle tenue, l'animation disciplinée des ports de guerre.

Ces jeunes marins, débordant d'entrain et d'économies, dépensaient sans compter entre deux campagnes; les fonctionnaires, la jeunesse dorée de Brest les imitaient. Nul doute qu'une partie de ce pactole irait au théâtre de M. Cassen. Car

c'est encore comme impresario qu'il débarquait à Brest. Et M. Cassen se reprenait à espérer.

Un incendie qui dévasta le théâtre après d'heureux débuts allait donner un cruel démenti à ces espérances. M. Cassen, ruiné, découragé, ne survécut pas à ce désastre.

La petite orpheline qui va faire l'objet de cette étude trouva une âme charitable pour la recueillir. Le jeune acteur Vaucorbeil (1), pour qui M. Cassen avait eu quelques bontés, confia Louise à ses parents, qui l'adoptèrent. Elle s'appellera désormais Cassen-Vaucorbeil.

C'est dans le cadre intime et bourgeois de sa nouvelle famille que va s'écouler la première jeunesse de Louise.

Lorsqu'on voit le portrait de Mme Vaucorbeil par Louise, on est frappé de l'expression de douceur et de finesse qui s'en dégage, et la sympathie se partage entre le modèle à l'air si bon sous son bonnet ruché, et l'auteur, qui l'a peint avec son cœur plus encore qu'avec sa main.

La maison ne sortait de son sommeil provincial que lorsque M. Vaucorbeil réunissait à sa table quelques amis. Au nombre d'entre eux était M. Sander Rang, officier de marine. Nous avons le portrait qu'en fit Louise, quand elle devint sa femme. Il est sur le pont de son navire, le porte-voix à la main. Le grand vent soulève sa folle chevelure blonde; le front, découvert et finement modelé, est d'un aristocrate de la pensée (2).

Le triste état de notre marine depuis Trafalgar faisait à M. Rang des loisirs forcés. Les quelques unités échappées au désastre, trop faibles pour former une flotte, ne sortaient du Goulet que pour d'innocentes croisières contre les contrebandiers.

Contrairement à ce qu'on pourrait s'imaginer, les événement fameux d'alors, l'épopée napoléonienne, les changements de gouvernement, semblent n'avoir eu qu'une répercussion atténuée dans ce coin de Bretagne. Les nouvelles arrivaient tardives et contradictoires; et puis, l'on avait vu tant de choses

(1) Vaucorbeil devint une célébrité du « Gymnase » sous le pseudonyme de Ferville; son fils fut directeur de l'Opéra.

Louise employait quelquefois elle-même ce pseudonyme de Ferville, avant son mariage.

(2) M. Sander Rang a laissé un nom comme historien et comme naturaliste. (Etudes sur la *Conquête de l'Algérie*, sur la *Conchyliologie*, etc...)

depuis le commencement du siècle ! Brest avait peu souffert, en somme, de toutes ces fluctuations. Rien de modifié dans les mœurs cristallisées de ce petit monde, la promenade dominicale, les commérages et les intrigues. Louise était élevée sérieusement, brodait, dessinait, lisait *Atala* et *les Martyrs*.

Son plus grand plaisir était d'aller flâner sur le port. Elle aimait les gros vaisseaux de ligne embossés, leurs larges flancs hérissés de gueules menaçantes, la ligne hardie du beaupré orné de nymphes, les petites fenêtres étagées du gaillard d'arrière, les voiles gonflées de vent, impatientes de prendre le large. Elle notait le grouillement bariolé des quais, les grands cols des matelots, le bonnet rouge des forçats du bagne, le halètement des forges, et les pyramides de boulets, les spirales de cordages, les ancres éparses.

A la mort de M. Vaucorbeil (1821), M. Rang, touché de la situation critique de Louise et de sa mère, offrit de leur faire une petite pension à Paris, où la jeune fille pourrait travailler sérieusement le dessin.

II

PARIS EN 1821

Le Paris de 1821 ferait aujourd'hui figure d'une grosse ville de province. Il tenait à l'aise dans l'enceinte de Louis XVI, entre le Champ de Mars, l'emplacement actuel du Boulevard Montparnasse, Bercy, la Barrière du Trône, la courbe de nos boulevards extérieurs, l'Etoile et notre Trocadéro. Il y avait même toute une zone de terrains vagues, de rues à peine jalonnées par quelques maisons isolées. D'immenses jardins s'étalaient en des points où le grouillement du Paris moderne est le plus intense. On chassait la perdrix à Montmartre et dans la Plaine Monceau.

Notre-Dame, la Sainte-Chapelle, Saint-Germain-des-Prés paraissaient moins dépaysés au milieu de vieilles rues aux façades ventrues, aux enseignes bizarres, aux noms pittoresques.

L'Empire venait de marquer Paris de son emphase martiale. Il avait dressé la Colonne Vendôme, l'arc du Carrousel, les ponts d'Austerlitz et d'Iéna, commencé la Madeleine, percé la rue de Rivoli, rigide et monotone comme une armée déployée. Au milieu d'un espace désert, surgissait l'arc de

l'Etoile, inachevé, plus triste qu'une ruine malgré les fanfares de Rude, comme un symbole de celui qui l'avait conçu.

Le nouveau régime n'avait rien construit : il avait bien d'autres soucis. Il fallait louvoyer entre la vieille société monarchique, qui ne voulait pas mourir et la jeune génération qui réclamait sa place au soleil.

Les anciennes puissances, les serviteurs du droit divin et les privilégiés usaient de toutes les armes pour combattre le nouvel ordre social. La religiosité élégante du *Génie du Christianisme* et des *Méditations* de Lamartine avaient fait place à l'intransigeante théocratie de de Bonald, de de Maistre, de Lamennais.

Dans le camp adverse, Benjamin Constant, Foy, Manuel, Casimir Périer portaient à la tribune les doléances du parti libéral ; Augustin Thierry, Cousin faisaient de la Sorbonne un champ de bataille; Paul-Louis Courier ciselait des pamphlets; Béranger chantait l'avènement des temps meilleurs. Derrière ces intellectuels, les Chevaliers du Soleil, les Affiliés de l'Epingle Noire et autres Carbonari s'agitaient.

Tout cet ébranlement des croyances et des cadres traditionnels trouvait un écho dans le monde des lettres; sous l'affranchissement des anciennes formules, de l'antiquité factice des classiques, dédaignée pour un moyen-âge et un exotisme non moins factices, sous cette mélancolie importée d'outre-Rhin ou d'outre-Manche, ces clairs de lune, ces lacs, ces manoirs de contrebande, un souffle de sincère lyrisme frémissait. Le Romantisme avait déjà eu de belles pages. Après Chateaubriand, Delavigne secouait les vieux moules dans ses *Messéniennes* et ses *Vêpres siciliennes ;* Lamartine venait de parler une langue nouvelle dans ses *Méditations*. Quelques années allaient suffire pour faire table rase du passé.

Il n'en allait pas de même dans le domaine des arts. Le Français s'exprime par des livres, comme l'Italien ou le Flamand par des tableaux, l'Allemand par des symphonies. Le Français fait de la littérature au concert, au musée. Quand je lis les critiques de Diderot, de Th. Gautier, je ne puis m'empêcher de penser au gros public qui visite le Louvre, le dimanche : on s'arrête en foule devant les grandes scènes à effet, mais on passe rapidement devant les calmes chefs-d'œuvre : le sujet seul intéresse.

Ne nous étonnons donc pas de ce que nos romantiques de 1821 fassent fête à Méhul, à Chérubini, à Boïeldieu ; dans cinq ans, ils ne comprendront encore rien à *Obéron*.

Ne nous étonnons pas davantage de ce que Guérin, Gros, Ingres remportent alors tous les lauriers ; leur vieux maître David vendait cher ses dernières toiles ; le triomphe de ses élèves le consolait de son exil à Bruxelles et des incartades de Prud'hon et de Géricault.

Personne ne se doutait qu'un inconnu couvait un gros scandale pour le Salon prochain : *la Barque du Dante*.

III

L'APPRENTISSAGE

Le premier enseignement que reçut Louise fut empreint de l'académisme le plus rigide. Elle fut d'abord l'élève de Mme Chaudet, peintre de genre et portraitiste, femme du sculpteur bien connu ; à 16 ans, elle copia une œuvre de son professeur : *Jeune fille montrant à lire à un chien*. Puis elle travailla chez le peintre Belloc, élève de Gros, probablement à l'Ecole de Dessin de la rue de l'Ecole-de-Médecine, qu'il dirigea pendant 40 ans.

Elle passait ses heures de loisir au Louvre et au Luxembourg.

Au Louvre, nos tableaux étaient accrochés pêle-mêle, dans quelques salles hâtivement aménagées. Les Alliés venaient de remporter dans leurs fourgons toutes les œuvres d'art dont ils avaient été dépouillés par les guerres de la Révolution et de l'Empire, « nos illustres pillages », disait P.-L. Courier. Cependant, le gouvernement avait fait une résistance opiniâtre, car ces statues, ces tableaux nous avaient été remis à titre d'indemnité de guerre, stipulées dans les traités. Il fallut céder à la force. Ce fut un lamentable exode : l'*Apollon du Belvédère*, le *Laocoon*, la *Vénus de Médicis*, les *Lances*, la *Sainte Elisabeth* de Murillo, la *Descente de Croix*, la *Ronde de Nuit*, et deux mille autres tableaux repassèrent la frontière. Notre musée était retombé dans la même situation qu'en 1793, au moment où la Convention y centralisa toutes les collections royales. Il faisait encore grande figure. Le trésor patiemment accumulé depuis François Ier, maintes fois déplacé entre Fon-

tainebleau, le Louvre, le Luxembourg et Versailles, s'était accru sans cesse.

Depuis trois ans, Louis XVIII avait ouvert un Musée de Peintres contemporains au Palais du Luxembourg. La commission qui avait procédé à la formation de ce musée s'était inspirée du goût classique le plus intransigeant. David, banni de France, régnait ici par ses tableaux : *Bélisaire*, les *Horaces*, la *mort de Socrate*, les *Sabines*.

Gérard appliquait les théories de son maître, dans un autre *Bélisaire*, dans l'*Amour et Psyché*.

Dans *Marcus Sextus*, dans *Clytemnestre*, Guérin affublait ses personnages du clinquant érudit des figurants de théâtre. Il eût été difficile de trouver des expressions plus tendues, des gestes plus figés. Il y avait une certaine nouveauté de sujets dans l'*Atala*, dans l'*Endymion* de Girodet, mais quel pauvre coloris, quelle ignorance de la lumière, quels paysages cartonneux ! Prud'hon tranchait cependant sur tous ces pâles imitateurs de David. L'*Enlèvement de Psyché*, l'*Assomption* y répandaient leurs caresses.

Ses tableaux n'avaient été admis que parcimonieusement, comme à regret.

Ingres lui-même n'avait pu trouver grâce devant la commission du Luxembourg. Ces davidiens se gaussaient de son *Œdipe* et de son *Odalisque*, qu'ils traitaient de « peintures gothiques ou byzantines ».

Mais il y avait surtout un réprouvé, à qui la porte restait impitoyablement fermée : c'était Géricault. Son *Officier de Chasseurs*, son *Radeau de la Méduse* devançaient par trop l'émancipation des esprits. Le public, plus troublé qu'enthousiasmé, n'avait fait qu'un accueil hésitant à ce frisson de vie, à ces formes larges et opulentes, où vibrait un peu de la palette de Rubens.

Louise ne pouvait donc pas être préparée, en 1821, à une rupture violente avec l'art enseigné.

IV

LE SCANDALE DE 1822

A distance, cela semblait un tumulte confus de taches violentes, noyées dans une nuit sinistre de fumée et de soufre,

que zébraient çà et là d'inquiétantes lueurs. Puis, la vision se faisait plus précise, plus infernale aussi : c'était le Styx roulant d'horribles formes crispées ; les damnés, hurlant de désespoir, montaient à l'assaut d'une barque, où Dante et Virgile s'effrayaient de leur propre audace.

Un groupe compact et sans cesse renouvelé de visiteurs, qu'hallucinait l'étrangeté du sujet et de la couleur, stationnait et discutait devant ce défi porté au goût du jour. Mais, sous les quolibets faciles de la foule, sous les critiques acerbes des rivaux délaissés, perçait l'aveu d'un trouble : une forme d'art nouvelle venait d'apparaître. Quel était donc ce peintre inconnu, ce visionnaire qui jetait cette composition fiévreuse, dans le calme académique du Salon de 1822 ? Quel était ce révolté qui osait illuminer sa toile, à l'époque où tout le monde voyait gris ; qui, rompant avec la peinture bien lisse, les contours fondus d'alors, dédaignait le fini de l'épiderme, ne cherchait pas à rendre agréables les apparences ?

C'était un jeune transfuge de l'atelier de Guérin : Eugène Delacroix.

Quiconque a vu au Louvre le portrait qu'il fit de lui-même, quelques années plus tard, garde un souvenir ineffaçable de cette tête de souffrance et de lutte, de ce teint plombé, de ces joues caves, de cette peau collée aux os ; l'enveloppe charnelle semble s'évanouir autour de l'âpre flambée intérieure jaillissant de deux yeux volontaires, fiévreux, qui regardent très loin. Ce peintre de vingt-trois ans, doux, timide, maladif, était bien un enfant du siècle, un frère de René. Sous le sensitif, épris de poésie, de musique, amoureux de la nature, sous le mondain raffiné, spirituel causeur, grondait une âme ardente, passionnée, inquiète. Il connaissait déjà les désenchantements, les accès d'impuissance, de paresse, qui succèdent brutalement aux enthousiasmes passagers, aux heures de travail léger, quand le pinceau glisse rapide sur la toile, quand le cerveau déborde de formes et de belles couleurs. Ce nerveux, jamais calme ni reposé, toujours excité et faisant effort, semblait avoir un vague pressentiment que sa vie allait être une série de désillusions, qu'il se heurterait jusqu'à sa vieillesse aux préjugés, aux partis-pris du temps, retombant, se relevant meurtri dans cet assaut sublime de l'Idéal, comme les damnés du Styx à l'escalade de la barque fatale. De bonne

heure, il s'était senti étouffer de la discipline étroite de Guérin. Son ami Géricault lui avait révélé que ce n'est pas avec des formules que l'on peint, mais avec de la lumière, de l'air et de la vie. Il avait déserté l'atelier pour aller s'imprégner de la nature et des géants du Louvre.

Louise connut un jour Delacroix, probablement par l'intermédiaire de Belloc. Elle lui soumit ses études ; le peintre les ayant regardées avec quelque intérêt, elle s'enhardit jusqu'à lui demander des leçons.

Delacroix se récrie d'abord, dit qu'il ne se sent aucune disposition pour le professorat. Finalement il fut convenu que Louise viendrait passer chaque jour quelques heures à son atelier ; elle consentait à lui rendre certains menus services, comme de préparer sa palette et ses toiles ; en échange, Delacroix lui donnerait des conseils, ferait des corrections à ses études.

Sur ces entrefaites, M. Rang reçut un poste à Paris. Il s'attachait de plus en plus à sa jeune protégée et, à la fin de l'année 1822, la demandait en mariage. Il fut entendu qu'elle continuerait à recevoir les leçons de Delacroix.

Louise Rang allait rester mêlée aux travaux du peintre, assister à l'éclosion de ses chefs-d'œuvre.

Il était à craindre qu'elle se laissât éblouir par les dehors de la peinture nouvelle, et se bornât à calquer les procédés et les sujets de son professeur. Bien des jeunes peintres succombent à cette tentation et se font une réputation avec de serviles pastiches. Il n'en fut rien. Nous verrons plus tard que ses emprunts sont discrets et n'oblitèrent jamais sa personnalité. Du reste, Delacroix, qui avait fait lui-même de patientes et solides études, les imposa à son élève jusqu'à ce qu'elle fût complètement rompue à la technique de son art. Louise devait regretter d'autant moins cette minutieuse préparation qu'elle allait aborder, avec l'audace de ses dix-huit ans, le genre de peinture le plus difficile qui soit : le portrait.

Le premier portrait de Mme Rang date de 1823. Il clôt brillamment cette première année de travail à l'atelier de Delacroix.

Elle se représente elle-même en tenue de travail, la palette et les pinceaux à la main. Ne nous attardons pas trop à une certaine gaucherie dans l'attitude, aux accessoires et au fond un peu théâtraux, innocente concession au goût du jour. Il

faut reconnaître que dès maintenant Mme Rang s'est dégagée de la froideur enseignée par Mme Chaudet et par Belloc.

Elle se préoccupe visiblement de la vérité d'expression, de la ressemblance morale. Comme Delacroix, elle s'évade de la cernure linéaire, elle pétrit ses corps par plans robustes, elle donne de la vie à ses chairs. Sa palette se maintient dans une gamme modérée, mais chaude et claire, sans faux éclat : les tons s'harmonisent par le simple jeu des valeurs, sans le secours des repoussoirs et des ombres opaques, si à la mode alors.

V

L'ÉVOLUTION DE LA PEINTURE FRANÇAISE VERS 1830 SON INFLUENCE SUR Mme RANG

J'étais un jour chez des amis à Versailles, après de longs mois passés à l'étranger. Le crépuscule précoce d'octobre étendait ses grisailles sur le salon de la vieille demeure, donnait comme une existence étrange aux verdures des Flandres, aux trumeaux sculptés du grand siècle. Le feu mettait un peu de vie, caressait de ses reflets mouvants le gros ventre marqueté d'une commode de Boulle, l'arabesque d'un cabinet Louis XV, le galbe géométrique et menu d'un fauteuil Louis XVI, avivait la tache laiteuse d'un légumier de Limoges, chauffait d'une lueur diabolique une terre cuite de Clodion.

Les hautes fenêtres tendues de Jouy encadraient la vision rousse du Parc, avec ses eaux jaillissantes, ses statues moussues, son mélange charmant de géométrie et de libre fantaisie. Une large tache blanche faisait deviner la pyramide des escaliers que couronne le cube sévère du château.

Un volume au maroquin jauni traînait à portée de ma main. Je le feuilletai, c'étaient les Fables de la Fontaine illustrées par Oudry. Et tandis que je me laissais reprendre par l'éternel charmeur, les accords d'un piano très doux me parvenaient d'une pièce voisine : quelqu'un jouait une partition de Rameau.

Tout cela, c'était la caresse amie de la patrie retrouvée ; les tableaux, les meubles, les bibelots, l'échappée sur le château, les Fables de la Fontaine, la phrase de Rameau ligués dans une symphonie d'élégance calme et mesurée pour me faire vivre une heure de France.

Je me demandai quel était ce je ne sais quoi qui donne un air de famille commun à tout ce qui a pris naissance sur notre sol : au réalisme brutal de Fouquet et des Clouët, aux effigies solennelles et pourtant si vivantes de Philippe de Champaigne, à l'ascétisme de Lesueur, aux scènes populaires des Lenain, à la philosophie de Poussin, à la grâce nacrée de Watteau et de Fragonard, aux vaporeuses chimères de Prud'hon.

C'est que l'esprit français est fait de clarté, d'équilibre, de logique. En peinture, l'esprit de clarté se traduira par la synthèse, le sacrifice du détail inutile; la clarté exigera que tout le tableau converge vers un but bien déterminé. L'esprit d'équilibre nous donnera cette élégance mesurée, cette horreur de l'effort inutile, du tapage, qui est tout le secret de la distinction française. L'esprit de logique, par contre, ce sera la source de notre idéal artistique un peu exclusif, de notre tendance à la peinture littéraire, de notre goût pour le sujet.

Cette digression est indispensable pour nous donner le fil directeur dans le chaos apparent de l'évolution artistique vers 1830, évolution à laquelle Mme Rang s'est trouvée mêlée intimement, puisque c'est de l'atelier de Delacroix qu'elle assistait à la bataille.

Ce que nous allons voir n'est pas autre chose qu'un retour au sillon national après les divagations les plus violentes et les moins françaises que notre peinture ait connues.

L'école de David a vécu. Qui va prendre le sceptre? Est-ce Delacroix? Est-ce Ingres? Delacroix ignore l'équilibre, la mesure, il ouvre les portes de l'art au tourbillon des passions. Ingres ne satisfait pas notre besoin de vérité, sauf dans quelques portraits ; il cherche à nous imposer un idéal factice de vérité pétrie d'après un pur type de beauté sorti de son cerveau.

Il y eut une lutte ardente, un duel fécond de chefs-d'œuvre, mais aucun des deux peintres ne réussit à prendre la tête du mouvement artistique, à lui imprimer une orientation définitive. La peinture française oscille d'abord entre les deux tendances, s'épuise en tâtonnements; elle trouve son expression dans le blaireau sentimental et fade des Ary Scheffer, des Delaroche, pour ne citer que les plus supportables. Leur dessin correct, leur couleur aimable, leur littérature feront tou-

jours les délices du gros public ; en 1830 surtout, où l'on est, en art comme en philosophie, comme en politique, pour le juste milieu. La bourgeoisie qui a fait la révolution de 1830 s'est épouvantée de ses propres audaces. En littérature même, on marche vers la réaction modérée de Delavigne et de Ponsard.

Cette école sans envolée est bien significative de notre état d'âme d'alors. C'est la morne accalmie après les violences, c'est le besoin d'équilibre du cerveau français, contre qui sont venues se briser et la fougue de Delacroix, et l'intolérance dogmatique d'Ingres. Mais cette atonie passagère n'est que le recueillement qui précède les sublimes enfantements. A l'heure même où le génie français semble près de sombrer dans l'anémie des ateliers à la mode, une pléïade de jeunes gens arpentent, sac au dos, nos vieilles forêts de l'Ile de France, les berges humides de nos lentes rivières ; ils plantent leur chevalet au pied d'un chêne, au coin d'une métairie, et, naïvement, vont écrire les pages les plus émues de notre peinture française.

Suivons Mme Rang pendant cette étape curieuse de l'histoire de l'art.

Delacroix n'avait plus grand'chose à lui apprendre de la technique de la peinture, mais elle aimait à lui demander des conseils, à venir le voir à son atelier ; et là, tout en brossant les *Massacres de Scio*, la *Liberté sur les barricades*, ou l'*Evêque de Liège*, le peintre lui faisait ses confidences, se lamentait sur l'aveuglement de ses contemporains. Elle le laissait dire, mais tout en souhaitant plus de succès à son professeur, elle allait aux Salons regarder sans haine le *Vœu de Louis XIII* et le *portrait de Bertin*. Son éclectisme intelligent l'éloignait de toutes les intempérances et lui composait déjà une personnalité très intéressante. Ses portraits étaient maintenant en bonne place dans les Salons annuels et, dès 1828, à la suite d'un concours, l'Etat lui achetait une composition : l'*Héroïsme de Bisson*, qui fut donnée au ministère de la Marine.

Mais nous nous intéresserons davantage au portrait de sa mère adoptive, Mme Vaucorbeil, et à ceux de ses beaux-parents, le pasteur Rang et sa femme, peints tous trois en 1830, parce qu'ils sont caractéristiques de sa manière et marquent un pas décisif dans l'évolution de sa pensée.

Toutes les promesses que contenait son propre portrait de 1823, elle les tient ici ; déjà nous sentons que les grandes œuvres approchent.

VI

MADAME RANG A ALGER

En 1832, nous trouvons Mme Rang à Alger, où son mari est capitaine de port et aide de camp du prince de Joinville. Elle fait pour quelques années le sacrifice des leçons de Delacroix et du foyer d'art parisien qui a vu ses premiers succès.

Elle subit cette fascination de l'Orient à laquelle ont cédé tant de poètes, tant d'artistes.

L'Orient des nuits balsamiques, des coupoles, des minarets, l'Orient des apothéoses finies, de la décrépitude chatoyante, du haillon sublime, obsédait son esprit.

Plus que jamais l'Orient était à la mode : l'expédition d'Egypte, Navarin, la prise d'Alger nous avaient remis en contact avec le Croissant ; André Chénier, Victor Hugo, Gros, Delacroix avaient vulgarisé le cimeterre et le turban. A vrai dire, le goût des « turqueries » avait toujours été très vif en Europe : les Primitifs, Véronèse, Rubens, Rembrandt s'étaient complus aux armes damasquinées, aux aigrettes, aux étoffes soyeuses et bariolées. Mais bien peu d'artistes avaient vu l'Islam face à face ; le voyage était dispendieux, plein de périls. Aussi se contentait-on d'un Orient de convention, évoqué des ruines de Cordoue et des *Mille et une Nuits*.

Nous nous imaginons sans peine la joie de Mme Rang à la nouvelle de ce départ pour Alger, un Alger inédit en quelque sorte, qui ne nous avait ouvert ses portes que depuis deux ans.

La ville avait encore tout son pittoresque composite, son vieux môle contemporain des Barberousse, son Pênon espagnol, ses remparts turcs hérissés de bastions, le labyrinthe du quartier arabe dominé par la Casbah ; déjà cependant un quartier européen s'y greffait et toutes blanches surgissaient ces rues : d'Orléans, Philippe, de la Charte, des Trois-Couleurs, dont les noms nous reportent en pleine Monarchie de Juillet.

L'ancien palais des Deys, la Casbah, était devenu une

caserne. Tout cela sentait un peu la profanation, aussi l'on ne se faisait guère d'illusions sur l'apathie apparente des indigènes ; les mesures les plus sévères étaient prises pour parer à toute éventualité : au delà des cimes bleuâtres de l'Atlas, c'était le mystère, l'Algérie inconnue, peut-être révoltée demain.

Les Français s'étaient vite adaptés à cette vie en camp volant, insouciante et large d'Alger ; un uxe tout oriental était de mise, et aussi les plaisirs bruyants, les réceptions, le besoin de s'étourdir de gens qui pourraient bien se réveiller au bruit de la fusillade.

Mme Rang était obligée par la situation de son mari de paraître aux fêtes officielles, mais ses meilleures heures s'écoulaient à son chevalet ou dans les ruelles et échoppes du quartier arabe qui lui fournissaient ample matière à croquis. Les hautes personnalités d'Alger voulaient avoir leur portrait de sa main : tel le général Drouet d'Erlon, gouverneur de l'Algérie ; tel cet énigmatique Yusuf, alors chef d'escadron de spahis, dont les aventures romanesques et la belle prestance faisaient une manière de héros.

Il se fit peindre dans l'appareil le plus théâtral qui soit, harnaché d'armes et d'étoffes de luxe, sur un fond agrémenté de cactus et d'un coucher de soleil sanglant. Près de lui, un de ses soldats prosterné lui tend la tête coupée de quelque ennemi vaincu. Il tint absolument à ce que ce macabre trophée fût peint d'après nature.

Il fallut que Mme Rang, munie d'une autorisation du gouverneur, se mît en quête d'un condamné à mort, dans les prisons d'Alger ; la tête d'un forban fut trouvée expressive à souhait et, aussitôt l'exécution capitale, prêtée toute chaude à l'artiste, qui la copia, non sans dégoût. Que n'eût-on pas fait pour satisfaire les manies prétentieuses de ce guerrier ?

Le tableau de Mme Rang nous fait oublier tout ce fatras par la mâle beauté du visage de Yusuf, où s'allient la finesse du Levantin et l'impérieuse volonté du conducteur d'hommes.

Elle traita aussi des sujets moins tragiques : une *Algérienne à sa toilette*, une *Femme de Constantine achetant des bijoux*, qui fut médaillée au Salon et achetée par le général d'Erlon, une scène d'intérieur intitulée : *Femmes d'Alger*. Cette dernière toile est bien une des plus savoureuses qu'elle

nous ait laissées : une Juive est étendue sur de luxueux coussins ; contre sa poitrine vient se blottir son jeune fils, amusé et effrayé à la fois du rictus d'une servante noire accroupie près de sa mère.

Ce tableau nous révèle Mme Rang alliant le sens de la composition à ses qualités de portraitiste. La scène est enlevée avec une verve charmante ; les trois personnages sont des portraits d'une physionomie intense et pourtant ils ne posent nullement ; chacun joue son rôle avec naturel. Mme Rang a une façon de triompher des difficultés, comme en se jouant, qui nous les fait presque perdre de vue.

Son dessin prend une grande aisance : le torse de la négresse est indiqué avec une simplicité et une sûreté que seule une grande science peut se permettre. Le tissu des étoffes, la matière des bibelots sont traités sans minutie, en quelques touches abrégées qui nous en rendent l'esprit. Le coloris est audacieux, mais l'accord de ces tons violents est d'autant plus riche que l'harmonie en est plus éparpillée. Il y a dans le tissu jaune brodé de rouge du pagne de la négresse, dans le ton chocolat de sa peau, dans la chair laiteuse de la Juive, un arpège excellent.

Signalons un progrès. Mme Rang ne traite plus ses fonds comme une tapisserie ; tout est bien à son plan et dans son enveloppe aérienne.

Un jour, une bonne nouvelle parvint à Louise ; son professeur débarquait à Alger. Delacroix revenait du Maroc, où il faisait partie d'une mission envoyée par Louis-Philippe auprès du Sultan.

Il apportait dans ses bagages les esquisses de sa *Rue de Méquinez*, de ses *Convulsionnaires*, de sa *Noce*, qui allaient faire tant de bruit à Paris, déchaîner autant de colères que sa *Barque du Dante*. Son premier soin fut, on le devine, de se faire montrer les travaux de son élève. Il ne lui marchanda pas les éloges, et, trouvant qu'il y avait quelque chose à apprendre à Alger, il décida de séjourner quelques semaines chez ses amis Rang. Louise le pilota dans la ville et c'est au cours de ces fructueuses promenades que le peintre ébaucha ses fameuses *Femmes d'Alger* un des joyaux de notre Louvre. Quoique portant le même titre que celui de Louise, ce tableau est traité dans un esprit tout différent. C'est assez dire que

l'élève ne peut pas être accusée d'avoir pastiché son professeur, même dans cette scène orientale. Sans doute ils durent échanger des idées sur l'orientalisme, sans doute il y a une certaine coïncidence des sujets, mais combien l'impression de chaque œuvre est distincte !

Chez Delacroix, c'est le farniente oriental, la somnolence fardée du harem ; chez Mme Rang, c'est l'étude attendrie d'une scène toute vivante d'observation et d'humour : un enfant qui s'étonne et tremble, une négresse qui rit de toutes ses jolies dents blanches. Delacroix évoque un lieu et des mœurs ; Mme Rang une scène entrevue de l'éternelle comédie humaine.

VII

MADAME RANG A LA ROCHELLE

Après deux années passées à Alger, Mme Rang traversa une période assez mouvementée, remplie de longs et fastidieux déplacements entre les différents ports où elle accompagnait son mari. En 1838, celui-ci fut nommé gouverneur de Nossi-Bé, où il mourut quelques années plus tard.

Mme Rang se fixa à la Rochelle et y ouvrit un cours de peinture. Son existence décousue n'avait nullement ralenti son ardeur au travail : dans les villes où elle avait séjourné, elle n'avait cessé de peindre. Les portraits qu'elle allait faire à la Rochelle sont assurément ses meilleurs. Son talent est en pleine maturité ; sa palette s'est enrichie sous le ciel d'Alger, son observation s'est aiguisée par la pratique constante de son art. Elle va nous tracer des pages de grande allure : les portraits de M. Christophe Gon ; de l'amiral Garnault, ministre de la Marine ; de M. Rang sur son navire (nous l'avons décrit au début de cette étude) ; les deux portraits de M. Théophile Babut, qui ont tant d'aisance affinée ; puis ce charmant tableau où son fils Sander coupe des pommes, étendu au pied d'un arbre.

L'œuvre maîtresse de Mme Rang est le portrait d'un aveugle : M. Jean Babut (1840). Elle réussit à nous dire des choses difficiles à formuler, pour lesquelles il ne suffit pas, comme pour la plupart des portraits, de quelques locutions franches, nettes et concises. Rien n'est plus impressionnant que cette tête qui écoute et regarde sans voir, la vie étrange de ces mains prêtes à palper.

En 1845, Mme Rang épouse en secondes noces M. Théophile Babut. Elle fait de rapides voyages en Belgique et en Italie, mais qui n'eurent pas d'influence sensible sur sa manière. Signalons parmi les œuvres intéressantes de cette période : un *Saint-Denis*, commandé par l'Etat, les portraits de ses filles ; de M. Eugène Babut ; le *Tableau de famille* (1850), etc... Elle dépose enfin le pinceau en 1867.

Elle vécut jusqu'en 1884 entourée d'un cercle de charmants Rochelais : Fromentin, Eugène Yung, J.-J. Weiss, Antonin Proust, Arvède Barine.

L'été, à sa maison de campagne de Jéricho, les vieux amis de Paris, Riesener, Corot venaient fréquemment faire appel à sa large hospitalité et évoquer les grandes batailles artistiques d'antan. Delacroix resta en correspondance avec elle jusqu'à sa mort et ne cessa de lui donner des marques d'intérêt et d'affection. Il tint à être le parrain de son second fils.

VIII

DEUX LETTRES INÉDITES DE DELACROIX A Mme RANG

Paris, 20 janvier 1844.

Chère dame,

Je suis un vrai monstre, au moins d'ingratitude, et je travaille tous les jours à le devenir de toutes les manières, car je me ratatine de plus en plus et notamment depuis plus de deux mois. Je suis repris de la gorge avec des intermittences de plus mal et rarement de mieux qui m'ont forcé à prendre un grand parti dont je commence à me trouver mieux : c'est de me claquemurer tous les soirs, ou presque tous les soirs, de peur de m'exposer au froid, aux soirées prolongées et surtout aux discours prolongés qu'entraîne la vie du monde. Mais comment, ayant si peu de distractions, comment, privé de l'usage de la parole, n'ai-je pas encore mis la main à la plume pour vous remercier de votre souvenir, c'est ce que votre amitié expliquera et pardonnera, j'espère, pour toutes les raisons qui font que les infortunés artistes ne font rien comme les autres, ou plutôt font tout de travers. De fait, j'ai été presque toujours malade et dans cette disposition dont se moquent tous les gens qui ne sont pas nerveux, où toute chose vous paraît une fatigue que l'on remet au lendemain.

Votre lettre aimable m'a fait beaucoup de plaisir. L'humanité est drôlement faite. Tandis que vous aspirez à revenir à Paris, je n'aspire, moi, qu'à le quitter. J'ai les rues et les figures de Paris en hor-

reur : il me semble qu'on n'est heureux que dans ces bonnes villes où l'herbe pousse dans les rues et où l'on n'entend parler de rien. Je voudrais enfin pour la santé de l'âme autant que pour celle du corps vivre un peu plus près de la nature, c'est-à-dire voir plus facilement des champs, avoir de l'air, pouvoir mener une vie qui ressemble un peu plus à celle d'un paysan. Je tiens si peu maintenant à tout ce qu'on appelle les divertissements du monde, que je trouverais mille avantages à être tout entier au travail dans une solitude modérée, me couchant et me levant avec le soleil.

Vous devez être fort étonnée de toutes ces pensées philosophiques. Ce sont les miennes, je vous assure, et depuis longtemps. Le malheur est que mon métier et le manque d'indépendance me clouent dans cet enfer. Vous m'en direz autant de votre côté. C'est toujours la question d'argent qui vous empêche de suivre votre inclination.

Je suis bien sensible à l'amitié que vous voulez bien me continuer et vous concevrez que, dans la situation d'esprit où vous me voyez, j'en ai plus besoin qu'un autre, et justement j'arrive, ou je suis même déjà dans l'âge où toutes les causes naturelles se réunissent pour relâcher ou rompre tous les liens de ce genre. Les uns meurent et vous plantent là brusquement pour vous en tirer comme vous pourrez ; les autres se refroidissent, et c'est pire encore. Je ne saurais vous dire tout ce que le mariage m'a enlevé d'amis. C'est encore un grief que je conserve contre lui.

Faites mille amitiés à mon filleul (1). Il est muet : tant mieux. Il ne se compromettra pas et ne fera ombrage à personne. Cela ne l'empêchera pas, j'espère, d'avoir de l'esprit. Il aura même par cela le plus rare de tous et dont j'ai malheureusement trop manqué.

La dinde était parfaite ; vous êtes mille fois trop bonne. Les truffes, divines.

Nous nous en sommes donné, moi et mes amis (Riesener y compris, qui vous envoie mille hommages), jusqu'au menton, malgré la maladie.

Je ne sais pas bien ce que c'est que ce fond que vous me demandez, pour un *Christ*. Je vais essayer de vous faire un bout d'aquarelle (1) que je vous enverrai par Mme Auger, pour qu'elle tienne un peu plus de place que dans cette lettre.

Veuillez, chère dame, offrir à M. Babut mes souvenirs bien empressés et bien affectueux et recevoir en particulier mille amitiés bien sincères.

EUG. DELACROIX.

(1) Delacroix n'avait été parrain que par procuration de Georges Rang, fils de Mme Babut, veuve Rang.

(2) Ce *Christ*, à l'aquarelle, de Delacroix, est actuellement à la Rochelle, dans une collection particulière.

J'ai écrit ceci hier soir et je suis tout étonné de vous envoyer ce papier jaune d'œuf que j'avais pris pour blanc à la lumière.

Paris, 3 juin 1849.

Chère dame,

Je ne vous écris que pour avoir à vous faire des excuses. Quand votre dernière m'est arrivée, j'étais exténué de travail. Je m'étais entêté à finir de mauvais tableaux pour le Salon. Je comptais me reposer à la campagne et j'ai été forcé de faire partie du jury pour l'exposition. Nommé par les artistes eux-mêmes je ne pouvais guère refuser. Mais au bout de deux séances, j'ai été pris d'une fièvre avec éruptions violentes à la peau qui m'ont inquiété et retenu plus de 15 jours. Je voulais vous envoyer une petite esquisse pour votre portrait (1). Vous allez la recevoir, mais je ne sais ce que je fais encore et je ne peux me remettre à la peinture. Ne la considérez donc que comme acte de bonne volonté. Peut-être cela vous guidera-t-il pour l'effet. Il faut dire aussi que j'ai été contrarié par les tons que vous aviez indiqués dans votre esquise. Cette contrainte a fait que je n'ai su quel parti tirer de tout cela.

Vous recevrez un tableau de Defforges, qui me paraît, dans toute sa boutique, ce qui convient le mieux pour l'objet, quoique ce soit bien froid : d'après ce qu'il m'en avait dit, je m'attendais que ce serait mieux. Peut-être aurais-je pu vous envoyer des choses supérieures, mais alors il parle de prix fabuleux pour ses locations (2).

Vous devriez changer le ton de la robe dans votre portrait (3). Une couleur changeante et un peu claire ne ferait pas mal. Il me semble que je vois aux femmes des robes dans les tons de gorge de pigeon qui pourraient aller ; mais dans tout il faut essayer.

J'ai introduit le chien au coin de droite du tableau : il appuie sa tête sur la cuisse de son maître et motive le mouvement de l'enfant qui se retourne vers lui.

Nous avons ici des chaleurs très fortes : je pars demain enfin pour la campagne et j'espère que cela me remettra.

Faites agréer à M. Babut mes amitiés bien sincères et dites à mon filleul que j'espère qu'il réalisera les espérances que fait concevoir l'attitude studieuse qu'il va avoir dans votre tableau de famille.

Adieu encore, chère dame, et mille amitiés dévouées de votre serviteur.

ÉUG. DELACROIX.

(1) Il s'agit du *Tableau de famille* (1850).

(2) Delacroix se chargeait de louer, pour le cours de Mme Babut, des tableaux chez un marchand de Paris. Mme Babut les faisait copier par ses élèves.

Après la mort de Delacroix, c'est Eug. Fromentin qui s'occupa de ses locations.

(3) Delacroix revient à l'esquisse du *Tableau de famille*.

Ces deux lettres, entre bien d'autres, montrent que l'amitié de Delacroix pour son élève avait résisté aux épreuves du temps. L'estime qu'il témoigna pour sa peinture en lui donnant ses conseils jusqu'aux dernières années de sa vie suffirait à classer très haut l'œuvre mal connu de Mme Rang-Babut.

Cet œuvre sortira-t-il un jour de l'oubli injuste où il est relégué ? Qu'importe ! La manière de sentir est infiniment supérieure au résultat; l'âme du peintre vaut mieux que ses succès.

WILLIAM ROMIEUX.

LE FÉODAL

A Marie et à Georges Lenarinier.

Dans ce vaste nid de mousses, d'un vert sombre, couleur du velours des écrins ou des écailles des reptiles, tournent ces roues monstrueuses, majestueuses, mais si vieilles, si fantomatiques, tellement des machines du passé qu'elles en sont comme la terrible légende. Elles tournent sous le fouet brillant de l'eau et elles ont des corps noirs, gâtés, cariés, décharnés, qui feraient peur sans les scintillements du cristal autour d'elles. Cadavres de brûlées portant l'arc-en-ciel en écharpe, elles semblent tombées là d'un effroyable incendie céleste, d'une explosion du soleil ayant lancé sa colère en disques de ténèbres, en anneau de fumeur exaspéré, et elles tournent, dans ce gouffre, comme tournent les astres morts, par la force acquise, par habitude, peut-être parce que l'infini est une mécanique sans âme !

En réalité, ce sont d'honnêtes roues de moulin.

Du pont conduisant à l'entrée du château on les voit se mettre en branle au contact de l'eau vivante vomie par des serpents de bois. Elles bougent, d'abord incertaines de leur direction, puis prennent leur élan et accomplissent leur tâche. Elles s'éveillent sous la caresse perfide qui les pousse vers l'illusion de la durée, la caresse froide d'un être plus fort qu'elles, mesurant son élan pour mieux leur faire sentir l'éternité de son génie, de l'eau, principe de toute existence, de l'eau, le cerveau fluide et mystérieux de la terre. Et les roues tournent, subjuguées. Comme les canaux de bois serpentant, elles ont été, jadis, en d'autres siècles, des arbres fleuris de feuilles, des arbres fleuris d'oiseaux. Elles ont aimé, elles ont chanté, elles ont mis des fruits au monde et elles ont dû mourir comme les serpents de bois canalisant les caprices de la rivière ; elles sont devenues d'obéissantes machines qui préparent le pain des hommes.

Mais l'eau, elle, ne s'est pas donnée aux hommes, elle s'est

prêtée, seulement. On n'a pas pu la tuer pour dépecer son cadavre en tronçons blancs ou noirs. Elle frappe les roues de son fouet d'argent, elle chante toujours, elle aime toujours et demeure glaciale, méchante, impérieusement dominatrice pour les grandes roues dociles qui tournent aveuglément dans leur cercle vicié par la machinale obéissance. L'eau dit :

— Je passais par là. Je suis venue sans me presser, j'ai vu tout de suite ce qu'on pouvait obtenir de moi, et, d'un bond, j'ai vaincu la difficulté.

Plus loin, ayant reconquis son aisance coutumière, l'eau libre va jaser avec des femmes sous l'auvent d'un lavoir. Ah ! ce n'est pas elle qu'on oblige à travailler longtemps ! Vous la croyez bien occupée, mais elle est déjà partie, loin, très loin, et elle a changé sa jupe verte pour une robe bleue...

Le château, de son côté, se moque aussi de ses fidèles servantes grommelant leurs patenôtres en filant au rouet. Il dresse deux donjons au-dessus du pont, au-dessus de l'eau, et, plongeant l'œil narquois d'un croisillon dans cet abîme, il songe :

— Vous avez travaillé jadis pour moi. Lors, vous étiez de nobles filles. Maintenant vous travaillez pour la République. Vous n'êtes plus que des prostituées !

Dans le fond, tout au fond de leur antre, une petite masure dont le toit est écrasé par un écroulement de roches baisse les paupières de ses deux volets misérables sous le regard de l'aigle, car elle est la *maison de la mauvaise farine*. On met là les moutures éventées et on prétend que tous les rats du pays s'y régalent — il y aura toujours des pauvres, n'est-ce pas ?

A gauche des roues du moulin, un bouquet de cristal s'épanouit, la moitié de la rivière qu'on n'a pas pu capter et qui fuit en offrant la fantaisie d'une cascade. C'est à la fois si épais qu'on croirait à des bouillons de sirop et si léger, si sucre filé, qu'on rêve d'un lustre de Venise suspendu par un magicien. On pourrait le toucher en se baissant, mais en y mettant le doigt la force du jet entraînerait sûrement le corps.

A droite de ce bouquet fantastique l'ombelle d'une fleur de persil sauvage, blanche et verte, cherche à imiter ce qui lui arrive dans la figure et elle reste minuscule, toute tremblante, agitée d'un intense frisson, de la folie du projet avorté.

Devant le rude gosier de la voûte, on hésite un instant à se faire avaler par la porte d'honneur, herse levée, vous montrant les dents. Là-dessous on n'aperçoit plus son chemin. Derrière soi, le pont se continue vers la ville basse, puis remonte vers la ville haute en s'aidant de la rue de la Pinterie comme d'une canne. On devine vaguement, entre les pointes de la herse, des arbres robustes, de flexibles guirlandes, un peu de nuées gris rose dans un pan d'azur soyeux, tout le secret de la féodalité ! Branches noueuses de l'arbre généalogique tendues en bras d'athlètes, rameaux souples en tailles longues de princesses... et des ruines, tant de ruines ! Amère désolation des jardins nobles qu'on a fait prisonniers pour les mieux livrer à la curiosité publique.

Pour pénétrer dans ce château, qui appartint primitivement à un seigneur Raoul et qui, maintenant, renferme un singulier musée de la chaussure, il faut s'adresser aux gardiens-concierges, employés du nouveau propriétaire : *l'Etat*. Là, dans une chambre du moulin, séparés cependant de l'entreprise commerciale du pain quotidien, l'homme et la femme logent aux pieds du colosse, ouvriers cordonniers eux-mêmes l'un et l'autre, ils le chaussent ou dénouent les cordons de ses souliers.

C'est un beau jour pour étudier les secrets féodaux ! Les nuages gris rose flottent dans l'azur pour nous rappeler que la pluie de notre époque est spécialement tissée par le soleil. Dès qu'il paraît, elle se précipite à sa rencontre. C'est la trame où il en est réduit à exécuter des broderies de perles. Jadis, ah ! jadis, aux bonnes époques des suzerains, le soleil vivait à part dans un palais de vermeil éblouissant dont aucun regard ne pouvait soutenir l'éclat. A présent il se mêle à la foule des nuées, couche en des auberges louches et il en résulte de fâcheux mécomptes, des histoires de roi voyageant incognito, en habit terne, que l'on prend souvent pour un malfaiteur. Il se fait vieux, a des idées de s'encanailler tout comme les vieux châteaux de France.

On entre. On questionne des ouvriers qui entourent une pierre, des truelles à la main. Ce sont des maçons que leur franchise rend prolixes : Cette pierre-là, voyez-vous, une clef de voûte, est venue d'en haut, des murs ou des étoiles ! Ils n'ont pas l'air bien fixés et ils hochent la tête. Ils pensent à la prochaine grève du bâtiment. Vous comprenez, si on doit

quitter un travail régulier pour aller ramasser des cailloux ? Encore un écusson dans leur gamelle socialiste ! Malheur ! Et l'architecte envoyé de Paris par les Beaux-Arts prétend qu'on n'en finira jamais... c'est le couteau de Jeannot. On remplace le vieux par du vieux neuf et le vieux neuf par du moderne. Le squelette héraldique par un tronc plébéien. Pour le renseignement relatif aux concierges... eh bien, comme tous les concierges, le gardien est dans les escaliers ! Vous feriez mieux de vous adresser à sa femme, qui est moins loufoque. Elle n'a pas sa pareille pour astiquer, fourbir, balayer les salons de la boîte.

On trouve enfin la femme. C'est une belle femme, elle est tout en noir, s'efforçant au comme-il-faut bourgeois, ses hanches font craquer l'étoffe. Brune, rouge, avec des yeux de charbon, elle jouerait facilement les Marianne de cavalcade. Elle se saisit des clefs de toutes les voûtes, elle, en personne, qui a la victoire facile. Elle parle d'un ton obligeant et réticent. Elle regrette bien que son homme ne puisse faire visiter aujourd'hui parce qu'il sait mieux qu'elle, mais il est occupé à piocher sa terre... Elle est suivie d'un petit fox dont les cris et les bonds lui donnent des distractions et lui permettent de réfléchir sur de graves problèmes. On dirait qu'elle a peur de trahir une cause.

Le montée vers les ruines réserve des surprises. En écartant des branches on retrouve la rivière, cette fois en nappe tranquille et ciselée de lentilles vert clair sur un vert glauque. Elle est partout, l'eau, agressive ou hypocrite, on sent qu'elle est la vraie gardienne, le dragon détenant le trésor sous les replis de sa queue moirée.

Alors, la concierge commence sa récitation obligatoire, d'un accent soudainement cérémonieux, hésitant, coupé par les jappements du chien :

— C'est ici que l'on enterra Foulques, le premier évêque de cette église, la chapelle du château... (Te tairas-tu, Fox !) Foulques et sa pierre, tout est enfoui sous l'herbe. Ça date du troisième, du treizième siècle, même que ça s'enfonce tous les jours davantage... (Bas les pattes, Fox !) Mon mari dit que c'est une pitié que de perdre ainsi ces matériaux d'antique. (Fox, tu es bien *assaillant*, tout petit que tu es !)

Et elle caresse Fox, qui pourrait s'appeler Foulques, les

chiens ayant, comme chacun sait, le droit de regarder un évêque.

— Vous avez l'air de bien aimer votre chien, Madame ?

La femme répond avec vivacité :

— Je vais vous dire : nous avions un enfant et il est mort... presque dès sa naissance ; on a eu beaucoup de chagrin, n'est-ce pas, alors... on s'est avisé d'un petit chien qui serait toujours dans nos jambes, qu'on gâterait... oh ! une bête comme ça comprend tout ! Il est comme notre fils que nous avons perdu.

Placide et belle, d'une grande animalité saine, la femme se répand en explications où se mélangent son amour maternel et sa passion pour le joli fox affectueux, gourmand, encombrant, quoique nécessaire à sa vie dénuée de tout espoir. On l'a transplantée là, dans une serre chauffée par l'Etat, elle est officiellement quelqu'un, c'est-à-dire une plante grasse dans un pot, et elle ne fleurit pas autrement que pour épanouir des mots extraordinairement techniques au goût musqué de préciosité ducale. Elle est effarée, mais opulente comme le serait une pomme de terre en robe de marquise. On l'a mise sur un plat d'or, le plat féodal, timbré d'une couronne où elle discerne des aspérités redoutables pour ses doigts gourds. Mais ce lui est un grand honneur de ne pas comprendre ! On vit richement, on mange tous les jours et on a en plus le travail de la chaussure bon marché.

—... Il faut vous dire aussi qu'il y a eu une grève dans notre ville... — puis elle se tait, bouleversée à l'idée que l'on pourrait se douter de la crise sociale qui a troublé son mari.

La cour intérieure du château est une nouvelle surprise. Extérieurement, en descendant vers les donjons de la porte, on suit des rues et des ponts qui vous dissimulent les pentes, on voit des tours énormes : *Surienne*, *Mélusine*, *le Gobelin*. Est-ce très haut ou très bas ? Pour la prodigieuse fantaisie de s'adjuger le moulin de la contrée, c'est-à-dire le droit au pain et à la famine, les seigneurs du pays daignèrent ne pas construire en nid d'aigle, ils occupèrent un fond de vallée. Ils ne voulurent pourtant rien perdre de leur arrogance et ils réalisèrent le miracle de dominer, *d'en bas*, leur ville à force de tours, de créneaux, de chemins de ronde, et si leur cour intérieure s'encastre dans les remparts elle a une formidable

échappée sur la perspective de la guerre. On verrait venir l'ennemi de loin, même assis sur le banc de repos, entre le fronton de la chapelle et le sentier que la servante parcourt pour aller au puits.

— Là, fait la gardienne, désignant le centre de la cour très incurvé, il y avait autrefois un bassin pour mettre des poissons, une grande pièce d'eau toute entourée de sculptures et de statues. L'aucien propriétaire a fait combler ça parce qu'il craignait les accidents. C'est enfoncé sous la terre, comme la chapelle. L'architecte des Beaux-Arts a dit qu'on *l'exhimerait*. On dépensera bien de l'argent... et on y remettra des poissons rouges.

Les poissons de la République ? Fox gonfle ses oreilles en regardant la nappe de verdure où il y a peut-être une rainette verte cachée. Plus tard il gonflera certainement les oreilles ainsi pour guetter le poisson rouge.

Peu à peu on se fait au langage alternativement confidentiel et pompeux de la gardienne. Elle balance ses hanches comme deux paniers pleins de pêches dont le vermillon duveteux lui servirait pour se farder, le dimanche. Ses cheveux, en chignon négligé, lui font une ombre sur le cou. Elle sourit en montrant de larges dents propres. Superbe commère, on l'entend marchander une volaille au marché. Elle s'embrouille dans ses clefs volumineuses, mais elle se retrouve toujours quand il s'agit du petit Fox :

— Il a été bien malade et on a cru qu'on allait *encore* le perdre !

Ah ! oui ! l'autre enfant.

Autour de cette cour d'honneur s'élèvent des arbres centenaires qu'il faudra malheureusement couper afin de reconstituer l'église. Augustes prisonniers, entre ces murs et ces donjons, condamnés à morts auxquels on ménage désormais la lumière. Après la chapelle souterraine, dont on n'aperçoit qu'un pilier plongeant dans la terre comme y plongerait la cuisse d'un homme gras, se dresse, de trois côtés, l'étrange architecture intérieure des tours qui ont l'aspect de maisons ordinaires, à toits très pointus, coupées par le milieu. De grandes fenêtres, aux vitraux croisillonnés de plomb les percent d'orbites vides sans le cillement d'aucun rideau. L'ancien propriétaire pouvait s'offrir le luxe d'une famille désunie :

le corps du logis nord pour son père, celui de l'ouest pour sa femme et celui de l'est pour lui, avec le petit pavillon en retrait pour l'institutrice de ses enfants. La gardienne raconte comment le dernier marquis, gêné dans ses opérations de bourse, fit de l'argent de toutes les pierres sculptées tombées des voûtes. Pourquoi n'aurait-il pas eu le droit de transporter ailleurs, en un paradis des pierres sculptées, ces vieilles choses bien à lui ? Et la brave femme ajoute :

— Elles sont en Amérique !

Voici que tout à coup, sur une estrade naturelle formée de chapiteaux et de dalles funèbres amoncelés où l'herbe drue se charge de poser une rampe d'émeraudes, on voit surgir un groupe d'enfants, des enfants du peuple qui improvisent leur théâtre de la nature. Les uns sont couronnés de lierre, les autres de liserons. Un garçonnet dodu comme un amour de carton-pâte porte une blouse rose brochée de pissenlits et une petite fille en sarrau noir d'écolière s'est fait une traîne de clématites. Ils crient et tapent des pieds, se souvenant d'avoir pris la Bastille en la personne de leurs aïeux. Leurs voix perçantes, renvoyées par les murs du chemin de ronde, retombent les unes contre les autres avec de timides chevrotements de bêtes égorgées. *Surienne* et *Mélusine* sont de ces ogresses qui dévorent les échos, ne pouvant dévorer les enfants.

— Le jeudi, remarque la gardienne montant le perron du milieu, ils sont ici en sûreté. Pas de bêtes, pas de voiture, pas de bohémiens. C'est du bonheur pour tous les gamins des environs.

Il n'y a, en effet, que quelques oubliettes à fleur de sol et le profond précipice du puits qui rejoint la rivière sous les fortifications, mais ces dangers sont tellement anciens qu'ils font partie du musée de la ville : ils sont à l'Etat, aux Beaux-Arts. Les enfants comme les hommes les contemplent sans y toucher. On peut même dire qu'ils les regardent sans les voir.

Du perron du milieu, on embrasse le panorama de cette cour d'honneur où cinq petits écoliers en rupture de classe font la loi. Les grands arbres, prisonniers, soupirent de toutes leurs branches et les créneaux, vieilles dents grises, mâchent à vide.

C'est tout un monde à faire renaître en fermant les yeux. Les arbres encore à la hauteur des touffes de lis, la grande vasque, festonnée de sa dentelle de pierres, remplie d'une onde claire, miroir immobile, réfléchissant la lumière pure des temps où il pleuvait seulement l'hiver. Et des oriflammes de soie claquent sur les donjons, allongeant aux détours d'une allée, sablée d'or, une langue d'ombre pourléchant les fleurs. Des servantes vont et viennent portant des corbeilles, des pages retiennent de grands lévriers qui halètent, un faucon échappé tourne en spirale heurtant ses œillères aux fronts des statues. Sur le perron même où nous nous accoudons, le seigneur du lieu s'appuie, fripant son gant de chasse...

Les enfants crient, tous ensemble :

— C'est à moi, à moi, de faire le duc !

Quel est le rôle : de l'homme apparu ou des enfants jouant?

Les pierres, demeurées intactes après l'avoir abrité, pourraient-elles nous dire ce qu'il pensait, ce matin-là, en étirant son gant de chasse ?...

La gardienne hèle son mari.

Vers la tour la plus haute, dans un étroit plant de potager, tachant la cour d'honneur, on aperçoit, piochant ferme, un personnage mince et sombre, simple ligne de démarcation entre les salades et les choux : c'est le gardien, le concierge au milieu de son immeuble, le préposé de l'Etat, l'officiel locataire du moulin. On entre chez lui naturellement comme dans un moulin, car il doit être au service de tous, fonctionnaire fonctionnant, il est un détail des grandes roues... et ne se dérange pas.

La femme dit, modestement :

— Lui, saurait vous parler du premier propriétaire.

Le premier propriétaire, c'est le duc Raoul. A cette appellation, un peu familière, l'évêque Foulques doit trembler sous ses nombreux siècles de platras.

On pénètre dans le famenx musée des chaussures. Il n'est éclairé que par une fenêtre donnant sur la cour, fenêtre dont l'embrasure s'orne d'un large banc de marbre au rebord poli par les frottements des anciens *carrés* de velours. Un verre de cuisine contenant une rose malade et deux brins de myosotis est posé sur une petite table. C'est là que la gardienne, digne et ennuyée dans son embonpoint de Marianne,

trône quelquefois en raccommodant les chaussettes de son époux : « le temps d'aérer la pièce ! »

La pièce est sombre, ovale. La cheminée, fabuleuse, par où descend la lune, les soirs d'automne, donne asile, ô dérision, à la *Salamandre*, système Chaboche, mais justement cela est si anormal que cet effort modeste du progrès se trouve anéanti par le formidable éclat de rire du passé. La Salamandre en fonte représente une jolie marmite attendant l'heure de distribuer la soupe aux pages. Ce n'est presque rien dans cette cheminée monumentale, à peine un petit four ! Et de longues vitrines encombrent la salle, comme des châsses où l'on aurait mis de précieuses reliques.

Le royaume des chaussures ! La gardienne s'épanouit :

— Mon mari, je vais vous dire une bonne chose, il est ouvrier dans la partie et il connaît le nom de chaque paire. Rapport au grand commerce de notre ville, qui fournit de souliers toute la France, même l'exportation, on a voulu garder la collection du savant. On s'en est bien disputé de Paris à chez nous pour savoir qui aurait son héritage. Comme de juste, c'est notre ville qui l'a emporté. Vous avez là des modèles de tous les pays de la terre, à finir par les Chinois ! Il y en a quinze cents paires aussi solides que si elles sortaient du magasin. Dame ! Je les soigne, c'est la fortune du château !...

Il faut bien en convenir, le château féodal recèle un magasin, et le plus extraordinaire ce n'est pas qu'il puisse être là, protégé par l'ombre du seigneur Raoul, mais qu'il conserve, en bon état, toute cette friperie. Depuis la collection chinoise où la plante estropiée des patientes se moule encore dans un cuir fleuri de chimères, jusqu'aux énormes bottes d'égoutiers luisantes de leur dernier travail, tout y est, tout s'étale sur le velours des tablettes aux violents parfums de naphtaline. Ah ! ce cauchemar de ces pieds coupés qui gardent maintenant le château du duc Raoul au nom prédestiné !.. Est-ce que tout ne serait-il pas vraiment écrit dans le *Doit* et *Avoir* du Destin ? Est-ce que depuis longtemps on ne savait pas que toute royauté finit en quenouille et que la toile filée par *Bertrade aux grands pieds* servirait de linceul à un collectionneur de chaussures ! Folie et cauchemar ! Quel est le romancier qui oserait riquer une pareille situation, une coïncidence aussi hardie ? Oui, ils sont là tous, les petits et les grands souliers,

ceux du menu Poucet et ceux de Sept lieues. Ils s'alignent comme à la porte d'un hôtel Terminus où des valets en culottes vont venir les frotter des plus rares essences. Ils sont au Terminus, au terme de leurs longs voyages, à jamais vernis par la suprême récompense de ne plus servir. Gloire aux brodequins, aux escarpins, aux bottes persanes, aux talons en accroche-cœur et aux décolletés *prunelle* 1830 ! Ils y sont tous... La nuit...

Oh ! la nuit ! quand souffle le vent de décembre, quand la neige met un manteau de baptême aux vieilles tours du duc Raoul, on doit voir des hirondelles noires dans l'azur d'un ciel d'acier bleui. Ce sont des corpuscules en habits, des *queues-de-pie*, des *arondes* au gilet blanc arrivant à tire d'ailes, les mille et un fantômes qui viennent pour chercher leurs petits souliers, leurs grandes bottes, leurs pantoufles de Cendrillon ou leurs mules de princesses. Ils volent le long des cieux de Noël, mais ils n'ont plus de cheminées ! Et là, ils s'assemblent devant l'âtre où se passent de regrettables scènes de confusion. On maudit le féodal château, toujours aussi cruellement féodal, parce qu'il a encore trouvé le moyen de chausser les souliers des morts, façon bien moderne de déclarer qu'on ne marche pas sans lui.

— Voici, continue la gardienne, prenant soudainement une voix de crécelle, de pensionnaire sûre de savoir sa leçon, voici la perle de la collection, les chaussures des Indes : fleurs de lotus et fleurs d'oranger. Ces deux paires sont uniques au monde, d'une valeur inestimable. A chaque pas que fait la personne, les fleurs s'ouvrent.

C'est grotesque et délicieux ! La gardienne des magasins du seigneur Raoul saisit respectueusement une espèce de petit violon monté sur patins, elle déclanche un ressort en l'appuyant au coin d'une vitrine, et, en effet, une fleur s'ouvre. Exquisité diabolique ! Il faut imaginer cette carcasse de bois recouverte ou de satin ou de chair, l'orteil s'encastrant dans la hampe d'où jaillit la fleur, une corolle à dessein charnue, d'une matière blanche pour l'oranger, rouge foncé pour le lotus, toute polie par d'anciennes caresses, tellement lisse sous le doigt qu'elle en est elle-même des caresses et de la peau tiède. Et cela dut servir certainement. Un pied soigné de coquette a fait éclore à chaque pas vers l'amour ces fleurs

adorables dardant leurs pistils dorés ; à chaque pas, vers la gloire d'être aimé, le prince indou a fait surgir le rouge éclair de ce lotus merveilleux !

Il semble qu'on entende gronder quelqu'un dans la cheminée. Le père Noël serait-il resté là pour savoir comment remplir tous ses souliers ? Non ! Ce n'est que le vent qui se heurte à la Salamandre et s'étonne de la rencontrer à la place de la bûche traditionnelle. La salle est sombre, un peu triste pour un magasin.

Oh ! tous les fantômes qui ont touché un instant la terre de leurs talons, où sont-ils ? Où sont-ils ? Les pieds coupés, rangés comme une armée de petits soldats de plomb dans leur boîte ne marcheront plus, ils n'iront plus ni à l'amour ni à la guerre ; ils n'iront plus à la quotidienne victoire sur la vie, à la victoire du jour sur les ténèbres, c'est pour eux l'éternelle nuit du musée.

— Nous y mettons aussi du poivre contre les mites ! ajoute la gardienne, laquelle ne veut rien négliger de ses devoirs de conservatrice.

Pourvu, mon Dieu, qu'une nuit de décembre, malgré la naphtaline et le poivre, l'armée des fantômes, l'armée des *pieds nus*, ne fasse pas crouler la forteresse... en éternuant !

Et l'on gravit deux marches, on en redescend trois pour trouver un autre musée où s'entassent des vieux canons, des couleuvrines, des boulets de pierre. Au milieu de ce cataclysme guerrier gît une silhouette de femme évanouie. En se penchant sur elle on comprend qu'elle représente une noyée.

— C'est un moulage, déclare la gardienne. Ce qui jette un froid.

Plus loin, vous montrant la maquette du monument dédié aux mânes d'un célèbre général d'artillerie né dans la ville des cordonniers actuels, imperturbablement elle ajoute :

— Ça, c'est le cheval à Lariboisière ! avec un dédain marqué pour celui qui le monte.

On grimpe maintenant dans les remparts.

La concierge signale à son chien les tournants dangereux.

En haut, on découvre des porcelaines fendues aux jolis tons effacés, des tableaux couturés, des meubles pêle-mêle Henri II, Louis XIV, Louis XV et Empire. La charmante ingénuité d'un collectionneur a installé une vitrine de papillons

exotiques sur des panoplies ténébreuses, leurs nuances diaprées damasquinant les lames rongées de rouilles. Dans un coin un petit bidet Régence, avec appuie-mains de panne élimée, s'offre comme un tabouret à la cour, et des saintes vierges paysannes en faïence verdâtre regardent venir, par la meurtrière aux étroits losanges de plomb, un Messie qui ne vient pas, mais, dehors, une giroflée pousse dans les murailles de la tour, au loin les collines bondissent comme les chevreaux du Cantique...

Quand on apprend à la gardienne que sa commode vernie est peut-être bien Louis XV, mais que ses cuivres ne sont pas authentiques, elle vous répond, en y mettant toute son âme :

— Cependant je les fais à la serviette magique toutes les semaines !

Elle est essentiellement conservatrice... même des préjugés.

Et puis on redescend. Du chemin de ronde on voit valser toute la ville autour du château. C'est une ville gracieuse dont quelques clochers sont de travers. Son château, lui, est sinistrement d'aplomb et rectifie leur position par la rigidité de la sienne.

La concierge vous désigne un petit monument perché comme la tourelle d'un guetteur.

— Ça, c'est la chapelle *en renaissance*.

Elle entend par là qu'on la répare et elle vous avertit qu'il serait imprudent d'y aller voir parce que son escalier manque de marches. De loin, cet escalier a l'air d'une spire de fumée, c'est une échelle à revenants, gens de nature légère.

On va s'asseoir enfin sur un banc de gazon. Les enfants sont partis, le chien se couche. Le rideau du crépuscule descend lentement. On demeure ici depuis combien de siècles ?

— Il reste les souterrains à visiter, dit la gardienne perplexe ; c'est les appartements du premier qui ont enfoncé, rapport aux éboulis. Mais je ne vais pas là dedans, mon mari connaît mieux ça que moi.

De nouveau elle appelle son mari. Il se nomme Firmin. Les échos répètent lamentablement : hein ? hein ? semblant interpeller ce profane.

— Hein ? Hein ? Firmin ? Qu'as-tu fait de nos biens ?

L'ombre gagne peu à peu le tapis du gazon, accompagnant

ce gardien sombre des abîmes. La margelle du puits est toute noire et plus noire devient la bouche du gouffre d'où souffle l'haleine fétide des anciennes corruptions du château. Il faudrait voir, en effet, les dessous de cette maison féodale, les oubliettes, les prisons avec leur soupape de fer où l'on passait deux cordes, l'une pour le pain, l'autre pour la cruche et où quelquefois on ne suspendait plus rien. Heureux alors le prisonnier qui, s'agrippant à la corde nourricière, s'en faisait une cravate pour baller dans l'éternité! Ah ! que de trappes, de chausses-trappes, que de soupiraux où l'on a tant soupiré, que de vides attirants, que de pièges du vertige ! On devra franchir des échelles simplement posées sur les précipices béants, des planches branlantes, tous les ponts volants que l'architecte a fait lancer sur ce qui fut l'ancienne salle des gardes pouvant contenir, en temps de guerre, la garnison complète, douze cents archers !.. (Et à ce propos, ne pas oublier *le trou de l'archer :* au coin de chaque tour, à cet angle rentrant que rejoint l'amorce du rempart, certains petits retraits creusés en nids d'abeilles où l'on découvre par une lucarne basse ce qui pouvait être les douves ceinturant la citadelle et d'où l'on voit, transposition comique, la tête des passants de la rue ayant remplacé les grenouilles. Va-t-on dire que le bon vieux temps des douves ne connaissait pas les lois de l'hygiène ? Un tout à l'égout possédant une chute de cent pieds d'air pur !!)

Une ombre mince, plus noire de son mystère intérieur, s'avance avec le crépuscule qui bat de l'aile autour des visiteurs. C'est lui, Firmin, il a fini de sarcler ses légumes. Il salue et on le salue. Il rit bizarrement et l'on rit avec inquiétude. Personne n'est très à son aise ici, parce que cet homme qui vient de piocher là-bas a l'aspect d'un fossoyeur. Il porte une blouse noire, longue sorte de lévite, un képi noir aux armes de l'Etat. C'est un fonctionnaire, après tout, il a le droit d'être grave, même quand il rit.

Dans la fraîcheur des grands arbres centenaires, le puits souffle ses odeurs de cavernes et ce képi semble orné de deux palmes d'argent mises en croix comme deux tibias. Ce gardien des souvenirs féodaux est blond, d'un blond roux, presque rouge, son teint est celui d'un enfant ou d'un malade. A son menton se creuse une singulière fossette où se niche son rire perpétuel fait d'une envie de pleurer. La bouche tremble,

imberbe, les yeux, bleuâtres, sont voilés d'une buée de cendre. Ni beau ni laid, un peu plus distingué qu'un homme ordinaire, ce personnage s'exprime avec une raillerie cependant familière, comme s'il condescendait à parler à des gens du peuple. Non, il n'a plus rien à nous faire voir que l'âme du château, ses souterrains, ses oubliettes, ses précipices qui inspirent le vertige... Est-ce bien la peine de visiter encore tout cela? L'âme du château, il la porte tout entière en lui, car elle l'a *enchanté*. Si impossible que cela puisse paraître, il est, à lui tout seul, ce très mince personnage : *le féodal*.

— Pour tout vous dire, fit-il d'un ton détaché, alors qu'on ne lui demandait plus rien et après avoir, cependant, accepté une cigarette, il faut commencer par les commencements... Quand je suis venu ici, j'avais les idées bien tranquilles d'un ouvrier expert en sa partie. Je pouvais travailler aux usines ou chez moi. Je ne songeais qu'à m'arrondir un magot. Tant par paire de chaussures et tant par visiteurs du château — ce n'est pas pour vous demander quelque chose, aujourd'hui, ça regarde ma femme! — On remplacerait les semaines de chômage par les mois des vacances. Le *tourisme* (il prononçait le mot comme certainement persuadé qu'il signifie l'appétit qu'on peut avoir pour les *tours* de sa maison) rapporte encore plus de nos jours, en France, que les semelles de carton. Ah! oui, c'était une jolie retraite pour un soldat! j'ai fait mon service militaire dans la cavalerie... J'ai eu des chevaux! (Il sourit) puis je me suis marié. Ma femme est allée mettre sa soupe sur le feu, on est entre hommes, hein, je peux bien l'avouer, j'ai pris la fille d'un aubergiste qui avait des terres au soleil, mais il les a bues... pas le soleil, mon beau-père! Les aubergistes, c'est des alcooliques, presque tous. On a été heureux avec ma femme, puis le petit est mort, des convulsions, le médecin disait qu'il tenait de famille. Un sang pourri, quoi! Moi, je n'ai jamais pu supporter le vin. Je préfère le cidre aux boissons frelatées par les marchands... Ah! ce que j'en ai vu défiler ici des gros bonnets! Des ministres, des comédiens, sans compter les richards anglais, des Messieurs qu'il faut surveiller du coin de l'œil, car ils émiettent *mes* murs. Les Anglais, quelle sacrée racaille! Ma femme prétend que je me ferai renvoyer parce qu'un jour j'en ai *oublié* un au fond d'un souterrain, histoire de rigoler! Elle a couru le déliver, cette inno-

cente ! Je vous le demande? Est-ce que je peux leur permettre de toucher aux trésors de la France ? L'Etat, c'est moi, ici !...

Un silence coupa ce prologue. On était assis sur les bancs du théâtre de la nature, des dalles funéraires mises en tas, mais lui, adossé à la haute margelle fleuronnée du puits, il tenait toute la scène du geste assuré d'un qui sort du puits en question pour laisser couler sur des humains quelconques certaines vérités incontestables, tous les immortels principes de sa lignée. Tenant de la dextre une petite étincelle de feu, il éclairait la nuit des temps où fut construite son antique et robuste demeure. Il y a des peuples qui sont souverains, mais il y a aussi des souverains qui sont *peuple !* On aurait sans doute perdu ses peines à lui apprendre qu'un roi de France avait, avant lui, prononcé ses propres paroles. En effet, l'Etat, *c'était lui* en sa personne tour à tour joviale et funèbre, avec cette légère différence que l'Etat perçoit les impôts au nom de la République, tandis que lui laissait sa Marianne percevoir en son nom, système plus pratique, sinon plus élégant. Il reprit, d'un ton gouailleur:

— Ma femme, c'est une brave créature, de la brioche ! Elle n'a pas d'instruction du tout, mais quand elle aurait été à l'école jusqu'à treize ans, comme moi, ça ne lui serait d'aucune utilité puisque les Beaux-Arts nous ont donné un manuel. Moi, j'ai pas eu besoin du boniment. Ça m'est venu tout seul ! A vivre parmi les vieilles choses, on se fait vieux. J'ai appris en écoutant tomber les pierres ! Ça vous parle froidement à vous en pincer le cœur, d'abord, ensuite on devine qu'elles en ont trop vu pour avoir besoin de vous tromper. Après la mort du petit, ma femme voulait s'en aller. J'ai haussé les épaules : où qu'on aille il faut qu'on trouve l'enterrement au bout et on n'est pas sûr de finir proprement. Ici, c'est comme si on habitait son caveau d'avance : c'est froid, c'est étanche, pas d'humidité, malgré la rivière, et c'est d'un entretien facile, car... ce n'est ni les couronnes ni les fleurs de lis qui manquent ! Je n'ai pas beaucoup de religion, pourtant ça flatte toujours de se savoir copain d'un gros évêque enfoui là tout exprès pour vous bénir ! Faut un peu d'encens sur la mort, histoire qu'elle pue moins... Ça plaît à la bourgeoise de coucher dans la chambre du moulin. Elle aime d'entendre les roues tourner, ça l'empêche d'avoir peur, la nuit. Moi, j'aurais préféré habi-

ter *Mélusine!* Que voulez-vous, faut bien sacrifier aux femmes! Nous sommes plus près de la ville du côté du moulin, il y a les voisines qui s'en viennent causer, les enfants qui s'amusent avec le chien. Ce chien, c'est son caprice! On a eu aussi un chat, mais il a chu dans les roues, et le temps de lever les bras, il avait fait de l'écume rose !...Moi, pour vous dire vrai, je ne suis heureux que sur le chemin de ronde. Après avoir travaillé comme voilà ce soir dans mon potager, planté mes choux, je monte là-haut et je tourne... les roues du moulin n'en font pas davantage. Ah ! ce que c'est chic de voir le populo des créneaux de notre *Mélusine!* On l'entend murmurer, les jours de foire, et tout le grand tapage qu'il fait ne vaut pas plus de là qu'une querelle de gamins jouant aux billes. Ce populo qui gueule si fort quand il s'agit d'un sou. Vous pensez si cela me gêne? J'ai sept mètres d'épaisseur aux remparts de l'Ouest! Nos tours écraseraient la ville en moins de temps qu'il n'en faut pour coller un talon! Avant la grève, j'allais souvent rue de la Pinterie, où il y a des coins pour goûter un petit muscadet assez agréable, mais on y rencontre tant de vandales! Oui, des vandales! Ça ne parle que de fermer les églises, de piller les banques ou de saboter l'ouvrage. J'ai essayé de tous les conseils avec eux, ça n'a jamais mordu. Ils buvaient facilement ma tournée d'eau-de-vie de cidre et ils me recrachaient ça plus facilement encore à la figure en dégoûtations syndicales. Je n'ai jamais pu me faire à leurs associations où tout le monde commande et où personne n'est le maître. Ils ont inventé des tas de sociétés et ils veulent nous en fourrer, naturellement, jusqu'aux oreilles ! C'est comme la coopérative de *Chez nous*. On est chez soi quand on y apporte des peaux de contrebande mal grattées, passées en fraude, des saletés dont on fabrique des godillots à faire reculer un régiment de va-nu-pieds. Ce n'est plus ni du cousu-main ni du clouté lourd, c'est du *collé-tampon*, de la foutaise! C'est prendre le prolo par les chevilles pour le faire sonner, de la tête ! — Et il y en a qui vous parlent de *la cheville ouvrière!* — Chez ces gars-là on parle surtout pour ne rien fiche. On enfile des mots sur des aiguilles tirées de longueur de toutes les bobines... et ce que ça poisse! Quand j'ai eu soupé des camarades, je ne leur ai pas envoyé dire! Je n'avais que l'embarras du choix pour les patrons et j'ai tout planté là, camarades et patrons. Je vous demande

si c'est un sort pour un homme de prendre mesure du pied des autres. N'y a plus que ma femme pour garder la fidélité à la chaussure, elle a ça dans le ventre, rapport aux *babys*, les *babys*, c'est des chaussons d'enfant. J'ai voulu être libre, mon maître, quoi ! Je préfère ne plus arrondir le magot. Je me moque un peu de devenir un richard parmi les pauvres. J'ai mieux que ça, ici. Je pourrais tenir un siège durant trois ans, ils ne m'auraient jamais les tripes ! Notez que je fournis le pain de la ville et des environs ! La grande roue motrice tourne dans notre dos. Notre lit est juste contre la cloison qui nous en sépare. Qu'un soir, je jette un tronc d'arbre entre les engrenages et j'affame toute la contrée durant une semaine, peut-être un mois, car il faut la croix et la bannière pour réparer ce mécanisme-là qui est tellement à l'ancienne mode que personne ne peut plus rien y comprendre. Ah ! ils connaissent le fer, aujourd'hui... mais ils ne savent plus travailler le bois ! Le bois, ils en font du papier pour le noircir de toutes leurs crasses politiques ! Moi, je m'en ficherais pas mal du cran d'arrêt. J'ai ma provision à la huche. Mon verger donne le cidre. Je suis un Breton qui la connaît, allez ! Je partage avec l'Etat, oui, c'est-à-dire que je mets un quarteron de pommes de côté ; seulement, quand on me les demande, elles sont toujours pourries. Que voulez-vous que les Beaux-Arts fassent d'une pomme ? J'ai de la salade, un plant de choux, des radis, des petits pois... ah ! le terreau ne manque pas vers la chapelle souterraine, c'est un vrai beurre. A chaque instant on est obligé de trier les os, car un charnier, ça vous envoie du *tout-venant*, n'est-ce pas ? Et on brûle ce qu'on ne peut pas consommer. Il paraît qu'à la Révolution ils ont fichu des religieuses par les poternes dans les douves. Elles ont fondu. La terre ? C'est comme la croûte d'un pâté : le meilleur est dessous. Pour vous finir, il faut que je vous dise que c'est à la grève que je les ai lâchés. Comme de juste il est venu des meneurs de Paris pour emberlificoter les choses. Le syndicat voulait trente centimes par paire de chaussures finies et les ouvriers ne songeaient qu'à raccourcir la journée. (Il eut une suprême ironie.) Il faut que le populo raccourcisse ! Il a ça dans les veines depuis 89. Et plus il raccourcit de gens ou d'heures de travail, moins qu'il est libre parce qu'il n'a jamais su profiter de sa chance. Ce qu'il est *crime* quand

il s'y met et ce qu'il est poire, le lendemain, quand, du haut des arbres, il tombe des petits gendarmes ! Il passe bien son temps de récréation à parler politique, mais comme il ne sait pas se gouverner il fabrique de mauvais gouvernements. Rien ne sèche plus la langue et ne dérange plus l'estomac comme le fil poissé de la politique. Plus qu'on en dévide, plus qu'il en vient !... Donc, de ce coup de temps-là, on montait cinq cents à la rue de la Pinterie pour en voir débouler cinq cents autres sortant des manufactures. Ça s'égrenait le long des chands de vin et les meneurs n'y trouvaient plus leur compte à la minute du chambard général. Les femmes pleuraient parce qu'on envoyait leurs enfants dans des familles parisiennes, histoire de leur former le tempérament, alors que les Parisiens nous envoient leurs gosses en Bretagne pour leur santé ; on crevait donc des deux côtés, très honorablement, chacun y mettant du sien. Les meneurs qui, seuls, désiraient la grève à outrance, les meneurs étrangers, s'entend, se multipliaient : sauf votre respect, on aurait dit des mouches sur une charogne ! On en découvrait jusque sur *mes* remparts, rapport à la visite réglementaire. Ils venaient là, les cochons, en partie de plaisir entre deux *mittingues* et s'appuyaient des frusques ducales et des mausolées d'évêque pour leur dessert. Si bien qu'un matin j'en ai attrapé un qui mettait son nom — y s'appelait Jules ! — au canif, sur l'écusson de Raoul. Ça n'a pas traîné. J'y ai poussé mon discours moi aussi. — Comment, qui me répond, t'es larbin dans ce château au lieu de te liguer avec les bons bougres pour l'avènement de la sociale ? — Je demeure ici, que je lui dis, parce que ça me plaît et si je suis pas capable de buriner mon nom en fine anglaise comme toi sur le dos des défunts, j'ai choisi depuis longtemps entre le royaume des mufles et l'empire des morts. J'y suis, j'y reste. Ce n'est pas toi ni toutes les gueules d'empeigne que je connais qui me feront sortir de mon donjon pour aller mesurer vos heures de travail... que personne, au fond, chez vous, n'a envie d'exécuter. Ce que vous voulez tous, c'est d'être payés pour ne rien fiche ! Eh bien, z'yeute-moi, mon camarade ! moi, c'est l'Etat qui me nourrit. Et je vis au moins dans de la beauté. — Toi, t'es en prison, mon vieux ! T'es en prison dans ta turne, comme le galonné dans sa caserne ! — Et puis, toi, mon colon, tu es en prison dans la rue ! Il ne tiendrait qu'à moi, tu entends,

de faire sonner les cloches et tirer le canon ! Oui, le canon ! Si je parlais à la ville entière du haut de la *Surienne* ou du *Gobelin* pour dénoncer tes sales manigances, faudrait bien qu'on m'écoute. rien qu'à cause de la rareté du fait : un ouvrier qui chercherait vraiment à venger le peuple contre vous. Et le temps que mettraient les autorités à arriver, vous seriez cuits par la *poix bouillante*, la poix !... ça ne manque pas dans notre métier de cordonnier et j'en connais la source ! Mais, quoi ? Ma femme a la migraine ! Que si tu préférais aller battre l'eau pour empêcher les grenouilles de couiner... choisis ! — Alors, qui me dit, je vois qu'on sait plaisanter en Bretagne. Tête de Breton que vous êtes, vous ne comprenez pas qu'on vous exploite, vous, comme les autres ? Pourquoi que vous demeurez au moulin au lieu de coucher à la *Mélusine ?* Je dois vous avouer qu'il avait touché juste, le bandit ! Oui, pourquoi n'étais-je pas installé dans la *Mélusine ?* A de certaines heures de la vie, ma foi, il est bon de juger les choses d'en haut ! Je lui colle au hasard : — Mélusine ? C'était une garce ! — parce que faut en boucher un coin à ces gens-là, tout de même. — Oui, qui me dit sérieusement, c'était une femme serpent, une sale musique d'auto. Elle réveillait tout le patelin quand elle chantait. — Alors, je devine qu'il n'en savait guère plus que moi là-dessus, le manuel des Beaux-Arts ne mentionnant pas la chose. Je lui reprends la dispute plus serrée. — Votre Révolution de 89, tas de gniafs, vous l'avez faite pour mieux chausser les bourgeois, et maintenant ils vous reconduisent à coups de pieds dans le derrière comme si vous étiez leurs vrais fils ! Faut recommencer tout, *remettez* la tournée, les louveteaux ; seulement, cette fois, c'est la tournée de votre propre sang. Les bourgeois que vous avez aidés à sortir de l'œuf vont vous bouffer. Ils sont bien plus malins que les aristos ! Ils sont patrons, usiniers et banquiers au jour d'aujourd'hui. Y a même eu un sacré tanneur qui a été président de le République et, mâtin, ce qui crânait, *çui-là*. Pour une claque de *box-calf* (veau n'ayant pas encore brouté) vous allez vous en flanquer d'autres, de claques, et c'est l'Américain qu'aura la commande du patron bourgeois, de l'ouvrier enrichi...On fera venir l'article d'Amérique avec l'ouvrier pauvre, le futur bourgeois, citoyen du monde ! J'ai toujours vu, à la fin des fins, que le travailleur français était joué par le

travailleur étranger à cause qu'on peut pas s'entendre, excepté pour s'offrir à boire, quand on ne cause pas la même langue. Oui! Oui! je comprends! *L'Internationale!* Ça doit finir par des chansons. Le concert Européen et des tas de blagues du même tonneau? Si chacun gardait ses *box-calf*, y aurait peut-être moins de veaux morts-nés ailleurs! D'où que tu sors, toi, le Jules? Parions que tu as un patronyme d'alboche!.. — Moi, vous saisissez, je cherchais une façon de lui trouver la gale pour le foutre à l'eau, cet aboyeur de réunion publique. Lui, pas rassuré, reculait toujours en ricanant. Faut vous dire qu'on se prenait de bec sur les remparts et qu'on voyait l'omnibus de l'*Hôtel des Voyageurs*, gros comme un pou, à cent pieds sous nos braguettes! Il rigolait assez peu, le pauvre orateur de caboulot! Mes murs de pierres, mes portes de fer et ma chapelle enterrée, qui le guignait de son soupirail borgne, lui donnaient une frousse inimaginable! On n'a pas coutume dans son métier de se promener chez les ducs. Alors, vous ne savez pas ce qui arriva? Eh bien, il m'invita, tout uniment, à lui offrir une verte, de bonne amitié! Ah! ce qu'il m'a *remis* ça, la nuit de la fameuse collision entre jaunes et rouges! J'ai reçu le gnon sur le crâne d'un qui n'a pas laissé son adresse. Pour moi, c'était signé Jules. J'étais allé flâner de leur côté au lieu de garder mon poste d'honneur à la vigie de *Mélusine*. J'en ai eu ma récompense, oui, d'avoir lâché un moment le château pour le populaire! La femme me disait : — N'y va pas. C'est pas ta place. Je te défends de sortir. T'as déjà la tête à l'envers... — Et les voisines criaient : — N'y allez pas puisque vous pouvez vivre de vos rentes! — Dame! J'ai voulu faire mon grand seigneur! J'y suis allé pour le plaisir du spectacle! Mais quand je suis revenu... ah! mille millions de tonnerre! D'avoir vu tous ces imbéciles se cogner, toute une ville en rumeurs pour des histoires de pantoufles mal cousues, vous me croirez si vous voulez, j'ai eu envie de baisser la herse!... Quand la herse tombait, du temps du véritable Raoul, douze cents archers se rangeaient derrière les créneaux... Moi, j'étais tout seul contre une ville. Au moins... si mon petit vivait... mon garçon, qui tiendrait ses quatorze ans à la Pentecôte! C'est qu'on se sent fort, voyez-vous, quand on est deux de la même race, l'un pour continuer l'autre!...

Et il se tut, s'abîmant dans un rêve où nous ne pouvions plus le suivre.

L'ombre du soir n'était encore qu'un peu de cendre, mais elle semblait se tamiser par ses yeux caves, d'un bleu de trou percé dans du feu couvant. Le goût de l'air avait changé. Cela sentait l'incendie. On ne savait plus si le puits montait de la nuit à pleins seaux ou si des flammes descendaient, panachées de fumée noire, de la colline d'en face. Ah! comme le goût de l'air avait changé!

Il nous reconduisit poliment jusqu'à *sa* porte. Ses manières étaient celles d'un brave homme vous ayant fait faire le tour du propriétaire. Il ajouta, le ton jovialement dédaigneux :

— Croyez-vous qu'ils ont tiré, ce jour-là, dans une fenêtre de la *Mélusine?* Oui, un coup de fusil de braconnier qui a su placer son plomb dans celui qui borde le manteau d'une dame du vitrail! Quel culot! J'ai fait mon rapport à l'Etat, mais l'Etat... (et il laissa tomber ces mots comme il aurait laissé tomber la herse), l'Etat, n'est-ce pas, *il est débordé* depuis longtemps, lui!...

Nous nous retrouvâmes, très penauds, devant les roues du moulin, devant ce nid de mousses d'un vert sombre, couleur du velours des écrins ou des écailles des reptiles, ces roues monstrueuses, majestueuses, tellement des machines du passé qu'elles en représentent l'éternelle légende, ces cadavres brûlés portant, à cette heure, au lieu de l'arc-en-ciel en écharpe, un voile de deuil, tournant sous le fouet d'une colère sifflante, lancés par une explosion céleste en disques de ténèbres, en anneaux de fumeur exaspéré, mettant dans ce gouffre comme la triste évolution de deux astres morts, marchant par la force acquise, par la tyrannie de l'habitude et peut-être parce que l'infini, cette mécanique sans âme, se répète..... à l'infini!

RACHILDE.

REVUE DE LA QUINZAINE

LES POÈMES

La Connaissance poétique (*1re note*). — De tout temps les hommes se sont efforcés de transformer l'*inconnu* en *connu*, que l'inconnu soit Dieu, le monde et ses phénomènes, ou l'homme lui-même. « Tout l'inconnu, dit Claudel, est la matière de notre connaissance. » Y a-t-il en effet pour l'esprit un autre but que celui-ci : connaître?

Sur ma table de travail, un éventail est posé. Que cet objet, le premier perçu, soit proposé à notre connaissance.

Un homme s'approche de la table. Cet homme est un savant. Qu'il accomplisse le premier les rites de sa religion.

La connaissance scientifique des choses, à laquelle nous voulons laisser le pas, n'est sans doute pas le premier mode de connaissance mis en œuvre par notre humanité. Il y a lieu de croire que les hommes ont, à l'origine, pris d'eux-mêmes et du monde extérieur une connaissance purement poétique et que la connaissance scientifique est plutôt le fruit d'un certain degré de civilisation. Quand nous cherchons à pénétrer le mystère des plus anciens peuples, nous sommes, dans ces investigations, plus efficacement secondés par les poètes que par les savants. Homère a fait des *actes de connaissance poétique* grâce auxquels nous ne sommes pas sans renseignements sur les choses qui entouraient Homère, et on peut se trouver plus enclin à rechercher la vérité des objets qui brillèrent sous le soleil antique dans les poèmes plutôt que dans les écrits scientifiques, alors même quand il en existe.

Il est vrai que, depuis des siècles, la connaissance scientifique a fait de curieux progrès ; elle permet, à notre époque, de composer des documents d'une valeur considérable ; si on ne doit pas en dire autant de la connaissance poétique, c'est que celle-ci a été du premier coup parfaite, totale et pour tout dire non susceptible de rectification.

Mais un éventail est posé sur la table et un homme s'en approche, qui est un savant. Il ne faut pas nous étonner si nous le voyons disposer tout d'abord autour de soi les instruments nécessaires à l'exercice de ses fonctions. La science ne confie rien à la mémoire ; elle se remet à l'écriture du soin de conserver fidèlement le bien acquis. La connaissance scientifique d'une chose procède par l'accu-

mulation des détails et comporte un nombre si considérable de circonstances et d'*attendus* que, la première nécessité étant d'observer, la seconde est, à coup sûr, de noter avec précision ce qui a été observé.

L'homme savant regarde l'éventail, puis le touche, puis l'ouvre. L'ayant ouvert il le referme et l'ouvre à nouveau. Il le palpe, il le sent, il le froisse; il exerce avec méthode et patience sur cet objet tous les sens qui nous permettent d'entrer en relation avec le monde extérieur; il se forme une représentation préalable, susceptible d'orienter ses investigations ultérieures. Et le voici qui note: « Secteur circulaire, rayon, longueur du rayon, surface développée... » Mais il faut d'autres renseignements pour *connaître*. Il ne faut surtout pas s'en remettre aux sens qui sont indécis et impuissants, mais aux instruments qui les prolongent et les affirment. Et l'homme met en jeu une complexe série d'instruments de mesure et d'analyse. La longueur, la largeur et l'épaisseur des matériaux, leur nature chimique, leurs aspects, leur structure microscopique, tout cela est scrupuleusement noté. Le savant considérant ensuite l'usage de cet objet dénombrera les mouvements qu'on lui fait accomplir, calculera le volume engendré par la révolution de cette surface, évaluera le déplacement d'air produit et poursuivra en tous sens, à compter de ce principe, ses observations et ses expériences.

Après quoi, muni d'un lourd et complexe document, il pourra donner une minutieuse, précise et intelligente description de l'éventail.

Mais admettons que ce même objet se trouve par hasard offert à la contemplation d'un poète. Admettons que le poète pénètre dans la pièce où se trouve en ce moment cet objet.

Il est à croire que le poète regardera toutes choses et verra incidemment l'éventail. Il fera chaud, une femme ouvrira l'éventail et le fera remuer, du bout des doigts; puis elle le fermera, puis l'ouvrira de nouveau. Le poète ne pensera point à l'éventail, *il n'observera pas*, il ne notera rien : il vivra pendant un certain temps dans la pièce où est cet objet et respirera l'air mollement agité par cette rame; et puis le temps l'entraînera ailleurs, et rien n'aura fait connaître aux hommes attentifs qu'une relation profonde et définitive se sera trouvée établie entre une âme et un objet.

Une période plus ou moins longue s'écoulera, peut-être un mois, peut-être un an, peut-être dix ans. Mais un jour, un jour où le poète poussé par une force obscure se sera mis à écrire, tout à coup l'image lumineuse de cet éventail revivra dans un poème. Et moi, qui vois et qui possède actuellement cet objet, je le retrouverai alors, je le reverrai avec une éclatante, avec une implacable lucidité. Et tous ceux qui ne sont point ici à cette heure et qui n'ont jamais vu cet

éventail, connaîtront, en lisant ce poème, connaîtront poétiquement

Ce blanc vol fermé que tu poses
Contre le feu d'un bracelet.

Qu'on ne dise pas : mais la connaissance poétique fait appel en nous à des souvenirs, à des images qu'elle met à profit... Il faudrait répondre que la connaissance poétique escompte beaucoup moins que la connaissance scientifique l'efficacité des conventions. Certes, quand Arthur Rimbaud, pour représenter le lever du jour, écrit :

L'aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes,

il établit entre le lecteur et lui une sorte de complicité. Pour nous aider à connaître l'aube, cette image nous est proposée : *l'essor d'un peuple de colombes.*

Bien entendu, cela suppose que nous savons ou que nous devinons ce qu'est une colombe ; mais qu'est cette convention à côté de toute la série des conventions qui nous sont nécessaires pour comprendre une simple phrase comme celle-ci : « Cette feuille de papier a vingt centimètres de longueur », ou bien comme cette autre : « Il fait 18 degrés au-dessus de zéro. » La notion arbitraire du degré de température ou du centimètre de longueur est si hautement conventionnelle qu'elle demande rectification d'un peuple à l'autre. Mais une image expressive est bonne pour tout homme vivant, possédant le libre exercice de ses sens.

Il serait dangereux de poursuivre plus longuement entre la connaissance scientifique et la connaissance poétique un parallèle propre à créer l'antagonisme. Ces deux modes de connaissance ne s'opposent point, car ils ne concourent pas au même but. Pour spéculative qu'elle paraisse parfois, la connaissance scientifique finit toujours par être utile. Peu importe qu'elle soit relative et constamment conventionnelle, puisqu'elle donne lieu à des applications pratiques que l'on appelle indiscrètement des *progrès* et qui ont au moins l'avantage de compliquer les rapports humains et de défrayer la conversation ; j'entends bien la vapeur, l'électricité, la télégraphie sans fil, l'aviation et autres fantaisies merveilleuses qui ont permis à l'humanité de croire qu'elle modifiait les conditions de la vie.

J'ai dit que la connaissance scientifique et la connaissance poétique ne s'opposaient point ; cela ne saurait laisser entendre qu'on puisse à aucun moment et en aucune manière essayer de les confondre.

Le savant et le poète s'efforcent tous deux vers le même but final : l'explication du monde. Mais ils mettent en œuvre des moyens si différents, ils font appel à des vertus si dissemblables qu'on commettrait une lourde erreur en cherchant à marier les deux modes de con-

naissance, c'est-à-dire en confondant la poésie avec la science et la science avec la poésie. Prenons même que l'erreur ne soit plus à faire: elle est faite. Une école pleine de bonne volonté, riche de doctrine et qui compte au moins une individualité intéressante a consacré et consacre encore un admirable, un vain et stérile effort à la création d'une *poésie scientifique!* De telles théories sont au premier abord séduisantes pour l'esprit; elles semblent concilier les velléités qui se disputent les plus belles intelligences, elles procurent temporairement cette impression d'unité si chère et si désirable, elles peuvent donner d'enivrantes illusions aux jeunes savants comme aux jeunes poètes. Mais ces illusions doivent, par leur ténacité, faire de mauvais savants et de pauvres poètes.

Le savant qui voudrait s'obstiner à contempler en poète les objets offerts à sa curiosité expérimentale s'exposerait vite à l'erreur. La science est pleine de ces écrivains gâtés par une imagination féconde et qui pénètrent dans la ténèbre à la faveur d'un flambeau capricieux et infidèle. Il faut jeter le compas, ou en accepter pieusement la servitude. Le goût des hypothèses est naturel à cette race orgueilleuse qui conçoit Dieu et qui est capable de génie; mais le goût des hypothèses est un vice lorsqu'il s'exerce en dépit de l'expérience.

Pour le poète qui voudrait concilier la contemplation et les pratiques scientifiques, il risquerait de perdre à jamais le goût de l'ivresse sacrée; il risquerait de flétrir ce qu'il veut posséder.

Mais qu'ils soient chacun pour soi ce qu'ils doivent être, ce qu'ils peuvent et savent être, et ils se rencontreront parfois, assis au bord du même fleuve, ils chemineront parfois côte à côte au flanc de la même montagne.

Demandez au physicien de vous entretenir du résonateur. Il vous expliquera le fonctionnement curieusement logique de ce globe métallique et perforé qui, entre plusieurs notes émises ensemble, en renforce uniquement une pour laquelle il est construit et à laquelle il correspond exactement. Mille calculs, mille raisonnements ingénieux vous aideront à comprendre la vibration sympathique de cet instrument de laboratoire.

Mais je connais aussi un poète, certes ignorant des lois de l'acoustique, et qui, voulant dépeindre un homme accoutumé à la généreuse conquête d'autrui, a écrit ces deux strophes.

Comme en chantant dans un caveau
On rencontre la note unique
Qui le fait vibrer tout entier
Et devient comme sa voix chaude,

Ses paroles feront trembler
Dans votre poitrine élargie

La voix belle qu'elle recèle
Et que vous ne soupçonniez pas,
Votre meilleure, votre seule voix.

Disons que l'homme n'a rien à envier à l'homme. Il n'y a pas plus de grandeur à pénétrer le secret du monde avec l'intuition poétique qu'avec la méthode scientifique. Les différences existent, mais seulement à la base ; et dans le septième ciel de la pensée, Claude Bernard est assis à côté de Dante.

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

Paul Adam : *Stéphanie*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Harlor : *Tu es femme...*, Plon, 3 fr. 50. — Camille Marbo : *La Statue voilée*, Fayard, 3 fr. 50.— Marcel Luguet: *Nannio*, Fasquelle, 3 fr. 50 — Charles Géniaux : *L'Océan*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Etienne Bricon : *Micheline Quinette*, Plon, 3 fr. 50.— Maurice Duplay : *L'Inexorable*, Plon, 3 fr. 50.— Claude Nisson : *Le Masque doré*, Plon, 3 fr. 50.— Ernest Psichari : *L'Appel des armes*, Oudin, 3 fr. 50. — Amédée Delorme : *Dans la grande famille*, Fontemoing, 3 fr. 50. — Henry Franz : *Service d'ami*, Eymard, 3 fr. 50.

Stéphanie, par Paul Adam. Délaissant les grands mouvements de foule, les trusts américains ou européens, l'auteur nous convie à la simple étude du cœur d'un bourgeois et quel bourgeois ? un parfumeur mondial ! Paul Adam ne peut pas s'empêcher de faire grand et dans son dernier livre, s'il prend un simple cœur pour théâtre de la guerre, il lui confère le droit d'être porté par un célèbre personnage de la noble industrie des parfums. Au fond, il n'y a pas de différence entre un homme de lettres et un chimiste. Ce parfumeur qui s'analyse avec tant de minutieuse bonne volonté a toutes les finesses d'un psychologue émérite. A force d'avoir respiré, délimité, classé de très subtiles odeurs il a mis en flacons soigneusement étiquetés les mille et un mouvements qu'il a ressentis pour ou contre son héroïne, cette petite fille anguleuse, incapable de laisser transparaître la véritable beauté de son âme. Le problème proposé est celui-ci : doit-on sacrifier le bonheur ou le plaisir de l'individu à la collectivité, sa propre volonté à la volonté de sa famille et essayer d'être juste avant d'être heureux ? Il n'apparaît pas que l'auteur penche pour la famille, mais il est très prudent en ce qui concerne son gros parfumeur. Il le blâme ouvertement de croire encore à la possibilité d'être aimé pour lui-même, c'est-à-dire que le gros parfumeur se trouve ridicule après s'être comparé à une mésange et qu'il se retire devant les exigences pécuniaires de son futur beau-père. La société serait donc déchirée par deux furies : l'égoïsme et l'altruisme. « Marie-toi. Tu feras bien ! Ne te marie pas, tu feras mieux. » Paul Adam n'ayant laissé au lecteur que la permission de dire des bêtises, puisqu'il a tiré de la situation de son héros tout l'esprit possible avant

la lettre... de faire part, nous devons donc nous résigner à énumérer les sottises qu'aurait pu faire cet homme de quarante-sept ans, qui n'ose pas être amoureux parce que ses parents le regardent. Mettre sa famille à la porte de son château en lui donnant en argent sonnant ce qu'il dépense pour elle en nature. La seule manière de bien vivre avec des familles besogneuses est de les tenir à distance. Il est toujours immoral de rendre témoin de notre luxe des gens qui n'en sont pas les dispensateurs, de plus, on a l'air de s'en servir comme repoussoir ou, ce qui est pis, pour se donner une qualité de luxe, la plus inutile des qualités : la bonté. Quand un Monsieur vole un cadre de 10.000 fr., ou l'achète frauduleusement, il faut le laisser aller en prison, au besoin l'y faire mettre sans bruit. (Ah ! les lettres de cachet avaient le mérite de laisser planer des doutes sur les motifs.) Lorsqu'une demoiselle veut faire du théâtre, il ne faut pas du tout lui inspirer l'idée de transformer sa vocation d'instrument en celle de véritable musicienne. Le génie des femmes consistant principalement en imitations et en attitudes, on rencontre beaucoup plus de bonnes actrices que de bonnes littératrices et la meilleure raison de ce que j'avance est que littérateur ne s'écrit pas au féminin. Maintenant il est absolument puéril de se mêler des querelles de sa famille, à moins qu'on ait un intérêt direct à les envenimer. La famille, monstre redoutable entre tous, est une espèce de pieuvre dont les bras ne servent qu'à entraver l'homme, tantôt en l'embrassant, tantôt en le paralysant par de trop fréquentes succions. Et puis il n'y a pas de famille. La mère existe jusqu'au sevrage et le père jusqu'au collège. Ces gens, dénommés père et mère, nous mettent au monde pour une toute autre raison que celle qu'ils donnent, plus tard. Je ne croirai jamais qu'on puisse fonder quelque chose de sérieux sur une série de gestes libertins ou simplement ridicules. Tolérer les phrases insolentes ou seulement insinueuses de la part de ses proches parents, c'est justement aider à détruire la famille. Que dirait-on d'un gouvernement qui recevrait les observations des anarchistes autrement qu'à coups de fusils ? La famille c'est comme le peuple : on ne peut le gouverner et s'en faire peut-être aimer qu'à la seule condition de s'en faire craindre. Mais le pauvre homme riche en question est un faible. Il voudrait s'attacher ses sœurs, ses neveux, ses nièces, ses beaux-frères et aussi la petite jeune fille mince qu'on lui a confiée. Ah ! sa vie est compliquée terriblement. Il aime aussi les beaux châteaux, les parcs ombreux, les pièces d'eaux miroitantes, les levrettes héraldiques et les belles actions héroïques ! Le pauvre diable d'homme riche qui, pour soutenir un train princier, sa famille et l'honneur de la parfumerie, renoncera au plus logique des droits : celui d'obtenir la paix intérieure. Ce conflit est intéressant et je suis sûre qu'il passionnera les lecteurs. On est toujours pris par

les mobiles sentimentaux qui conduisent aux pires défaites. Vers la fin du livre on entrevoit que le très noble vieux garçon, qui a refusé de s'unir en légitimes noces à une trop jeune fille, deviendra peut-être l'amant de cœur de sa nièce, parce que tout arrive, surtout quand on contrarie la nature pour complaire à la société. Est-ce bien là une morale ? Mais la morale, en littérature, c'est de faire d'abord une belle chose et, si Paul Adam y a réussi, j'espère bien pour son art qu'il ne s'est pas préoccupé de morale.

Tu es femme, par Harlor. J.-H. Rosny déclare : « Clarice, l'héroïne du roman, souffre parce que la société est trop pauvre en hommes dignes des femmes de cette race. » Les hommes n'ont pas besoin d'être dignes pour ce que leur demande l'héroïne de ce roman qui est une femme, en effet, très supérieure à ses compagnes du féminisme. L'égal de ce caractère-là se rencontrerait qu'il n'aurait peut-être pas l'idée sensuelle avant l'idée jalouse. Les hommes n'aiment jamais ces femmes-là d'un amour sincère, parce qu'ils ne les dominent pas. L'idée de domination exclusive est inséparable d'un amour mâle et l'auteur l'a si bien compris qu'il donne le pas à l'amitié dans cette histoire douloureuse d'un être se débattant contre toutes les vulgarités de la vie. Le bon petit bourgeois n'obtient Clarice justement qu'en lui étant fort inférieur. La tendresse qu'elle lui laisse prendre est une sorte de maternité, mais elle s'est vite déprise pour oser une amitié d'homme à homme. Lorsqu'on aura enfin créé ce troisième sexe, la créature dominant ses nerfs et toujours capable de raisonnement devant les difficultés de la vie, on aura détruit fatalement l'harmonie possible du couple. Il faut que l'homme, complète la femme en y ajoutant sa philosophie et son expérience ou la femme, déjà complète et armée, doit renoncer à être protégée, c'est-à-dire aimée. Et si elle consent à l'infériorité de l'homme, elle tombe dans le plus redoutable des travers masculins, qui est de préférer la poupée, le joujou à la créature vraiment son égale, sinon à sa supérieure. L'auteur, dans cet essai de féminisme loyal, de revendications honnêtes sans enrôlement ni mission ridicule, fait le procès de certains milieux malsains où s'élaborèrent les formules ambitieuses des féministes intransigeantes. Blanche Cimièze est une satire encore très au-dessous de la vérité. Il faut avoir entendu cette agréable et fort jolie personne divaguer après le champagne pour être certain qu'elle n'avait jamais séparé les instincts de la prostituée des réclamations de la femme libre, trop libre. Ce qui plaît le plus dans l'héroïne d'Harlor, c'est son obstination à ne pas aliéner sa liberté par le mariage d'argent ou la liaison intéressée. Elle sait qu'elle n'a pas le droit de se vendre si elle prend celui de se donner et, en se donnant, hélas! elle fait une aumône. Les gens trop riches peuvent-ils tout offrir en une fois ? Malgré ce beau roman, qui n'est en somme que l'histoire

d'une belle exception, Harlor me permettra bien de lui dire que la question reste entière. Faut-il être l'égale de l'homme et se passer de son amour ou faut-il l'aimer assez pour tolérer son infériorité? Maintenant, il y aurait le moyen de renoncer à l'amour humain, d'être chaste comme les religieuses de jadis, seulement il faudrait inventer un nouveau Dieu. L'art, la science, la politique, tout ça ne remplace pas un Dieu, bon ou méchant.

La Statue voilée, par Camille Marbo. Un milieu singulier, une mère intrigante pour le bon motif, un oncle, canaille innocente, des gens à la fois chasseurs de la pièce de cent sous et d'un idéal. Le malheureux jeune homme cherche par tous les moyens possibles à s'évader dans une passion assez exaltante pour lui faire oublier les misères de son existence, mais comme il arrive toujours en pareil cas, il exagère son désir de compensation et il retombe du haut de son rêve. Une femme pourrait lui donner les joies profondes qu'il réclame et il ne la voit que lorsqu'elle est partie, morte. Cet amour de la chimère lui survit. Il saura au moins que son idéal existait. Combien d'hommes peuvent en être sûrs, même au prix d'un crime de lèse-amour ?

Nanniô, par Marcel Luguet. Idylle grecque moderne. Un moine, l'higoumène Nikétas, rencontre Nanniô et son fiancé ; il veut les unir, car il les trouve beaux et, selon lui, le devoir de beaux êtres est de s'aimer. Manolis, le fiancé, part pour la guerre, et voici que le saint homme est chargé de l'âme de la fiancée. Après lui avoir prêché la sagesse, il s'oublie jusqu'à voir en elle la Vénus qu'il cherche dans son île par amour de l'art et peut-être aussi pour s'illustrer, car il a toutes les ambitions des artistes. Manolis revient. Il est le soldat idiotisé par la caserne. Nikétas le tue, car il défend son bien et désormais ayant délivré l'île d'un faux héros et possédant une Vénus dont l'âme du monde sera seule à jouir avec lui, le saint higoumène vivra en paix. Une page amusante est celle où l'on voit un souverain allemand faire de la photographie d'amateur.

L'Océan, par Charles Géniaux. Tous les drames de la mer et la vie d'un sauveteur qui meurt à son poste de sauvetage, où il s'est fait porter, quoique malade. Le vent furieux qui souffle dans ces parages semble avoir affolé tous ces braves gens. Ils parlent et agissent comme en un perpétuel cauchemar. La petite Chann-Rouz ressemble à un feu follet et les amis de Fanch ont des allures de chevaux marins échappés des tempêtes. Symboliquement cela se rapproche bien mieux du mystère de l'Océan qu'une étude plus réaliste qui ne serait pas plus sincère que ce poème véhément.

Micheline Quinette, par Etienne Bricon. L'essayage de la rue de la Paix est digne d'un roman de Bourget. Et il conduit, comme il est d'usage dans les romans du maître, à la prise de voile

de la belle héroïne à qui tous les vêtements conviennent pour demeurer attendrissante. Il y a là un savant courtoisement ironique envers sa femme infidèle et un rasta de grande allure qu'on ne serait pas très embarrassé de retrouver dans la vie parisienne actuelle.

L'Inexorable, par Maurice Duplay. C'est sans doute la manie des grandeurs qui guette les écrivains trop adonnés au métier. Le Villefort analyse à outrance et se sert de tout son entourage pour produire de la copie. Peut-être est-ce lui faire beaucoup d'honneur que de le laisser sombrer dans la folie.

Le Masque doré, par Claude Nisson. Cette enfant adoptée porte la peine de sa prétendue fortune. Elle rencontre des jeunes gens qui n'osent pas l'aimer pour elle-même et celui qu'elle aime l'abandonne en découvrant sa tache originelle. L'incendie de la fin est un peu inattendu. La sincérité de cette étude bourgeoise ne faisait pas du tout pressentir ce dénouement romantique.

L'Appel des armes, par Ernest Psichari. Type d'officier d'une élégance et d'un égoïsme de très bon ton. Il aime surtout sa liberté, ne prend de la femme que les heures agréables sans s'attacher outre mesure. L'appel des armes ne serait-ce pas surtout celui de l'aventure? La guerre en des sociétés comme celles d'aujourd'hui étant une anomalie, le guerrier détaché de tout foyer et inspirant à son jeune disciple l'envie de l'exil est probablement un être malfaisant. D'ailleurs, il importe peu si le pittoresque et la probité de son allure le sauvent aux yeux des civilisés.

Dans la grande famille, par Amédée Delorme. C'est un peu comme dans les petites : on se trahit et on s'étrangle en douceur. Maintenant on se demande pourquoi toutes ces agressions en temps de paix. La mort du colonel Alquier et celle de son fils ne donneront aucune gloire à la France qui tolère les généraux du genre du général Farreux. Une armée qui perd de vue ses véritables destinations ne peut plus s'intéresser qu'aux guerres intestines. Etude intéressante de l'école de Saint-Maixent et de l'état nouveau d'esprit des jeunes officiers.

Service d'ami, par Henry Franz. Il s'agit d'une lettre d'amour écrite par un Monsieur jovial qui croit rendre un service à un Monsieur un peu ténébreux. Cela tourne mal, puis très bien, tant il est vrai que le mariage est une loterie où l'on peut faire tirer son numéro par un autre.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Œuvres posthumes de Paul Verlaine, tome II, 1 vol. in-8, 6 fr., Messein. — Saâdi : *Le Jardin des Fruits*, traduit du persan par Franz Toussaint, 1 vol. in-18, 3.5o, « Mercure de France ». — Ernest La Jeunesse : *Les Nuits, les Ennuis et*

les Ames de nos plus notoires contemporains, 1 vol. in-18, 3.50, Perrin. — Gustave Reynier : *Les Origines du Roman Réaliste*, 1 vol. in-18, 3.50, Hachette. — J.-B. Sabrié : *Les Idées religieuses de J.-L. Guez de Balzac*, 1 vol. in-8, 4 fr., Alcan.

Œuvres posthumes de Paul Verlaine. *Tome II.* Ce sont les dernières pages du poète qui complètent son œuvre définitive. Il ne s'agit pas ici de critiquer ces fragments et ces vers oubliés qui n'ajouteront pas grand'chose à la gloire de Verlaine. Je veux seulement rendre hommage à la piété de l'éditeur qui écrit : « Il était de notre devoir de ne négliger aucune page qui portât la précieuse signature, authentiquement. Il ne nous appartenait pas d'apprécier la valeur en soi de chacun des écrits que le Poète n'avait pas eu le temps de réunir, ni même, peut-être, de revoir. »

Parmi ces fragments, une étude plus impressionniste que dogmatique sur Charles Baudelaire. Verlaine y développe cette idée que ce qui fait la profonde originalité de Baudelaire, c'est qu'il représente essentiellement l'homme moderne « avec ses sens aiguisés et vibrants, son esprit douloureusement subtil, son cerveau saturé de tabac, son sang brûlé d'alcool.... ». Voici *le Voyage en France par un Français*, dont il a été parlé, naguère, ici même ; des souvenirs sur Victor Hugo; un fragment inédit d'un drame inachevé : *Vive le Roy!* La scène se passe dans une chambre de la Tour du Temple. Louis XVII rêve et parle :

Quand j'étais le Dauphin, il n'y a pas longtemps,
O pas assez longtemps de ces temps éclatants
Où j'allais, beau petit bon dieu, dans un nuage
De poudre blanche fleurant fin, et le voyage
Sans cesse, au long de mon carrosse, de pimpants
Cavaliers, dragons verts, marquis bleus, fiers trabans,
Et l'acclamation, autour de foules folles,
Au milieu des drapeaux, des fleurs, des girandoles,
De me voir si gentil, si joli, si petit,
Quand j'étais le Dauphin de France, qui m'eût dit?

Parmi les vers inédits, je citerai cette *Dédicace manuscrite de la Bonne chanson :*

à Mme M. M. de F.

Faut-il donc que ce petit livre,
Où plein d'espoir chante l'Amour,
Te trouve souffrante en ce jour,
Toi pour qui seule je veux vivre?

Faut-il qu'au moment tant béni
Ce mal affreux t'ait disputée
A ma tendresse épouvantée
Et de ton chevet m'ait banni?

— Mais puisque enfin sourit encore
Après l'orage terminé
L'avenir, le front couronné
De fleurs qu'un joyeux soleil dore,

Espérons, ma mie, espérons,
Va ! les heureux de cette vie
Bientôt nous porteront envie
Tellement nous nous aimerons !

5 juillet 1870.

Enfin des Notes sur la poésie contemporaine où Verlaine a su reconnaître parmi les jeunes du moment ceux qui seraient, et sont en effet devenus des Maîtres : Moréas, Régnier, Griffin, Stuart Merrill, etc.

La dernière partie de ce volume n'est pas la moins curieuse : elle contient la reproduction des dessins de Paul Verlaine. Dessins à la fois précis et incertains, symboliques, ironiques aussi, où le poète souvent se moque de lui-même. Voici un portrait de Verlaine magistral, où il a l'air, écrit-il, d'un juge peu morose, le portrait si gamin et si exact, sans doute, de Rimbaud, etc... Un curieux portrait de Leconte de Lisle, fait d'un trait synthétique : on dirait un Vallotton.

§

Après *le Jardin des Roses*, M. Franz Toussaint nous donne une traduction, faite avec le même amour, du **Jardin des Fruits** de Saadi. Et d'abord, il nous conte, d'après les annalistes, la mort du poète, et nous redit ses dernières paroles. Saadi, s'adressant à une belle jeune fille qui lui évoque la Naziad qu'il a chantée, prononce : Surtout, petite, tu répéteras à mes frères que l'amour est un miroir où se reflète la face du Seigneur : « Qu'ils aiment ! qu'ils s'offrent, d'une âme enivrée, aux effeuillements des douleurs ! Et pareilles aux brises qui restent embaumées des lilas qu'elles ont meurtris, leurs souffrances iront parfumer la solitude de Dieu... »

Sa tête retomba. Il n'était plus.

Ouvrons la porte du jardin des fruits, où les fruits se mêlent aux roses. Il est émouvant de constater combien cette poésie a conservé sa fraîcheur d'émotion. Voici des vers que Saadi composa pour une jeune fille de Damas : *Jamais*.

Je n'emporte même pas le souvenir des baisers que tu m'aurais donnés. Je ne te reverrai jamais. Lorsque tu liras ces vers, lorsque leurs humbles mots t'auront dit combien je t'ai aimée, combien je t'ai désirée, je serai loin, et tu gémiras vainement. Tu diras : « Si j'avais su !... » Penché sur l'encolure de mon cheval, je murmurerai : « C'est mieux ainsi. Le cœur que je lui offrais n'était pas digne d'elle ! » Les baisers que tu ne m'as pas donnés, une autre me les donnera, diras-tu encore... Non ! ne sois pas jalouse de cette jeune fille qui n'existe pas, car, s'il y a plus d'une rose

entre Bagdad et Chirâz, celle que j'aurais cueillie pour la respirer jusqu'à ma mort ne se trouve qu'à Damas.

Ces vers peuvent encore troubler nos âmes d'aujourd'hui, et chacun donnera un nom à la rose qu'il eût voulu respirer jusqu'à la mort, à la ville où elle fleurit et où elle embaume.

Il y a encore dans cette poésie de Saadi un dédain hautain de cette vie trop fugitive :

« Méprise la vie ! dit-il, c'est une courtisane qui va danser chaque soir, chez de nouveaux convives. T'attacherais-tu à ta fiancée si elle changeait d'amants tous les jours ? »

Et le poète se rappelle avec mélancolie ces vers que chantait un musicien : « Quand nous serons morts, le printemps continuera de parer la terre des roses que nous admirons aujourd'hui. » Il dit encore : « Ne laboure qu'avec respect : la terre est faite des yeux, des lèvres, des joues de tous ceux qui aimèrent ici-bas. » Pourtant, ajoute-t-il : « Ne pleure pas sur les morts, qui ne sont plus que des cages dont les oiseaux sont partis. »

Toute la poésie de Saadi est contenue dans cette prière :

Laissons nos cœurs éclater d'amour et levons nos mains vers le ciel, car, bientôt, nos cœurs ne battront plus, et la terre, de tout son poids, pèsera sur nos mains.

Ainsi toutes les minutes de la vie prendront un caractère d'éternité.

§

Dix-sept ans après, et avec une « émotion profonde et mélancolique... », M. Ernest La Jeunesse réédite son livre « quasi légendaire et fatal » : **Les Nuits, les Ennuis et les Ames de nos plus notoires contemporains.** Cette édition nouvelle s'est accrue de soixante croquis de l'auteur, mais surtout M. La Jeunesse a ajouté à son livre sa propre nuit : c'est une page d'une sincérité émouvante. Qu'y a-t-il de commun, se demande-t-il, entre l'adolescent « timide, fiévreux, dévoré d'ambition inquiète et d'orgueil famélique qui écrivait ces pages de marqueterie niellée, qui dévorait les gens et les œuvres pour ne pas s'occuper de son pain, et ce gros homme patraque et résigné, esclave du jour, du soir et des faits divers, poire banale des caricaturistes et des gens de revues, qui promène par les boulevards une silhouette trop familière et le pire sourire d'horreur » ?

... Mais je ne suis pas en « représentation », je suis chez moi, dans ma tristesse, dans mon navrement, tout faible et tout seul, n'ayant à moi que ma naïveté, car j'ai cru à tout et à tous. Ma subtilité n'est que de la souffrance, une prescience ou une divination en avant ou en arrière qui me mange le sang et le foie et qui se paie d'avance sur ma bête. Et passer lon-

guement sans donner sa mesure dans le dégoût des *à quoi bon ?* connaître tour à tour l'oubli, l'indifférence et la haine qui veille et ne désarme point, être rempli d'amour pour toute la nature, pour toutes les créatures, pour tous les couchers de soleil et avoir l'air d'un bouffon gonflé, d'une vieille lune en décomposition, d'un accessoire de cotillon ou de brasserie, c'est peut-être pittoresque et incohérent, mais ce n'est pas gai. D'autant que ça dure, que ça dure!...

C'est d'une cruelle ironie, et c'est bien ainsi. Cyrano, devant le balcon de la vie, voudrait, une fois, arracher le masque collé à sa chair, et être vu, enfin, tel qu'il se sent lui-même intérieurement.

§

M. Gustave Reynier étudie dans ce livre, d'une érudition très sûre, **les Origines du Roman réaliste.** L'auteur observe très justement qu'en littérature on n'a compris qu'assez tard l'intérêt et la valeur d'une imitation fidèle : « le premier mouvement est de transfigurer. » C'est très exact, mais il faudrait ajouter que les littératures se recommencent et se renouvellent perpétuellement et qu'on trouve l'idéalisme transfigurateur à l'origine de toutes les littératures, expression des races. On trouve aussi le réalisme à leur déclin, si bien que le réalisme de Pétrone est égal ou parallèle à celui de Zola et de l'école naturaliste. Je ferai encore cette autre critique à l'ouvrage de M. Reynier : d'avoir trop resserré son analyse du réalisme littéraire dans le roman. Si, comme il le dit, le roman grec n'est guère que fantaisie et convention, il me semble qu'Aristophane, pour ne citer que lui, est bien le roi des réalistes. Comme conclusion, on peut dire que le réalisme en littérature est la suprême expression de la vie et comme une identification de la nature avec la vision intérieure et extérieure de l'homme. Mais on remarque qu'après ces essais d'identification les littératures, comme toutes les manifestations de l'art, remontent à l'idéalisme pour redescendre perpétuellement vers un réalisme nouveau. Aucun réalisme n'est donc un aboutissement définitif : ce serait la mort de l'art, qui ne doit pas être une copie de la nature, mais une création. Ainsi le Symbolisme a recréé la poésie en l'arrachant à la trop précise réalité du Parnasse ; ainsi en peinture, l'impressionisme, et, après lui, le cubisme, a sauvé et sauvera peut-être l'art, de l'académisme qui n'était plus qu'une photographie sans rayonnement de la réalité.

§

Cet ouvrage de M. J.-B. Sabrié : **Les Idées religieuses de J.-L. Guez de Balzac,** est un essai de réhabilitation de l'auteur du *Socrate chrétien*, considéré généralement comme « le professeur de rhétorique de la prose française ». Le grand épistolier français donne souvent l'impression, écrit l'auteur, d'un jongleur qui joue

avec les mots, et cherche à les faire passer pour des idées. Cependant M. Sabrié a cherché les idées de Balzac et il les a trouvées : ce sont des idées religieuses. Mais après avoir lu l'étude fort documentée de M. Sabrié, on s'aperçoit qu'il n'y a rien à changer au jugement de Sainte-Beuve : « ...il reste de lui l'homme littéraire et l'homme de style, l'habile ouvrier, le grand fabricateur de phrases qu'il a parfaitement été, le lettré supérieur qui écrit en perfection... » Ce qui prouve qu'on peut être un parfait styliste, un homme éminemment religieux et n'avoir pas une idée personnelle.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Ludovic de Contenson : *Les Réformes en Turquie d'Asie, la Question arménienne, la Question syrienne*, Plon-Nourrit, 3 fr. 50. — Marcel Léart : *La Question arménienne à la lumière des documents*, Augustin Challamel, 2 fr. — Pierre Poléjaïeff : *Six Années : la Russie de 1906 à 1912*. Adapté du russe et précédé d'une introduction par Gaston Dru. Plon-Nourrit, 5 fr. — Paul Boyer : *La Russie et les Nationalités*, Léopold Cerf, 1 fr. — Jean-Jacques Caspar : *La Crise finlandaise et la session de 1912 de la Diète*. Extrait des « Documents du Progrès », s. p. — E. N. Berendts : *A propos de l'Appel des savants étrangers relatif aux droits de la Finlande*. Traduit du russe par le comte A. M. du Chayla. Saint-Pétersbourg, W Kirchbaum, s. p. — P. N. Korévo et M. P. Souvoroff : *Question Finlandaise*. Saint-Pétersbourg, imprimerie « Russo-Française », s. p. — K. Valiszewsky : *Question Finlandaise; l'Autruche et le Moineau*. Traduction de A. Monceau. Saint-Pétersbourg, s. p.

Derniers échos des affaires d'Orient dans la littérature historique du jour.

Avec M. Ludovic de Contenson, la Turquie n'a guère de repos. A peine la question des « réformes » en Turquie d'Europe a-t-elle eu l'issue qu'on sait, que M. de Contenson aborde le chapitre des **Réformes en Turquie d'Asie**. Hier la question macédonienne ; aujourd'hui, — ou même entre soir et matin, M. de Contenson ne perdant pas de temps, nous venons de le dire, — la question arménienne, la question syrienne. Question, question. Il questionnait, questionnait, questionnait. Pauvres Turcs, pauvres têtes de turcs ! On finit par les prendre en sympathie. M. de Contenson est plein des meilleures intentions. Sa hâte à aborder les questions a des motifs sérieux. Il ne voudrait pas que l'Europe, et particulièrement la France, délie trop vite les cordons de leur bourse pour aider la Turquie dans ses affaires d'Asie-Mineure, les seules qui lui restent, ou à bien peu près ; pas avant que, là aussi, des réformes... Pauvre Turquie ! L'Homme malade n'avait qu'une chance de salut : ne pas changer de lit, ne pas bouger. On a voulu qu'il bouge à droite : cela lui a coûté la Turquie d'Europe ; l'on veut maintenant qu'il bouge à gauche : on tient donc bien à ce qu'il perde la Turquie d'Asie ?

On ne peut pas se faire beaucoup d'illusions sur la possibilité et l'efficacité de réformes en Turquie d'Asie. Cela dit, il faut reconnaître que le tableau très sombre tracé par M. de Contenson en observateur qui s'est renseigné sur place fait comprendre l'importance qu'a, pour ce publiciste, la question des réformes. Pour l'Arménie, après une étude statistique et historique, M. de Contenson indique les quatre « solutions suivantes : Application, sous le contrôle des puissances, du décret de réformes concédé en 1895 par Abdul-Hamid ; Autonomie de l'Arménie ; Intervention de la Russie ; ou bien, dernière et négative solution, la continuation de l'anarchie, et la débâcle, s'étendant de l'Arménie aux autres provinces, et entraînant la « liquidation-partage » de la Turquie d'Asie. Et M. de Contenson, insistant sur les « conséquences désastreuses », pour la France, d'un tel partage, conclut en recommandant de laisser la question arménienne internationalisée. Même conclusion pour la question syrienne, moins tristement célèbre et par conséquent moins généralement connue que la question arménienne, ce qui augmente le prix de l'étude qu'en fait M. de Contenson. Mais s'il faut dire toute notre pensée sur ce livre où s'atteste une réelle compétence, il ne nous paraît pas que ni la dénonciation du mal ni l'offre des remèdes (internationalisation, introduction de spécialistes européens dans l'administration de la Turquie, etc.) doivent être de beaucoup de ressource pour l'Islam. En somme, ce qu'il y a dans ce livre, c'est *la théorie des protectorats de demain*. Et. ce faisant, M. de Contenson reste, certes, dans la ligne, — le fait historique actuellement dominant étant, sans aucun doute, la liquidation de l'Islam, qui paye cher, — cet Islam que nous avons aimé, pour en avoir personnellement goûté, en d'anciennes heures magiques, le « Kief » profond, — son retard au cadran de la « civilisation ».

Voici encore M. Marcel Léart, qui étudie **La Question Arménienne à la lumière des documents**. De ces documents, une bonne partie met en relief l'importance de l'Arménie comme *nation* (avec tous les sens attachés à ce mot, toutes les forces qu'il implique, forces ethniques, économiques, intellectuelles, etc.). Les autres documents soulignent l'incapacité, de la part du gouvernement turc, de réaliser des réformes. Les droits politiques des chrétiens, remarque M. Marcel Léart, sont plus que jamais systématiquement méconnus ; on est aussi éloigné que jamais de la « décentralisation». Sous ce rapport, les Jeunes-Turcs ont, en fait, encore ajouté aux anciennes prohibitions et difficultés, malgré les fictions constitutionnelles. Le remède ? Participation des Arméniens aux fonctions publiques, décentralisation et nomination d'un vali européen. « Ecrite en faveur des Arméniens, nous prévient l'auteur, cette étude n'est pas dirigée contre les musulmans, ni contre les Turcs...» Sans doute.

Mais voici bien des publicistes (MM. de Contenson et Léart ne sont pas les seuls) qui, au lendemain des désastres de Thrace et de Macédoine, s'avisent soudain de ce qui se passe en Asie-Mineure. Et il n'y a pas que l'Arménie, on l'a vu ; la « question » syrienne commence à être agitée aussi, et si cela continue, on reviendra, de ce côté, aux jours de Méhémet-Ali, pour ainsi dire, ou à ceux de 1860. Tout ceci peut sembler un peu tendancieux. Y a-t-il une certaine entente entre gouvernements et publicistes ? ou, de la part de ceux-ci, spontané souci d'éclairer les gouvernements et l'opinion ? Ou bien les intérêts alarmés se manifestent-ils de la sorte ? On ne sait, mais voici, en ce qui concerne l'Asie-Mineure, bien du papier qui senoircit brusquement. Ceci donne à penser.

§

L'histoire de demain, ou même qui est en train de s'écrire à l'heure actuelle dira ce qu'a été le rôle de la Russie dans les événements d'Orient. Nous aurons sans doute, avant qu'il soit bien longtemps, à signaler l'effort des publicistes en ce sens. Liquidons par conséquent, sans plus tarder, en ce qui concerne cette même Russie, l'histoire d'hier. Les distributions et aussi un peu les hasards de la publicité font que, de cette histoire, nous avons surtout à retenir ici le chapitre des « Nationalités », sujet de la plupart des écrits dont communication nous fut faite, ces derniers temps, et d'ailleurs sujet qui est assez dans le ton dominant de l'histoire européenne en ce moment. Mais, avant de jeter, à cet égard, sur la trame large d'une suite de titres sommairement liés entre eux, quelque rapide texte d'informateur, nous voulons signaler une œuvre d'ensemble, tout indiquée comme entrée en matière : ce récit des **Six années**, où, de 1906 à 1912, M. Pierre Poléjaïeff fait tenir cette histoire russe d'hier, histoire de la Réforme Constitutionnelle, de ce qu'elle est, de ce qu'elle a donné. Ecrit dans un esprit « octobriste », ou, comme nous dirions, libéral-progressiste, cet exposé évite les outrances en sens inverses de la droite autocratique et de la gauche constitutionnelle-démocratique, et présente un tableau somme toute très encourageant de l'œuvre accomplie pendant ces six années. M. Poléjaïeff a, notamment, donné un historique à la fois très précis et très détaillé des travaux du ministère Stolypine. De son côté, M. Gaston Dru, adaptateur français du livre, a voulu, avec sa compétence spéciale, en une importante introduction, placer en quelque sorte dans son cadre cet ensemble de renseignements et de chiffres, en exposant la situation générale de l'empire au moment où P. A. Stolypine entreprenait son œuvre, laquelle consistait, on le sait, en la mise en vigueur, avec l'assentiment et l'appui du tsar, des réformes promises par le Manifeste d'octobre 1905.

Un des chapitres du livre touche à cette question des « Nationalités », sujet, par ailleurs, des divers écrits que nous avons à grouper ici. Sur cette question, Stolypine, cité par M. G. Dru, qui eut avec lui un entretien au Palais d'Hiver, s'exprimait en substance ainsi : « Dans un pays aussi bouleversé, aussi immense, et peuplé de races aussi différentes, nous ne pouvons, pour obéir à des sommations faites à main armée, introduire, séance tenante, les derniers perfectionnements de la liberté politique... Comment, par exemple, réunir les nationalités si diverses et parfois si peu civilisées qui composent la Russie dans une fédération où elles jouiraient d'une autonomie absolue ? Impossible ! »

Il est utile, là-dessus, d'entendre les intéressés, ou leurs porte-paroles, ou les publicistes qui s'occupent d'eux, à des titres divers. Voici d'abord M. Paul Boyer qui, dans une étude d'ensemble sur **La Russie et les Nationalités**, rappelle la naissance, retrace le développement, en Russie, durant ces derniers cinq ans, d'un nationalisme « étroit, agressif, intransigeant », en général conséquence des désastres d'Extrême-Orient, et combiné, dans les sphères du gouvernement, avec un sentiment de revanche contre les révolutionnaires. C'est, ajoute M. Boyer, au nom de ce nationalisme, dont il se fit un système de gouvernement, que Stolypine exerça « les représailles sur les nationalités allogènes, sur ces nationalités dont les aspirations à l'autonomie d'administration locale et de langue furent dénoncées comme autant de rêves insensés, comme autant de crimes contre le droit souverain du maître vainqueur ». Finlande, Caucase, Provinces baltiques, Sibérie, Turkestan, Ukraine, Pologne, l'exposé de M. Boyer fait connaître certaines des mesures prises contre ces diverses nationalités. Elles sont en général de deux sortes : celles d'ordre électoral, ayant pour but de réduire la représentation et l'influence de ces pays dans la Douma ; et celles s'appliquant à leurs affaires intérieures. Reproduisant l'opinion d'un homme politique russe, M. P. Boyer croit que cette politique présente de gros risques pour la Russie. Au jour d'une guerre, le mécontentement des nationalités pourrait être dangereux.

Les affaires de Finlande ont fait, ces temps derniers, l'objet de diverses publications spéciales. Etudiant **la Crise finlandaise et la Session de 1912 de la Diète**, M. Jean-Jacques Caspar déclare : « Il n'y a pas de Chambre au monde qui travaille dans des conditions aussi désastreuses que la Diète, car il n'y a pas de gouvernement qui se montre aussi hostile que le gouvernement russe au parlement légalement issu du peuple qu'il représente ». Puis il examine, après les avoir qualifiées d' « instrument d'oppression », les mesures « anticonstitutionnelles » contre lesquelles la Diète protesta : loi sur la contribution militaire de la Finlande ; loi sur l'égalisation

des droits des Russes et des citoyens finlandais ; enfin l'édit de l'empereur transformant les corps des pilotes finlandais en une administration russe. — D'un autre ton est le Rapport de M. E. N. Berendts, ancien professeur de droit finlandais à l'Université de Saint-Pétersbourg, et actuellement professeur de droit finlandais à l'Ecole impériale de Droit. Rédigé **A propos de l'Appel des Savants Etrangers relatif aux Droits de la Finlande**, ce Rapport est un document curieux. On doit en recommander la lecture. De la critique que l'auteur fait de l' « Appel » même, on pensera ce qu'on voudra. Comme lesdits savants sont germano-autrichiens, on peut s'attendre à ce qu'un professeur de Droit russe juge leur consultation tendancieuse. Et c'est ce que ne manque pas de faire M. Berendts. Mais l'essentiel, c'est qu'on arrive à connaître, grâce à toute cette affaire, d'une façon précise, les griefs finlandais, qui, en suscitant « l'attention attristée »des savants en question et la critique détaillée d'un juriste officiel russe, ont bénéficié d'une double publicité. Le juriste pétersbourgeois discute point par point ces griefs, les réfute, non sans faire pièce çà et là aux partis réactionnaires russes, et, pour le surplus, conclut que « la Finlande ne saurait être considérée comme un état distinct », mais seulement comme une province « possédant des droits politiques spéciaux (Diète), non stipulés par contrat, mais octroyés par le Monarque ». — Au chapitre des témoignages adverses peuvent se joindre les Lettres ici réunies sous le titre de **Question finlandaise**. Ces Lettres furent adressées au « Times » par M. N. Korèwo, président de la Commission chargée de la systématisation des Lois finlandaises, et au « Standard » par M. P. Souvoroff, auteur d'une brochure sur la situation des Russes en Finlande et des Finlandais en Russie. On nous les donne comme « résumant pour l'opinion étrangère des points de vue dédaignés de parti-pris et des vérités maquillées par l'agitation finnoise ». Une des plus importantes vérités qu'on aurait de la sorte « maquillées » serait celle d'après laquelle la Finlande, malgré sa Diète régionale et son régime constitutionnel séparé, n'est nullement un Etat particulier, mais bien une province russe. De fait, toutes les dispositions prises par le Pouvoir Impérial découlent de cette vue. Tout ceci est clair, simple et même banal, et, pour comprendre les difficultés qui se sont élevées entre la Russie et la Finlande, il faut chercher ailleurs, il faut envisager les « impondérables », la question de tact à quoi, pour diverses raisons qu'on va voir, tout se ramène ici. — C'est effectivement ce qu'on se dit en lisant la brochure de M. K. Valiszewsky intitulée **l'Autruche et le Moineau**. L'Autruche, la Russie, a couvé, parmi tant d'autres braves œufs d'autruche, un brillant, joli petit œuf, qui ne ressemble guère aux autres, un œuf de moineau, à vrai dire. Ce moineau, la Finlande, se distingue des autres vola-

tiles amenés à éclosion (soit dit sans offenser ceux-ci) par certaines qualités, vivacité, finesse, esprit (la culture finlandaise), dont il n'est pas sans concevoir quelque fierté. De là, le compréhensible désir d'un traitement à l'avenant. Traduisez par : revendications touchant les franchises locales de tout ordre et la souveraineté de la Diète. En un mot, l'esprit, le mérite du « Moineau » crée des conditions et des susceptibilités insolites, et c'est ce qui explique le caractère spécial, difficile, des rapports russo-finnois. Avec un tel oiseau, il faut du tact ; et l'Autruche, la tête enfouie et cachée dans le buisson de ses préjugés, de ses droits, sourde, aveugle, s'est trop contentée peut-être, de montrer, pour toute raison, son *autre* extrémité au mignon et susceptible volatile. Pas de tact, en vérité ! Ajoutez des précédents, que les juristes et historiens russes s'évertuent à montrer comme aussi anodins que possible. Cet œuf de « moineau » a été mis du dehors dans la couvée. Par qui ? Par la Suède. Or, les conditions dans lesquelles fut effectué cet apport, — il serait trop long de les résumer ici, on en aura connaissance par les brochures ci-dessus signalées, qui les discutent, — nécessitèrent tout d'abord, de la part de l' « Autruche » bénéficiaire, un traitement particulier, entre autres, soutiennent les Finlandais qui s'en réclament, une large autonomie. Ainsi : spécialités fines du tempérament, précédents historiques interprétés dans le sens libéral, voilà ce qu'il peut y avoir de plus indiscutable parmi les conditions de la querelle finno-russe. On songe à l'Angleterre et à l'Irlande. J'ai oublié de dire que l'auteur de cet apologue ne paraît pas, d'ailleurs, trop aimer le « Moineau ».

A la prochaine fois, la fin de cette revue.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Sur le nombre des œufs dans l'ovaire de la femme. — Antagonisme de deux spermes d'espèces animales différentes. — La taille et le climat. — Sensibilité des plantes à la lumière. — L'intelligence des Abeilles. — Désorientation chez l'homme.

Sur le nombre des œufs dans l'ovaire de la femme. — Récemment, M. von Hansemann s'est livré à des considérations intéressantes sur le nombre des œufs dans l'ovaire. Chez les enfants, à la naissance, on trouve de 40.000 à 80.000 œufs ; mais, avec l'âge, il y a une diminution progressive et très sensible de ce nombre ; chez une fillette de 8 ans, von Hansemann a compté 25.000 œufs ; chez une autre de 10 ans, 20.000 œufs ; chez une autre encore de 14 ans, 16.000 œufs ; chez les jeunes filles de 17 à 18 ans, on ne trouve plus que 5 à 7.000 œufs. Dans la suite ils continuent à périr ; 500 seulement arrivent à maturité, et en moyenne 5 sont fécondés.

Cette surproduction des œufs, cette dilapidation, de la part de la nature, d'habitude si « économe », étonne M. Von Hansemann. Il y aurait là une prévoyance de la nature : les œufs sont menacés de grands dangers, car ils luttent entre eux dans un même ovaire. Weismann avait déjà indiqué que le nombre des œufs produits est proportionnel aux dangers auxquels les animaux sont exposés. Dans les eaux douces, où la lutte pour la vie est moins intense que dans la mer, la production des œufs est moindre : une Truite pond de 500 à 1000 œufs, et tel Poisson marin, 9.000.000 ou plus encore; une Planorbe de nos mares ne pond pas plus de 100 œufs et une Doris marine en pond 800.000.

Nous ne pouvons admettre ces vues finalistes. La production des œufs dépend de l'activité chimique de l'organisme, qui est beaucoup plus intense dans l'eau salée que dans l'eau douce. Dans certaines diathèses, la production des œufs chez la femme diminue beaucoup : chez les enfants des syphilitiques, l'ovaire ne présente qu'un nombre d'œufs très réduit.

§

Antagonisme de deux spermes d'espèces animales différentes. — Les œufs d'Oursin, on le sait, peuvent être fécondés, non seulement avec du sperme d'Oursin, mais encore avec des spermes divers, sperme d'Annélide (Chœtoptère) ou sperme de Mollusque (Dentale). Or, quand on met des œufs vierges d'Oursin en présence d'un mélange de sperme d'Oursin et de sperme étranger, il n'y a aucune fécondation. L'action du sperme d'Oursin se trouve empêchée par celle du sperme de Chœtoptère ou de Dentale. M. Godlewski, qui a signalé le premier ce fait, a constaté en outre que l'inhibition exercée par un sperme sur l'autre est plus ou moins accusée suivant la concentration du mélange et le temps pendant lequel les deux spermes ont été en présence. Dans le mélange, les spermatozoïdes d'ailleurs restent vivants.

Récemment, M. Herlant a repris ces expériences sur d'autres espèces : Oursin et Patelle. Cet auteur a montré très nettement qu'il ne s'agit ni d'une altération des spermatozoïdes, ni d'une altération des œufs; il voit là un phénomène purement humoral. Déjà M. Godlewski avait indiqué une analogie avec l'antagonisme des sérums d'espèces étrangères. Le sérum de Chien détruit les globules rouges de Cobaye; le sérum de Lapin les détruit aussi, mais leur mélange est sans effet.

§

La Taille et le climat. — En comparant des espèces voisines ou des variétés chez les Oiseaux, on trouve qu'il y a souvent une relation entre la taille et le climat. Le Corbeau est plus grand en

Norvège et au Groenland que chez nous; sur l'Himalaya, à plus de 4000 mètres d'altitude, vit une espèce voisine, de taille considérable; par contre les espèces de l'Afrique du Nord, des Canaries, de l'Espagne offrent des dimensions plus petites que le Corbeau de nos pays. De même la Pie est plus petite dans la péninsule ibérienne, au Maroc, en Algérie et en Tunisie que dans l'Europe centrale. Les Mésanges bleue et charbonnière présentent des contrastes analogues. En général, dans les régions froides, la taille est plus grande que dans les régions chaudes. Il y aurait là une particularité en rapport avec la régulation thermique; chez les individus de grande taille, la surface du corps, c'est-à-dire la surface par laquelle se fait la déperdition de la chaleur interne, est relativement plus petite que chez les individus de petite taille. Les faits précédents sont dus à Boetticher; mais déjà en 1849, Bergmann avait indiqué, sur quelques exemples, la relation entre la taille des Oiseaux et le climat.

§

Sensibilité des plantes à la lumière. On fait germer une graine à l'obscurité complète, et tout d'un coup, on fait jaillir une étincelle électrique d'une durée de un à deux millièmes de seconde. Ceci suffit pour que, deux heures après, la plantule manifeste une courbure phototropique. Cette sensibilité correspond à peu près à celle de la rétine de l'œil humain vis-à-vis de la lumière.

§

L' « intelligence » des Abeilles. — Chez les Abeilles, les œufs peuvent être fécondés ou non : un œuf fécondé donne naissance soit à une ouvrière, soit à une reine; un œuf non fécondé donne naissance, par parthénogénèse, à un faux bourdon ou mâle... Une ruche contient trois espèces de cellules : celles des ouvrières, celles des faux bourdons, et celles des reines. Les cellules d'ouvrières et les cellules de mâles ont une forme hexagonale; les cellules royales, une forme cylindrique. Celles-ci sont plus volumineuses que les autres : elles sont très profondes (10 à 15 millimètres), larges à la base (6 millimètres), mais l'ouverture est étroite (4 1/2 millimètres), comme pour les cellules d'ouvrières, qui ont un diamètre uniforme (de 4 1/2 millimètres); les cellules de mâles sont constituées comme celles d'ouvrières, mais un peu plus grandes (6 millimètres). Une ouvrière est une femelle atrophiée par l'exiguité de son berceau; la reine au contraire est une femelle développée dans un berceau spacieux.

Un apiculteur, M. Georges Sirejacob, s'appuyant sur les données fondamentales de la nouvelle psychologie animale, est en train de réfuter les préjugés relatifs à l'intelligence des Abeilles, et refuse de voir dans la ponte des œufs, un acte *volontaire et réfléchi*. On sait que la reine, lors de son accouplement avec un mâle, est fécondée

pour la vie. La provision de sperme qu'elle a reçue du mâle est emmagasinée dans une pochette adhérente aux parois internes de son abdomen ; cette pochette est en communication directe avec le canal de l'ovaire (oviducte), par où passe l'œuf au moment de la ponte. On pensait que la reine, se trouvant en présence de trois espèces différentes de cellules, féconde les œufs ou non suivant les cas, en contractant ou non la pochette fécondante au moment de la ponte. Or, M. Sirejacob fait observer que, dans le cas des cellules d'ouvrières et de reines, l'abdomen de l'Abeille pondeuse est plus large que l'ouverture de la cellule ; quand la reine a introduit sa tête dans une cellule pour l'examen, elle fait pivoter son abdomen pour l'y faire pénétrer ; dans ce mouvement, si l'ouverture de la cellule est étroite, il en résulte une forte pression sur les parois de la pochette fécondante et l'œuf pondu est fécondé automatiquement ; au contraire, dans les cellules de mâles, l'abdomen, moins gros que la cellule, y pénètre librement et l'œuf passe dans l'oviducte sans être fécondé.

La ponte de l'Abeille mère est donc automatique, inconsciente ; la reine est une véritable *machine à pondre*. « Sa volonté raisonnée peut aller rejoindre tous les autres préjugés concernant les sensations ou la conscience des animaux. »

§

Désorientation chez l'homme. — A l'état normal, nous pouvons, les yeux fermés ou dans l'obscurité, maintenir notre équilibre aussi longtemps qu'il le faut et sans difficulté ; dans les mêmes conditions, nous pouvons, pendant un certain temps, nous déplacer correctement dans une direction déterminée. Mais il peut ne plus en être de même s'il y a des anomalies du côté de l'oreille.

Pour révéler celles-ci, le Dr Babinski emploie le procédé suivant. Le sujet étant placé debout, face à un point de direction qu'on lui désigne, on lui bande les yeux et on lui commande d'avancer dans la direction déterminée, puis de reculer et, sans interruption, d'avancer et de reculer au commandement un certain nombre de fois, toujours dans la même direction. Chez un individu normal, la déviation finale est tout au plus de 45 degrés, et les déviations successives, toujours faibles, se font tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Chez un individu anormal, les déviations généralement plus considérables s'additionnent jusqu'à la fin de l'expérience, et la somme est parfois égale à un demi-tour complet.

Chose curieuse : les Drs Babinski et Weill ont trouvé le moyen de provoquer expérimentalement la déviation angulaire.

Ils emploient par exemple l'excitation calorique. On fait une irrigation très brève d'une oreille avec de l'eau à 27 degrés ; la déviation angulaire apparaît très nette sur un sujet normal et elle se fait vers

l'oreille irriguée. Avec de l'eau à 39 degrés, la déviation se fait en sens inverse.

On peut également obtenir une déviation angulaire avec le courant d'une pile, les deux électrodes étant appliquées sur les oreilles, la déviation se fait du côté du pôle positif ; le courant nécessaire est très faible : un milliampère suffit.

Ces faits sont d'autant plus intéressants qu'ils se rapprochent de faits analogues présentés par les animaux inférieurs ; chez ceux-ci une inégale excitation des deux côtés du corps peut entraîner des mouvements de rotation, des *tropismes*.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Lieut. Tadeyoshi Sakuraï : *Niku-Dan*, récit du siège de Port-Arthur, in-18, Challamel. — P. Khorat : *En colonne au Maroc*, in-18, Perrin. — Hubert Jacques : *Les Journées sanglantes de Fez*, in-18, Chapelot. — H. Malo : *Les Corsaires dunkerquois et Jean-Bart*, t. I, in-18, Mercure de France. — G. Derrécagaix : *Le Général de Division comte de Martimprey*, in-18, Chapelot. — H. Houssaye : *La Patrie guerrière*, in-18, Perrin. — De Lanessan, *Nos Forces militaires*, in-18, Berger-Levrault. — Memento.

Le lieutenant d'infanterie Tadeyoshi Sakuraï, après avoir perdu son bras droit au siège de Port-Arthur, s'est exercé à manier le pinceau de la main gauche, pour composer, sur le mode épique, le récit des prouesses de ses compatriotes dans la presqu'île de Liaotoung. On croirait lire un nouveau chapitre de l'Iliade. Rien n'y manque, ni les serments solennels, ni les invocations aux Dieux, et, j'ajouterais, ni les déclarations fanfaronnes, si celles-ci n'étaient inspirées cette fois par la folie de l'immolation. Ici l'acte suit fidèlement le verbe. La loquacité des acteurs n'est que l'ornement — un peu puéril parfois, mais il s'agit d'un peuple jeune, — de leur héroïsme. **Niku-Dan**, tel est le titre de ce récit, dont la transcription littérale est : *mitraille humaine*. Ce serait un contre-sens de le traduire par notre expression : *Chair à canon*. Le lieut. Tadeyoshi Sakuraï a voulu symboliser sous ce titre l'impétuosité de la tactique japonaise, lançant, par masses, de véritables projectiles humains contre les positions russes, au prix de pertes effroyables. Il est dommage que la stratégie du G. Nogi n'ait pas été à la hauteur d'une pareille tactique. Il serait entré à Port-Arthur quinze jours après la bataille de Nanshan. De cela, le lieut. Tadeyoski Sakuraï ne souffle mot ; mais les dates et les précisions qu'il nous donne sur les mouvements des troupes assiégeantes sont tout à fait instructives à cet égard. La bataille de Nanshan avait lieu le 26 mai 1904 ; les troupes russes, chassées de vive force de leurs positions, avaient fui jusqu'à Port-Arthur.

Les Japonais n'entament aucune poursuite ; ils se retranchent sur les positions conquises et y restent pendant trente jours sans bou-

ger. Or, l'organisation défensive de la place était à peine ébauchée à la date du 26 mai; il aurait suffi de pousser droit devant soi, pendant les 25 kilomètres qui séparaient les lignes de Nanshan de Port-Arthur, pour pénétrer dans la place, surtout par la section Ouest, où aucune défense n'existait. Aussi les Russes reprennent confiance, mettent ce délai à profit en venant fortifier une ligne de hauteurs, auxquelles ils ne songeaient pas, à 6 kilomètres en arrière de Nanshan.

Le 26 juin, un mois après Nanshan, les Japonais font un bond en avant et enlèvent, sans coup férir, les retranchements russes. Le même fait se reproduit à deux reprises successives. Le 26 juillet, Tadeyoshi Sakuraï, qui s'impatiente, écrit dans sa langue imagée : « Voici un mois que nous tendons notre arc, et, parfaitement préparés, nous sommes impatients de laisser filer la flèche ». Enfin, la flèche file, et les positions russes sont encore enlevées. Les troupes japonaises sont maintenant à pied d'œuvre, au bord du versant du Takushan. Il va bien falloir enlever le morceau de haute lutte; ce ne sera pas une petite tâche. Les Russes, avec leur génie particulier de la défense, ont remué la terre et multiplié les obstacles. Le 24 août, assaut furieux sur tout le front du secteur Est de la place. C'est ce jour-là que Tadeyoshi Sakuraï tombe grièvement blessé, et son récit s'arrête là. Ainsi, il est curieux de relever, d'après les dires mêmes d'un témoin certes plein d'admiration et de vénération pour ses chefs, les lenteurs et, je dirai, la lourdeur de conception de Nogi. Celui-ci peut posséder une âme inébranlable de vieux Samuraï, mais il n'a pas la moindre étincelle de génie. Il a la superstition des lunes; son besoin d'action ne se fait sentir que de lunaison en lunaison : les 26 mai, 26 juin, 26 juillet, 24 août. Il vient alors buter de front contre l'obstacle. La pensée de tourner l'obstacle ne lui vient pas. Peut-être pense-t-il que ce serait une manœuvre contraire au code chevaleresque du Bushido? Tout est possible. L'âme humaine obéit toujours, même sur le tard, dans les moments graves, à son éducation première.

La version de Tadeyoshi Sakuraï est extrêmement curieuse. Elle révèle à nu l'âme populaire du Daï Nippon, et, en particulier, l'état d'âme de l'armée japonaise, au cours de cette guerre de 1904-05. L'état d'exaltation mystique perpétuel, dans lequel espère, pousse, vit et meurt cette armée, pouvait lui permettre d'accomplir des miracles, si elle eût été mieux dirigée. En fait, elle le fut par des hommes tels que Nogi, possédant des vertus élevées, mais d'un cerveau têtu et borné, et par d'autres d'une nature toute opposée, déjà profondément entamés par la civilisation occidentale, touchés par ses besoins, ses préjugés, son scepticisme. Entre leurs mains, cette guerre, qui avait l'élan d'une croisade, finit par avorter, malgré ses victoires, dans une humiliation nationale.

§

Voici, sur notre action militaire au Maroc, deux livres, **En colonne au Maroc**, par M. P. Khorat, et **Les Journées sanglantes de Fez**, par M. Hubert Jacques, correspondant du *Matin*, qui constituent deux chapitres intéressants de l'histoire de notre conquête. Ils se font suite à peu de chose près. M. P. Khorat est un officier d'infanterie coloniale ; son témoignage prend de ce fait une importance particulière. L'auteur a pris part aux opérations qui ont eu pour but de dégager la région Fez-Meknès-Sefrou de janvier à septembre 1911. Trois colonnes partent successivement de Rabat, constituées par des troupes fraîches venues d'Algérie et de la métropole : la colonne Brulard, la colonne Dalbiez, en dernier lieu une colonne de ravitaillement, avec un convoi de 17.000 chameaux, sous le commandement du col. Gouraud. Toutes ces troupes ont quitté la côte entre le 16 et le 20 mai ; elles se trouvent réunies sous Fez le 26 mai, au nombre de 8.000 combattants. On installe une garnison de sûreté au camp de Dar-Debibagh. Interdiction d'entrer à Fez. Le 5 juin, le g. Moinier emmène 6.000 h. à Balhil et Sefrou, disperse, en soufflant dessus un rassemblement de dissidents, puis se dirige sur Meknès, y reçoit la soumission de Moulay-Zin, qu'il ramène à Fez, le 15 juin. Le 22 juin, redépart pour Meknès, correction infligée aux Beni-Mtir à la casbah d'El-Hajeb, rentrée à Meknès le 29 juin. Le 2 juillet, le g. Moinier se remet en route vers la côte, en passant par Souk-El-Arba, Tiflet, Camp-Monod, etc. La route directe entre Fez et la côte était ouverte. Le 31 août, le général est de retour à Fez. Il envoie 2.000 hommes avec le général Dalbiez dégager le commandant Brémond aux prises, à Sefrou, avec de forts rassemblements de dissidents. Fin septembre, la campagne était virtuellement terminée. Le général Moinier rentrait en France faire son rapport au gouvernement. J'ai cité avec soin les dates des différents mouvements des troupes : 1° pour montrer combien le Maroc est peu étendu ; 2° pour mettre en lumière les méthodes destinées à assurer notre conquête. En résumé, les 3 colonnes ont mis plus de temps à se rassembler et à s'organiser que pour leurs opérations proprement dites La mise en action d'effectifs aussi lourds, pour les résultats bénins que l'on sait, n'est pas sans entraîner de graves inconvénients : service de ravitaillement extrêmement important et déchet de malades et d'éclopés proportionnel à l'effectif global. M. P. Khorat ne dissimule pas sa désapprobation au sujet des procédés mis en œuvre par nos généraux métropolitains. Il est certain que ces procédés témoignent d'un mépris complet des conditions particulières d'une expédition coloniale. Nos troupes ont opéré là-bas, comme elles l'auraient fait dans les plaines de la Beauce ou de notre Lorraine.

Des fatigues considérables suivies d'aucun contact avec les populations. On pivote, et c'est tout. Par ses traditions, par sa mentalité spéciale, par son expérience, l'armée coloniale, en employant de tous autres procédés, aurait assuré une action plus durable, plus féconde. Mais comme tant d'autres choses, elle est passée de mode.

Le livre de M. Hubert Jacques a trait à des événements qui ont eu lieu environ un an plus tard. Il s'agit de la révolte de nos troupes marocaines et du massacre de nos compatriotes, officiers et civils, qui s'ensuivit à Fez dans les journées des 17, 18 et 19 avril 1912. Ce livre est dédié aux familles des victimes « pour qu'elles connaissent enfin la vérité ». Il y a longtemps que celle-ci a été dite, d'une manière excellente, par le lieut.-col. Debon, dans le *Journal des Sciences militaires* (Chapelot). La révolte de Fez n'a été qu'une sédition d'un certain nombre de nos Askris contre leurs chefs militaires, à la suite de bévues, qu'il serait difficile d'imaginer si l'on n'en avait la certitude. Dans un pays où notre influence avait à peine pris racine, on avait poussé la sottise jusqu'à organiser la conscription, et après avoir accordé une solde exagérée, qui permettait la bamboche continuelle à ces moricauds, une part importante en avait été retenue sous le prétexte d'assimiler le soldat marocain au troupier français en lui fournissant le même ordinaire, etc. M. Hubert Jacques, lui, instruit le procès de M. Regnault. Je n'ai aucune envie de défendre celui-ci ; mais ce diplomate, qu'on a couvert de fleurs, n'a jamais agi que dans la ligne des traditions des Affaires Etrangères. Par état, un diplomate accrédité auprès d'un gouvernement exotique est voué à l'optimisme ; il travaille contre sa tranquillité personnelle, dès qu'il s'occupe des affaires de son pays, autrement que d'une manière négative. Sa tâche est purement de représentation. Il y aurait un curieux paradoxe à écrire sur notre action au Maroc, que nous sommes allés conquérir, au prix de mille difficultés, par la côte océanique, *a retro*, alors que son territoire est mitoyen de notre gouvernement de l'Algérie. Tous les sophismes, tous les prétextes qu'on a accumulés pour interdire l'action directe par Oudjda, Taza, Fez, ne sont que de pures fictions. La vérité est qu'il est nécessaire au ministère des Affaires Etrangères qu'une solution de continuité soit maintenue entre l'Algérie et Fez ; cette solution de continuité est la garantie de son indépendance dans la direction des Affaires marocaines. La présence de M. Etienne, oranais, dans le Ministère, a pu faire pousser nos troupes jusqu'à Ms'oun ; mais il n'a pas été assez fort pour prolonger leur action au-delà. On a forgé mille prétextes pour l'arrêter. Combien se doutent, en France, que le général Lyautey n'est que le premier agent du ministère des Affaires étrangères ? C'est à celui-ci qu'il rend compte en premier. Ainsi, une lutte d'influence

entre des bureaux de départements différents, voilà peut-être le véritable aspect sous lequel il faut voir l'imbroglio marocain, si l'on veut s'expliquer l'incertitude, les hésitations, la discontinuité de nos efforts.

§

Pour les marins, aujourd'hui, la Course et les Corsaires sont autant de vieilles lunes. Ils n'en veulent plus entendre parler, alors qu'il y a une douzaine d'année à peine, nos instructions de guerre portaient surtout sur l'organisation rapide d'un système de croisières, destinées à porter du premier jour un coup mortel au commerce de l'adversaire. La superstition des Dreadnoughts a aboli tout cela, et c'est une chose curieuse à constater à une époque où le transit par la voie de mer a atteint une intensité qui ne s'est jamais vue dans le passé. M. H. Malo, dans son nouveau livre sur les **Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart**, ne se fait pas le théoricien de la Course; il écrit simplement, de la manière la plus savoureuse, l'histoire épique d'une institution disparue, d'une forme de la guerre maritime, ingénieuse, souple, qui était merveilleusement appropriée au génie de notre race. Dès le XVI^e^ siècle, Dunkerque était un nid de corsaires, véritables oiseaux de la mer, durs, rapaces, violents, mais braves comme leur épée et d'une témérité inouïe. Il est plaisant de voir revivre devant nous ces figures boucanées des Janssen, de Jacques Colaërt, de Mathieu Rombout, dont le Musée de Dunkerque possède un portrait magistral par Jean de Reyn, de Michel Jacobsen, le « renard de la mer », dont la fille Agnès sera la grand'mère de Jean Bart. Une pareille évocation élève un peu au-dessus des réalités de la vie actuelle, qui, vraiment, manque parfois de ce qui aide « à faire filer la flèche », comme dit Tadeyoshi Sakuraï, dont nous parlions plus haut. J'exprime, pour ma part, ma reconnaissance à M. H. Malo pour nous avoir restitué, au prix de longues années de travail, le vivant tableau de ces luttes épiques d'autrefois, qui contiennent de si précieux enseignements en même temps que de nombreux sujets de fierté pour nos populations maritimes.

§

Il ne me reste que trop peu de place pour parler de l'ouvrage que le général Derrécagaix vient de donner sur le **Général comte de Martimprey**. Le général de Martimprey a été une personnalité militaire importante, dont l'action personnelle s'est fait sentir pendant les guerres d'Italie et de Crimée, sous le second Empire. Nous ne ferons qu'une simple observation sur cet ouvrage. L'admiration la plus sincère qu'on a pour un homme ne doit pas exclure toute critique, et c'est rendre mauvais service à une mémoire que de l'étudier, trente ans après sa disparition, comme il serait bienséant de

le faire au lendemain même de sa mort. Il est permis à ce moment de compter toutes ses vertus, d'en ajouter même, en omettant les fautes, les erreurs, etc. ; mais il n'est plus utile d'agir ainsi avec le recul des années.

M. de Lanessan vient de nous donner un livre sur **Nos forces militaires.** La librairie Perrin a publié un ouvrage posthume de H. Houssaye : **La Patrie guerrière.** Je parlerai de ces deux ouvrages dans une prochaine chronique.

Memento. — *Les Armées des Principales Puissances en 1913* (in-18, Chapelot), ouvrage considérablement augmenté. — Lieut. Vallet : *L'Aviation militaire en 1912*, son rôle dans la guerre moderne (broch. in-8). — Cap. de Tarlé : *Comment on prépare la défaite (1867-70)* (broch. in-8). — Col. Desbrière : *Aperçu sur la Campagne de Thrace* (broch. in-8), Chapelot. — *Revue d'Histoire :* Observations sur l'Histoire militaire. Etudes sur l'avant-garde. Le ministre de Belle-Isle : La crise de recrutement, etc. — *Revue militaire des Armées étrangères :* Nouveau règlement sur le service en campagne de l'armée anglaise. — Les manœuvres norvégiennes en 1912, etc. — *Journal des Sciences militaires :* L'exercice du Commandement. — Les conséquences de la nouvelle organisation de la Cavalerie. — L'armée italienne dans la guerre italo-turque. — Obusiers de campagne et artillerie lourde. — L'attaque brusquée, par le Général Percin, etc.

JEAN NOREL.

LES REVUES

France-Italie : le but de cette nouvelle revue ; l'opinion dans les deux pays, par M. Lucien Luchaire ; la poésie italienne d'aujourd'hui par M. B. Crémieux. — *La Plume :* « Souvenirs sur Mendès, » par Mme G. B. d'Auriac. — La *Revue de Paris :* de magnifiques vers de M. Léo Larguier. — *Le Correspondant :* M. Eugène Tavernier et l'athéisme. — Memento.

France-Italie, revue mensuelle, a paru pour la première fois le 1er juillet.

Le Comité France-Italie a été constitué, en juillet 1912, sous la présidence de M. Stéphen Pichon, sénateur, et les vices-présidences de MM. Barthou, député ; Lavisse, de l'Académie Française ; Dervillé, Président du Conseil d'Administration de la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée, et Luchaire, directeur de l'Institut Français de Florence, à l'effet d'établir, sur des bases plus larges et plus stables, les relations matérielles et morales des deux pays voisins.

Le Siège du Comité, dont le Secrétaire Général est M. Ernest Lémonon, et les Trésorier et Trésorier-adjoint MM. Camille Cerf et Bernheim, a été établi à Paris, 20, rue Chalgrin (avenue du Bois de Boulogne).

Le Comité se propose :

1. De travailler au développement des relations matérielles entre la France et l'Italie.

2. De faciliter les rapports intellectuels et moraux entre le public des deux pays.

3. Plus spécialement, de faire connaître en France l'Italie contemporaine.

Un Office d'études économiques, sociales et juridiques, destiné à suivre le mouvement économique italien, un Office de relations et d'informations destiné à donner tous les renseignements de nature à faciliter les échanges avec l'Italie, enfin, la Revue mensuelle France-Italie destinée à faire connaître exactement, en France, le mouvement politique, économique, social, littéraire et artistique de l'Italie, sont les organes principaux par lesquels le nouveau Comité essaiera de réaliser le programme qu'il s'est tracé.

On ne saurait trop admirer un tel programme. Il est, depuis des années, celui de M. Julien Luchaire qui a fondé ce précieux « Institut français de Florence », prototype d'œuvres analogues établies ailleurs, à l'étranger, pour y exciter des échanges intellectuels avec notre pays.

La réalisation de M. Luchaire, est considérable. Sous la conduite de cet homme éminentissime, la revue *France-Italie* ne peut que rendre d'inappréciables services. Lui-même y traite de « l'Opinion » considérée dans « les relations entre la France et l'Italie ». Il nous apprend beaucoup :

Tantôt la France représente pour les Italiens un centre de désordre en Europe, par les excès de son démocratisme ou par ceux de son chauvinisme, menacée d'ailleurs de la ruine par sa stérilité ; tantôt, au contraire, elle est la nation éternellement jeune, toujours prête à rebondir de ses faiblesses, toujours riche en idées et en initiatives généreuses. Il est curieux que la façon de juger la France soit une des raisons qui peuvent, à un moment donné, diviser le public italien en deux camps; certes une pareille chose ne pourrait se voir en France à l'égard de l'Italie, ni d'aucun autre pays.

On sait d'ailleurs que l'Italie, depuis deux ans, est dans une période de vive excitation de l'esprit national. Sa susceptibilité à l'égard de la France comme d'ailleurs à l'égard de toutes les autres grandes nations d'Europe, s'en est accrue. Moins que jamais, on ne pourrait supporter, de la part de la France, le moindre geste qui pût rappeler les temps déjà très lointains où l'Italie acceptait, d'ailleurs toujours à contre-cœur, l'hégémonie française. Plus que jamais on en veut à la France de ne pas connaître assez bien l'Italie ; plus que jamais on voit dans le chauvinisme français un ennemi.

Cependant, malgré tout cela, malgré les tentatives faites pour accentuer méthodiquement ces défiances, la masse publique italienne est encore loin d'être défavorable à la France. Dans sa conscience nouvelle de grande nation, dans sa vision d'une Europe où l'Italie apparaît désormais comme grande nation, elle conçoit instinctivement l'entente franco-italienne comme naturelle, peut-être comme nécessaire.

. . . . . .

Il faut bien dire un mot enfin des événements de l'an dernier, bien que de part et d'autre on ait manifesté une sincère et très sage intention de les

oublier. Quelles traces ont laissé en fait dans l'opinion publique les difficultés franco-italiennes de 1912 ? Le public français en a été en somme très peu affecté, sauf un mouvement de violente mauvaise humeur, dirigé, bien plus contre la Triple Alliance en général que contre l'Italie en particulier. Il avait vu d'un œil plutôt favorable le débarquement de l'armée italienne en Tripolitaine ; les critiques à la conduite des opérations furent dans les journaux français beaucoup moins âpres qu'ailleurs ; le Français était en général prêt à condamner la contrebande sur la frontière tunisienne, s'il avait pu être certain du fait. La sentence du tribunal de La Haye est passée récemment comme inaperçue, et de même le renouvellement de la Triplice n'avait, en aucune façon, surpris ni ému l'opinion publique. En somme, les événements de l'an passé, en ce qui concerne la France, n'auront point eu de mauvais résultats puisqu'ils n'en auront point eu d'autre que d'appeler l'attention d'un certain nombre de personnes sur la question franco-italienne et de grouper des bonnes volontés jusqu'alors éparses.

Le public italien a été au contraire profondément et longuement remué par les incidents de 1912. L'impression générale a été une profonde désillusion. On a cru voir dans la violente réaction française l'indice d'une hostilité latente ou, tout au moins, d'une profonde indifférence à l'égard de l'Italie. Le public italien, violemment rejeté de l'autre côté, en voulut à la France de l'être ; la surprise et le sourd mécontentement causés dans certains milieux, tout d'abord par le renouvellement prématuré de la Triple-Alliance, rejaillirent encore sur la France.

Cependant, pour les raisons que j'ai dites plus haut, malgré de sérieux obstacles, l'équilibre se rétablit ici aussi. Encore une fois, les deux opinions se retrouvent l'une en face de l'autre, disposées à s'entendre, comme incertaines.

M. Benjamin Crémieux écrit sur « la poésie italienne d'aujourd'hui et quelques poètes ». Ici, encore, nous trouvons de précieux renseignements généraux.

Il faut le confesser tout net : à l'heure présente, le meilleur de l'activité italienne n'est pas consacré aux belles-lettres, et les nouvelles générations témoignent à leur endroit d'un goût fort médiocre. Carducci racontait que l'ambition de sa quinzième année fut de publier un sonnet dans un Almanach poétique, et à dix-huit ans, Ugo Foscolo faisait représenter à Venise sa première tragédie ; aujourd'hui, au sortir du lycée, un Italien, en veine d'écrire, compose plus volontiers un essai critique qu'un poème, et se montre plus soucieux de s'imposer au public par la force de sa dialectique que par la puissance de son imagination ou la richesse de sa sensibilité.

Les revues de jeunes gens sont presque toutes des revues de *culture* (la *Voce* de Florence en est le prototype), et renferment beaucoup plus d'études critiques, d'exposés théoriques, d'examens historiques que d'œuvres purement littéraires. Ces publications s'accordent à reconnaître que la besogne intellectuelle la plus urgente est de redonner à l'Italie une pensée originale et forte, digne de la grande nation qu'elle est devenue ; et la plupart de leurs collaborateurs témoignent d'un mépris de la rhétorique,

d'une précision, d'une connaissance réaliste des choses et des hommes, tout à fait remarquables.

Il est bien symptomatique aussi que le maître le plus écouté — le plus combattu aussi — et par conséquent le plus lu, depuis la mort de Carducci, ne soit pas un poète, un créateur, mais bien M. Benedetto Croce, historien, philosophe et avant tout critique.

Il faudrait des pages pour expliquer le développement de cet état d'esprit ennemi de l'académisme et de l'éloquence. Du moins, peut-on dire que ce dédain des vaines idéologies, des phrases trop bien faites (1), de l'art pour l'art, est une forme du traditionnel mépris des Italiens pour les choses qui ne servent à rien, et du goût pour le concret dont M.. Giolitti donne présentement l'exemple à ses compatriotes.

. . . . . .

Le miracle d'éclectisme accompli par d'Annunzio ne semble pas devoir se renouveler. Lui seul pouvait faire rendre un son d'éternité aux fugaces sensations d'une âme infiniment moderne et raffinée qu'il s'est plu à moduler, lui seul pouvait imprimer une plasticité classique aux images les plus hardies, les plus neuves, les plus « musicales ». Lui seul, enfin, a été capable de faire servir l'*antique* poésie italienne à exprimer quelques *pensers nouveaux*.

Aussi le débat qui partage les poètes italiens est-il nettement circonscrit entre *anciens* et *modernes*, et ne laisse guère de place à des solutions modérées ou partielles, comme chez nous, par exemple. Les *Anciens* représentent l'admiration totale de Carducci et de Pascoli, — le respect de la forme dure et mesurée et de la vieille langue classique, — le goût de l'anoblissement du réel, de la poésie historique, du vers bien frappé, l'acceptation de la rhétorique de préference à la platitude ou au prosaïsme. Les *Modernes*, au contraire, affichent leur lassitude des formes académiques, de la poésie érudite et livresque :

Prends l'éloquence et tords-lui le cou,

diraient-ils volontiers ; ils proclament leur besoin de spontanéité et de sincérité aussi bien dans la forme que dans le fond. Ils visent à l'expression la plus directe possible d'émotions vraiment ressenties (et non point inventées et non point stylisées). La poésie familiale et bucolique de Pascoli, — les *Laudi* de d'Annunzio — la poésie française depuis Baudelaire et Verlaine jusqu'à Francis Jammes, sans oublier Rimbaud, Laforgue, Samain et Charles Guérin — tel est le legs qu'ils acceptent du passé, tels sont les trois tremplins dont ils prétendent se servir pour sauter loin et haut.

§

Mme Gabrielle Basset d'Auriac donne à **La Plume** (15 juin) une page bien émouvante et vraie, de « Souvenirs sur Mendès » :

Je l'ai connu, et si j'en parle après des voix plus autorisées, c'est qu'il fut peut-être avec moi un Mendès nouveau, un Mendès ignoré du boule-

(1) Il y a quelques années, M. Giovanni Papini publia dans le *Leonardo* un article sur la nécessité de mal écrire. — Note de l'Auteur.

vard et des coulisses ; dieu en exil qui se souvenait de ciels clairs et d'atmosphères pures. J'avais vingt ans ; je n'en ai guère davantage ; ses yeux bleus qui avaient vu tant de visages s'adoucissaient à regarder le mien. Il me disait : « mon enfant » et il s'impatientait quand je l'appelais « maître».

Un jour de fin de juin, je le trouvai fatigué, toussant et se mouchant, malheureux comme un lion agacé par un taon et, comme il se lamentait sur l'horrible grippe qui, disait-il, le harcelait : « Vous avez le rhume des foins », lui dis-je. Ce fut comme si quelque chose avait éclaté soudain dans la pièce, il se leva, appuya ses mains sur la table, se pencha, sourit et de sa voix rauque : « Vous avez dit : le rhume des foins ? j'ai le rhume des foins ! Ah ! quel bonheur !... » C'était comme si je lui avais porté des milliers de roses. Mme Mardrus entra à cet instant, ce fut la première chose qu'il lui dit. Elle leva des sourcils étonnés et ne répondit pas. Il exultait de joie.

Il me disait parfois :« J'aime vous voir ; vous me portez du calme et de la paix. Voyez cette mèche de cheveux rebelle qui frise sur ma tempe : lorsqu'elle se redresse ainsi, c'est très mauvais signe chez moi, mais vous n'êtes pas là depuis cinq minutes que toute agitation cesse et une douceur inconnue baigne mon âme et tenez, regardez, la boucle folle a disparu !...» Je riais, je l'écoutais se plaindre, s'enthousiasmer, philosopher, passer dans le même instant de la joie truculente au morne désenchantement. Parfois il me disait : « Parlez-moi. » Alors je racontais les bois, les champs, les petites villes silencieuses, les rues ouatées d'herbes, la vieille église au fond de l'allée de tilleuls, et il écoutait, perdu dans un rêve, ses longs cheveux rejetés sur sa tête de Zeus, puis tout à coup : « Taisez-vous ! Ne parlez plus... Ah ! Mon enfant, mon enfant, n'écrivez pas, ne faites pas de vers, vous allez gâter votre vie... et pourtant ! » Et alors il prenait sur son bureau un poème que je lui avais porté, appuyait son coude sur la table, enfonçait sa main dans ses cheveux et il le lisait longuement.

Je me souviens — c'était bien peu de jours avant son horrible fin — d'un soir où il me parut plus las des choses que de coutume : nous remontions le boulevard, à cette heure où la vie y est la plus intense, et il y avait dans sa voix une tristesse étrange. « Je voudrais, me disait-il, connaître quelque vieille dame en cheveux blancs qui me dirait des paroles tranquilles, qui me bercerait d'histoires mélancoliques et fanées... je voudrais voir des gens qui s'aiment... certainement vous connaissez tout cela, mon enfant... dites-moi, ne pourriez-vous pas me le donner ?... » Il semblait que les lumières de Paris lui brûlassent les yeux ; le bruit du boulevard l'étourdissait ; son propre élément, Paris, se tournait en poison contre lui ; il souffrait de lumière et de gloire. Ce fut notre dernière conversation ; je sus, quelques jours plus tard, qu'il avait trouvé la paix et l'ombre.

§

M. Léo Larguier donne à **La Revue de Paris** (1er juillet), sous ce titre « Conseils à un Poète », de beaux vers pleins, substantiels, d'une maîtrise absolue :

> Si tu doutes d'un mot, laisse ta plume, écoute...
> Il doit sonner en toi, comme sur une route

Sonne, quand tout se tait, un pas allègre et franc.
Tu peux aller t'asseoir au jardin, sur le banc...

Mais ne tourne jamais trop brusquement la tête,
Car tu pourrais surprendre une Muse, ô Poète,

Et voir ce que jamais un homme ne doit voir :
Ses bras d'ivoire, ses seins purs, son grand œil noir,

Le laurier ruisselant dans sa tresse farouche,
Et le secret divin qui flotte sur sa bouche...

Je t'enseigne le sens fastueux du *Pluriel*.
Il enrichit les mots, il élargit le ciel
Derrière eux, et, toujours, il fait du plus rustique
Un sultan merveilleux, un seigneur magnifique.
On ne doit l'employer qu'à la fin des beaux vers.
Il les fait frissonner de balancements verts
Pareils à ceux qu'on sent sous les vieilles allées ;
Il les approfondit ainsi que des vallées ;
Il fait trembler au fond des grands alexandrins
L'azur et l'infini des horizons marins.

Il a bien le redoutable droit de « conseiller »,celui qui a pu écrire cette pièce magnifique :

LE BRASIER

Servante, ton fourneau plein de houille est pareil
Au bûcher protecteur, crépitant et vermeil,
Que les grands voyageurs aux portes de leur tente
Entretiennent, pieux, sentant, dans l'ombre ardente,
Rôder confusément des couples de lions...

Mon ciel intérieur ruisselait de rayons,
Et j'y voyais monter, éblouie et rapide,
Une aurore de flamme à l'horizon limpide.
Dans un vallon sauvage on dressait des lits d'or
Pour la Muse aux beaux pieds que j'attendais encor,
Et sur tous les chemins, à larges corbeillées,
On avait répandu des roses effeuillées.
L'azur prodigieux se creusait... Radieux,
Les déesses au corps de neige et les grands dieux
Je les entrevoyais dans leurs fêtes sublimes.
Mon esprit délivré battait de l'aile aux cimes,
Le vent des hauts plateaux m'enivrait comme un vin,
J'étais prêt à saisir enfin le sens divin
De ce monde qui n'est qu'un vieux mystère sombre,
Et j'attendais l'éclair, épouvante de l'ombre.
Religieuse angoisse, âpre solennité !
J'étais comme un berger qui, sous un ciel d'été,
Attend le premier coup éclatant de tonnerre
Bien avant que l'orage ait écrasé la terre.

J'étais libre, lyrique, ébloui... mais, soudain,
J'ai senti les odeurs de la viande et du pain,
Et de l'immonde faim j'ai subi les atteintes.
Tu peux venir, les nobles flammes sont éteintes,
Et les vers, fauves roux, marchant à pas comptés,
Chassés par ton brasier s'éloignent indomptés.

§

Il y a maintenant un peuple athée : le nôtre, non pas encore tout entier, mais en très grande partie ; officiellement d'abord, officiellement surtout, mais aussi, et de plus en plus, par les idées, les sentiments, les tendances, les usages et les manières qui forment l'ensemble de la vie sociale. On s'habitue à voir l'athéisme prédominer, gouverner, s'étendre. Voilà un phénomène.

Ainsi débute un article de M. Eugène Tavernier, que publie **Le Correspondant** (25 juin). L'auteur exhale de profonds regrets:

Dans les régions et dans les circonstances officielles, nul vestige de la vieille et longue tradition qui se confond avec notre vieille et longue histoire. Les actes les plus importants et les plus solennels de notre vie nationale s'accomplissent sans aucune manifestation religieuse. De nos fêtes populaires sont exclus tout souvenir et tout symbole de la foi générale qui jadis appliquait sur toute chose son empreinte éclatante, vénérée, aimée, glorifiée et qui proclamait la chrétienne fraternité des âmes et des citoyens. Plus de culte social. En tant que peuple, en tant que nation, la France a cessé de prier ; orgueilleuse de ne plus croire, empressée à témoigner qu'elle a rompu avec Dieu et qu'elle se passe de lui.

Les pouvoirs officiels ne construisent plus d'églises. Aucun nouvel édifice, national ou municipal, n'exhibe l'emblème des croyants. Nulle devise inscrite sur ses murs ne contient le nom de Dieu. Ce nom sublime est banni de la langue politique ou administrative, ou littéraire, ou même philosophique. Depuis longtemps, il n'a pas été prononcé une seule fois ni par un ministre, ni par le chef de l'Etat, ni par aucun personnage représentant soit l'Etat, soit une simple municipalité. Ni les présidents, ni les ministres ne font acte de la religion.

Comment en pourrait-il aller autrement, puisque la loi a rendu l'indépendance à tous les cultes ? Mais qu'un écrivain puisse déclarer, en 1913, que Dieu soit banni de la langue littéraire, c'est une erreur manifeste. Il y a, actuellement, un renouveau de littérature pieuse que l'Académie et des associations moins illustres encouragent de leurs lauriers. M. Paul Claudel arrive noblement à une juste gloire. M. Francis Jammes parvient à la grande notoriété que nous souhaitions à son œuvre, dès ses premiers *Vers*. M. André Lafon ne saurait se plaindre de Dieu, ni M. Vallery-Radot, ni tant et tant d'autres. Il est cruel, pour eux, que M. Tavernier méconnaisse leur patience.

Le mot *péché* a disparu de la langue littéraire ou ne s'emploie que par dérision. Une femme qui trompe son mari est plus à plaindre qu'à blâmer, si même elle n'a parfaitement le droit de se conduire comme elle veut, ou comme elle peut, pour être heureuse. L'homme eût-il, dans sa jeunesse, séduit et abandonné quelque pauvre créature et marché sans scrupule à la conquête de l'argent et de la gloriole ; eût-il continué, marié, de vivre comme il vivait célibataire, brisé le cœur d'une épouse honnête, tendre et dévouée, et compromis l'éducation et l'avenir de leurs enfants ; eût-il, la plume ou le pinceau en main, exploité vice, bassesse et sottise à la mode, les romanciers l'appelleront un vaillant, un vivant, un artiste. Ils se garderont de lui attribuer jamais aucune impression de repentir, car on ne saurait avoir lieu de se repentir d'avoir profité de la vie.

La vie, ces romanciers la dépeignent sans cesse comme une chose qui résume tout et qui a d'autant moins besoin d'être expliquée elle-même que, probablement, elle manque tout à fait de signification. Ces romanciers observent, notent, décrivent ; ils ne se reposent pas de montrer en détail et dans l'ensemble un individu, un groupe, une foule ; ils étudient, au vif, la passion et le caractère ; ils saisissent les fugitifs aspects et les inclinations permanentes ; ils mettent en pleine lumière les figures et les âmes. Mais la poussière humaine, continuellement agitée ; l'amas d'impressions, de désirs, d'efforts, d'espérances, de joies et de douleurs, personne ou presque personne ne songe à rechercher ce que tout cela représente et indique. Les trente ou cinquante années dans lesquelles se renferme l'existence terrestre de tant d'individus composent un drame qui, si intéressant qu'il soit, ne dit rien à l'intelligence. On l'examine et on le retrace avec une inépuisable curiosité ; après quoi, l'on se tient quitte du reste. La Vie n'a besoin et ne mérite, paraît-il, que d'être désignée par une majuscule, laquelle dispense de toute définition. A quoi bon vivre, par l'effet de quelle puissance et dans quel but ? Questions non seulement insolubles, mais, en outre, inutiles et même déplacées.

Vite, que M. Tavernier lise, pour son édification, *la Brebis égarée* et *les Géorgiques chrétiennes* de M. Francis Jammes et, qu'il veuille bien m'en croire, qu'il note, en outre, que ce grave et délicieux poète a de nombreux disciples, des imitateurs, des contrefacteurs que la critique ne punit point assez, dans son zèle à servir ce renouveau.

Si je ne craignais d'être taxé d'irrévérence, je dirais que Dieu est furieusement à la mode en ce moment. L'article de M. Tavernier eût été imprimé à son heure il y a une dizaine d'années. Il prévoit « la décadence, proche ou lointaine, de l'athéisme triomphant ». Erreur : elle est, cette décadence, elle existe. Le pire ridicule de M. Homais n'est, aujourd'hui, que son anticléricalisme ; on ne reproche plus au voisin d'Emma Bovary sa prodigue sottise. Mais ce n'est là qu'un courant de surface. Au fond, les réalités prouvent durement au peuple que l'homme ne peut et ne doit compter que sur soi. La littérature qui reflète cela est forte, saine, moralisatrice, en ce qu'elle

enseigne un devoir dont les fins immédiates prouvent la noblesse de l'homme capable de l'accepter sans se croire un pantin à la merci des dieux ou du Dieu réservant leur justice ou leur pitié pour un monde meilleur que le terrestre.

MEMENTO. — *Le Correspondant* (25 juin) : — « La Turquie d'Asie peut-elle être sauvée? », par M. A. Chéradame. — Lettres inédites de Berryer.

La Petite Revue (15 juin) : — « La Vaccination obligatoire à Paris », par M. P. Morat.

Le Gay Sçavoir (juin) : — Un sonnet de M. Henri de Régnier : « Le Souper. » — « Guirlande pour la statue de Le Nostre », par M. E. Pilon. — Poèmes de MM. Philéas Lebesgue, F. Jean-Monique, F. Romanet, E. Dufour, R. Audoin, H. Lasvignes, Mme Andrée Saint-Ys. — « Les Mains », par M. H. Strentz. — « Porte-Plumes », portraits d'écrivains, par M. André Dupont.

Les Loups (juin) : — « Ernest Raynaud », par M. Marius Boisson.

Le Temps présent (2 juillet) : — M. B. Combette : « Rancœur équatoriale. » — Poèmes de M. Jacques Sermaize, qui signe dorénavant J. Laroche. — La fin de la belle et généreuse étude de M. A. de Bersaucourt sur « Louise Colet. » — Poèmes de M. P. Jamati.

Revue des Français (30 juin) : — « Delphine Gay. Le premier amour d'Alfred de Vigny », par M. Léon Séché. — M. G. Harry : « Souvenirs sur Camille Lemonnier. »

Revue bleue (5 juillet) : — « Chemineau » (1er prix du concours de nouvelles organisé par cette revue), par M. A. Fraysse. — M. Paul Louis : « L'Armée lamentable. » — M. R. de Chamberet : « Aperçus marocains. »

La Revue du Foyer (1er juillet) : — Dr J. Charcot : « La Mort héroïque de Scott. »

La Revue critique (25 juin) : — « M. Paul Adam contre Molière », par M. A. du Fresnois. » — « Valenciennes, patrie de Carpeaux », par M. de Poncherville.

La Revue hebdomadaire (28 juin) : — M. F. Gohin : « La Valeur poétique de la langue française. » — « Avant l'émeute de Fez », par M. P. Lory.

La Revue de Paris (1er juillet) : — *** : « Les manœuvres navales. » — « Officiers et Professeurs », par M. F. Dacre.

La Revue (1er juillet) : — « La Grande piraterie tonkinoise », par M. A. de Pouvourville. — « La Presse », par M. E. Tardieu.

Les Soirées de Paris (juin) : — D*** : « Souvenirs sur Renée Vivien. » — M. J. Pellerin : « La grosse dame chante », un poème d'un comique très savoureux. — M. Maurice Raynal : « Manuel du Parfait Homme d'esprit. » — M. E. Zavie : « Le Chef-d'Œuvre. » — M. A. Billy : « Images du XIXe siècle : 1889. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

THÉATRE

Arènes romaines de Nimes (28, 29 juin): *Esclarmonde de Montségur*, tragédie de Léo Larguier. — *Bérénice*, tragédie du Comte Albert du Bois. — Arènes de Lutèce : *L'An Mille*, de Maurice Magre. — Théatre de Verdure du Pré-Catelan: *Métamorphoses*, comédie en deux actes, de M. Guillot de Saix et de Mme Berthe Dangennes. — Théatre de Verdure du Parc de Saint-Cloud : Représentations de la Compagnie Française du Théâtre Shakespeare.

Esclarmonde de Montségur ! Le sujet le plus haut et le plus difficile, le moins romantique, qui exigeait de son auteur de connaître la politique, l'exégèse, l'occulte, l'histoire manichéenne et gnostique, qui exigeait une longue préparation, la familiarité des textes médiévaux, un sujet dont je puis parler peut-être, car ayant annoncé, en 1906, un roman et une pièce sur ce sujet (Préface de mon roman *l'Amante et la Captive*), j'ai renoncé provisoirement à le traiter, effrayé de l'énormité du labeur, surpris de tout ce qu'il fallait approfondir et connaître pour ne le point traiter de façon ridicule. L'Histoire de celle qu'on nomme Esclarmonde de Montségur eût convenu à Gustave Flaubert. Je n'ai pas vu la tragédie de M. Léo Larguier à Nîmes. Je n'ai lu qu'un grand nombre de vers, je n'ai entendu qu'une demi-répétition au Trocadéro et je ne la connais entièrement que par les analyses qu'on en a données. C'est un drame romantique avec le troubadour obligatoire et le mari jaloux, selon la formule hugolienne. C'est un beau drame romantique.

Même si le poète jugeait inutile de lire l'importante bibliographie manichéenne, avec la seule *Histoire des Albigeois* du Père Benoît ou même celle du jésuite Langeois, il eût pu établir un semblant de vérité autour de ces personnages et avec *les Troubadours d'Anglade* s'apercevoir, par exemple, que Peire Vidal, qui s'embarqua pour la Terre Sainte avec Richard Cœur de Lion, et se maria à Chypre avec une belle Grecque, et ne chanta guère dans ses chansons que la femme du seigneur de Marseille, n'a certainement pas joué auprès d'Esclarmonde de Montségur le rôle que lui prête M. Larguier, bien que probablement ce troubadour soit mort au début de la croisade. Certes un poète, et un poète éloquent et sonore comme M. Léo Larguier, avait le droit de donner quelque entorse à l'histoire, et je ne le blâme pas d'avoir modifié les faits ; ce qui est plus graves, c'est d'avoir modifié les caractères. Son Esclarmonde est bien peu cathare ! Or cette héroïne ne peut pas l'avoir été si peu. Esclarmonde se fit officiellement hérétique à la mort de son mari, mais elle l'était auparavant de toute son âme. La sœur du comte de Foix n'avait fait bâtir Montségur que pour y introduire et y défendre les hérétiques à une époque où Peire Vidal était sinon mort, du moins fort âgé.

La Chanson de la Croisade, que Fauriel a traduite (vers 3100 et suivants), suffisait à renseigner M. Léo Larguier sur son héroïne.

Enfin, il existe un travail fort connu sur Montségur et facile à consulter. C'est celui du comte de Toulouse-Lautrec, qui parut dans *la Revue Félibréenne* (15 sept.-1er octobre 1885). D'autre part, M. Léo Larguier eût fait avec profit ce merveilleux voyage qui de Saint-Paul de Jarrats (Ariège) l'eût mené jusqu'aux ruines fleuries du Pog de Montségur. Ces ruines romanes l'eussent renseigné sur le véritable caractère d'Esclarmonde. Je ne blâme pas un excellent poète de suivre sa fantaisie, je le blâme d'avoir écrit, sur un sujet que tant de gens un peu lettrés connaissent bien, une pièce qui, d'après ce que j'en, ai entendu, est aussi loin du caractère albigeois que l'*An Mille* de Magre l'est de la vérité religieuse au Moyen-âge. Ces deux pièces sont d'une psychologie primaire qui surprend ! Celle de M. Larguier fut, me dit-on, très applaudie et je n'en doute pas. Elle a des qualités de couleur, de force, d'abondance qui ont dû séduire. M. Léo Larguier est d'ailleurs un poète éclatant et souple. Mais je ne peux m'empêcher de déplorer que M. Maurice Magre et M. Léo Larguier s'attardent à une formule de drame en vers qui flatte surtout les souvenirs de manuels scolaires d'un public peu érudit.

Il y avait à écrire sur ce sujet une œuvre douloureuse et forte, nouvelle et hardie. Il y avait à défendre la grandeur de l'*albigéisme* en précisant ce que fut dans son essence la doctrine des *purs*, en montrant nettement comment cette pure doctrine avait été avilie par la foule. On aurait pu opposer aussi les deux Esclarmondes, la grande châteleine fanatique et la petite fille qui fut brûlée sur l'aire de l'Espagnol, sur ce champ des Brûlés, « ce Golgotha de la patrie romane », pour parler avec Peyrat. Car il y eut deux Esclamondes à Montségur, la fille de Ramon Perelha et la sœur du comte de Foix !

J'attendais du poète Léo Larguier une œuvre de pensée haute et de psychologie historique approfondie. Il ne semble avoir donné qu'un beau drame d'imagination qui ressemble à ceux de Hugo. Léo Larguier est un vrai poète, un poète de clarté. Il se doit une revanche.

La **Bérénice** du comte Albert du Bois s'inspire d'une esthétique toute contraire. Elle restitue la juive ambitieuse et tenace qui s'était cramponnée à Titus, dans la vérité de l'histoire. Comme il est probable que Mme Bartet voudra reprendre son admirable rôle et que la Comédie-Française jouera cette tragédie, on m'excusera de n'en point parler davantage. Tout ce que je puis en dire, c'est qu'elle s'apparente à l'*Esther* de MM. André Dumas et Sebastien-Charles Leconte que donna l'Odéon. D'ailleurs on peut continuer et refaire un *Bajazet* ou une *Athalie* dans la même couleur. Ce qui ne diminuera pas la gloire de Racine, qui s'est contenté d'être éternel.

Mais alors, dira M. Larguier, dont les vers sont autrement pleins et drus, pourquoi me reprocher de ne m'être pas conformé à la vérité

historique? Et Racine! Racine pouvait, bien qu'il gardât certains soucis de la vérité des faits, ne pas suivre les données de l'Histoire. D'ailleurs au XVII^e siècle, on n'avait pas, en histoire, nos scrupules d'exactitude, et en outre « le style » de Racine lui permettait de restreindre toutes ses « actions » au seul conflit psychologique. Les vers de M. Léo Larguier sont pittoresques, gonflés de noms propres, d'adjectifs, d'images, d'allusions. Ils sont plus près de Hugo et des Parnassiens que des classiques. A un tel style soucieux de couleur locale, il fallait la vérité locale!

L'An Mille, de M. Maurice Magre, écrit en vers très négligés, semble destiné à un public de patronage anticlérical. Il y a là un méchant moine comme on voit dans les romans de Maurice Lachâtre, d'Eugène Sue ou de Léo Taxil.

Vraiment, quand on est le grand poète de *la Chanson des Hommes*, quand on vient de publier ce douloureux, navrant et amer recueil *les Belles de Nuits*, quand on est le poète qui a le mieux, le plus profondément exprimé les tristesses infinies du désir sans tendresse, quand on a ajouté un chapitre qui restera, et qui n'est ni le moins douloureux ni le moins vrai, à l'Histoire éternelle de Don Juan, on ne laisse pas jouer une telle pauvreté dans le cadre admirable et trop peu utilisé des arènes de Paris! L'*An mille* est un drame « électoral » que rachètent à peine quelques beaux passages où, malgré lui, le poète s'éveille et chante!

M^me Caristie-Martel avait monté cette œuvre avec un goût louable et elle a dit, elle-même, des vers de Hugo avec force et chaleur.

Le Théâtre du Pré Catelan est délicieux. M. Irénée Mauget est un directeur avisé et artiste. On y joue **Métamorphoses**, de M. Guillot de Saix, un poète de valeur et auquel nous devons d'intéressantes adaptations et des pièces vivantes et poétiques. Cette fois, il collabore non avec M. Le Senne, mais avec M^me Berthe Dangennes. Cette dernière a fondé un groupement dramatique : *la Halte*, qui a joué cet hiver des pièces inégales et intéressantes.

Sur ce théâtre de verdure, on voit paraître une danseuse qui a pris simplement ce nom : *Bilitis?* Voilà qui fait bien sur un programme!

M. Camille de Sainte-Croix a repris ses représentations au Parc de Saint-Cloud. Il y mêle agréablement une sélection de bonnes œuvres littéraires françaises aux chefs-d'œuvre shakespeariens. Il y a même donné la première d'une de ces œuvres, dont nous reparlerons!

ERNEST GAUBERT.

ART

J.-F. Raffaelli : *Promenades au Louvre* (L'Edition).— Tristan Leclère : *Les Derniers états des Lettres et des Arts*, La Peinture (Sansot). — Louis Hautecœur

Greuze.— Henry Caro-Delvaille : *Le Titien* (Félix Alcan).— Ch. Moreau-Vauthier : *La Peinture, les divers procédés, la maladie des couleurs, les « faux tableaux »*. Préface de M. Etienne Dinet (Hachette) — Un album de M. Dunoyer de Segonzac.

J.-F. Raffaëlli a donné une deuxième édition de ses **Promenades au Musée du Louvre**, un livre que tous les curieux d'art et même tous ceux qui veulent se renseigner sur l'art pictural doivent connaître à fond. Les opinions justes sur notre grand musée se font assez rares. De sa connaissance intelligente dépendent bien des départs de jeunes artistes, notamment des élèves de l'Ecole des Beaux-Arts et aussi de tous les jeunes gens enclins à suivre l'orientation actuelle vers la mise en page décorative et les effets linéaires un peu abstraits ou rectilignes. Raffaëlli est un guide précieux dont nul sophisme, nul préjugé ne fait dévier l'exacte compréhension esthétique, et pour de jeunes artistes son opinion sur les vieux maîtres contient un bon conseil. Il faut le lire sur les Flamands, sur Ingres comme sur Delacroix. Il serait particulièrement intéressant que Raffaëlli soit un jour amené à écrire quelques réflexions sur le Luxembourg. J'entends bien qu'il y a là une petite difficulté, à savoir que le Luxembourg, très important en tant que collection, n'existe point comme musée. Je précise qu'un musée (le Louvre n'y fait point défaut) doit non seulement se composer de chefs-d'œuvre, mais encore offrir des exemples de toutes les manières de concevoir et de produire de la beauté.

Des règles de continence critique sévèrement maintenues, sous plusieurs régimes, par plusieurs générations directoriales, ont habilement maintenu le Luxembourg en de telles limites qu'après sa visite on doit s'enquérir du meilleur moyen de voir la belle peinture française de notre temps. C'est déjà un résultat, éliminatoire, il est vrai, mais fortement acquis. Je sais bien que le Luxembourg attend. Si le Louvre attend tout des collectionneurs, le Luxembourg caresse aussi des espérances au sujet de testaments à venir. Il attend aussi qu'on le construise, ou qu'on l'aménage. Bref, il voudrait exister. Notons combien il est curieux que l'administration française ait créé ce mode d'existence partielle et de non-existence incomplète qui est un triomphe d'équilibre, un nirvana à sursauts. Réaliser quelque chose entre la vie et la mort qui ne soit pas tout à fait le coma, c'est très fort, et on a bien raison d'y mettre des gardiens et d'y annexer un commerce de cartes postales. Mais peut-être pourra-t-on faire mieux. Avec un effort vigoureux, un coup d'épaule du sous-secrétaire des Beaux-Arts, une levée favorable de parlementaires d'art, et la création peut-être d'un syndicat d'artistes Luxembourgeables, qui serait écouté comme tous les autres syndicats, peut-être pourrait-on arriver à une manifestation complète de vie, à la vie organique. Mais tout de même, en l'état des choses, un livre

de Raffaëlli sur le Luxembourg serait plus instructif encore que celui qu'il a écrit sur le Louvre.

§

Dans une collection de petits volumes, dont le but est de fixer les derniers états des lettres et des arts, Tristan Leclère nous décrit **l'Etat actuel de la Peinture.** Un livre de ce genre doit contenir forcément un petit palmarès lourd, mais nécessaire et bien difficile en si petit format à nuancer, puis des réflexions et des définitions. Poète et peintre, Tristan Leclère était parmi les mieux désignés pour donner cette vue panoramique de l'art actuel avec justesse et en bons termes; le palmarès y est, et dressé avec impartialité. Les réflexions y abondent et sont de ton juste. En voici une importante et qui dit le ton du livre :

C'est de la vie qu'il faut extraire l'harmonie. Vouloir imposer un mode de beauté préconçu est aussi vain que s'en tenir à l'imitation littérale. Si révolutionnaire que paraisse la formule, elle n'en est pas moins un artifice, un cliché d'école, un procédé de décadence. Il est vraiment puéril de croire que la ligne droite, étant la plus simple des lignes, se trouve aussi la plus esthétique. Au contraire plus la courbe sera riche, plus elle plaira au spectateur ; il faut, mais il suffit qu'elle soit clairement lisible et subordonnée à un rythme général. L'Art est le plus délicieux des jeux en même temps que la plus divinement grave des choses humaines. Il doit nous enchanter par l'imprévu... tout ce qui est prévu, codifié, géométrique, est d'avance frappé de mort et d'ennui. La tâche de l'artiste me paraît précisément d'extraire du désordre apparent des choses, un ordre. Celui-ci s'y trouve si bien, qu'il suffit que le soir tombe sur un paysage atténuant les accidents sans les supprimer, pour que l'être le plus humble soit sensible à la poésie qui se dégagera d'un horizon ainsi voilé. Que le peintre placé devant un mouvement de collines, ou un visage fasse de même. Qu'il découvre la courbe la mieux rythmée et la plus expressive ; que dans chaque modèle il trouve une ligne très pure et très individuelle. Cet idéo-réalisme a du reste toujours fait le prix de l'école française...

On ne saurait mieux dire, mais sous réserve que les grands efforts de synthèse doivent être accueillis. Ainsi, les impressionnistes qui créaient la science des reflets et des complexités de ligne aimèrent les sobriétés et les gestes simples d'un Puvis de Chavannes. Il est évident que la beauté de la nature procède surtout de sa diversité simultanée et qu'il n'est point nécessaire de l'équarrir pour en montrer les substructions, pas plus qu'il n'est opportun de la déveloûter pour arriver à des teintes générales ; mais les efforts nouveaux ont toujours du bon, ne serait-ce que parce qu'ils déplacent la question et obligent à la considérer avec plus d'attention. Puisqu'il y a toujours convention, on peut toujours essayer de proposer une refonte des conventions admises. Il n'est peut-être pas nécessaire de croire que les peintres

récents qui ont cherché des techniques personnelles bénéficient à l'excès de la peur qu'a l'amateur, touché des triomphes après méconnaissance absolue des Cézanne et des Degas, de ne pas reconnaître un effort semblable aux leurs et également méconnu. Il n'y a pas de raisons, actuellement plus qu'autrefois, pour qu'une forte et savoureuse exception soit accueillie et classée tout de suite. Il suffit de visiter les salons pour voir que les mises en place des talents ne sont ni rigoureuses ni exactes. Tristan Leclère, pour étudier l'art actuel, a pris comme guide les hasards ou plutôt les similitudes d'origine qui distribuent les uns aux Artistes Français, les autres à la Société Nationale ou aux Indépendants. C'est une façon de procéder ; elle est de celles qui permettent le mieux d'être complet. Il y aurait peut-être des méthodes de dénombrement et de classification différentes et plus curieuses, d'après des sources pareilles ou d'après des ambitions communes ; mais l'étude par groupes est très acceptable et, grosso-modo, par la force des liens de réunion (dis-moi qui tu hantes, etc.) elle tient compte dans une certaine mesure des affinités.

Tout de même à ce livre plein de jolies qualités je voudrais faire une petite objection ; je n'y vois pas assez détaillée l'étude des tout derniers mouvements nouveaux. Il est possible — comparant le pointillisme au cubisme — de dire : « Si le pointillisme décomposait la couleur, le cubisme prétend décomposer les formes, mais le pointillisme bénéficiait du mélange optique tandis que l'œil a peine à discerner les formes originelles qui servent de modèle au cubisme » ; c'est là une bonne objection de peintre. « A l'heure actuelle, dit M. Leclère, nous ne trouvons qu'une théorie précédant des œuvres et c'est bien là, je le crois, ce qui condamne le cubisme. Souhaitons-lui longue vie et attendons les réalisations. » Eh bien, cela n'est pas tout à fait assez et ce n'est pas non plus assez pour le futurisme pictural, de l'omettre simplement.

§

La collection Art et Esthétique a publié un **Greuze** de M. Hautecœur qui est une bonne monographie. Les théories de Diderot dans leurs rapports avec l'œuvre de Greuze y sont bien exposées ; les influences du roman anglais et du drame bourgeois sur le tableau de genre à la Flamande y sont bien déduites et le livre se lit avec agrément.

Dans la même collection, un **Titien** de Caro-Delvaille est un joli livre de peintre, d'une forme un peu lyrique, mais très attrayante. M. Caro-Delvaille ne dédaigne pas ce système de l'ancienne critique à la Theophile Gautier qui est de décrire le tableau, et il s'en tire très joliment et s'en sert pour éclairer les détails techniques ; c'est un livre écrit avec soin et tout à fait intéressant. Un livre de M. Ch. Moreau-

Vauthier, **La Peinture**, les *divers procédés*, la *maladie des couleurs*, les *faux-tableaux*, groupe nombre de renseignements utiles et il touche à quelques préjugés. Dans une préface donnée à ce livre, M. Etienne Dinet, l'excellent orientaliste, s'élève contre le cliché d'après lequel les artistes récents n'auraient point de bonnes couleurs à leur disposition ; les couleurs seraient excellentes, ce seraient parfois les coloristes qui seraient défectueux. Le livre de M. Moreau-Vauthier étudie toutes les techniques depuis l'encaustique et la peinture au couteau à palette, et les explique bien. Il y a de bons conseils pour la conservation des tableaux sur l'emploi des couleurs, c'est un excellent traité.

§

Un album de dessins de M. **Dunoyer de Segonzac** en trente pages présente des nus, des scènes de boxe, des mouvements de danseuses d'après Mme Ida Rubenstein et Isadora Duncan. Ces dessins, très cursifs, très expressifs, sont animés d'une vie singulière, ils sont savants et heureux.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Dons au Musée du Louvre : un nouveau David ; études et dessins de maîtres de 1830. — Don au Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris. — Un nouveau Donatello au Musée national de Florence. — Le nouveau Musée Frans Hals à Haarlem. — Memento bibliographique.

Les ventes Steengracht et Marczell de Nemes ont eu lieu sans que le Louvre y figurât comme compétiteur. Certes la prévision des gros prix que ne pouvaient manquer de réaliser les œuvres importantes de ces deux collections, tant prônées à l'avance, était faite pour lui conseiller cette réserve, et, en ce qui concernait les petits maîtres hollandais de la collection Steengracht, — le délicieux *Enfant malade* de Metsu, aussi délicat qu'un Vermeer, les *Soins maternels* de Terborch, la *Tabagie* de Brouwer, — il pouvait se consoler en songeant aux beaux spécimens qu'il possède de l'art de ces peintres ; il nous semble pourtant qu'un tableau comme le charmant *Portrait de jeune garçon* de Jacob de Backer, un des chefs-d'œuvre de l'auteur des *Régentes de l'orphelinat municipal* du Musée d'Amsterdam (et qui, avec le Terborch et la *Joyeuse compagnie* de Jan Steen, fut acquis par l'Association Rembrandt pour être offert à ce dernier musée, que cet acte généreux et patriotique enrichit de trois œuvres capitales, très judicieusement choisies, de l'école locale) eût mérité, ainsi que la *Scène de carnaval* de Goya, de retenir l'attention de notre Conseil des Musées : les 76.000 francs payés pour la première des toiles et les 60.000 auxquels monta la seconde étaient dans les moyens du Louvre, qui se fût ainsi adjoint deux œuvres

excellentes, l'une d'un maître de haute valeur non encore représenté chez nous, l'autre du Goya peintre de mœurs non moins inconnu dans nos galeries et dont cette page savoureuse eût permis d'apprécier pleinement les dons de vie, de couleur et de métier par lesquels il apparaît comme un des pères de la peinture moderne.

Ce n'est pas le David récemment entré au **Louvre** qui, nous compensera ces deux toiles. Cette effigie, offerte par Mme la marquise Arconati-Visconti, en souvenir de son père Alphonse Peyrat, l'historien de la Révolution, est celle du conventionnel Milhaud. Debout, campé dans une pose altière, la main gauche sur le pommeau de son sabre et la droite étendue, sanglé dans un uniforme bleu que barre l'écharpe aux trois couleurs des représentants aux armées, le chapeau surmonté d'un haut panache de plumes tricolores, c'est tout l'enthousiasme de la Révolution qui éclate dans cette figure à l'allure un peu théâtrale, dans cette image aux vives couleurs, et c'est à bon droit qu'on a pu surnommer ce portrait une *Marseillaise* en peinture. Si l'œuvre est réellement de David, le révolutionnaire, cette fois, a grisé le peintre ; mais, si souple portraitiste que se soit montré le peintre du *Marat expirant*, eût-il pu changer à ce point son métier propre, lourd, assez froid, en cette facture alerte, pleine de verve et assez superficielle ? Surtout eût-il placé sa figure aussi « mal en page » et lui eût-il donné cet aspect étriqué ? Ce serait vraiment, dans l'ensemble de l'œuvre du maître, une création tout à fait à part, et non des meilleures.

Vis-à-vis de cette toile — exposée, avec les nouvelles acquisitions, dans la salle des Portraits d'artistes — on admirera un choix d'esquisses et de dessins offerts par M. Walter Gay, le peintre délicat doublé, comme on sait, d'un amateur au goût avisé, qui avait déjà donné au Louvre, au lendemain de l'Exposition des Primitifs français, un exquis *Portrait de femme* de notre école du XVe siècle. Il vient de se dessaisir encore en faveur de nos collections d'une précieuse série d'études de Millet, de Corot, de Th. Rousseau et de Daumier (1), qui viennent s'ajouter heureusement aux acquisitions récentes faites par le musée aux ventes Dollfus et Rouart dont nous avons parlé. La pièce principale de cet ensemble est une magnifique esquisse de Millet, peinte à l'huile sur papier, en vue de son tableau *le Repas des Moissonneurs*, exposé au Salon de 1853 (aujourd'hui au Musée de Boston), qui est une des pages capitales de ses débuts. C'est ensuite, du même maître, un *Torse de jeune fille nue*, dessin au crayon noir en vue de la curieuse peinture *l'Amour vainqueur*, de la collection J.-S. Forbes ; de Corot, une figure rêveuse dans un paysage, indication

(1) Qu'on trouve reproduites, avec une étude de M. Paul Leprieur, dans le dernier fascicule (n° 3) de la revue *les Musées de France*.

rapide et vaporeuse au fusain et à l'estompe ; de Théodore Rousseau, un petit croquis à la mine de plomb où est retracé avec sa précision coutumière un coin de la plaine qui environne Barbizon, puis une préparation en bistre sur panneau montrant, dans une clairière, une mare où trois vaches vont boire, conduites par une fillette; enfin, de Daumier, une magistrale composition au fusain, *le Baiser*, d'une facture large et puissante, d'un caractère ardent et grave qui — remarque avec justesse M. P. Leprieur — semble l'illustration de ces vers de Musset dans *le Souvenir :*

> Oui, les premiers baisers, oui, les premiers serments
> Que deux êtres mortels échangèrent sur terre,
> Ce fut au pied d'un arbre effeuillé par les vents,
> Sur un roc en poussière.

De son côté, le **Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris,** qui était déjà redevable à M. Théodore Duret de son peintre provençal Manet, d'un pastel de Degas et d'un paysage du portrait par Guigou vient, de recevoir encore du délicat amateur trois petits tableaux de Courbet, études d'un *Ane*, d'une *Biche morte* et d'une *Grappe de raisin*, cette dernière peinte pendant la détention de l'artiste à Saint-Pélagie, qui complètent le bel ensemble d'œuvres que le Petit Palais possède du maître d'Ornans.

§

Une bonne fortune bien plus grande est échue au **Musée national du Bargello à Florence** : aux nombreuses et célèbres créations de Donatello qu'on y admirait déjà, vient de s'ajouter une autre œuvre capitale : le *Saint Jean-Baptiste* en marbre, exécuté vers 1425 pour la famille des Martelli à Florence, et qui, depuis cette époque, n'avait pas quitté leur demeure. Entre les nombreuses images du Précurseur que Donatello a sculptées, — l'exquis bas-relief du jeune saint Jean au Bargello, le fier adolescent du Campanile de Florence, le maigre ascète en route pour le désert, de nouveau au Bargello, le prédicateur hirsute et sauvage du Dôme de Sienne, — la figure de la *casa* Martelli est particulièrement charmante par sa conception (c'est ici un gracieux éphèbe, qui va servir ainsi d'intermédiaire entre les deux autres *Saint Jean* du musée) et par le naturel et la simplicité de la pose et de l'expression. M. Pierpont-Morgan en avait offert trois millions à la famille Martelli. Celle-ci, avec un désintéressement et un patriotisme qui l'honorent, a préféré réserver l'œuvre du grand statuaire florentin à l'Etat italien, qui l'a payée 400.000 *lire.*

Depuis plusieurs années la ville de Haarlem projetait de créer à la gloire de Frans Hals et des autres peintres locaux dont elle possédait

une si belle série de chefs-d'œuvre, conservés jusqu'ici dans une aile de l'hôtel de ville, un musée plus digne de ces maîtres et où ces toiles seraient mieux mises en valeur. Ce nouveau **Musée Frans Hals** a été installé dans l'ancien orphelinat de l'Eglise réformée néerlandaise, construction caractéristique du début du XVIIe siècle, et a été inauguré au commencement du mois de mai dernier.

Memento. — Le Musée du Louvre vient d'être l'objet, coup sur coup, de deux petits livres de vulgarisation que nous nous empressons de signaler. L'un, *le Musée du Louvre : guide sommaire à travers les collections* (Paris, G. Braun; in-18, 86 p., avec 32 planches et 3 plans), a pour auteur M. Paul Vitry, l'érudit conservateur-adjoint du département de la sculpture au Louvre; l'autre, *les Tableaux du Louvre : histoire-guide de la peinture* (Paris, Hachette et Cie; in-18, 140 p., avec 155 figures et 2 plans), est dû à M. L. Hourticq, inspecteur des Beaux-Arts de la Ville de Paris. Tous deux s'adressent au grand public, qu'ils désirent non seulement guider parmi les richesses innombrables de notre musée national, mais encore instruire par de judicieux commentaires, et le second vient compléter, en ce qui concerne la peinture, le manuel plus succinct de M. Vitry. Ce dernier ouvrage, par ses renseignements très sûrs, ses indications, sa précision, sa clarté, les plans qui y sont joints, se recommande aux visiteurs qui veulent connaître les œuvres essentielles ; procédant par salles, il note dans chacune d'elles ce qui doit retenir l'attention et se complète par un choix excellent de reproductions d'après les chefs-d'œuvre les plus célèbres. — Le second ouvrage, restreint à la peinture, débute par une courte introduction, résumant à grands traits l'histoire des grandes écoles. Vient ensuite, accompagnée de deux plans d'ensemble, l'énumération à peu complète des tableaux, dans l'ordre où ils se présentent le long des galeries ; de brefs commentaires accompagnent le titre de chacun, et les plus belles œuvres sont reproduites en photogravure vis-à-vis du texte. On voit par là combien ce petit livre, lui aussi, rendra de services au public désireux de s'instruire.

Une précieuse publication périodique a été entreprise récemment par la maison J. Löwy, de Vienne, dont nous avons déjà loué ici à plusieurs reprises les belles éditions photographiques. Sous le titre : *Oesterreichische Kunstschätze* [*Trésors d'art en Autriche*] elle publie, sous la direction de M. Wilhelm Suida, conservateur du musée de Gratz, en fascicules in-4° de 8 planches chacun, qui paraissent dix fois par an (abonnement annuel : 60 couronnes), une série d'excellentes reproductions en phototypie des œuvres d'art peu connues que renferment les édifices, les musées de province ou les collections particulières d'Autriche, se proposant particulièrement de remettre en honneur les maîtres locaux du XVe au XVIIIe siècle dont les ouvrages sont souvent cachés dans des endroits peu accessibles. C'est là une entreprise patriotique qui, l'on s'en rend compte, sera extrêmement utile aux historiens d'art en leur faisant connaître nombre d'œuvres ignorées, souvent de haute valeur, par des reproductions extrêmement nettes, accompagnées de notices détaillées rédigées avec un souci extrême d'exacte documentation Les 80 planches de la première année que nous

avons sous les yeux nous apportent déjà la moisson la plus riche et la plus variée de peintures et de sculptures jusqu'ici inédites, où se distinguent notamment de nombreuses et belles œuvres des écoles primitives, si peu connues, de Vienne, de Styrie, de Basse-Autriche, de Salzbourg, de Tyrol, entre autres d'admirables panneaux du grand maître tyrolien du xv^e^ siècle Michel Pacher au musée de Gratz, puis quelques peintures italiennes, tel un charmant Benozzo Gozzoli au château de Frohsdorf, etc. Tous les travailleurs et toutes les bibliothèques se devront de posséder une semblable publication.

Elle a eu récemment, comme pendant, pour la Pologne, un recueil intitulé : *Polskie Muzeum* et publié par MM. F. Kopera et J. Pagaczewski (Cracovie, Nakladem St. Zarewicza i Spolki ; in-4). La variété et l'intérêt des œuvres d'art qu'il renferme, peintures et sculptures de toutes les écoles et de toutes les époques, conservées dans les églises, les palais et les musées de ce pays et reproduites en photogravure, ne sont pas moins grands; malheureusement les notices sont rédigées exclusivement en langue polonaise.

AUGUSTE MARGUILLIER.

LETTRES ALLEMANDES

Félix A. Theilhaber : *Das sterile Berlin;* Berlin, E. Marquardt, M. 4. — Aug. Knoch : *Geburtenrückgang und praktische Seelsorge;* Mayence, Kirchheim u. C°, M. 1, 60.—Ernst Rüsch : *Hamburg in der Franzosenzeit :* Hambourg, Agentur des Rauhen Hauses. — *Hermann-Bahr-Buch ;* Berlin, S. Fischer, M. 2. — Memento.

Das sterile Berlin. — La question de la dépopulation, qui est un des plus angoissants problèmes de la politique française, commence à préoccuper également les sociologues allemands. Pour le développement de la culture générale qui ne saurait se passer de la richesse, la diminution de la natalité est généralement considérée comme un bienfait. Sans aisance point de loisirs et les loisirs seuls permettent le maintien d'une haute civilisation. Les peuples pauvres ont beaucoup d'enfants, mais aussitôt que l'individu s'élève dans l'échelle sociale, il diminue le nombre de sa progéniture pour que lui et les siens puissent profiter d'une fortune difficilement acquise. Toutes les subtilités législatives ne pourront rien contre cette règle sociale, commandée par l'instinct. Quelques exceptions, surtout dans les pays où les lois sur l'héritage permettent d'avantager les aînés, ne donnent que plus de valeur aux arguments qui font apparaître le problème comme insoluble.

L'Allemagne, dont la richesse augmente chaque année de deux milliards, devait fatalement en arriver à une situation que l'on a pris l'habitude de considérer en France comme une déchéance. Sans doute le mal, si mal il y a, est-il encore de récente date et les effets de la « rationalisation de la vie sexuelle » ne se feront-ils sentir que dans une vingtaine d'années. Il n'en est pas moins vrai que l'Allemand

a perdu l'insouciance qui fait le bonheur de la race, pour ne plus songer qu'à la satisfaction de ses plaisirs personnels. Il veut avoir à nourrir le moins de bouches possible, afin de se procurer à lui-même et à sa famille restreinte le bien-vivre, c'est-à-dire le couvert mis tous les jours, les loisirs et les voluptés de tout ordre que peut se permettre le bourgeois.

A une récente assemblée générale de l'Union pour la protection des mères, le professeur Silbergleit, directeur de l'Office de statistique de la ville de Berlin, a donné quelques chiffres intéressants concernant la diminution de la natalité. En 1912, on comptait en Allemagne 29,7 naissances pour 1.000 habitants, contre 42,6 en 1876 et 44 en 1820. En Angleterre la proportion est de 25 pour 1.000, en Autriche de 34, en Basse-Autriche de 24,4 seulement, en Italie de 33, en France de 19,7. Il se passera donc encore un certain nombre d'années jusqu'à ce que l'Empire allemand en arrive au niveau inférieur de la République française. Pourtant à Berlin, on a constaté que, de 1906 à 1911, la diminution de la natalité s'est aggravée dans la proportion de 17,1 o/o. Dans d'autres villes comme Dusseldorf, Chemnitz, Leipzig, Munich, Francfort, Hanovre, Dresde et Stettin, l'abaissement a été plus considérable encore dans le même laps de temps, et les statistiques constatent une décroissance qui va de 21 à 33 o/o. Les arguments qui ont été invoqués sont exclusivement d'ordre économique et social, mais au cours de la même assemblée on a signalé un fait assez curieux. Une dame Schmidt, de Brême, s'est plainte de ce que de nombreuses jeunes filles allemandes aillent faire leurs couches à Paris et abandonnent leur enfant à l'Assistance publique. Ceci aiderait à nous faire comprendre le succès qu'obtiennent les innombrables annonces de sages-femmes que la *Pariser Zeitung* publie chaque semaine.

M. Félix A. Theilhaber n'a pas voulu écrire une étude d'ensemble sur la diminution de la natalité en Allemagne. Ses investigations se sont restreintes à Berlin et il y a fait de nombreuses constatations qui sont du plus haut intérêt. Cet économiste ne mâche pas ses mots : « L'abstinence sexuelle, les mesures préventives contre la conception, l'avortement, la suppression de l'enfant nouveau-né, voilà les différentes phases de cette lutte », écrit-il dès le premier chapitre de son ouvrage. « Tout cela — exercé d'une façon héroïque — remplit le même office : l'empêchement ou la limitation de la progéniture. » Les fins que poursuivent les couples qui entendent se maintenir dans l'état de stérilité peuvent se diviser, d'après M. Theilhaber, en quatre catégories : elles sont de nature sociale, de nature hygiénique, de nature économique ou bien encore de nature culturelle ou intellectuelle.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans ses développements. Il faut

cependant mentionner les constatations qu'il a faites au sujet des mariages au point de vue de la confession et de la race. Alors que dans les ménages protestants le nombre des naissances a été particulièrement faible, on constate dans les ménages catholiques une légère accroissance. Ce fait s'explique probablement par la présence, à Berlin, de nombreux ouvriers polonais. Les mariages mixtes entre protestants et catholiques n'ont pas non plus donné de trop mauvais résultats. Par contre, il faut constater la stérilité presque complète des alliances entre judéo-chrétiens. Alors que les juifs, quand ils se marient entre eux, restreignent déjà le nombre de leurs enfants, au point que l'on peut prévoir qu'un tiers des israélites berlinois disparaîtront, des mariages entre juifs et chrétiens restent pour ainsi dire sans descendance. Sur 2.160 de ces ménages mixtes 1.213 étaient sans enfants. En 1900, près de 42 o/o des unions judéo-chrétiennes de Berlin et de la banlieue n'avaient pas produit de rejetons. Dix ans plus tard la proportion était plus effrayante encore.

Mais, encore une fois, que peuvent les arguments moraux et sociologiques contre une situation qui est sans remède. L'Eglise, cependant, est à même d'employer des moyens qui ne sont pas à la disposition de l'Etat. Là où échoue l'économiste le prêtre peut réussir. Le chapelain Knoch nous en fait la révélation dans une brochure qui s'intitule **Geburtenrückgang und praktische Seelsorge**. Moltke disait que la diminution de sa natalité fait perdre à la France tous les jours une bataille. La propagande du néo-malthusianisme a fait maintenant son entrée triomphale en Allemagne. Seul le confesseur peut y mettre une entrave par la menace du châtiment éternel. Mais y a-t-il encore en Allemagne beaucoup de gens qui croient au châtiment éternel ?

§

Hamburg in der Franzosenzeit. — La ville hanséatique de Hambourg jouait au XVIII^e^ siècle un rôle considérable dans la vie économique de la monarchie française. Au début de la Révolution, un quart des denrées que le pays recevait de ses colonies était expédié à Hambourg, où tout le nord de l'Allemagne s'approvisionnait. L'exportation vers le grand port de l'Allemagne du Nord rapportait alors anuellement à la France 50 millions de livres alors que l'importation d'articles venant de Russie, de Suède, de Norvège et du Danemark qui passait en transit par Hambourg se réduisait à peine à quelques millions. Quoi d'étonnant donc si le bouleversement provoqué par la Révolution devait forcément entraîner Hambourg dans l'orbite française? Les guerres triomphantes de Napoléon firent de la ville hanséatique l'objectif des convoitises du grand conquérant. Incorporé à l'empire français le 18 décembre 1810, après avoir été occupé déjà

en 1806 et gouverné par Bourienne, Hambourg fut cependant plus de trois ans le chef-lieu du département des Bouches-de-l'Elbe et, par l'importance de sa population, la cinquième ville de France. En 1813 elle fut abandonnée pendant quelques semaines et occupée par Tettenborn, colonel badois au service de la Russie. Mais Vandamme y rétablit l'administration française le 30 mai. Dès le lendemain, Davoust s'y installait de nouveau et put efficacement organiser la défense qu'il devait prolonger pendant un an. Grâce à l'héroïsme du duc d'Auerstaedt, la ville resta en effet française jusqu'au 28 mai 1814, le maréchal ayant voulu recevoir notification officielle de l'abdication de Napoléon, avant de remettre la place aux troupes russes.

Hambourg, malgré les contributions de guerre de toute sorte, malgré les réquisitions et la conscription forcée, a gardé de Davoust un souvenir respectueux. Aujourd'hui encore les historiens locaux rendent hommage à son esprit de justice et à sa magnifique bravoure. Dans un petit volume joliment illustré qui s'intitule *Hambourg pendant l'occupation française*, M. E. H. A. Rüch a conté, à l'occasion du centenaire, toutes les péripéties de cette époque mouvementée.

Hermann-Bahr-Buch. — M. Hermann Bahr a lui aussi, après Hauptmann, après Omptdeda, après Arno Holz, célébré le cinquantième anniversaire de sa naissance. A l'occasion de ce jubilé. qui tombait le 19 juillet, M. S. Fischer, éditeur à Berlin, a publié un recueil d'essais, empruntés aux différents volumes de critique que le subtil auteur autrichien a fait paraître depuis sa jeunesse. En guise de préface on trouve en tête de ce *Livre Hermann Bahr* un portrait que l'auteur a dessiné de lui-même il y a une vingtaine d'années. Nos lecteurs connaissent trop bien la curieuse figure de cet apôtre du modernisme allemand pour qu'il y ait lieu d'y insister. Pendant vingt-cinq ans il fut l'initiateur de tous les mouvements artistiques et littéraires de son pays. Il semble bien que c'est quelque chose surtout quand, à côté d'une œuvre critique considérable, on peut s'enorgueillir d'être l'auteur de quelques ouvrages d'imagination qui, s'ils ne laissent pas leur empreinte sur notre époque, possèdent du moins une note tout à fait personnelle et une tenue littéraire qui leur assigne une place honorable dans les bonnes lettres de l'Allemagne d'aujourd'hui.

§

Memento. — Signalons quelques-unes des récentes publications de la maison S. Fischer, de Berlin ; M. Richard Dehmel y fait paraître, après un long silence, son nouveau recueil de vers : *Schœne, wilde Welt*, où nous retrouvons la puissante originalité du poète d'*Aber die Liebe*. Le titre avec son antithèse est caractéristique pour la manière de l'auteur à qui l'âge n'a rien fait perdre de son impétuosité. Le dernier volume de M. Arthur

Schnitzler ne contient qu'une longue nouvelle : *Frau Beate und ihr Sohn*. Il se rattache par bien des points à une nouvelle de M. Thomas Mann, qui paraît presque en même temps, *Der Tod in Venedig*. On y retrouve la femme de quarante ans que M. Jacob Wassermann a soumise récemment à une analyse psychologique dans son roman *Die Frau von vierzig Jahren*. Nous aurons l'occasion de revenir sur tous ces ouvrages qui ont tous paru chez le même éditeur et qui sont parmi les plus saillants publiés dans l'année.

Deutsche Rundschau (juillet) contient une étude du baron Hermann d'Egloffstein, consacrée à l'attitude du grand-duc Charles-Auguste de Saxe-Weimar pendant la guerre de 1813. De nombreux documents inédits ont été puisés dans les archives de Weimar. — M. Albert Leitzmann, professeur de littérature à Iena, communique quelques lettres inédites de Caroline de Humboldt, dont deux sont adressées à Charlotte, la femme de Schiller. Datées des dernières années du XVIIIe siècle, elles sont assez curieuses pour l'étude des mœurs du temps. — Lady Blennerhassett, la célèbre biographe de Mme de Staël, fait paraître un essai sur Montaigne, à propos de la publication, par M. Fortunat Strowski, du manuscrit de Bordeaux.

Dans les *Süddeutsche Monatshefte* (juillet), M. Hermann Konsbrück donne son appréciation sur l'édition allemande de Srindberg, publiée par les soins de M. Emile Schering. On se souvient de la mésaventure de ce traducteur qui se voit réclamer des droits considérables par les héritiers de l'écrivain suédois, alors qu'il a sacrifié toute sa fortune à la mise sur pied de cette édition. Monsbrück reproche à M. Schering de nombreuses négligences et des vulgarités de style qui ne permettent pas de reconnaître, sous la version allemande la puissante originalité du texte suédois. — M. J. Hofmiller est particulièrement sévère pour le *Festspiel* de Gerhart Hauptmann. Œuvre littéraire de qualité inférieure, le critique le prouve par de nombreux exemples, *1813* n'évoque pas l'esprit des guerres d'indépendance et cet *esprit* serait tenté de lui crier simplement... le mot de Cambronne.

Dans un article intitulé « l'ironie de la *Wilhelm Meisters theatralische Sendung* », qui paraît en tête de la *Revue germanique* (juillet-août), M. R. Messlény tente d'expliquer pourquoi Gœthe abandonna le plan primitif de la « Mission théâtrale de Wilhelm Meister » laissant à la première version de son roman le caractère fragmentaire qu'elle a gardé, pour écrire sur des données nouvelles les « Années d'apprentissage ». C'est que le poète avait, dans l'intervalle, éprouvé une profonde déception à l'égard de l'art théâtral. Il ne croit plus à la mission civilisatrice de la scène allemande et traite, dès lors, avec ironie l'enthousiasme de son héros pour le théâtre. Trois causes ont concouru, selon M. Messlény, à produire chez Gœthe le revirement qui aboutit à la transformation du manuscrit de la *Sendung* en un ouvrage différent, qui est *Wilhelm Meisters Lehrjahre*. « Ce sont, d'une part, la crise subie par le poète en Italie, et qui l'amena à se désintéresser des choses du théâtre ; d'autre part, le mouvement qui visait à réformer la scène ; enfin, la dépression épidémique qui pesait sur toute la nation à la fin du XVIIIe siècle. »

On sait que les éditeurs Egon Fleischel, de Berlin, viennent de publier

une édition en 6 volumes des œuvres complètes de Charles-Louis Philippe. A ce propos M. F. Schotthœfer fait paraître dans *Das literarische Echo* (1er juillet) une étude d'ensemble sur l'œuvre du jeune romancier, accompagnée d'une bonne reproduction du portrait que peignit M. Charles Guérin. L'auteur analyse avec beaucoup de finesse le caractère et le talent de Philippe. Il montre que ses nombreuses lectures n'ont exercé aucune influence sur lui. Philippe s'est développé en puisant dans son propre fonds, sans faire d'emprunts aux auteurs qu'il admirait. M. Schotthœfer ne reconnaît même pas l'influence de Dostoiewski. Il est curieux que cet écrivain profondément altruiste, qui avait pour l'humanité un véritable culte mystique, soit arrivé en quelque sorte à une négation de l'amour féminin. Cela tient à ceci que Philippe était un pauvre homme qui n'avait que faire de la richesse de l'amour. « Cette limite de sa personnalité constitue aussi la frontière de son art. Mais il reste un grand artiste parce qu'il savait si parfaitement s'exprimer lui-même dans ses œuvres. »

Maerz a fait paraître durant ces dernières semaines une série d'excellents articles au sujet de l'interdiction de Breslau, où l'exaltation pangermaniste était caractérisée comme il convient. M. Hugo Eick consacre une étude à Friedrich Huch (12 juillet), le jeune romancier mort récemment et qui laisse une œuvre dont on peut presque dire qu'elle est définitive.

L'œuvre du poète Rudolf Alexandre Schrœder est analysée dans son ensemble par M. Gustave Pauli, dans *Die Güldenkammer* (juillet). L'auteur loue l'universalité de cet artiste si puissamment doué qui a su rester fidèle à sa terre natale. Il n'est pas arrivé au terme de son évolution et l'on peut prévoir qu'avec la richesse inépuisable de son talent il gratifiera encore son pays d'œuvres belles et durables.

Hochland (juillet) poursuit la publication d'une étude que le professeur Robert Saitschick consacre à Goerres, l'auteur de la *Mystique*, qui joua un rôle au début du romantisme allemand et lors des guerres d'indépendance. Le fascicule est accompagné de belles illustrations hors texte d'après Oswald Achenbach.

Deutsche Kunst und Dekoration (juillet) est consacré presque exclusivement à l'Exposition de la Sécession berlinoise, la dernière probablement du moins sous cette forme, la démission retentissante de ses membres les plus qualifiés ayant rendu son existence impossible. M. Vollert analyse les envois de Hodler, Nussbaum, Weiss, Walser, Pankok, Kalkreuth, Baluschek, ainsi que celles de nombreux hôtes français dont les tableaux sont reproduits avec art.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

W. F. Trench : *Shakespeare's Hamlet, a new Commentary*, 6 s., Smith Elder. — Herbert Beerbohm Tree : *Thoughts and After-Thoughts*, 7 s. 6 d., Cassell. — William Poel : *Shakespeare in the Theatre*, 5 s., Sidgwick and Jackson. — W. J. Lawrence : *The Elizabethan Playhouse and other Studies, second series*, 12 s. 6 d., Shakespeare Head Press, Stratford on Avon. — Memento.

Encore des commentaires sur Shakespeare ! Le sujet semble non seulement inépuisable, mais on peut dire qu'il fournit sans cesse de

nouvelles occasions de disserter. Il y a les recherches réellement scientifiques de W. J. Lawrence en Angleterre, de Wallace, d'Albright, de Reynolds en Amérique, de M. A. Feuillerat en France, de Brodmeier, de Wegener, de Monkemeyer en Allemagne ; il y a les études de Sir Sidney Lee, de Frank Harris, de Célestin Demblon, et de quelques autres ; il y a enfin les innombrables articles et volumes de tous ceux qui prétendent avoir quelque chose à dire à propos de l'homme et de l'œuvre. Et, avec tout cela, nous ne parvenons pas à être sûrs que Shakespeare ait bien écrit l'œuvre qu'on lui attribue ; nul jusqu'ici n'a administré la preuve péremptoire, irréfutable que c'est bien l'homme de Stratford qui a composé *Hamlet*, *Macbeth*, *le Roi Lear* et les autres pièces. Cette incertitude, au contraire, semble rendre plus fanatiques ceux qui pratiquent le culte de Shakespeare, qui déifient l'homme et considèrent son œuvre presque comme des livres saints d'inspiration surnaturelle. C'est le doute qui crée la foi.

Pour lire le livre que Mr Wilbraham Fitzjohn Trench intitule **Shakespeare's Hamlet**, *a new Commentary*, il faut, à l'invitation même du commentateur, se munir du texte et le suivre presque phrase à phrase. On ne le regrettera pas, surtout si l'on connaît déjà toute la littérature inspirée par *Hamlet* et dont Mr Trench se sert volontiers, tout en offrant des aperçus et des arguments nouveaux. Il serait déplacé de se livrer ici à une critique de détail, de relever des contradictions et des inexactitudes, mais on peut dire que ce livre est certainement un des plus intéressants qu'on puisse lire sur la question.

Dans le gros volume qu'il a rempli de ses productions plus ou moins littéraires, Sir Herbert Tree, le fameux acteur, réimprime des pages curieuses sur *Hamlet*, sur le rôle du personnage de ce nom et sur la façon de monter la pièce. Ces **Thoughts and After-Thoughts**, un peu hétéroclites, ont cette unité de traiter de questions de théâtre, presque toujours, du reste, sur un ton défensif, qui lasse à la longue.

Les essais que Mr William Poel publie aujourd'hui sous ce titre **Shakespeare in the Theatre** remontent à une vingtaine d'années et il est indéniable qu'ils « datent ». Depuis l'époque où Mr Poel, fondateur et directeur de l'*Elizabethan Stage Society*, luttait pour qu'on représentât Shakespeare avec la simplicité du temps d'Elizabeth et non avec une somptuosité exagérée de décor, on a fait certainement du chemin. A présent, on a Mr Gordon Craig, Mr Granville Barker, sans parler des innovations un peu sauvages et crues des moscovites, israélites ou non. Il nous souvient qu'au beau temps où Mr Poel menait le combat en faveur de la simplicité dramatique, nous prîmes un réel plaisir à voir jouer des pièces de Shakespeare dans des décors d'une richesse qui n'avait évidemment rien du début

du XVIIe siècle. Il suffisait de couper, dans le texte, les descriptions qui suppléaient jadis, au défaut de toiles de fond. Il serait excessif de vouloir retourner aux moyens par trop primitifs d'autrefois et il faut convenir que jouer actuellement Shakespeare, ou tel autre de ses contemporains, avec ces seuls moyens-là, ne saurait être qu'un coûteux et fâcheux effort de reconstitution. Lorsqu'on dispose de projecteurs électriques, il serait absurde de s'éclairer avec des chandelles. Le livre : **The Elizabethan Playhouse**, que publia naguère Mr W. J. Laurence, et la seconde série d'études qu'il vient de faire paraître nous fournissent sur ce point des détails infiniment curieux. A force de patientes recherches, après un labeur obstiné, Mr Lawrence reconstitue, détail par détail ce qu'était le théâtre au temps d'Elizabeth. Il nous donne les dispositions de la scène et de la salle, du bâtiment tout entier; il indique les transformations assez lentes du décor et des accessoires; il sait comment on s'éclairait, comment on percevait le prix des places; bref, rien ne lui échappe, et tout cela est d'une lecture extrêmement captivante, outre que ce sont là des documents nouveaux d'une valeur des plus précieuses. Et il est permis, au risque du reproche de légèreté, de conclure que nos théâtres sont plus agréablement confortables.

Memento. — Le troisième numéro de *The Blue Review* est tout aussi intéressant que les précédents. Une première partie donne des poèmes, des articles variés : Daibutsu, par Yone Noguchi, un commentaire des idées de Mr Bennett sur le roman contemporain, par Mr John Middleton Murray, — un « Epilogue » de Katherine Mansfield, avec une cruelle caricature d'Allemande aux bains turcs à Paris. Dans une seconde partie, les chroniques du mois fournissent une précieuse documentation. Un autre organe de la jeune génération, *Poetry and Drama*, ne paraît qu'à chaque trimestre, et il est aussi d'un intérêt remarquable; après des poèmes de Verhaeren, Rabindranath Tagore, Victor Plarr, John Drinkwater, Harold Monro, etc., on trouve des « études et appréciations » d'Emile Verhaeren, par Michel T. H. Sadler; de Thomas Hardy, par Ed. Thomas, de John Donne, par Rupert Brooke, etc., et des chroniques fort nourries, dont la chronique française, par F.-S. Flint.

La Revue Germanique contient une étude de M. H. Vigier sur François Villon en Angleterre, une note sur une source nouvelle de Chapman, par M. Franck L. Schoell, et divers autres documents; enfin, avec d'excellents comptes-rendus critiques d'ouvrages anglais d'érudition, la revue annuelle de la poésie anglaise, par M. Floris Delattre.

The Nineteenth Century and After. M. Georges Chatterton Hill essaye de diagnostiquer le réveil actuel de la France, et il en expose les raisons et les causes dans un sens quelque peu réactionnaire et en exagérant quelque peu les résultats. Il tient compte des manifestations extérieures les plus bruyantes, mais ceux qui connaissent bien le pays ne seraient pas aussi superficiels. Oui, certes, il y a un réveil, mais il est différent de celui que dépeint l'auteur, qui écrit gravement que M. Remy de Gourmont est

directeur du *Mercure de France*, alors qu'il aurait suffi de jeter un coup d'œil sur notre couverture pour voir que M. Alfred Vallette est toujours notre directeur. Mrs W. K. Clifford raconte des Souvenirs de George Eliot, et Miss Emily Hicky étudie la femme et le poète chez Elizabeth Barrett Browning.

Dans *The Fortnightly Review*, Mr W. L. Courtney continue son étude du théâtre réaliste anglais, Mr Horace B. Samuel étudie Stendhal, l'intellectuel complet, Mr P. P. Howe disserte sur la « dramatic craftsmanship » de Mr Bernard Shaw, et Mr Henry de Vere-Stackpoole traduit d'importants fragments de Villon, à ajouter à l'article de M. Vigier dans *la Revue Germanique*.

Lady Ritchie publie, dans le *Cornhill*, sous le titre de l'Art d'être grand-père, de charmantes lettres du major James Rennel, et Mr E. V. Lucas un captivant article sur Hobbéma.

The Englishwoman offre un sommaire très varié et fort intéressant sur les questions féminines, qui sont traitées avec beaucoup de bon sens et une sage modération. *Harper's Magazine* contient un instructif article de Thomas R. Lounsbury sur les « differences in English and American Usage ».

Depuis qu'il est loisible aux collaborateurs de *The Edinburgh Review* de signer leurs articles, ils ne s'en font pas faute et l'on voit de plus en plus disparaître l'anonymat qui distinguait jadis les périodiques anglais. Dans le numéro de juillet, deux articles seulement n'ont pas de noms d'auteur : l'un traite de l'assurance obligatoire et du caractère national, par rapport surtout à ce qui se fait en Allemagne, et l'autre discute les nouvelles lois militaires en France et en Allemagne. Ensuite c'est le directeur de la revue, Mr Harold Cox, qui examine les projets d'impôt sur la propriété foncière proposés par Mr Lloyd George; Mr J. E. G. de Montmorency qui traite de l'éducation et de l'avenir de l'Angleterre; W. C. D. et C. D. Whetham, du travail agricole et des logements ruraux; A. A. Mitchell, de l'influence des Tr de Unions sur les salaires; Edward Stanwood, du prochain tarif douanier américain. Ce sont aussi des articles d'histoire et de littérature : le bas peuple au début de l'Empire romain, par Stephen Gaselee; les romans grecs anciens en prose, par R. E. Prothero; Matthew Prior, diplomate et poète, par E. S. Roscoe; « Nietzsche the Man », par Herman Scheffauer; une critique de quelques livres récents, par Walter De La Mare; la Nouvelle en France, de 1800 à 1900, Prosper Mérimée, Théophile Gautier, Alfred de Musset, Alfred de Vigny, Guy de Maupassant, Alphonse Daudet, Anatole France, par Una A. Taylor; et, enfin, quelques claires pages où lord Cromer exprime quelques opinions sur la traduction et la paraphrase et donne un certain nombre d'exemples de traductions remarquablement heureuses; ces exemples ne portent, du reste, que sur de courts fragments, et il ressort de ces réflexions que l'art du traducteur est difficile, exige des connaissances et des facultés spéciales que possèdent rarement ceux qui s'aventurent à traduire.

Jetons maintenant un coup d'œil sur quelques-unes de ces excellentes publications hebdomadaires où le lecteur anglais trouve à se renseigner si précieusement sur tout ce qui se fait de nouveau dans le domaine des lettres, des arts, des sciences, et même de la politique. *The Nation*, revue

extrêmement intéressante, très libérale, sous la direction de Mr H. W. Massingham, commente les événements du jour, la politique intérieure et extérieure, les livres, le théâtre, la musique, les expositions d'art. *The Athenæum* s'abstient de toute appréciation politique, sinon pour les ouvrages d'histoire contemporaine ; ses comptes-rendus, remarquablement complets, se rangent sous les rubriques suivantes : « Literature, Science, Fine-Arts, Music, Drama. » *The Times Literary Supplement* se consacre exclusivement à la littérature, comme son titre l'indique ; après un premier article de dimension étendue, suivent des comptes-rendus très variés. *The Academy* a repris, sous l'habile direction de Mr Cecil Cowper, la place de premier rang que cette excellente revue eut jadis. Très vivante, très diverse, elle offre toujours un sommaire intéressant, des articles signés de noms connus ; les choses de théâtre y ont une place importante. *The Saturday Review* s'efforce de maintenir la réputation qu'elle eut autrefois sous la direction de Mr Frank Harris. Malgré son ton insulaire, réactionnaire, clérical même, elle intéresse par la franchise de son attitude et la sincérité de sa critique acerbe et mordante. Une publication de fondation plus récente, *Everyman*, avec ce sous-titre révélateur : *his Life, Work and Books*, s'adresse à un public de culture plus générale et par le ton de ses articles et par son prix ; elle est fort vivante aussi et on peut lui faire le compliment que, tout en étant populaire, elle n'a pas ce caractère insulaire ordinairement si désagréable.

La collection Tauchnitz a publié récemment *Where are you going to...?* par Elizabeth Robins, une œuvre curieuse sur la traite des blanches, dont nous avons parlé il y a quelques mois ; *Martin Eden*, deux volumes, par Jack London, qui prend violemment à partie la bourgeoisie américaine et son philistinisme ; *Lore of Proserpine*, par Maurice Hewlett, de fort jolies pages romanesques et féeriques ; *The Imaginative Man*, par Robert Hichens, un récit captivant qui se déroule au pays des Pharaons ; *Araminta*, par J. C. Snaith, une histoire humoristique et spirituelle.

Mr Louis Henry Jordan publie, par les soins de l'Oxford University Press, une conférence : *Comparative religion, its Origin and Outlook*, qui fait suite à *Comparative Religion, its Method and Scope*, et au *Modernism in Italy, its origin and aims*, du même auteur.

Signalons à l'attention des bibliophiles The Riccardi Press Books, une série de réimpressions particulièrement soignées, imprimées avec des caractères spéciaux très lisibles, sur du papier à la forme. Une partie de ces rééditions comporte des textes anglais, *les Héros* de Kingsley, *la Morte d'Arthur*, de Sir Thomas Malory, *les Pensées* de Marc-Aurèle, *le Cantique des Cantiques*, etc., l'autre partie s'intitule : « Scriptorum classicorum Bibliotheca Riccardiana », et contient les œuvres de Virgile, de Catulle, de Properce, de Tibulle, d'Horace, d'Apulée, etc.

The Bibelot, que publie à Portland, Maine, Mr Thomas B. Mosher, réimprime dans ses numéros de juillet et d'août deux pièces de J. M. Synge, *Riders to the Sea*, et *In the Shadow of the Glen*, précédées d'un court et substantiel essai sur l'auteur.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES AMÉRICAINES

William Roscoe Thayer : *The Life and Times of Cavour*, deux vol. 7, dollars 50 cents; Boston, Houghton Mifflin. — George Haven Putnam : *A Memoir*, 3 dollars ; New-York, Putnam. — Henry Milner Rideout : *William Jones*, 1 dollar; New-York, Stokes. — William George et Lyman Stowe : *Citizens Made and Remade*, 1 dollar 25 cents ; Boston, Houghton Mifflin. — Henry Barrett Learned : *The President's Cabinet*, 2 dollars 70 cents ; New Haven, Yale University Press. — James Edward Rogers : *The American Newspaper*, 75 cents ; Chicago, University of Chicago Press. — Memento.

The life and times of Cavour, par William Roscoe Thayer, nous montre une fois de plus que les historiens américains ont consacré une partie de leurs travaux et de leur talent à faire connaître les grands exploits européens. Ces deux volumes superbes, chacun de six cents pages, sont une étude des plus récentes sur l'unité italienne, un sujet qui ne paraît jamais vieillir. Dans sa préface, M. Thayer nous dit : « Pendant un quart de siècle, depuis que le plan de cette biographie était fait, j'ai eu la très grande chance de connaître personnellement plusieurs des survivants de la période cavourienne, des représentants, hommes et femmes, de tous les partis, des témoins qui m'ont donné la clef de certains faits non publiés encore et des éclaircissements sur des événements restés obscurs. » M. Thayer a été très aidé aussi par cet autre historien américain, M. Nelson Gay, de Rome, qui est une autorité pour tout le Risorgimento italien. Assez curieusement, une des difficultés éprouvées par M. Thayer a été la traduction exacte des lettres de Cavour, car, « bien qu'il écrivît, nous dit-on, avec une précision remarquable, il ne faisait souvent aucune attention à la syntaxe », et les lettres du commencement de sa carrière sont en général trop « ornées de toutes les fleurs de rhétorique du romantisme ». Parmi ceux que l'auteur remercie pour leur assistance sont Emile Ollivier, Gubernatis, Lombroso, Ferrero, Fogazzaro et le petit-fils de Macaulay, Mr Trevelyan, qui, en Angleterre, est une des meilleures autorités. Cette biographie est écrite dans un esprit très favorable à Cavour et à l'Italie alors que tous deux étaient engagés dans « la plus extraordinaire et la plus merveilleuse lutte pour la liberté des temps modernes », et « parmi les champions de la liberté, aucun, depuis le commencement de cette lutte, n'eut une plus noble vision de sa beauté, aucun ne se confia à elle plus entièrement, aucun ne la servit plus loyalement et plus sagement que ne le fit Camillo di Cavour ». Les livres importants en Amérique sont célèbres pour leurs bons index et celui-ci n'est pas une exception à cette règle excellente. Les 45 pages en deux colonnes et petits caractères de l'index de cet ouvrage sont de Mr. George B. Ives, un expert dans ce genre de travail et qui, je puis le dire en passant, s'est fait une spécialité des traductions en anglais de Balzac, Daudet et George Sand. Il s'y trouve aussi une

excellente bibliographie, des tables généalogiques, des cartes et beaucoup d'intéressantes illustrations.

George Palmer Putnam fut non seulement le fondateur d'une des plus grandes maisons d'édition d'Amérique, mais il fut aussi le père d'une famille remarquable. Ses fils et filles sont Herbert le bibliothécaire, John Bishop l'éditeur, Ruth l'historien, Mary, morte maintenant, et qui était un médecin distingué, et George Haven, le chef de la maison, qui vient de faire paraître **George Palmer Putnam**, biographie de son père, dans laquelle il décrit non seulement la carrière d'un grand éditeur, mais est en outre une contribution pleine d'intérêt pour-l'histoire des relations littéraires internationales de Londres, de Paris et de New-York vers le milieu du siècle dernier. Parmi les nombreux Européens que nous retrouvons dans cet ouvrage sont Louis-Philippe, Laboulaye, Elisée Reclus, Frédérika Bremer, Louis Blanc, Mazzini, Carlyle, Dickens, Thackeray et Sir George O. Trevelyan. Parmi les auteurs dont les premiers ouvrages virent le jour dans la maison Putnam, on peut citer Washington Irving et Edgar Poe. Mais probablement la plus grande gloire dont peuvent s'honorer deux générations de Putnam est la manière avec laquelle ils ont lutté au premier rang pour obtenir une loi internationale des droits d'auteur entre les Etats-Unis et l'Europe ; et si la situation actuelle est presque satisfaisante, elle est due en grande partie à George Palmer Putnam et à George Haven Putnam. L'histoire de cette longue et pénible lutte contre des intérêts aveugles et égoïstes, surtout dans les commencements, nous est donnée tout en détail dans ce volume.

L'Indien américain de l'époque de Cooper a toujours eu un vif intérêt pour l'Européen et la question qui se pose souvent de ce côté-ci de l'Atlantique se trouve être : Que devient le Peau-rouge d'aujourd'hui ? Dans ma chronique du mois de juillet de l'année dernière, j'ai donné un noble exemple d'Indien civilisé, Ohiyesa (le Dr Eastman), et maintenant, grâce à M. Milner Rideout, de Californie, nous avons une biographie attrayante d'un autre savant de naissance indienne, Megasiawa (Aigle-Noir), qui fut connu des blancs sous le nom de **Dr William Jones**. Son père était un homme de race blanche, un scout du Far West, qui épousa Katiqua, fille d'un chef Fox, et dont l'autre fils, Aigle-Chauve, vit encore parmi les Indiens. Black Eagle, c'est-à-dire Aigle-Noir, mena la vie errante des plaines jusqu'à l'âge de dix ans : à ce moment-là, il prit contact avec le monde civilisé, devint plus tard un cow-boy et entra ensuite à l'université de Harvard, d'où il sortit en 1900 avec ses diplômes. Ensuite, il se consacra à l'ethnologie et fut assassiné neuf ans plus tard, tandis qu'il faisait des travaux scientifiques au milieu des tribus les plus sauvages des îles Philippines. Ce petit livre nous offre une image charmante d'une personna-

lité agréable et exceptionnelle, et nous montre quelques côtés curieux de cette race qui est en train de disparaître si rapidement aux Etats-Unis. M. Rideout, qui connaissait intimement le Dr Jones, a écrit ce court mémoire avec une grande tendresse et beaucoup d'entrain, et en a fait une lecture tout à fait délicieuse. Dans une lettre personnelle qu'il m'a adressée, il dit : « C'est un véritable plaisir pour moi de penser que quelqu'un de l'autre côté de l'océan lira peut-être quelque chose sur le Dr Jones. C'était un garçon extraordinaire et je ne crois pas qu'il s'en trouve beaucoup de pareils de nos jours. »

L'ouvrage de William George et de Lyman Stowe, **Citizens made and remade**, devrait être lu par tous et, si possible, traduit et publié en France. C'est l'histoire d'une entreprise privée remarquable qui a été couronnée de succès et qui a pour but de lutter contre la tendance toujours croissante de la criminalité juvénile. En un mot, c'est le récit d'une république dans une république, — la réunion en groupe, dans une région éloignée, d'un corps de garçons et de jeunes filles qui ont mal tourné et qui, par leurs seuls efforts individuels, ont fondé et dirigent une communauté, avec un petit gouvernement à eux, qui leur crée une nouvelle moralité et qui leur permet, lorsqu'ils atteignent leur majorité, de faire de bons citoyens pour la grande république. Je n'ai malheureusement pas ici la place nécessaire pour approfondir les méthodes employées à Freeville (tel est le nom, bien trouvé, du village), situé dans l'état de New-York, mais je désire attirer l'attention des Européens sur l'une des meilleures organisations sociales qui ont pour but l'amélioration des classes pauvres. Ces idées commencent à prendre une grande extension. Il y a, à l'heure actuelle, dix « Républiques » aux Etats-Unis, une en Angleterre et on s'occupe de cette question en France et en Finlande. Plusieurs des méthodes de Freeville ont été appliquées avec succès, dans la colonie pénitentiaire des Philippines. Je puis ajouter que lorsque le projet aura atteint son développement complet, il embrassera aussi les adultes; et si cette expansion de l'entreprise se trouve être heureuse elle deviendra une des meilleures réformes pénitentiaires qu'on ait connues jusqu'ici.

Lorsque M. James Edward Rogers prépara son livre **The American News-Paper**, il eut à parcourir de 14 à 15 mille journaux paraissant dans les différentes parties des Etats-Unis. Le journalisme américain a eu des critiques sévères. Lord Northcliffe, du *Daily Mail* de Londres, déclare que, sous certains rapports, « presque tous les journaux américains deviennent tous les ans plus mauvais » et Charles Whibley, un autre écrivain anglais, écrit dans le *Blackwood's Magazine* que « aucun pays civilisé du monde n'accepte des journaux aussi parfaitement méprisables ». Beaucoup d'américains, même parmi les grands journalistes, ont à peu près

la même opinion que ces censeurs étrangers. Voici aussi la conclusion de M. Rogers lui-même : « La presse américaine est essentiellement sensationnelle et commerciale et ne donne qu'une place secondaire aux choses élevées de la pensée; en conséquence son influence sur la moralité de la société tend à pousser ses lecteurs vers l'amour du sensationnel et de tout ce qui est purement matériel. » Comme quelques-unes des universités transatlantiques possèdent maintenant des écoles de journalisme parfaitement organisées, il se pourrait que, dans un avenir prochain, un changement soit opéré, mais nous craignons bien qu'il n'en soit pas ainsi.

Memento. — La presse de l'Université de Chicago vient de faire paraître une liste détaillée des manuscrits qui se trouvent dans les bibliothèques de cette institution. Cette liste a été savamment rédigée par MM. Goodspeed et Sprengling. Le fait le plus saillant de ce travail a rapport aux trois lettres attribuées à Raphaël, mais qui sont déclarées n'être que des copies arrivées jusqu'à l'université avec un grand nombre de manuscrits provenant de Berlin. Ceci nous laisse donc toujours au nombre de cinq seulement les lettres authentiques du grand peintre.

M. Henry Vignaud, ancien secrétaire de l'ambassade des Etats-Unis à Paris, et président de la société des américanistes, vient de terminer ses deux études sur Americ Vespuce, qui ont paru dans deux numéros du journal de cette société. Le premier article est consacré à un examen approfondi de ses voyages et de ses découvertes, le deuxième à l'attribution de son nom au nouveau monde. Un critique compétent m'a écrit : « Il n'existe rien en français ou en anglais qui soit aussi complet. »

Parmi des livres américains qui ont paru récemment dans la Collection Tauchnitz se trouvent *The Red Cross Girl*, par Richard Harding Davis, une série de contes; *Martin Eden*, qui a paru en Amérique il y a 3 ou 4 ans, et *South Sea Tales*, par Jack London, aussi un volume de contes; *The Love Pirate*, un roman de l'automobile, par M. et Mme Williamson (née Livingston de New York); et *Where are you going to...?* par Mme Elizabeth Robins, roman d'actualité dont mon confrère Davray a donné un compte-rendu dans le *Mercure* du 1er février, où il parle de l'auteur comme d'une anglaise, erreur assez commune, du reste. Mais Mme Robins est née dans le Kentucky, de parents américains, élevée dans l'Ohio, et mariée dans le Massachusetts à un Américain qui est mort depuis plusieurs années. La seule chose qui soit anglaise en elle est sa résidence en Angleterre depuis une quinzaine d'années. Un numéro récent du *Bookman*, de New-York, parle d'un de ses frères, Raymond Robins, noté à Chicago pour ses travaux sociologiques et politiques, et le dernier numéro du même périodique, juillet, contient une intéressante notice bibliographique de Mme Robins, par M. George G. Wyant, avec trois belles photographies de sa maison en Sussex.

Articles de revue et de magazine à noter :

The Atlantic Monthly, mai : « American Control of the Philippines », par le professeur Bernard Moses, pendant deux ans membre de la Commission américaine aux Philippines; la meilleure présentation que je connais

du point de vue américain de cette question épineuse. A propos des Philippines, je voudrais signaler les trois articles de M. Aymé-Martin, consul de France, qui a vécu officiellement à Manille pendant deux ans. Ce travail, bien nourri de faits historiques, politiques et économiques, a paru dans le *Bulletin* de la Société de Géographie commerciale de Paris. C'est l'étude peut-être la plus complète écrite en français sur la condition actuelle de l'archipel et dans un esprit assez sympathique pour les Américains. — *The Dial*, de Chicago, la meilleure des revues purement littéraires des Etats-Unis, vient de perdre son distingué fondateur et directeur, M. Francis F. Browne. La notice nécrologique, qui a paru dans le numéro du 1er juin, montre un homme de premier ordre moralement et intellectuellement. Un excellent portrait du défunt accompagne l'article. — *North American Review*, juin : « Symbolistic Poetry in France », par William A. Nitze, professeur des langues et des littératures romanes à l'université de Chicago. « Les symbolistes ont vraiment accrû l'étendue de l'art poétique en France. Ils l'ont fait en produisant des effets réellement nouveaux, et en faisant résonner de nouvelles cordes sur la lyre poétique. » — *Scribner's Magazine* publie un choix des lettres et des passages du journal laissés par Charles Eliot Norton, l'érudit Américain qui passa toute sa jeunesse en Europe. Nous y trouvons des anecdotes et des faits intéressants concernant les principaux artistes et hommes de lettres des deux mondes. — *The Nation*, de New-York, 29 mai : M. Luigi Villari, de Florence, fils de l'historien, une étude sur Giuseppe Belli, le poète du patois romain. — *The Century*, juillet : « Souvenirs of Millet », par Truman Bartlett, le sculpteur américain, père de Paul Bartlett, sculpteur également. — *Yale Review*, juillet, « John M. Synge », par le professeur Henry S. Canby.

THÉODORE STANTON.

VARIÉTÉS

L'Ancien régime et les Ecrivains pensionnés. Rapport officiel de l'année 1786. — On sait qu'un certain nombre d'écrivains, ou de savants, reçoivent des pensions annuelles, dites « d'encouragement », que leur verse le ministère de l'Instruction publique, dont le chiffre atteindrait près de 180.000 francs, mais dont les heureux bénéficiaires échappent, par un étrange hasard, à cette publicité qui doit être la norme de toute comptabilité bien gérée et de tout gouvernement vraiment démocratique. Si notre mémoire ne nous trahit pas, c'est dans *le Temps* du 11 novembre 1911 qu'ont été reproduites les plaintes de M. Steeg à ce sujet, alors qu'il n'était, il est vrai, que rapporteur de la commission du budget. Il disait : « Nous comprenons que l'indemnité accordée pour une fois, le secours consenti à un homme qui passe par une épreuve critique de détresse doivent demeurer secrets pour être salutairement efficaces. Mais pourquoi le même mystère entourerait-il la concession des indemnités annuelles ? Celles-ci sont renouvelées, d'année en

année, d'une façon presque automatique. Il y a là des « pensions véritables », accordées sur la cassette de la Nation. » Et *le Temps* d'ajouter, en guise de commentaire : « La publication demandée par l'honorable rapporteur, devenu ministre, serait instructive, et n'aurait rien d'offensant ni d'humiliant pour personne. Il n'est pas probable, en effet, que les bénéficiaires des pensions actuelles soient des hommes de lettres plus importants que Corneille, que Molière, et que Racine. Or, ces hommes de génie ont parfaitement supporté que la mention de leur nom et de leur mérite figurât sur la liste des pensions accordées par Colbert en 1663. » Le grand organe du conservatisme républicain citait ensuite un extrait de cette liste dressée par Chapelain sous la direction de Colbert, « où, affirmait-il, on ne voit figurer que des gens de lettres dignes de ce nom », Chapelain en tête, avec la bagatelle de 3.000 livres, Corneille n'en recevant que 2.000, Molière 1.000 — comme Thomas Corneille — et Racine 800, alors que Ménage en avait 2.000, Perrault et Benserade 1.500 et le « sieur Fléchier poète françois et latin » 800. Sur quoi un organe réactionnaire, surabondamment connu par ses tapageuses surenchères, ponctuait, dans son n° du dimanche 12 novembre 1911, que, Chapelain à part, force était de convenir que les largesses royales « suivaient un autre cours que les prix de l'Académie d'aujourd'hui (1) ». L'hypercritique, dont le pseudonyme hellénique authen-

(1) Le rédacteur du *Temps* ignorait-il donc qu'un directeur du *Mercure*, Pierre-Antoine de La Place (1707-1793), avait déjà, dans son recueil de *Pièces intéressantes et peu connues pour servir à l'Histoire*, donné, sous le titre d'*Extrait des manuscrits de Colbert*, la liste de quelques-unes des pensions et gratifications accordées aux hommes célèbres alors dans les lettres ou les sciences ? Cette ignorance aurait d'autant moins d'excuse que cette liste, incomplète et inexacte — elle ne s'appliquait qu'à la première année où ces faveurs furent distribuées — a été mise à jour avec toute la rigueur critique désirable par Simon Bérard en 1825 (1826), dans un opuscule de 103 pp. in-8° sur papier vélin, au compte et pour les *Mélanges* de la Société des Bibliophiles français : *Gratifications faites par Louis XIV aux savans et hommes de lettres depuis 1664 jusqu'en 1679* (Paris, Didot, 1826). Dans ce travail, qui reproduit diplomatiquement le manuscrit authentique, l'on suit, *pendant 16 années consécutives*, l'emploi des libéralités « royales », si l'on veut, mais dont Louis XIV, ici comme tant d'autres fois d'ailleurs, devait l'idée à un simple « roturier », Colbert, qui la lui suggéra et dont la gloire retomba, hélas ! sur le maître. *Sic vos non vobis*... Mais nous avons tout lieu de croire que le rédacteur du *Temps* n'avait puisé son érudition qu'à l'article *Pensions* du *Dictionnaire des Institutions* de Chéruel, II, 971 (Paris, 1884), où est reproduite la liste des gens de lettres — 33 noms — qui devinrent, en 1663, les premiers pensionnaires du Trésor. Et l'existence de cet article lui était signalée par un livre paru peu avant chez A. Colin, à Paris : *Les Hommes de lettres au XVIII^e siècle*, de M. Maurice Pellisson, p. 54, *note 1*. Comme le remarque M. Pellisson, p. 53, l'octroi de « subsides » aux gens de lettres était une tradition qui remontait aux Valois et les *Mémoires* de Ch. Perrault rendaient déjà à Colbert l'honneur d'avoir fait « un fonds de la somme de cent mille livres », qui leur fut concédée. Et si, d'autre part, le commentateur réactionnaire de l'article du *Temps* eût su l'histoire, il n'eût pas songé à tirer argument des listes de pensions de Louis XIV, car la connaissance de ce livre lui eût démontré surabondamment que les sommes les plus considérables ne furent *presque jamais* attribuées aux esprits les plus marquants. Les faits sont là, irréductibles ! Il n'eût pas fallu feindre de redécouvrir l'Amérique, si hors de propos.

tiquait cette réflexion, oubliait, cependant, que la liste du *Temps*, si elle était donnée « d'après le texte original », ne représentait, répétons-le, qu'un « extrait » du document en question, et que parmi les noms ainsi omis, il en était d'obscurs barbouilleurs et de maints artisans quelconques de plume. Mais ne fallait-il pas, avant tout, « démontrer » la thèse coutumière de l'incohérente nocivité du régime actuel ?

Nous sommes heureux de pouvoir produire ici, grâce au zèle d'un collectionneur d'autographes et documents historiques, feu Fossé d'Arcosse, qui fut conseiller à la Cour des comptes sous l'Empire, une pièce originale, qui prouvera avec quelle logique l'on procédait, à la veille de la Révolution, sous l'Ancien Régime, dans cette délicate matière des pensions aux gens de lettres. Cette pièce, qui remonte à l'année 1786, est un état nominatif annoté des demandes de pensions et de gratifications adressées à la Cour par des écrivains de valeur diverse et divisé — comme, d'ailleurs, tous les états ministériels — en deux colonnes, dont la première porte, écrits en lettres majuscules, les noms des solliciteurs, la seconde, leurs titres, uniformément consignés par la plume d'un même expéditionnaire. Au-dessous de chaque patronymique, dans la première colonne, une main inconnue — qui semblerait être celle de L'Averdy, ex-contrôleur général des finances en 1763, ministre d'Etat (1) en 1785, d'après *l'Almanach Royal*, époque où Breteuil était à la tête de la Maison du Roy — a tracé en fins caractères couchés l'officielle appréciation des titres de chacun des impétrants. La décision ministérielle, inscrite en regard de chaque article, sera imprimée ci-dessous en caractères italiques, tandis que les deux premières seront simplement différenciées par un tiret. Notre liste portant 126 articles, il suffira d'en extraire ceux des auteurs qui présentent encore pour nous quelque intérêt. Nous commencerons par le premier inscrit, qui est un grammairien, Nicolas Beauzée, en lequel on s'accorde généralement à reconnaître, et à un degré rare, les dons qui distinguent un métaphysicien subtil, un logicien rigoureux, bien que dépourvu de l'inépuisable érudition d'un Vossius.

BEAUZÉE. — « De l'Académie françoise, s'est occupé de plusieurs ouvrages utiles sur la grammaire et sur d'autres objets d'instruction publique. Il est âgé de soixante-huit ans, très pauvre, et demande une pension de 3.000 fr. » — « L'homme le plus modeste, qui n'a jamais rien demandé, et à qui l'on avoit donné 3.000 fr. sur la demande de l'Académie. Son travail l'a fait vivre. Son âge avancé le prive de cette ressource, et l'Académie demande qu'on lui rende les 3.000 fr. qu'il avoit eus et qu'il n'a plus. » — *Ce qu'il avoit, 3.000 fr.*

(1) C'est-à-dire : sans portefeuille. Quand il était contrôleur-général, L'Averdy se servait de l'abbé Coyer pour préparer les opérations du ministère (*Correspondance* de Grimm, VIII, 342).

M. DE SAINT-LAMBERT. — « De l'Académie françoise, demande une pension de 1.053 fr. 12 sous, comme homme de lettres, pour, avec 2.546 fr. 8 sous dont il jouit comme militaire, lui compléter un traitement de 3.600 fr. que son grand âge lui rend nécessaire. » — « Son poëme des *Saisons* est un des poëmes didactiques les plus estimés. Son enthousiasme pour Voltaire lui a fait prendre son parti trop vivement. Il vouloit terminer militairement avec M. Clément [*le rédacteur du Journal Littéraire, baptisé par Voltaire : l'Inclément*], qui n'a pas ménagé le poëte, la querelle que le zèle de sa défense avoit engagée. » — *Attendre.*

M. LE COMTE DE RIVAROL. — « Auteur du *Discours sur l'universalité de la langue françoise.* Il prépare d'autres ouvrages. Est sans fortune. » — « Le ton de philosophie qui règne dans son *Discours* a été fortement relevé par *l'Année littéraire.* Il a beaucoup d'esprit, et un encouragement qu'on lui continueroit chaque année, *s'il se dévouoit aux bons principes*, seroit une considération pour l'empêcher de suivre son inclination vers ceux qui sont dangereux. » — *Rien.*

M. DE SAINT-PIERRE. — « Auteur des *Etudes de la nature.* Absolument sans fortune et chargé de famille. » — « Son ouvrage est excellent. C'est un des meilleurs qui ait paru dans ce siècle, et les contrefaçons multipliées ont fait perdre à l'auteur une partie de son produit. » — *1.000 fr. et lettre honorable.*

M. DE FONTANES. — « Auteur d'une traduction en vers de l'*Essai sur l'homme* de Pope ; travaille à d'autres ouvrages ; n'a d'autres ressources que les lettres et l'espoir de la bonté du roi. » — *Il a satisfait son goût pour la poésie. Rien* (1).

M. NAIGEON. — « Coopérateur de l'*Encyclopédie*, etc. » — « Beaucoup de personnes ont recommandé ce littérateur payé par Panckoucke et par les auteurs de la *Collection des Moralistes.* » — *Attendre.*

POINSINET DE SIVRY. — « Auteur de la tragédie de *Briséis*, etc., etc. » — « Lui faut-il absolument un dédommagement des critiques amères que Voltaire et d'autres à sa suite lui ont faites ? » — *Gratification de 600 fr. sans lettre* (2).

LE MARQUIS CARACCIOLI. — « Auteur de plusieurs ouvrages de morale très connus, est dans la plus grande détresse... » — « C'est l'écrivain le plus intrépide contre les nouveaux philosophes et le plus abondant. Il a fait preuve de courage et ses lecteurs de patience. » — *Rien.*

M. BUCHOZ. — « Médecin de Monsieur, a entrepris des ouvrages nombreux et dispendieux sur l'histoire naturelle, sur la botanique et sur l'économie. Les dépenses qu'il a faites l'ont ruiné et les ressources de ses livres sont pour ses libraires. Il a un arrêt de surséance. » — « Il n'a peut-être pas existé un homme plus laborieux. Mais il fait un livre comme un maçon fait un bâtiment. Il n'épargne rien pour les gravures des planches, et il est très vrai que ses ouvrages l'ont ruiné. Je doute qu'ils aient enrichi ses li-

(1) En revanche, l'obscur LEBLANC DE GUILLET, auteur de *Manco-Capac* (*Crois-tu de ce forfait Manco-Capac capable ?*), se voit adjuger 600 fr. avec lettre !

(2) L'homme dont il était alors proverbial de dire « *bête comme Poinsinet* » est taxé au même taux que le R. P. ANQUETIL, l'historien, et FEUTRY — lequel, cependant, n'obtient pas de lettre, malgré qu'inventeur d' « un canon qui se démonte » et de plusieurs ouvrages, tant en prose qu'en vers !

braires ; mais ils ont donné lieu à en faire de meilleurs, et c'est toujours un service qui mérite récompense, surtout chez un vieillard. » — *1.000 fr., sauf à renouveler, avec une lettre.*

M. FOURNIER, bénédictin. — « Travaille à une histoire de Paris. Il a besoin de secours pour payer des copistes, faire faire des gravures, etc. Le corps de ville appuie sa demande. » — « Il semble que ce soit à la ville qui l'emploie à payer son travail. » — *Il appartient à un corps qui ne le laissera pas manquer. Renvoyé à la ville* (1).

M. DE LA HARPE. — « De l'Académie françoise, a peu de fortune, n'a qu'un traitement de 600 fr. sur le *Mercure de France*. M. le maréchal de Beauvau demande pour lui une pension de 1.500 fr. » — « On a oublié que le Lycée lui donne mille écus par an pour professer les belles-lettres, et il faut convenir qu'il y a plus de succès qu'au Théâtre-François. » — *Augmentation de 1.500 fr. de pension* (2).

M. DE PHS. — « Auteur de plusieurs pièces et d'un poëme sur l'harmonie imitative de la langue françoise, demande une pension sur la Comédie-Italienne et une place à la Bibliothèque du roy. » — « Il ne met point de bornes à ses demandes. Il voudroit un sort de 12.000 fr. de rentes. Je doute que le gouvernement ni la Comédie-Italienne y contribuent. Il pourroit employer ses talens à la Bibliothèque du roy. » — *Pas de réponse.*

M. CAILHAVA. — « Est auteur de plusieurs comédies estimées ; a éprouvé des pertes dans un petit domaine, le seul bien qu'il possède ; demande une pension. » — « Un encouragement seroit suffisant. Son dernier ouvrage sur les règles de la tragédie, comédie et drame, est d'un bon littérateur. » — *1.000 fr. et une lettre.*

M. PALISSOT. — « Demande une marque de bonté. » — « M. de Calonne lui a procuré une pension de 2*** (*sic*). Il seroit intéressant de changer le mot en gratification, car la foule des littérateurs se prévaudra de cet exemple. » — *2.000 fr. de pension.*

M. DES ESSARTS. — « Auteur des *Histoires des tribunaux*, du *Journal des causes célèbres*, etc., prépare un *Dictionnaire de la police*, demande une pension. » — « Le *Dictionnaire de la police* peut mériter un encouragement ». — *Le roy a souscrit.*

(1) Voilà qui est joli, mais ce qui l'est plus encore, c'est le cas de DOM DEVIENNE, bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, repoussé par le rapporteur comme « *un mauvais sujet et un auteur médiocre* ». Or, en 1785, cet érudit, que la ville de Bordeaux avait appelé pour être son historiographe à la suite du succès obtenu par son *Histoire de l'Artois*, était en instances de contrainte de paiement pour le premier volume de son *Histoire de Bordeaux* (1762) et il est bien certain que ce refus de la Cour fut cause que le second volume de cette œuvre capitale — voyez le jugement porté sur elle lors de la réimpression de 1862, en 2 vol. in-4, chez Lacaze, à Bordeaux — n'a jamais paru ! En revanche, le géographe Edme Mentelle, *persona grata*, se voit allouer 12.000 fr. pour son *Atlas*. Il en demandait 20. 000, avec approbation du rapporteur !

(2) Outre les pensions sur le Trésor, le gouvernement en accordait certaines qui étaient prélevées sur les bénéfices de divers journaux : idée de Mme de Pompadour en 1662 ! Voyez, aux *Archives Nationales*, sous la cote *O¹ 636*, l'*Etat nominatif des Pensions sur le Mercure de France*, qui se monte à 30.400 fr., à répartir entre 20 bénéficiaires. Cette pièce, non datée, est postérieure à 1780. Cf. M. Pellisson, *op. cit.*, p. 58, *note* 2. Les pensions étaient soumises à la « retenue » : sur 1.000 francs, on n'en touchait que 800 ! Encore un héritage que la République a pieusement accepté des anciens régimes.

L'ABBÉ ROUBAUD. — « Travaille depuis vingt ans pour l'administration à faire quatre volumes de *Synonymes françois ;* demande des secours. » — « Une infinité de personnes recommandables s'intéressent à l'abbé Roubaud, que le gouvernement a souvent employé, et qui vient de faire un ouvrage plus estimable peut-être que celui de l'abbé Girard. » — *Attendre et savoir ce qu'il a.*

M. DUSSAULX. — « De l'Académie des belles-lettres, auteur d'une traduction de *Juvénal* et d'un *Traité sur la passion du jeu,* demande une pension. » — « C'est sa première demande. Sa traduction est estimée, son traité est d'un bon citoyen. » — *Gratification de 600 fr. avec lettre.*

M. D'ARNAUD (BACULARD). — « Auteur de plusieurs ouvrages de sentiment, est dans la plus grande détresse, sollicite instamment des secours.» — « C'est l'auteur le plus fécond en ouvrages de sentiment, dans lesquels il a toujours respecté les mœurs. » — *600 fr. avec lettre.*

M. LE MARQUIS DE XIMENÈS. — « Auteur de plusieurs pièces de théâtre, jouit d'une pension de 4.000 fr., demande une augmentation et la reversion sur la tête de Mme de Ximenès. » — « A titre d'homme de lettres, il est récompensé; comme gentilhomme qui a son état à soutenir, on dit qu'il est fort mal à son aise. » — *Pas de réponse.*

On aura remarqué combien les décisions ministérielles diffèrent parfois des conclusions de l'officiel rapport. Le « car tel est notre bon plaisir », ici encore, s'affirme. Voici, par exemple, DE MEUNIER, traducteur des *Voyages* de Cook et collaborateur de *l'Encyclopédie.* Le rapport opine que cette dernière entreprise « paye ses rédacteurs » et que, d'ailleurs, les *Voyages de Cook* « ont eu un succès qui a dû donner au rédacteur un profit assuré ». Meunier n'en obtient pas moins sa pension de 2.000 francs. Il est vrai que c'est un secrétaire ordinaire de Monsieur. Voici, maintenant, le pauvre ABBÉ VIELLOT DE LA CHAPELLE, une des victimes de la banqueroute du prince de Guéménée, où il a perdu 24.000 fr., tout son bien. « C'est un bon géomètre, dit le rapport,qui a fait des ouvrages utiles, et dont les infirmités, plus encore que l'âge avancé, peuvent mériter un traitement. » *Rien,* écrit le ministre ! M. DUMONT, auteur du *Style criminel,* d'un *Plan de législation criminelle,* du *Style universel civil* (sous presse), chaudement vanté par le rapport — « il a écrit pour lui, et tous les nouveaux systèmes en ce genre mériteroient des encouragemens, s'ils étoients faits pour être connus du gouvernement et non du public, qu'on veut plutôt révolter contre les lois faites qu'éclairer sur les moyens de mieux faire... » — est également éconduit. D'autre part, il semble que le rapporteur se donne le malin plaisir de faire de l'esprit au détriment des pauvres diables de gens de lettres quémandeurs. De CLAUDE-MICHEL DE SACY — rien de commun avec les Le Maistre, ni avec les Sylvestre —, un des encyclopédistes, né à Fécamp en 1746, auteur d'un *Honneur François* en 12 volumes, il dit « qu'il est donné aux auteurs qui por-

tent ce nom d'être abondants. » Du médecin CARRÈRE, qui a commis un *Traité sur l'usage de la douce-amère dans les maladies dartreuses*, que « la pratique lui sera plus utile que la théorie ». Le BARON DE GONNEVILLE, voyageur, sollicitant le cordon de Saint-Michel, notre bureaucrate s'écrie plaisamment que « voilà au moins une récompense qui ne coûtera rien au Trésor » ! Mme « DE BEAUNOIR », femme de l'auteur de *Jérôme Pointu*, *Fanfan et Colas* et de deux cents pièces qui lui valurent — à défaut de gloire — plus de 200.000 écus, implore-t-elle, elle aussi, son petit brin de pension ? « Elle est, annote-t-on, beaucoup plus jolie que « Fanfan » !— En vérité, nous sommes à la bonne époque et quand le COMTE BACON invoque son *Traité d'équitation*, voire son *Manuel du jeune officier:* « Il fait valoir, écrit lapidairement notre épigrammatiste en manches de lustrine, le nom du célèbre chancelier d'Angleterre ; mais les ouvrages de cet auteur avaient une toute autre importance. » Voici, cependant, le bouquet, à propos de L'ABBÉ DE SOULAVIE : « Il a vu partout des volcans éteints et beaucoup de physiciens ne sont pas d'accord avec lui. Il est un de ceux qui commencent par écrire et qui s'instruisent ensuite. » A moins que l'on ne préfère ceci, qui s'applique à MM. MORÉNAS et DE LORTHE, lesquels ont découvert la quadrature du cercle et dépensé, à cet effet, 50.000 écus : « Ils en seront pour la gloire ! »

Les Académiciens se montrant en général les plus ardents, qui à implorer une pension, qui à tâcher d'obtenir une augmentation de traitement, le rapporteur s'en émeut. Et cela même au sujet de cet honnête DUCIS, que ses lettres, publiées de nos jours, nous montrent si fier et indépendant. « Il faut craindre que le titre d'académicien ne devienne synonyme de pensionnaire du Roy ; cependant M. Ducis est un homme estimable, qui n'a travaillé que dans le bon genre. » Coût : 1.200 fr. de pension. LEMIERRE, un autre Immortel, reçu en 1780, et dont on sait que la modestie n'était pas la vertu dominante, se plaint de n'avoir que 1.000 fr. de pension. « A peine est-il assis sur le docte fauteuil », annote notre rond-de-cuir ! En conséquence de quoi son maître décide : « Attendre, avec une lettre. » Mais arrêtons-nous là, car, à vouloir poursuivre plus avant ces relevés où l'incohérence se mêle à la farce, nous fatiguerions l'esprit du lecteur. Disons seulement encore qu'à la suite de cette longue liste se trouvent dix noms d'auteurs qui déclarent leurs traitements sans faire de nouvelles demandes : DE BRECQUIGNY (17.400 fr.), MARMONTEL (5.000), LEMONNIER, l'astronome (4.500), DACIER, DÉSORMEAUX, l'historiographe de la maison de Bourbon (3.600), L'ABBÉ MORELLET (1), LE BRUN, l'ar-

(1) Il touchait un traitement annuel de 8.000 fr. sur les fonds particuliers du ministère pour la confection d'un nouveau *Dictionnaire du Commerce*, dont — rappelons-nous l'exclamation de Marie-Joseph Chénier :

chéologue (2.000), D'ASPECHT, l'historiographe de l'ordre de Saint-Louis, GODIN DESORDONNAIS, géographe attaché à une expédition scientifique (700 ; 630 avec les retenues) et DE BEAUMESNIL (1.500, sur les fonds libres de la généralité de Limoges). Après ces dix noms, viennent ceux de quatre « gens de lettres » à qui le ministre a promis des pensions : MM. LEBRUN (2.000 fr.), DE CHAMPFORT (2.000), DE SAINT-PATERNE, secrétaire du comte de Vaudreuil (600 fr. de gratification et une lettre) et ANGELUCCI, un Corse, auteur de recherches sur l'histoire et le droit public de son pays, auquel le ministre avait, en février 1785, réglé pour récompense une pension de 600 fr. et promis de la faire confirmer par Sa Majesté (1).

CAMILLE PITOLLET.

LA VIE ANECDOTIQUE

L'abbé van Hollebeke. — Une formule imprimée d'ex-dono. — Constantin Balmonte. — La Bibliothèque Braille.

On a souvent regretté que trop de prêtres, trop de curés dont l'éducation esthétique était insuffisante ne répugnassent point à orner les églises avec les produits de cet art dégénéré qui s'appelle l'art de Saint-Sulpice. Raison de plus pour signaler qu'un simple curé de campagne, **l'abbé van Hollebeke**, vient de s'élever contre l'art industriel à prétentions religieuses.

L'abbé Van Hollebeke consacre le peu de loisirs que lui laisse le soin des âmes de sa paroisse à peindre dans son presbytère de Saint-Paul (Oise) des tableaux où se manifeste, avec sa foi, son talent sobre parfois jusqu'à la brutalité. Ses nombreuses toiles, où il a fixé en scènes réalistes l'émotion suscitée dans les campagnes par la séparation de l'Église et de l'État, ont plus qu'un intérêt anecdotique.

Dernièrement, il donnait à Paris, dans une salle de la rue de la Chaussée d'Antin, une conférence où il parla « contre les curés, les donateurs et les peintres qui décorent les églises ». L'abbé Van Hollebeke a parlé selon ses propres termes : « avec la brutalité de ses tableaux » et ce qu'il avait à dire n'avait rien d'élégant, ni d'apprêté « un curé de village sabrant ce qui se trouve devant lui ».

Cette façon rude de s'exprimer n'a point déplu et l'on peut souhaiter que beaucoup de curés continuent le mouvement commencé par l'abbé Van Hollebeke.

Enfant de soixante ans qui promet quelque chose !

— il avait fait... la *Préface*, au dire du rapporteur. Sur la façon dont L'Averdy, alors contrôleur-général, l'avait éconduit en 1764, *cf.* ses *Mémoires*, I, 147. Les malins disaient : « Si M. l'abbé Morellet ne fait pas le *Dictionnaire du Commerce*, il fait au moins le commerce du dictionnaire. » *Cf.* M. Pellisson, *op. cit.*, p. 63.

(1) Réponse en blanc.

§

Rien de plus long et de plus ennuyeux pour un écrivain que de préparer le service d'un livre sur le point de paraître. Et pour varier seulement la **formule des ex-donos**, il faut dépenser un trésor d'ingéniosité.

M. Sylvain Bonmariage, souffrant, au moment de la publication d'un de ses livres, a trouvé une façon de se tirer d'affaire qui pourrait bien être souvent imitée dans l'avenir. Il a fait glisser dans les exemplaires du service la formule imprimée suivante : « Sylvain Bonmariage, souffrant, et dans l'impossibilité d'écrire ses dédicaces, s'en excuse auprès de Messieurs les critiques et auprès de ses amis, les prie d'agréer l'hommage choisi de ce livre et de croire à ses sentiments les meilleurs et les plus distingués. »

§

Constantin Balmonte, le grand poète russe qui habitait Paris pendant les sept années de son exil, vient de rentrer en son pays. Son retour n'a été qu'une marche triomphale, dès la frontière, où une députation de Polonais est venue le saluer.

Au débarcadère de Moscou, les chefs de diverses écoles littéraires l'attendaient avec une foule composée de l'élite du public et de la jeunesse littéraire et artistique désireuse de rendre hommage à son poète favori. Balmonte fut salué par une pluie de fleurs, on l'acclama, on l'applaudit. Et comme ce grand poète est un modeste, il parut si troublé de ces témoignages d'affection que l'on aperçut les violents efforts qu'il faisait pour ne pas pleurer.

Quelqu'un s'avance et commence un discours : « Sept années d'absence... » Un officier de gendarmerie poli, mais ferme, intervient : « Les discours, les réunions publiques sont interdits. » On proteste. L'officier gêné lui-même de son rôle ajoute : « J'ai reçu des ordres... je n'ai pas droit de regarder... » — « Regardez donc plutôt par là les autos qui passent ! » plaisante une dame. Il se détourne indulgent ; on réussit à déclamer un impromptu.

Le soleil
Brille au ciel.
Ton génie
Doux et fort,
En ton cœur
Chante la vie !

Dans la rue autour de l'auto la foule augmente. Des gens sollicitent de l'exilé lyrique qu'il leur donne une fleur comme souvenir. Le poète sourit, il jette des fleurs que l'on se dispute. Encore des hourras, des applaudissements, et l'auto file par une belle matinée de

printemps ensoleillé, aux sons des cloches du dimanche, au cœur de la Russie, dans la ville aux cent mille clochers d'or.

Toute la semaine s'est passée en réunions, fêtes, ovations, tous les jours arrivaient des télégrammes et des lettres saluant le poète rapatrié.

Au milieu de son triomphe, Balmonte n'a pas oublié la France et ses amis, dont il a parlé dès les premières interviews, nommant parmi ses amis français les plus intimes : René Ghil, qui a traduit Balmonte en français, et Paul Fort, dont lui-même a traduit les poésies au début de sa carrière littéraire, et dont il continue de traduire les œuvres récentes.

L'amitié fraternelle qui unit Balmonte et le Prince des Poètes est proverbiale en Russie. Au demeurant, l'un et l'autre ont débuté dans les lettres la même année.

§

La Bibliothèque Braille, pour les aveugles, a reçu cette année plus de 2.400 volumes, soit 300 ouvrages de tous genres parmi lesquels l'*Histoire générale* de Lavisse ; *le Journal intime* de Mgr Dupanloup ; *Mon ambasade en Allemagne 1872-1873*, de Gontaut-Biron ; *Bismarck et l'épiscopat*, de Georges Goyau ; *Vie privée de Talleyrand*, par de Lacombe ; des pièces de de Flers et Caillavet ; « *Ce que mes yeux ont vu* », d'Arthur Meyer ; *la Guerre de 1870*, par Emile Ollivier, 23 volumes ; *la Science et l'hypothèse*, par Poincaré, et, du commandant Renard : *la Locomotion aérienne, la Conquête de l'air, Notre flotte aérienne militaire*. La Bibliothèque a encore reçu plusieurs ouvrages de l'abbé Lesêtre ; de E. Ménage : *l'Athéisme réfuté par les grands penseurs et les hommes de science ;* du Père Rolfi : *la Magie moderne ;* du Père Sertillanges : *les Sources de la croyance en Dieu*, 14 volumes ; et, de l'abbé Prosper Baudot : *les Evangéliques*. On a copié également un grand nombre d'ouvrages sur la musique, notamment : *les Gloires musicales du monde*, par Mme Gedalge ; *Ma vie*, par Richard Wagner, et *Histoire de la Musique*, par Woolett.

Beaucoup de musique classique et moderne est entrée, cette année, à la bibliothèque musicale.

Piano : Chopin, Schumann, Liszt, Czerny, Bach, Philipp, Le Couppey, Saint-Saëns, Dukas, etc., etc.

Chant et piano : Fauré, Chabrier, Schubert, Schumann, Debussy, etc.

Piano et violon ou violoncelle : L. Vierne, Popper, Dunkler, Rabaud, Franck.

La Bibliothèque possède maintenant beaucoup de musique facile : Walter, Depas, Herman, Allard, etc.

On a acquis comme ouvrages techniques : Un traité pratique d'instrumentation pour chefs d'harmonie ou fanfares, de Girard ; un guide pour chefs de musique, de Clodomir ; des solfèges, des méthodes de chant, de piano, d'instruments divers.

La section de musique religieuse s'est enrichie de musique d'orgue et de chant dans le style de rénovation actuelle de la musique sacrée, ainsi que de plusieurs ouvrages, solfèges ou traités concernant le chant grégorien.

Voici encore le fragment d'une lettre d'Ellen Keller, la célèbre américaine aveugle-sourde :

Les aveugles ont des heures sombres, les ailes noires du découragement se déploient sur eux malgré leurs courageux efforts pour réagir et éclaircir leur ciel. Les livres les transportent dans un monde où les choses sont toujours nouvelles, brillantes, pleines d'intérêt, où les problèmes nécessaires ont leur sage solution et les inutiles sont écartés. Tel est le but des livres. Créer une vie nouvelle et rendre l'ancienne supportable.

Et rien mieux que cette lettre ne montre l'utilité de ces livres que les aveugles lisent du bout des doigts ; mais le choix que font ceux qui piquent ces livres apparaît comme assez décousu.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

Lucien Bégule : *L'Abbaye de Fontenay et l'architecture cistercienne ;* Laurens. 2 »

Jules Viatte : *Moret sur Loing* (Les Promenades d'art) ; chez l'auteur. 2 75

Esotérisme

Eugène Lévy : *Madame Annie Besant et la Crise de la Société théosophique.* Précédé d'une lettre de M. Edouard Schuré ; Dussardier et Frank. 1 50

A. Moret : *Mystères égyptiens.* Avec 57 grav. dans le texte et 16 pl. h. t. ; Colin. 4 »

Histoire

Ch.-Léon Bernardin : *Les Dragons de Bauffremont à l'armée de Turenne. 1674-1675.* Frontispice et plan de R.-P. Guédon ; Jouve. 2 »

Claude Farrère : *Fin de Turquie ;* Dorbon aîné. 10 »

René Le Gentil : *Notre Jeanne ;* Ollendorff. 3 50

Paul et Martial de Pradel de Lamase : *Notes intimes d'un Emigré ;* Emile-Paul. 5 »

Jean Rodes : *La Chine et le mouvement constitutionnel (1910-1911) ;* Alcan. 3.50

Vicomte de Romanet : *Les Provinces de la France ;* Nouv. libr. nat. 5 »

Alexandre Rubin : *Les Roumains de Macédoine ;* Imp. Ionesco, Bucarest. 5 »

Albert Savine : *La Captivité de Sainte-Hélène.* Souvenirs de Betzy Balcombe, annotés d'après des documents d'Archives et les Mémoires. Ill. documentaires ; Michaud. 1 50

Ch. Simond et M. C. Poinsot : *La Vie galante aux Tuileries sous le second Empire.* Avec 12 pl. h. t. et des vignettes d'après les panneaux décoratifs des Tuileries ; Méricant. 5 »

Alexandre A. C. Stourdza : *L'Europe Orientale et le rôle historique des Maurocordato, 1660-1830.* Avec 128 illust. et un tableau généalogique ; Plon. » »

Littérature

Béranger : *Textes choisis* et commentés par Stéphane Strowski; Plon. 1 50

Georges Blanchot : *La Journée ;* Libr. de « La Démocratie ». 2 »

Fernand Clerget : *Villiers de l'Isle-Adam.* Avec 32 port. et docum. ; Michaud. 2 25

Maurice Donnay : *Le Cœur et la Tête.* Pensées choisies et précédées d'une introduction par Georges Oudard ; Sansot. 1 »

D. Girard : *Le Jardin poétique du Vivarais.* Anthologie des poètes locaux de l'Ardèche ; Roux et Loubarée, Privas. 2 »

Mme de Girardin : *Textes choisis* et commentés par Jean Balde ; Plon. 1 50

Jules Heyne : *Carnet des Leurres ;* La Griffe (h. c.). » »

Maurice Jusselin : *Helvétius et Madame de Pompadour à propos du livre et de l'affaire « De l'Esprit »*, d'après des lettres inédites d'Helvétius et du Père Plesse, 1758-1761 ; Drouin, Le Mans. » »

Chanoine Marcel : *Le Frère de Diderot ;* Champion. 3 50

Adam Mickiewicz : *Les Slaves.* Pages choisies, avec une introduction et des notes par Marius-Ary Leblond ; Sansot. 3 50

Comtesse de Noailles : *De la rive d'Europe à la rive d'Asie ;* Dorbon aîné. 7 50

Louis de Rocq : *Tribut aux Idées ;* Sansot. 3 50

Minas Tchéraz : *Poètes arméniens ;* Leroux. » »

Musique

Louis M. Vauzanges : *L'Ecriture des musiciens célèbres.* Avec 48 reproductions d'autographes ; Alcan. 3 50

Philosophie

Paul Janet : *Histoire de la science politique dans ses rapports avec la morale.* Précédée d'une notice sur la vie et les travaux de Paul Janet, par G. Picot ; Alcan (2 vol.). 20 »

E. Ladevèze : *La Loi d'universelle relation ;* Alcan. 2 50

William Nicati : *Perspective naturelle ;* Schleicher. 3 50

Poésie

Blaise Cendrars : *Séquences ;* Edit. des Hommes nouveaux. 5 »

André Lafon : *Poèmes ;* Ed. du « Temps présent ». 3 50

Jean Maréchal : *Sur les routes ;* Ass. Ecrivains belges, Bruxelles. 2 50

François Oudot : *Gerbes de lys ;* Figuière. 3 50

Pierre Edmond C. Péradon-Deshayes : *Premiers poèmes ;* Ed. de « Ombres et Formes ». » »

Edouard Révérand : *Minuit, heure du crime ;* Soc. franç. d'imp. et de libr. 3 »

Albert Tutes : *Les Clameurs ;* Figuière. 3 50

Publications d'art

André Humbert : *La Sculpture sous les Ducs de Bourgogne (1361-1483).* Avec 48 pl. h. t. ; Laurens. 6 »

Louis Maeterlinck : *Nabur Martins ou le Maître de Flémalle ;* Gand, Siffer. » »

Questions médicales

Dr Paul-R. Mersey : *L'Amour de la mort chez les Habsbourg ;* Ollier-Henry. » »

Questions militaires

Julien Aigoin : *La Promotion des officiers-élèves de Saint-Cyr. Souvenirs de 1870 ;* Chapelot. 3 »

Colonel Baratier : *Epopées africaines ;* Perrin. 3 50

Général Cherfils : *Vers l'Espérance ;* Chapelot. 3 50

Jean Favre : *Essai sur l'organisation de l'infanterie ;* Chapelot. 1 50

A. H. : *La révision du règlement de manœuvres de l'infanterie ;* Chapelot. 1 25

Lieut.-Colonel E. Manceau : *La Réorganisation de notre armée ;* Chapelot. 0 50

F. R. : *L'Instruction des sous-officiers dans l'infanterie ;* Chapelot. 0 75

Romans

Mathilde Alanic : *Au soleil couchant ;* Plon. 3 50
Henri Ardel : *La Nuit tombe... ;* Plon. 3 50
Ricciotto Canudo : *Les Transplantés ;* Fasquelle. 3 50
Félicien Champsaur : *Le Mal de Paris ;* Fasquelle. 3 50
Maurice Dekobra : *Histoires de brigands ;* Aubert. 0 95
Marie-Georges Ferron : *L'Enfant au renard ;* Figuière. 3 50
Max et Alex. Fischer : *Hier et Avant-Hier ;* Ambert. 3 50
Paul Giafferi : *Les Mamans ;* Ollendorff. 3 50
Georges Grimaux : *Les Harpes éoliennes ;* Perrin. 3 50
Gyp : *Napoléonette ;* Calmann-Lévy. 3 50
Alexandre Hepp : *L'Affreuse étreinte ;* Fasquelle. 3 50
Paul Junka : *Le Mystère du Cahier brun ;* Tallandier. 3 50
Edmond Lepelletier : *Rivale de Marie-Louise ;* Tallandier. 2 »
Maurice Level : *Les Oiseaux de nuit ;* Flammarion. 3 50
Paul Margueritte : *Les Sources vives ;* Plon. 3 50
Juliette Martineau : *Rédemption.* Préface de Claude Farrère ; Sansot. 3 50
J. D. Pinelli : *Corsica de Piétrasanta.* Préface de M. Sampiero Porri ; Figuière. 3 50
Edouard Quet : *L'Aventurier,* d'après la pièce de Alfred Capus ; Ollendorff. 3 50
Paul de Ritter : *Les Bonardin ;* Albin Michel. 3 50
J.-H. Rosny jeune : *Sépulcres blanchis ;* Calmann-Lévy. 3 50
Louis Sonolet : *Les Ilots d'Amour ;* L'Edition. 3 50
Nicolas Tô : *Notre Elod ;* Sansot. 3 50

Sciences

Yves Delage et M. Goldsmith : *La Parthénogenèse naturelle et expérimentale ;* Flammarion. 3 50
Duc de Guiche : *Essais d'aérodynamique.* 3e série ; Hachette. » »

Sociologie

Manuel Devaldès : *La Chair à canon ;* Ed. de la Génération consciente. 0 15
Valeran d'Espic : *Le Grand Tu-Tu-Pan-Pan va mourir !* Jouve. 2 »
Joseph Odelin : *Casse-Cou ;* Jouve. 3 50
Alexandre Zévaès : *Notes et Souvenirs d'un militant ;* Rivière. 3 50

Théâtre

Paul Abram : *Notes de critique littéraire et dramatique ;* Sansot. 3 50
Henri Dargel : *Trois farces antiques : La Comédie des Ducs. Casina. Le Militaire avantageux.* Préface d'Emile Faguet : Sansot. 3 50
Eugène Herdies ; *Le Mirage.* Préface de Lucien Solvay ; Libr. mod., Bruxelles. 0 95

Voyages

Léo Claretie : *Feuilles de route en Roumanie. II : A travers le pays ;* Sansot. 3 50
Henri Hugon : *Les Emblèmes des Beys de Tunis.* Avec 14 pl. h. t. et de nombreux dessins de l'auteur. Préface de M. Alapetite ; Leroux. » »
Jérôme et Jean Tharaud : *La Bataille à Scutari d'Albanie ;* Emile-Paul. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort d'Emond Lepellettier. — Autour d'un faux portrait de J.-J. Rousseau. — La réforme orthographique dans les pays de langue anglaise. — Pour un Parc National français. — Deux brochures de Marat. — Souscription Léon Deubel. — Le Théâtre du Peuple de Bussang. — Le Sottisier universel.

Mort d'Edmond Lepelletier. — M. Edmond Lepelletier de Bouhélier est mort subitement le 22 juillet à Vittel, où il faisait une cure. Il était

âgé de soixante-sept ans. Il semble qu'il ait eu le pressentiment de sa fin : une lettre en date du 5 juillet, dans laquelle il annonce à un ami son départ pour Vittel, contient cette phrase : « J'espère bien revenir, quoique souvent la mort vous surprenne en route. »

Après avoir fait son droit et s'être fait inscrire au barreau de Paris, il entra dans le journalisme. Il avait alors vingt-deux ans et on était en 1868. Il s'engagea pour la durée de la guerre de 1870, puis prit parti pour la Commune : il était délégué au Conseil d'Etat et à la Cour des Comptes. Il revint ensuite au journalisme, pour toujours. Entre temps, il publiait des romans, donnait des pièces de théâtre ; ses amis étaient les poètes du Parnasse ; il avait d'ailleurs publié des vers dans *le Parnasse Contemporain*. C'était un bon lettré, très actif, aimant la polémique, que son esprit caustique et sa fougue menèrent souvent sur le terrain.

Il fut conseiller municipal du quartier des Batignolles et Conseiller général de la Seine ; le XVII^e^ arrondissement de Paris l'envoya siéger à la Chambre en 1902.

M. Edmond Lepelletier était l'ami fidèle que Paul Verlaine trouvait dans les mauvais jours, car un des traits de ce journaliste de l'ancienne école était la générosité. Il a écrit un *Paul Verlaine, sa Vie, son Œuvre*. Il fut un des membres les plus actifs du Comité qui fit élever au Luxembourg le monument de Pauvre Lélian.

La mort le surprend au moment où il achevait la publication d'une *Histoire de la Commune*, dont trois volumes ont paru ; le quatrième est sous presse ; quant au cinquième et dernier, tous les éléments en sont réunis et il viendra à son heure.

Edmond Lepelletier a été conduit le 26 juillet au cimetière de Bougival par un grand nombre d'amis.

§

Autour d'un faux portrait de Jean-Jacques Rousseau. — En 1910, les *Annales de J.-J Rousseau*, de Genève, publièrent, sans faire aucune réserve, un soi-disant portrait de l'auteur d'*Emile*, attribué à Wright de Derby, peintre anglais de second ordre de la fin du dix-huitième siècle, et appartenant à Sir Maurice Boileau, habitant l'Angleterre.

Le portrait ne rappelle en rien les traits connus du philosophe. Aussi, dès son apparition dans les *Annales*, parut-il suspect aux amis de Rousseau, notamment à M. Hippolyte Buffenoir, qui connaît à fond l'iconographie de Jean-Jacques. M. Buffenoir commença une enquête, écrivit à la Société Rousseau, de Genève, qui dirige les *Annales*, à Sir Maurice Boileau, à d'autres personnes encore.

Le résultat fut catégorique. Les érudits d'art de la Galerie Nationale de Londres furent d'avis que jamais le portrait publié par les *Annales* n'avait représenté Rousseau. C'était une attribution fantaisiste, sans preuve, sans base, sans documentation.

Dans son enquête, très serrée, M. Buffenoir fut secondé activement par Sir Boileau, propriétaire du tableau, qui interrogea les savants de son pays, et très sincèrement finit par écrire, le même jour — 29 septembre 1911 — et à peu près dans les mêmes termes, à la Société Rousseau, à Genève,

et à M. Buffenoir « qu'il pensait devoir abandonner l'idée que son tableau représentât Jean-Jacques ».

Les *Annales* — année 1911 — publièrent la lettre de Sir Boileau, provoquée par l'enquête de M. Buffenoir, comme son texte le prouve, et reconnurent, dans un court entrefilet, que le portrait était faux.

Malheureusement, diverses publications, trompées par la reproduction sans réserve de 1910, avaient à leur tour donné et propagé la fausse image du grand écrivain. Feu Gaspard Vallette, lui-même, l'auteur de *J.-J. Rousseau, Genevois*, dans sa candeur iconographique, y avait été pris, et « avait marché », à la suite des *Annales*, témoin ce qu'il écrivait, le 24 juin 1911, dans la *Semaine Littéraire* de Genève :

En Angleterre, Jean-Jacques se laissa portraiturer trois fois, par Ramsay, par le sculpteur Gosset, qui le modela en cire, enfin par le peintre Wright, qui le surprit au temps de sa plus grande dépression psychique. Ce dernier portrait, extrêmement curieux au point de vue psychologique, est reproduit en tête des *Annales* d'après l'original conservé dans la collection de Sir Boileau.

... C'est un grand mérite du présent volume [des *Annales de la Société J.-J. Rousseau*, 1910] de nous permettre de réfléchir ou de rêver à loisir sur cette image peu banale et extrêmement suggestive.

C'est pour redresser toutes ces erreurs, et y remédier dans la mesure du possible, que M. Buffenoir vient de publier dans la *Revue du dix-huitième siècle* une longue et savante étude sur toute cette affaire, qui prend de l'importance par le fait des commentaires malveillants inspirés par ce portrait faux à deux écrivains anglais, MM. John Morley et Churton Collins.

C'est besogne facile, écrit M. Buffenoir, de commenter un portrait, de le trouver en harmonie avec les antipathies qu'on ressent pour le personnage, et avec les critiques qu'on veut lui adresser. Quelle aubaine ! Ce portrait se présente à point comme une justification de l'animosité qu'on tient en réserve, comme une preuve qu'on a raison de frapper fort

— Voyez cette figure, semblent dire MM. John Morley et Churton Collins : comme elle explique, n'est-ce pas, notre sévérité, et comme elle vient motiver nos jugements hostiles ! Quel être misérable était devenu cet infortuné Rousseau !

Avant de se livrer à une pareille interprétation, il eût été sage de prouver d'abord l'authenticité du portrait attribué à Wright de Derby, et d'établir qu'il représente bien Jean-Jacques : c'est ce que M. John Morley n'a point fait, et c'est ce que M. Churton Collins a négligé aussi.

M. Buffenoir donne des preuves irréfutables de la fausseté du portrait, et conclut ainsi :

De l'enquête minutieuse que nous avons faite, il résulte jusqu'à nouvel ordre que le soi-disant portrait de Rousseau par Wright de Derby est faux, et ne représente point le philosophe : par conséquent, ce qu'en ont dit MM. John Morley et Churton Collins est nul et non advenu.

Mais ce qu'il y a d'amusant, c'est que la Société J.-J. Rousseau, qui a, en quelque sorte, « lancé » le faux portrait, veut maintenant avoir les gants de l'affaire et, faisant état de la lettre que, sur l'initiative de M. Hippolyte Buffenoir, lui a adressée Sir Maurice Boileau en 1911, prétend que c'est elle qui, la première, a fait connaître l'inauthenticité du portrait.

§

La réforme orthographique dans les pays de langue anglaise. — Une active propagande en faveur de la réforme orthographique est menée en ce moment, par une action parallèle, en Angleterre et aux Etats-

Unis. Le principal argument qui est mis en avant, en dehors de l'allègement qui en résulterait pour l'enseignement élémentaire, c'est le désir de faciliter la diffusion de la langue anglaise dans le monde, et de lutter particulièrement contre la concurrence, sans cesse plus menaçante, de l'allemand, dont l'orthographe est beaucoup plus rationnelle.

Le mouvement est parti d'Amérique, comme pour la réforme orthographique du portugais et de l'espagnol. Le *Simplified spelling board* — association fondée il y a huit ans — proposa d'instituer une réforme progressive, en publiant chaque année la liste des mots sur lesquels porteraient les simplifications. Ce système avait l'avantage d'habituer peu à peu le public aux changements, sans rompre brusquement avec ses habitudes. Cette propagande reçut l'approbation du président Roosevelt et de M. Carnegie.

La première liste de 300 mots fut publiée en 1906, et ne portait que sur des modifications déjà adoptées en Amérique. Chaque année une nouvelle liste a paru. Celle de 1913 est de beaucoup la plus longue et la plus hardie, car, dans l'intervalle, l'Association américaine s'était vu devancer par une Société anglaise. Ainsi *gh* est remplacé par *f* dans des mots comme *enough*, il disparaît dans des mots comme *haughty ;* on change *chaos, character...* en *caos, caracter...*, *paddock...* en *paddoc...*, *heart...* en *hart...*, *attorney...* en *attorny...*, *deign...* en *dein...*, *gnome...* en *nome...*, *knife...* en *nife...*, les participes passés *advanced...* en *advanst.*

En Angleterre, la *Simplified speling sosieti*, fondée récemment sous la direction des professsurs G. Murray, Skeate, Leedler, et qui publie *The pioneer, or simplified speling* (mensuel) depuis 1912, va beaucoup plus loin, et préconise une réforme complète sur une base phonétique. Voici un spécimen de quelques mots simplifiés d'après ce programme : *sujestshun* (*suggestion*), *syutabl* (*suitable*), *thaut* (*thought*), *reesentli* (*recently*), *oltereishunz* (*alterations*), etc. On voit combien ces réformes sont autrement plus hardies que les modestes simplifications proposées en France.

Ce programme radical a rallié, même dans la traditionnaliste Angleterre, des hommes éminents comme feu lord Avebury, sir William Ramsay, H.-G. Wells, et de nombreux professeurs. M. Carnegie est vice-président.

§

Pour un Parc National français. — La protection des paysages s'exerce depuis quelques années en Europe par la création de « Parcs Nationaux », qui ont pour but de conserver intacts et frustes quelques hectares d'une contrée particulièrement pittoresque et farouche, et de constituer des « réserves » d'animaux sauvages et de plantes indigènes.

Après les Etats-Unis, qui ont les célèbres « parcs » du Yellowstone et du Yosemiti (Californie), la Suisse a créé en 1910 un Parc National dans la Basse Engadine, près de Zernetz. Des réserves plus modestes ont été constituées en Autriche, en Allemagne, dans des pays scandinaves. Un projet analogue est à l'étude en Italie.

La création d'un Parc National français vient d'être proposée, sous les auspices du Touring-Club.

Le choix s'est porté sur un de nos massifs alpestres les plus grandioses, celui du Pelvoux. Là, la nature est des plus sauvages ; là aussi le besoin du

reboisement se fait sentir : situation éminemment favorable pour le but recherché. On veut précisément savoir si le boisement des pentes, dénudées par l'homme et par la brebis, s'opérera spontanément, ou s'il faudra aider la nature.

La région protégée comprendra presque tout le cirque glaciaire qui entoure la haute vallée du Vénéon, immédiatement à l'est du hameau de la Bérarde, bien connu comme centre d'alpinisme.

§

Deux brochures de Marat. — Marat, l'ami du peuple, a laissé un certain nombre d'ouvrages dont les lecteurs doivent à présent être rares. Ses écrits sont de deux genres ; les uns politiques, comme la *Profession de foi adressée aux Français* et *les Chaînes de l'Esclavage* ; ce dernier, publié d'abord, en anglais, à Edimbourg, en 1774, parut en français, à Paris, en 1792, et fut réimprimé en 1833. Ses autres ouvrages sont d'ordre scientifique, tels que *De l'homme ou de l'Influence de l'Ame et du Corps*, Amsterdam, 1775 ; *Recherches sur la Lumière*, 1779 ; *Recherches sur l'Electricité*, 1784 ; une traduction de *l'Optique* de Newton, en 1787. Enfin, à partir de 1789, il publia un journal qui s'appela successivement *le Publiciste Parisien*, *l'Ami du Peuple*, *le Journal de la République*, où il prêchait les doctrines anarchiques et conseillait les mesures les plus sanguinaires.

Mais on savait que Jean-Paul Marat, pendant son séjour à Londres, où il exerça la médecine, dans le quartier de Soho, avait fait imprimer deux brochures en anglais. La première portait ce titre : *An Essay on Gleets : wherein the Defects of the Actual Method of Treating the Complaints of the Urethra are pointed out and an effectual way of curing them indicated*, 1775, — c'est-à-dire : Essai sur la Ch....-P.... (Gonorrhée) où les défauts de la méthode actuelle de traiter les maladies de l'urèthre sont indiqués et une méthode efficace de les guérir est indiquée. La seconde s'intitule : *An Enquiry into the natare, Cause and Cure of a Singular Disease of the Eyes hitherto unknown, and yet common, produced by the Use of certain Mercurial Preparations*, 1776, soit en français : Recherches sur la nature, la cause et la guérison d'une maladie singulière des yeux encore inconnue et cependant commune, produite par l'emploi de certaines préparations mercurielles.

Ces deux brochures sont introuvables. On ne connaît de l'une et de l'autre qu'un seul exemplaire : l'*Essay on Gleets* appartient au Dr J. F. Payne du S[t] Thomas Hospital, de Londres ; l'*Enquiry* se trouve dans la bibliothèque de la Royal medical Society, de Londres.

Ajoutons qu'une unique réimpression de ces essais a été faite en 1891, par les soins de James Blake Bailey, et que les quatre-vingt-quatre exemplaires tirés sont devenus à leur tour fort rares.

§

Souscription Léon Deubel, 3[e] liste :

MM.			
Valdemar Georges.....	5 fr.	Eugène Chatot.....	10 fr.
André Roquet.....	1	J.-B. Carlin.....	20

Georges Duhamel.....	5 fr.	M. et Mme George Hardy..	12 fr.
Alfred Machard.....	5	Miss Effie Smith.....	6.75
Georges Guy-Grand.....	5	Miss Neurnann.....	
Henri Strentz.....	5	Miss Grace Cocant.....	
J. Aurélien Coulanges....	5	Total.....	129.75
Séb.-Ch. Leconte.....	20	Listes précédentes....	889
Ch. Gros.....	10	Total général.....	1018.75
M. et Mme J.-P. Lafitte...	20		

§

Le Théâtre du Peuple de Bussang (Vosges) donnera en août trois représentations :

Les dimanches 10 et 17, *Amy s et Amyle,* pièce héroïque en 5 actes et 6 tableaux ;

Le dimanche 24 : *C'est le Vent,* comédie en 3 actes.

Pour tous renseignements et demandes de places, s'adresser à l'administration du Théâtre du Peuple, à Bussang (Vosges).

§

Le Sottisier universel.

La représentation sera honorée de la présence des vétérans de l'armée des Indes qui combattirent et moururent pendant la grande révolte. — *Patriote des Pyrénées,* 1er juillet.

Perfidique insinuation [titre]. — *Echo d'Alger,* 1er juillet.

Coquilles

Vente de la Bibliothèque Chéramy : *La Chanteuse de Parme,* par Stendhal. — *Echo de Paris,* 29 juin.

L'Académie française a décerné le prix Alfred Née à M. Teodor de Wyzenda... M. de Wyzenda est surtout connu comme traducteur. Il avait pour concurrent M. Adrien Mithouard, le fondateur et directeur de *l'Occident,* le noble artiste du *Tourment de l'Huile,* un des écrivains les plus originaux de l'heure présente. — *Cri de Paris,* 20 juillet.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France [G. Roy], 7, rue Victor-Hugo

Le Livre d'occasion

LES INCUNABLES

L'art de l'imprimerie nous est si cher, à nous, hommes du vingtième siècle, que nous songeons avec gratitude aux efforts et aux tentatives de ceux qui, il y a près de cinq cents ans, consacrèrent leur vie à sa découverte.

L'histoire des premiers balbutiements de cette voix qui allait devenir si éloquente nous émeut. Nous en suivons les péripéties avec un intérêt passionné.

La première planche creusée, non plus d'un dessin mais de quelques lignes d'écriture, fut le point de départ d'une ère nouvelle. On comprend que la légende se soit emparée de ce fait, comme de la découverte du caractère mobile, et que Johan Fust ou Faust ait été accusé de tenir son invention du diable.

Par elle, l'esprit allait reprendre possession de la terre: œuvre diabolique, en vérité.

La critique moderne a fort éclairci l'histoire des débuts de l'imprimerie et l'on sait maintenant à quoi s'en tenir sur les points les plus importants. On peut tracer, dans ses grandes lignes, la marche du progrès qui va des premiers livres xylographiques ou tabellaires aux belles éditions typographiques de la première moitié du XVI^e^ siècle.

On désigne ces premiers livres sous le nom d'*incunables*, pour autant qu'ils ne soient pas postérieurs à une certaine date qui, selon les auteurs, varie de 1512 à 1520.

Leur valeur est considérable et ne cesse d'augmenter, car leur rareté les désigne comme des témoignages précieux sur l'âge héroïque du livre.

Or, en ce moment, et jusqu'à fin septembre, une très remarquable collection d'incunables de toutes origines se trouve réunie à la Public Library de Cardiff. C'est une occasion, assez rare, qui permettra de faire une véritable étude des diverses presses fonctionnant dans l'Europe occidentale à l'aube de la Renaissance.

Sur 178 incunables exposés, 120 furent imprimés avant 1500 et 19 avant 1480.

L'Allemagne est représentée ici par 35 spécimens sortis de 27 presses réparties dans 15 villes. L'Italie en a 93 provenant de 54 presses et de 11 villes. Venise était un des centres les plus vivants de l'imprimerie. A elle seule, elle montre, à Cardiff, 61 livres représentant 36 presses différentes. La France n'a ici que 23 exemplaires, la Suisse 9, les Pays-Bas 5, l'Angleterre 4 et l'Espagne 1. Et encore, ce dernier, imprimé à Séville en 1491, l'a-t-il été par des Allemands.

Les deux plus anciens livres de cette collection sont : *Expositio Canonis Missae*, imprimé par Gunther Zainer à Augsbourg en 1469, et la *Summa Collationum*, de Johannes Gallensis, imprimée en 1470 à Cologne par Ulrich Zel. Trois livres, imprimés à Paris, présentent un grand intérêt. Ce sont : *Les Prophecies de Merlin*, de 1505, et deux éditions l'une de 1508, l'autre de 1517 de l'Histoire de Geoffroy de Monmouth.

Mayence, le berceau de l'imprimerie, montre deux de ses plus beaux exemplaires : l'un sorti en 1478 des presses de Peter Schoeffer, l'associé de Johan Fust ; l'autre la première relation de voyage composée en caractères mobiles, en 1486 : l'*Itinerarium* de Breydenbach.

Chose remarquable, malgré la valeur considérable des incunables, il arrive assez souvent que des chercheurs avisés ou des connaisseurs favorisés du sort découvrent, dans quelque boîte poudreuse, à des prix misérables, ces ancêtres glorieux de notre livre moderne. L'ignorance en bibliophilie est restée si grande, qu'il peut encore y avoir

La publicité commerciale est reçue par M. P.-C. COURTOIS
25, rue Servandoni, PARIS — Tél. 810-22.

pour nos lecteurs de ces trouvailles sensationnelles.... si toutefois les dieux tout puissants les protègent.

FIRMIN TILLET.

PETITES ANNONCES

1 fr. la ligne de 45 lettres ou signes, espaces compris. Minimum 2 lignes. Les insertions sont payables d'avance. Mandat-poste au nom du Mercure de France, *26, rue de Condé, Paris.*

OFFRES

Ludwig Rosenthal's Antiquariat, à Munich (Bavière).

N° 149. Catalogue raisonné de livres anciens français en tout genre, 6.800 numéros.

Librairie David Mauvas, à Salins (Jura).

Granville. Scènes de la vie des anim. Métamorphoses — L'Italie pittoresque, Pigoreau — Revue illustrée — Œuvres de Frédéric — Dictionnaire des ordres religieux — Histoire des Papes — Revue popul. Beaux-Arts. Galibert, Algérie, Histoire de Venise — Mémorial de Sainte-Hélène — Perraud, Etudes sur l'Irlande — Barzas-B. Chants popul. de Bretagne — Bousquet, Veillées du vieux sergent — Casimir Delavigne, 1836. — de Lassalle, Hist. et polit. de la fam. d'Orléans — Traité des vernis p. Tingry — Dict. de Feller — de Champagny, les Antonins — Histoire des soc. secrètes — Histoire des Papes — Livres en langue italienne — Prière de demander fiches.

Mercier, 19, Avenue Chanzy, La Varenne-Saint-Hilaire (Seine).

Pétrus Borel le Lycanthrope : Madame Putiphar, 1877.
Champfleury : Les vignettes romantiques.
Ramiro : Félicien Rops, graveur, Floury.
Francisque Michel : Recherches sur les étoffes de soie, avec lettre autographe de l'auteur, tiré à 250 exemplaires. Paris, Chapelet, 1852, deux vol. Reliure de Bell et Niedrer.
C. Mendès : Rapport sur la Poésie.
Stirner : L'Unique (Revue Blanche).

DEMANDES

François Coulon, Panissière (Loire)

Livres à figures du XVIII^e siècle.
Editions originales de Stendhal, Vigny, Musset, Lamartine, Hugo, Flaubert, Baudelaire, Verlaine, France, Samain, Charles Guérin, et autres poètes et prosateurs contemporains, Jarry, Maeterlinck, etc.
Lithographies en noir de Daumier, Gavarni, etc.

Librairie Ferdinando, 11, rue de Châteaudun, Paris (IX^e).

Remy de Gourmont : Aucassin et Nicolette; Culture des Idées; Le Latin mystique; Esthétique de la Langue Française; Les Chevaux de Diomède. — Tous en première édit., br., couv.
G. Polti : Trente-six situations.
Binet-Valmer : Le Sphynx de plâtre.
Delassus (J.) : Incubes, Succubes.
Vielé-Griffin : Phocas le Jardinier.
Marcel Schwob : Croisade des enfants.
Tinayre (M.) : La Rançon.
Claudel : L'Arbre.
Jarry (Alfred) : Les Jours et les Nuits.
Ganguin (Paul) : Noa-Noa.
Noirot (D^r L.) : La Callipédie contemporaine.
Coulanghéon : Inversion sentimentale.

P. Dermée, 17, rue Berthollet, Paris, V^e.

Paul Claudel : La Ville (éd. orig.) Henri Cordier : Stendhal et ses amis, Charles Guérin : L'Agonie du Soleil. Rich : Dictionnaire des Antiquités. M^me de Surville : Balzac, sa vie, ses œuvres (1858).
L'Heptaméron Français, 3 vol. 8°. 1780.
Longus : Daphnis et Chloé, 8°, Paris, 1718.
Carlyle : Sartor Resartus, 1834.
D^r Mardrus : Les Mille Nuits et une Nuit, 16 volumes, Revue Blanche.
Les Mille et une nuits, en anglais, par Richard Burton.
Victor Bérard : Les Phéniciens et l'Odyssée, deux vol. Colin.
Berger : Histoire de la Vulgate, Hachette.
Ferradon : Des biens des Monastères à Byzance.

CHEMINS DE FER DU MIDI

BILLETS DE FAMILLE

Pour les stations thermales et balnéaires des Pyrénées.

Billets délivrés toute l'année, dans les gares des réseaux du Nord, *Paris-Nord excepté*, de l'Etat, d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyon-Méditerranée, suivant l'itinéraire choisi par le voyageur et avec les réductions suivantes sur les prix du tarif général pour un parcours *aller et retour compris* d'au moins 300 kilomètres. Pour une famille de 2 personnes, 20 o/o ; de 3 personnes, 25 o/o ; de 4 personnes, 30 o/o ; de 5 personnes, 35 o/o ; de 6 personnes ou plus, 40 o/o.

Exceptionnellement, pour les parcours empruntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerranée les billets ne sont délivrés qu'aux familles d'au moins 4 personnes et le prix s'obtient en ajoutant au prix de 6 billets simples ordinaires le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de trois.

Durée : 33 *jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.*

Faculté de prolongation moyennant un supplément de 10 0/0.

AVIS. — Un livret indiquant en détail les conditions dans lesquelles peuvent être effectués les divers voyages d'excursions de famille, etc ..., sera envoyé gratuitement à toute personne qui fera parvenir au Service commercial de la Compagnie, 54, boulevard Haussmann, à Paris (IX^e arrond.), le montant du livret 0 fr. 25.

Le Home et la Santé

LES REPAS

(*suite*)

La coutume des défis à boire subsista sous la domination franque. Il faut croire qu'elle choquait fort Charlemagne, car le grand empereur d'Occident défendit par un de ses Capitulaires de se porter défi dans les repas. Le législateur n'y allait pas de main morte : tout délinquant devait subir une sorte d'excommunication civile, une quarantaine durant laquelle il n'avait pour toute nourriture que du pain et de l'eau. Cela ruina du coup une profession naissante, celle des champions de bonne volonté, des *remplaçants*, que l'on substituait à ceux qui n'étaient pas assez robustes pour supporter l'épreuve.

Plus aimable est la coutume de porter la santé à table, coutume dont les origines se confondent avec les rites païens et les libations aux dieux domestiques. De tous temps, on but également à la mémoire des morts ; cependant cela déplut aussi à Charles le Grand dont les Capitulaires prohibèrent cette forme du culte des morts, que les conciles d'ailleurs avaient taxée d'idolatrie ; il y en eut même un pour anathématiser quiconque osait boire à la santé d'un défunt membre de sa famille.

Avec le temps vint la tolérance puis l'absolue liberté de porter des santés à quiconque, mort ou vif. Au temps de la joyeuse Thélème, dans les grands festins, les santés se portaient au son des trompettes et des instruments de musique, et quand on buvait à quelqu'un, l'élémentaire politesse voulait que ce dernier fît aussitôt raison : cela s'appelait *pléger*. Les inférieurs toutefois n'avaient ce privilège que sur invitation expresse de leur seigneur et maître qui les conviait à cet honneur.

Quant à ce que l'on buvait, c'était office de l'échanson que de veiller à étancher la soif des convives après avoir fait l'essai de la boisson pour les mettre en confiance en indiquant par là que l'on pouvait boire sans crainte d'empoisonnement. En premier lieu, c'était le vin, le vin de la Gaule déjà recherché du temps de César : vins de Provence, de Dauphiné, de Languedoc et d'Auvergne, lesquels rivalisaient avec ceux d'Italie. Domitien, par mesure de protectionisme sans doute, fit arracher toutes les vignes gauloises, prétendant que le blé convenait mieux à cette province. Ce ne fut que deux siècles plus tard que Probus réhabilita la vigne dans la Gaule. Au IVe siècle, Julien faisait l'éloge des vins de Lutèce et les vignobles prospérèrent de plus belle ; les invasions du Ve siècle les respectèrent et Charlemagne en encouragea le développement dans ses domaines. Si bien qu'au XIIIe siècle, le trouvère Henri d'Andely, en un fabliau intitulé *la Bataille des vins*, nous montre la richesse des crus français : vins de Gâtinais, d'Auxois, d'Anjou, de Provence, d'Angoumois, de la Rochelle, d'Auxerre, de Beaune, de Vermenton, d'Epernai, de Chabli, de Reims, de Sezanne, de Bordeaux, de Saint-Emilion, de Trie, de Moissac, d'Argenteuil, de Meulan, de Soissons, de Montmorency, etc., etc., etc. Mais les vins de Champagne et de Bourgogne étaient unanimement préférés.

Dr ARGYRE.

Demandez

Le Catalogue complet

des Éditions

du

Mercvre de France

Chronique Automobile

LES « ACCIDENTS D'AUTOMOBILES »

Nous voici à l'époque de l'année où dans tous les journaux quotidiens cette rubrique est fortement remplie.

Il est vrai que Messieurs les journalistes doivent être très heureux lorsqu'ils peuvent la faire la plus longue possible. Car pour qu'un fait divers soit inséré dans cette partie du journal, il suffit qu'il y ait dans l'affaire une automobile.

Ainsi, un passage à niveau est ouvert lorsqu'il devrait être fermé, une automobile s'engage sur la voie et est tamponnée par un train, immédiatement : accident d'automobile. Ce ne sera jamais porté : accident de chemin de fer.

Par contre, si le même accident se produit avec une voiture à chevaux, nous ne verrons jamais comme titre « Accident de voiture », mais simplement « Terrible accident », ou « Collision grave », etc., etc.

Pourquoi ce terrible désir d'allonger la rubrique « Accidents d'automobiles »? Je ne suis jamais parvenu à me l'expliquer et je serais bien heureux d'en connaître la raison.

Quant à y avoir des accidents d'automobiles, c'est incontestable, et ce qui ne fait pas de doute, c'est que tous les ans, sans exception, les mois de juillet, et surtout d'août battent tous les records.

C'est du reste très compréhensible.

D'abord, c'est pendant ces deux mois de vacances et de beau temps (pas cette année) que les chauffeurs sillonnent le plus de routes, parcourent le plus de kilomètres et surtout entreprennent de grandes randonnées.

Ensuite, c'est aussi pendant ces deux mois que les débutants, les nouveaux adeptes de l'année, font leurs premières armes.

Par leurs premières armes je ne veux pas dire qu'ils ont absolument pris livraison de leurs voitures en juillet et août.

Mais s'ils ont commencé à conduire timidement depuis le printemps, ce sont ces deux mois qu'ils choisissent pour le voyage dans les Pyrénées, les Alpes ou le Plateau Central.

Alors, c'est la grande route, c'est la voiture qui ne demande qu'à filer, c'est la griserie de la vitesse, sans compter les grandes descentes inconnues des cols des montagnes, avec leurs lacets en épingles à cheveux, avec leurs traîtrises, quand on ne les connaît pas.

Sur la ligne droite, où l'on voit devant soi la route, paraît libre, on peut se lancer ou du moins on croit pouvoir y aller carrément. On n'est pas habitué, comme le vieux routier, à prévoir tous les obstacles qui peuvent surgir brusquement, et dont le principal, sur lequel je me permets d'insister, est la petite route, à droite ou à gauche, laquelle est bordée de haies, ou quelquefois un chemin un peu creux entre deux champs de blé ou de seigle.

La charrette de paysan qui se trouve dans ce chemin va déboucher sur la route nationale ou départementale, sans que vous ayez pu la voir.

Le charretier devrait faire attention, dira-t-on. Evidemment, logiquement il devrait, puisque c'est lui, qui d'un simple chemin de terre, va déboucher sur une grande voie ; mais il ne le fait pas.

Et pourquoi voulez-vous qu'il le fasse ?

Il est insouciant ; puis, depuis qu'il est au monde, il ne l'a jamais fait, quand enfant, il accompagnait son père, il n'a jamais vu celui-ci le faire. Et surtout et c'est là le grand point, surtout jamais personne ne le lui a enseigné.

Car, si en général nous avons une si mauvaise circulation sur nos routes, sur nos chemins, dans nos rues, c'est là où est le défaut : on n'enseigne pas à circuler.

Lorsque l'enfant est à l'école, à quelque classe de la société qu'il appartienne, depuis la plus petite école de village jusqu'au plus grand lycée, jamais

il n'entend parler de la façon de circuler sur les voies publiques.

Et, par circuler, j'entends parler de toutes les façons dont nous pouvons nous mouvoir sur les routes ; en automobile, en voiture à chevaux, à bicyclette, et même, et surtout à pied.

Une association de la puissance du Touring Club de France devrait se mettre à la tête d'un mouvement pour obtenir que les enfants soient éduqués à l'école sur les droits et les devoirs de circulation.

Tout le monde s'en trouverait bien et les accidents de toutes sortes seraient considérablement diminués.

La seule chose qui m'étonne, c'est que le nombre des écrasés ne soit pas encore plus grand.

Je retourne à notre rubrique « Accidents d'Automobiles », et j'y noterai encore cette malheureuse phrase, qui revient à peu près neuf fois sur dix :

« Un pneu éclata et fit capoter la voiture..., etc. »

Eh bien non, Messieurs les correspondants des journaux, ne continuez pas à télégraphier cette phrase inepte et ridicule, car si ces éclatements de pneus étaient la cause des accidents que vous nous racontez, les conducteurs d'automobiles seraient tous morts, à l'exception de ceux de la nouvelle année.

Non, mille fois non, un éclatement de pneumatique ne fait pas capoter une voiture, et cela d'une manière générale, pour tous les chauffeurs raisonnables.

Il y a évidemment l'exception, je vous l'accorde, mais n'en faites pas une généralité.

L'exception, c'est pour la voiture vite, la voiture rapide, qui va à 90 ou 100 à l'heure ; là, incontestablement, l'éclatement à une roue avant demande de la part du conducteur une certaine habileté, et, où je suis encore plus d'accord avec vous, c'est pour l'éclatement dans un virage, toujours avec une voiture rapide.

Mais n'allez pas non plus conclure que s'il y a éclatement il y a forcément capotage, sinon les Scisz, les Guyot, les Boillot, les Goux ne seraient plus de ce monde.

Je vais encore adresser une requête aux journaux, c'est que, lorsqu'une automobile est à l'entrée d'un village, complètement arrêtée sur le bord de la route et qu'une vache vient la défoncer, ils ne signalent plus cet incident dans la rubrique « Accidents d'automobiles ».

G. Cernay.

C... à C... — B... à O... — De L... à C... — Vous écrirai directement après renseignements pris.

Dr R... à B... — Patientez un mois environ, une grande marque va cataloguer sa petite deux cylindres à 4.600 ou 4.700, toute complète, et comme impôts, elle pourra peut être être déclarée pour 5 chevaux, comme docteur avec la demi-taxe, ce sera comme si vous payiez pour deux chevaux et demi.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

VOYAGES D'EXCURSIONS

AUX PLAGES DE LA BRETAGNE

Pendant la Saison des Bains de Mer, du 1er Mai au 31 Octobre, il est délivré des billets d'excursions de 1re et de 2e classes aux plages de Bretagne, comportant le parcours ci-après :

Le Croisic, Guérande, Saint-Nazaire, Savenay, Questembert, Ploërmel, Vannes, Auray, Pontivy, Quiberon, Le Palais (Belle-Ile-en-Mer), Lorient, Quimperlé, Rosporden, Concarneau, Quimper, Douarnenez, Pont-l'Abbé, Châteaulin.

DURÉE : 30 JOURS

Prix des Billets (aller et retour) : 1re classe, 45 fr.
2e classe, 36 fr.

Faculté d'arrêt à tous les points du parcours, tant à l'aller qu'au retour.

Faculté de prolongation de la durée de validité moyennant supplément.

Billets complémentaires du Voyage d'excursions ci-dessus.

Il est délivré, au départ de toute station du réseau d'Orléans, pour Savenay ou tout autre point situé sur l'itinéraire du voyage d'excursions indiqué ci-dessus et inversement, des billets spéciaux de 1re et 2e classes réduits de 40 0/0, sous condition d'un parcours de 50 kilomètres par billet.

Prix des billets complémentaires de Paris-Quai d'Orsay à Savenay et retour, *viâ* Tours : 1re classe, 55 fr. 50. — 2e classe, 37 fr. 40.

EDOUARD MAYNIAL

La Jeunesse de Flaubert. Vol. in-18..... 3 50

AUREL

La Semaine d'Amour. Vol. in-18..... 3 50

LOUIS PAYEN

Le Collier des Heures, poèmes. Vol. in-18..... 3 50

PIERRE CAMO

Les Beaux Jours, poèmes. Vol. in-18..... 3 50

ARCHAG TCHOBANIAN

La Vie et le Rêve, Poèmes en prose, Contes, Fantaisies. Lettre. Préface de Émile Verhaeren. Vol. in-18..... 3 50

ALBERT SAMAIN

Œuvres de Albert Samain. Le Chariot d'Or. La Symphonie héroïque. Aux Flancs du Vase. Vol. grand in-18 (0,20×0,135) tiré sur beau papier. 7

GABRIEL MOUREY

Psyché, poème dramatique en 3 actes. Vol. in-18..... 3 50

MAURICE MAETERLINCK

Le Trésor des Humbles. Vol. grand in-18 (0,20×0,135) tiré sur beau papier.... 7 »

ÉDOUARD GANCHE

Frédéric Chopin, sa vie et ses œuvres. Préface de Camille Saint-Saens, de l'Institut. Illustration et documents inédits. Vol. gr. in-18..... 5

ALBERT DE BERSAUCOURT

Etudes et Recherches (Balzac et sa « Revue parisienne ». Samain et Maeterlinck: Les Ennemis de Voltaire. Bibliothèque d'un homme de goût au XVIII[e] siècle, etc., etc.). Vol. in-18..... 3 50

GEORGES MATISSE

Les Ruines de l'Idée de Dieu. (Collection Les Hommes et les Idées). Vol. in-16..... 0 75

SAADI

Le Jardin des Fruits. Traduit du persan par Franz Toussaint. Vol. in-18..... 3 50

CHEMIN DE FER DU NORD

Saison balnéaire 1913 - Un jour à la mer

A partir du dimanche 22 juin et tous les dimanches suivants, ainsi que le lundi 14 juillet (Fête Nationale) et le vendredi 15 août (Assomption), jusqu'au dimanche 14 septembre inclus.

Trains de plaisir à marche rapide et à prix très réduits en 2e et 3e classes, aller et retour dans la même journée :

1° de Paris à Boulogne-sur-Mer et Calais-Ville et aux stations balnéaires de Noyelles, Cayeux, Saint-Valéry-sur-Somme, Le Crotoy, Quend-Fort-Mahon, Rang-du-Fliers-Verton, Berck, Etaples, Dannes-Camiers, Wimille-Wimereux, Marquise-Rinxent.

ALLER : nuits des samedis aux dimanches et des 13/14 juillet et 14/15 août à 0 h. 8 et 5 h. 45.

RETOUR : arrivée à Paris nuits des dimanches aux lundis et des 14/15 juillet et 15/16 août à 22 h. 15 et 23 h. 58.

2° de Paris au Tréport-Mers et Eu (plages d'Ault et Onival).

ALLER : nuits des samedis aux dimanches et des 13/14 juillet et 14/15 août à 0 h. 15 et 5 h. 55.

RETOUR : arrivée à Paris nuits des dimanches aux lundis et des 14/15 juillet et 15/16 août à 21 h. 46 et 23 h. 58.

Les voyageurs porteurs de billets de trains de plaisir ne sont admis que dans le train de plaisir, tant à l'aller qu'au retour, *à l'exclusion de tout autre train.*

Indépendamment des billets individuels, il est délivré pour ces trains des billets de famille comportant, suivant le nombre des membres de la famille, des réductions de 5 à 25 °/o.

A titre de renseignement, s'assurer des conditions dans les gares et bureaux de ville de la Compagnie.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

SAISON D'ÉTÉ 1913

Trains express et de luxe pour

GENÈVE ET LA SAVOIE

(Aix-les-Bains, Chambéry, Genève, Evian)

1° de Paris :

Train de luxe journalier « Savoie-Express » composé de voitures-salon de la Cie des Wagons-Lits et d'un wagon-restaurant.

Nombre de places limité.

(Mis en marche du 5 Juillet au 13 Septembre).

2° de Londres et Paris :

a) Express de nuit pour Genève et Divonne composé de lits-salon, wagons-lits, 1re 2e et 3e classes à couloir avec lavabos et water-closets. — Voitures directes : 1re et 2e classes Paris-Divonne ; lits-salon, 1re et 2e classes Calais-Genève et vice versa.

b) Express de jour Paris-Genève, voitures de 1re et 2e classes à couloir. Wagon-restaurant de Paris à Dijon et de Dijon à Paris.

Pour plus amples renseignements consulter le Livret Guide-Horaire P.-L.-M. vendu 0 fr. 60 dans toutes les gares du réseau.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces

sont exclusivement reçues

Par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne

VENTE au Palais, le 31 juillet 1913, à 2 heures

Propriété à Paris **AVENUE DAUMESNIL, 276.**

Contenance : 426 mètres environ. Revenu brut : 6.920 francs. **Mise à prix : 40.000 fr.** S'adresser à Mes JOHANET et BREDIN, avoués et Ch. PRUD'HOMME, notaire à Paris.

VENTE au Palais, le 31 juillet 1913 à deux heures : 1°

IMMEUBLE A LA GARENNE

rue du Moulin-Bailly, n° 5 ; 2° **DROIT AU BAIL**

et **à la promesse de vente du terrain** sur lequel l'immeuble est bâti : Contenance : 452 mètres carrés environ. **Mise à prix : 15.000** francs.

S'adresser à Me RENÉ BRILLATZ, avoué, et à Me HOCQUET, notaire à Paris.

BULLETIN FINANCIER

Le ciel d'Orient, qu'on rêve si pur, charrie toujours des nuages noirs. La Grèce, la Serbie, le Monténégro et la Roumanie se sont unis pour accabler la malheureuse Bulgarie. Les Turcs eux-mêmes ont voulu être de la curée: ils ont repris Andrinople et ont franchi l'ancienne frontière bulgare. Comment tout cela finira-t-il ? Bien avisé celui qui le préciserait !

En Chine, les chefs républicains déchaînent la guerre civile. L'état de siège est proclamé à Pékin.

Les Etats-Unis menacent d'intervenir au Mexique.

Nous marchons au milieu des dangers, et nous nous y accoutumons. Du moins il faut le croire, car nous montrons tous un calme relatif. En France, il est vrai, la situation est assez bonne. La loi de trois ans a obtenu plus de cent voix de majorité à la Chambre. Le Sénat l'adoptera sans doute. Ce résultat a fortifié le ministère Barthou qui, ainsi, pourra gagner tranquillement la rentrée, à moins d'imprévu.

Aussi tous les cours marquent une reprise appréciable.

La rente française s'avance à 84,65, gagnant plus d'un point sur la dernière quinzaine. L'Espagne Extérieure progresse à 89,30, et le Turc unifié à 84,40.

Les fonds russes dessinent un bon mouvement de hausse. Le Consolidé 4 o/o s'inscrit à 91,80 ; le 4 o/o 1901 à 90,25, le 4 1/2 o/o 1909 à 99,20, le 5 o/o 1906 à 103,85 ; le 3 o/o 1891 à 74. Le Serbe monte à 80,95; l'Hellénique 1881 à 300 le Roumain 4 o/o 1898 à 87 ; le Bulgare 5 o/o 1902 perd plus de douze points à 484.

Les chemins de fer français s'améliorent sensiblement : l'Est cote 895, le Lyon 1275, l'Orléans 1330, le Nord 1673, le Midi 1110.

Les grandes Banques profitent de la reprise générale : le Crédit Foncier fait 895 le Crédit Lyonnais 1649, le Comptoir d'Escompte 1062, la Banque de Paris 1734 le Crédit Mobilier 630, l'Union Parisienne 1108. La Société Générale est stationnaire à 810.

Bien entendu, les affaires chôment.

LE MASQUE D'OR.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. ALEXIS ROSTAND, C. ✱
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✱
Administrateur Directeur : M. P. BOYER, ✱

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

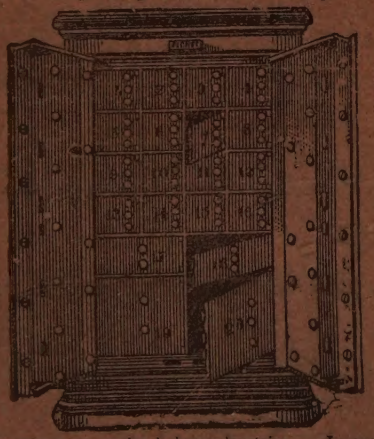
AGENCES

45 Bureaux de Quartier dans Paris — 16 Bureaux de Banlieue — 180 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 12 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain; 49, avenue des Champs-Elysées,* et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois ½..... ..... 1 1/2 0/0 | De 1 an à 2 ans..... 2 0/0
Au delà de 2 ans et jusqu'à 4 ans. 3 0/0

Les Bons délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être encaissés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux;* ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de Lettres de Crédit. Bureau de change Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro.....	1.50
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.